



HAL
open science

Mobilités humaines au Mexique et en Mésoamérique : Économies relationnelles et affectives dans des contextes incertains

Michelle Salord

► **To cite this version:**

Michelle Salord. Mobilités humaines au Mexique et en Mésoamérique : Économies relationnelles et affectives dans des contextes incertains. Sociologie. Université Paris Cité, 2023. Français. NNT : 2023UNIP7214 . tel-04692987

HAL Id: tel-04692987

<https://theses.hal.science/tel-04692987>

Submitted on 10 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Thèse de Doctorat
Université Paris Cité**

**UFR IHSS
Ecole Doctorale Sciences des Sociétés 624
URMIS
Spécialité: Anthropologie et Sociologie**

**MOBILITÉS HUMAINES AU MEXIQUE ET EN MESOAMERIQUE :
ÉCONOMIES RELATIONNELLES ET AFFECTIVES DANS DES
CONTEXTES INCERTAINS**

Michelle SALORD
Sous la direction de Françoise LESTAGE

Date de soutenance : 12 décembre 2023

Composition du jury :

Mme. LESTAGE Françoise, Professeure Émérite, Université Paris-Cité, Directrice de thèse
Mme. MAZZELA Sylvie, DR, CNRS Université Aix-Marseille, Rapportrice
Mme. PARIS POMBO Dolores, Professor, El Colegio de la Frontera Norte, Rapportrice
M. CASTRO Yerko, Professor, Univesidad Iberoamericana, Examineur
M. DECOSSE Frédéric, CR, CNRS LEST, Examineur
M. MARTUCCELLI Danilo, PU, Université Paris-Cité, Examineur

*Uno no escoge el país donde nace;
pero ama el país donde ha nacido.
Uno no escoge el tiempo para venir al mundo;
pero debe dejar huella de su tiempo.
Nadie puede evadir su responsabilidad.
Nadie puede taparse los ojos, los oídos,
enmudecer y cortarse las manos.
Todos tenemos un deber de amor que cumplir,
una historia que nacer
una meta que alcanzar.
No escogimos el momento para venir al mundo:
Ahora podemos hacer el mundo
en que nacerá y crecerá
la semilla que trajimos con nosotros.*

Gioconda Belli, *Uno no escoge el país donde nace.*

REMERCIEMENTS

En plus d'être un travail souvent solitaire et une conviction individuelle mise à l'épreuve des années durant, la singularité d'une thèse tient sur plusieurs fils : des rencontres parfois magiques avec des personnes auprès de qui peuvent se tisser des complicités et des amitiés sincères, de la constitution d'un réseau d'entre-aide, des concours de circonstances qui nous permettent de nous placer au bon endroit au bon moment, du soutien d'institutions et de personnes clefs.

Avant toute chose, ce travail n'aurait pu voir le jour sans la sincérité et la complicité des personnes traversant un processus migratoire, rencontrées sur le terrain, qui ont accepté de me confier leurs histoires et parfois leurs images dans des contextes pourtant si violents et incertains. Cet acte de franchise et de générosité n'a d'égal que dans la dignité et la volonté de recréer du sens dans des trajectoires parsemées d'embûches, de douleur et de résilience. À Miguel, Charly, Gonzalo, Don Abraham, Climaco, Dalida, Roberto. À Sarita, qui m'abrite et me nomme dans ses prières. À eux va ma plus sincère reconnaissance.

Je remercie également ma directrice de thèse, Françoise Lestage, qui a su m'encourager avec sympathie et enthousiasme et me faire confiance le long de cette épreuve et qui a été un appui pour me frayer un chemin dans l'enseignement et la recherche.

De même, je remercie Dolores Paris pour son soutien ainsi que pour ses conseils lors de plusieurs réunions de travail.

Je tiens à remercier les institutions qui m'ont financée pour mener à bien ce projet. L'Institut des Amériques, qui m'a permis de bénéficier d'un contrat doctoral fléché, l'URMIS qui a soutenu ses doctorants pendant la pandémie, le CEMCA qui m'a octroyé une bourse de mobilité, le CONACYT, grâce à qui j'ai eu une bourse d'étude. À l'intérieur de ces institutions, se trouvent des personnes qui rendent cette aventure plus humaine, notamment au CEMCA qui a représenté un véritable espace d'expérimentation et d'épanouissement personnel pendant plusieurs années. Je remercie en particulier Bernard Tallet, son ancien directeur, pour son soutien

constant, Caroline Perrée pour son amitié et les projets fous construits ensemble, Isaac Barrientos pour sa camaraderie et sa complicité.

Ma gratitude va également à Benjamin Moallic, pour sa grande disponibilité et ses conseils toujours avisés, et à Frédéric Décosse, pour son soutien de l'autre côté de « la flaque ». Aux membres du LMI Meso, pour m'avoir offert un espace de réflexion et d'échanges. Aux ancien.nes coordinateurs.trices de l'IdA, notamment Laura Henry et Lise Brun, à mes collègues doctorants de l'URMIS et d'autres laboratoires, qui ont été autant d'espaces d'écoute et de soutien. A Melissa Espino et Luis Velasco, qui m'ont rempli de rire et de joie. A Daniela Flores, ma grande complice, avec qui j'ai exploré des façons de rêver et de créer, et sans qui mon engagement et ma sensibilité sur le terrain n'auraient pas pu s'exprimer de la même manière. A Lyn Mougeolle et Oriane Joseph-Dezaize, qui n'ont jamais cessé de me soutenir et m'ont fait me sentir comme à la maison à chaque fois que j'ai traversé l'Atlantique. À tous.tes les camarades qui ont été là quand j'avais besoin d'être relue et corrigée. A toutes les amitiés et relations tissées au fil du chemin, du fond du cœur, merci, merci, merci ! Vous avez donné corps à une forme de légèreté dans cette expérience, vous êtes le sel de la vie. Quelle joie, quel honneur.

Merci également aux étudiants que j'ai pu accompagner dans l'apprentissage des disciplines qui sont les miennes. Sans le savoir, vous avez constitué un espace d'affirmation à la fois sensible et intellectuelle.

Toute ma gratitude va à ma famille, à mes sœurs, mes premières complices dans cette vie, à mes nièces que j'aime tant voir grandir, à mon père, mon arbre inversé avec des racines qui montent au ciel, à qui je dédie sincèrement cet aboutissement, et à ma mère, mon pays, qui a été inlassablement mon pilier et mon centre pour trouver le courage de réaliser cette entreprise.

Enfin, ce travail se trouve investit d'un sens biographique très personnel. Cette thèse m'aura transformé personnellement et intellectuellement. Elle m'aura surtout offert l'opportunité de m'enraciner (à nouveau) dans mon pays natal. Quelle immensité ! Comme toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants, je dédie également ce travail à la petite fille qui s'est retrouvée un jour projetée dans un univers de dissociation géographique et culturel, de part et d'autre de l'Atlantique. Puisse cette thèse lui apporter les paysages, les textures, les réflexions qu'elle réclamait ; autant d'éléments de réponse à ses nombreuses inquiétudes.

AGRADECIMIENTOS

Además de ser una tarea a menudo solitaria y una convicción individual puesta a prueba durante años, la singularidad de una tesis doctoral reside en múltiples vertientes: los encuentros, a veces mágicos, con personas con las que se pueden forjar complicidades y amistades sinceras, el establecimiento de una red de ayuda mutua, la concurrencia de circunstancias que permiten estar en el lugar adecuado en el momento oportuno, el apoyo de instituciones y personas clave.

Ante todo, este trabajo no habría sido posible sin la sinceridad y la complicidad de las personas atravesando un proceso migratorio conocidas en trabajo de campo, que aceptaron confiarme sus historias y a veces sus imágenes en contextos tan violentos e inciertos. Este acto de apertura y generosidad sólo tiene equivalente en la dignidad y el deseo de recrear un sentido en recorridos sembrados de obstáculos, dolor y resiliencia. A Miguel, Charly, Gonzalo, Don Abraham, Climaco, Dalida, Roberto. A Sarita, que me cobija y me nombra en sus plegarias. A ellos mi más grande reconocimiento.

También quiero dar las gracias a mi directora de tesis, Françoise Lestage, que me animó con simpatía y entusiasmo y me transmitió confianza a lo largo de este proceso, y que me ha ayudado a abrirme camino en la docencia y la investigación.

Asimismo, quiero agradecer a Dolores Paris su apoyo, así como sus consejos en varias reuniones.

Me gustaría agradecer a las instituciones que me financiaron para llevar a cabo este proyecto. El Institut des Amériques, que me concedió un contrato de doctorado “fléché”, mi laboratorio URMIS, que apoyó a sus doctorantes durante la pandemia, el CEMCA, que me concedió una beca de movilidad, y el CONACYT, que me otorgó una beca de estudios para el doctorado. Dentro de estas instituciones, hay personas que hacen que esta aventura sea más humana, en especial en el CEMCA, que representó un verdadero espacio de experimentación y desarrollo personal durante años. Agradezco en particular a Bernard Tallet, su antiguo director, por su apoyo constante, a Caroline Perrée por su amistad y los locos proyectos que construimos juntas, y a Isaac Barrientos por ser mi fiel compadre.

Mi gratitud también a Benjamin Moallic, por su gran disponibilidad y sus consejos siempre acertados. A Frédéric Décosse, por su apoyo del otro lado del charco. A los miembros del LMI Meso, por haberme brindado un lugar de reflexión e intercambios. A las antiguas coordinadoras del IdA, en particular Laura Henry y Lise Brun. A mis compañeros de doctorado del URMIS y de otros laboratorios, que fueron tantos espacios de escucha y de apoyos. A Melissa Espino y Luis Velasco, que me llenaron de risa, de goce y de alegría. A Daniela Flores, mi gran compañera, con quien exploré formas de soñar y de crear, y sin la cual mi compromiso y sensibilidad en trabajo de campo no hubieran podido expresarse de la misma manera. A Lyn Mougeolle y Oriane Joseph-Dezaize, que nunca dejaron de apoyarme y me hicieron sentir en casa cada vez que crucé el Atlántico. A todos lxs compañerxs, que estuvieron ahí cuando necesité que me leyeran y corrigieran. A todas las amistades y relaciones forjadas a lo largo del camino, desde el fondo de mi corazón ¡gracias, gracias, gracias! Ustedes le han dado sustancia a una forma de ligereza en esta experiencia, ustedes son la sal de la vida. Que dicha la mía.

También me gustaría dar las gracias a los estudiantes a los que he podido acompañar en su aprendizaje de la sociología y de la antropología. Sin ser conscientes de ello, me han proporcionado un espacio de afirmación tanto sensible como intelectual.

Mi más sincero reconocimiento a mi familia, mis hermanas, primeras cómplices en esta vida, y mis sobrinas que amo ver crecer, a mi padre, mi árbol invertido con raíces que suben hacia el cielo, a quien dedico genuinamente este logro, y a mi madre, mi país, que ha sido incansablemente mi pilar y mi centro para encontrar el coraje de llevar a cabo esta hazaña.

Por último, este trabajo está cargado de un sentido biográfico muy personal. Esta tesis me habrá transformado personal e intelectualmente. Sobre todo, me habrá dado la oportunidad de echar raíces (nuevamente) en mi país natal. ¡Qué inmensidad! Como todos los adultos hemos sido niños, dedico también este trabajo a la niña que un día se vio arrojada en un mundo de disociación geográfica y cultural, de ambos lados del Atlántico. Ojalá esta tesis le proporcione los paisajes, texturas y reflexiones que anhelaba, así como respuestas a sus muchas inquietudes.

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS

MOBILITÉS HUMAINES AU MEXIQUE ET EN MESOAMERIQUE : ÉCONOMIES RELATIONNELLES ET AFFECTIVES DANS DES CONTEXTES INCERTAINS

Cette thèse analyse les formes de sociabilité et du tissu social présents dans les processus migratoires au Mexique et en Mésoamérique. Elle postule que malgré des contextes migratoires mexicains caractérisés par la violence, le blocage et l'institutionnalisation de l'attente, les migrant-es centraméricain-es manifestent une disponibilité soutenue à la mobilité et une activité relationnelle constante. Pour ce faire, la thèse articule quatre éléments constitutifs de la migration : les stratégies de mobilité humaine, le contexte d'endiguement des migrations, les pratiques et espaces d'accueil et les expériences de blocage des migrants. Cette analyse qui place au centre le sens réflexif et biographique que chaque agent social pose sur sa propre vie, permet ainsi de mettre en lumière les mécanismes par lesquels (en dépit desquels et grâce auxquels) les individus deviennent des individus dans un contexte de violences, d'incertitudes et de migrations irrégulières transnationales.

Onze terrains ethnographiques ont été menés de 2017 à 2021 dans différents contextes sociogéographiques mexicains caractérisés par la mobilité, la violence et par l'attente : principalement, dans l'isthme de Tehuantepec, mais aussi à la frontière sud mexicaine (Tapachula), la frontière nord mexicaine (Ciudad Juárez, Mexicali, Tijuana) et dans le centre du pays (Mexico, Guadalajara). Une méthode ethnographique classique a été déployée, avec des séjours longs, de l'observation participante dans des refuges pour migrants pérennes ou temporels, des entretiens semi-directifs avec différentes catégories d'acteurs (migrants, locaux, employeurs, activistes, représentants institutionnels, religieux et/ou politiques) et plusieurs récits de vie. À cela, s'ajoute une particularité méthodologique : l'implémentation d'un dispositif visuel avec des techniques légères de tournage qui, revêtant d'un véritable caractère heuristique, a révélé la plasticité des liens sociaux et de l'activité relationnelle menée par les migrant-es.

Mots-clés : Mexique, Amérique centrale, Mésoamérique, migration, mobilité, mobilité humaine, attente, économies relationnelles, individuation, pratiques d'accueil

RESUMEN Y PALABRAS CLAVE

MOVILIDAD HUMANA EN MÉXICO Y MESOAMÉRICA: ECONOMÍAS RELACIONALES Y AFECTIVAS EN CONTEXTOS INCIERTOS

Esta tesis analiza las formas de sociabilidad y el tejido social presentes en los procesos migratorios en México y Mesoamérica. Postula que, a pesar de los contextos migratorios mexicanos caracterizados por la violencia, los bloqueos y la institucionalización de la espera, los migrantes mesoamericanos muestran una sostenida voluntad de movilidad y una constante actividad relacional. Para ello, la tesis articula cuatro elementos constitutivos de la migración: las estrategias de movilidad humana, el contexto de contención migratoria, las prácticas y espacios de recepción y las experiencias de bloqueo de los migrantes. Este análisis, centrado en el sentido reflexivo y biográfico que cada agente social da a su propia vida, aclara los mecanismos por los cuales (a pesar de los cuales y gracias a los cuales) los individuos se convierten en individuos en un contexto de violencia, incertidumbre y migración transnacional irregular.

Se realizaron once estancias etnográficas entre 2017 y 2021 en diferentes contextos socio-geográficos mexicanos caracterizados por la movilidad, la violencia y la espera: principalmente en el Istmo de Tehuantepec, pero también en la frontera sur mexicana (Tapachula), la frontera norte mexicana (Ciudad Juárez, Mexicali, Tijuana) y en el centro del país (Ciudad de México, Guadalajara). Se utilizó un método etnográfico clásico, con estancias prolongadas, observación participante en refugios permanentes o temporales de migrantes, entrevistas semidirectivas con diferentes categorías de actores (migrantes, locales, empleadores, activistas, representantes institucionales, religiosos y/o políticos) y varios relatos de vida. A ello se añade una particularidad metodológica: la aplicación de un dispositivo visual mediante técnicas de filmación ligera, de carácter propiamente heurístico, que revela la plasticidad de los vínculos sociales y de la actividad relacional desarrollada por los migrantes.

Palabras clave: México, América Central, Mesoamérica, migración, movilidad, movilidad humana, espera, economías relacionales, individuación, prácticas de acogida.

ABSTRACT AND KEYWORDS

HUMAN MOBILITY IN MEXICO AND MESOAMERICA: RELATIONAL AND AFFECTIVE ECONOMIES IN UNCERTAIN CONTEXTS

This thesis analyzes the forms of sociability and social tissue present in migratory processes in Mexico and Mesoamerica. It postulates that, despite Mesoamerican migratory contexts characterized by violence, blockage and the institutionalization of waiting, migrants from Central America demonstrate a sustained availability to mobility and constant relational activity. To this end, the thesis articulates four constitutive elements of migration: human mobility strategies, the context of migration containment, welcoming practices and spaces, and migrants' experiences of blockage. This analysis, which focuses on the reflexive and biographical sense that each social agent makes of his or her own life, sheds light on the mechanisms by which (despite which and thanks to which) individuals become individuals in a context of violence, uncertainty and transnational irregular migration.

Eleven ethnographic fieldwork sites were conducted from 2017 to 2021 in different Mexican socio-geographic contexts characterized by mobility, violence and waiting: mainly, in the Isthmus of Tehuantepec, but also on the southern Mexican border (Tapachula), the northern Mexican border (Ciudad Juárez, Mexicali, Tijuana) and in the center of the country (Mexico City, Guadalajara). A classic ethnographic method was deployed, with long stays, participant observation in permanent or temporary migrant shelters, semi-directive interviews with different categories of actors (migrants, locals, employers, activists, institutional, religious and/or political representatives) and several life stories. In addition, a methodological particularity was added: the implementation of a visual dispositif using light filming techniques, which had a genuine heuristic character, revealing the plasticity of social ties and relational activity carried out by migrants.

Keywords: Mexico, Central America, Mesoamerica, migration, mobility, human mobility, waiting, relational economies, individuation, welcoming practices

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	3
AGRADECIMIENTOS	5
RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS.....	7
RESUMEN Y PALABRAS CLAVE.....	8
TABLE DES MATIÈRES.....	10
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	13
INTRODUCTION	17
LA QUESTION GÉNÉRALE	20
CONTEXTE(S)	22
ÉTAT DE L'ART	26
POSTULATS THÉORIQUES.....	31
PLAN DE LA THÈSE	37
TERRAINS.....	38
MÉTHODOLOGIE ET APPORT VISUEL	43
CUISINE ETHNOGRAPHIQUE	47
PREMIÈRE PARTIE : DANSER... AVEC LE TERRITOIRE, AVEC SOI, AVEC LES AUTRES.....	55
CHAPITRE I – COMPRENDRE LA PLASTICITE DES CONTEXTES MIGRATOIRES MESOAMERICAINS.....	56
1.1 DES COULOIRS DE MOBILITÉS TRANSFRONTALIERS... ..	58
1.1.1 <i>Dynamiques industrielles et économiques</i>	61
1.1.2 <i>Guerres civiles et chemins de l'exil</i>	63
1.2 ... AUX RÉGIMES-FRONTIÈRES	67

1.2.1 <i>Renouvellement des formes migratoires</i>	67
1.2.2 <i>Verticalisation des frontières</i>	71
1.2.3 <i>Nord-Sud : jusqu' où s'étend la frontière ?</i>	76
CHAPITRE II – LA FABRIQUE D'UN DEPART : VIOLENCES, PRESSIONS, DESIRS	92
2.1 UN CONTINUUM DE MOBILITÉ(S) ?	94
2.1.1 <i>Contextes de vie</i>	95
2.1.2 <i>Forces socialisatrices</i>	107
2.1.3 <i>Niveau d'études et secteur d'occupation / travail</i>	125
2.2 FUIR UN CONTEXTE DE MORT, FAIRE DE L' ARGENT OU SE RÉINVENTER DANS LA DISTANCE ?	135
2.2.1 <i>Sauver sa peau dans un contexte de violences multiples</i>	137
2.2.2 <i>Money, plata, pisto, duro, lana</i>	150
2.2.3 <i>La géographie du renouveau</i>	164
CHAPITRE III - « DANSER LE TERRITOIRE », NEGOCIER AVEC SOI ET NEGOCIER AVEC LES AUTRES	181
3.1 CORPS EN MOBILITÉ, CORPS DANSANTS	184
3.1.1 <i>Corps marqués par les régimes-frontières</i>	188
3.1.2 <i>Corps engagés dans le mouvement et dans l'expérience</i>	193
3.2 <i>EL COTORREO DE LOS CATRACHOS</i> , OU COMMENT COMPRENDRE UNE ACTIVITÉ RELATIONNELLE CONSTANTE	200
3.2.1 <i>Rires, pleurs, blagues comme constantes ethnographiques</i>	203
3.2.2 <i>Réajustement et création de sens par l'investissement relationnel</i>	207
3.3 RELATIONS DE CONTINGENCE : PRÉFÉRENCES, FONCTIONS	214
3.3.1 <i>Apprendre à utiliser et à être utilisé par les autres pour tisser sa mobilité</i>	215
3.3.2 <i>Une amplification des ressources par les liens de contingence</i>	231
DEUXIEME PARTIE: INVESTIR L'ESPACE-TEMPS. ETHNOGRAPHIE DES ACTEURS ET DES SOCIABILITÉS DANS L'ATTENTE	247
CHAPITRE IV- DE LA PRISE EN CHARGE ADMINISTRATIVE ET HUMANITAIRE DE LA MOBILITE HUMAINE : LA QUESTION DES ALBERGUES	248

4.1	HISTORICISER LES <i>ALBERGUES</i> ET LEURS POIDS DANS LA GESTION DE LA MOBILITÉ HUMAINE.....	251
4.1.1	<i>L'adaptation du discours des droits humains confortant la légitimité des initiatives collectives face à un contexte violent.....</i>	256
4.1.2	<i>Réseaux et alliances : professionnalisation dans le champ migratoire et rapports de pouvoir ?</i>	262
4.2	DEUX POIDS DEUX MESURES : ENTRE UNE MÉCANIQUE D'ACCUEIL « HUILÉE » À GUADALAJARA.....	271
4.2.1	<i>Incorporation au champ de la mobilité humaine.....</i>	275
4.2.2	<i>Extension des services et professionnalisation des équipes</i>	280
4.2.3	<i>Une institution totale ?.....</i>	285
4.3	... ET UNE GESTION À VUE DE NEZ À IXTEPEC.....	289
4.3.1	<i>Se penser en confrontation aux autorités et répondre à un vide institutionnel (et spirituel)</i>	291
4.3.2	<i>Trajectoire d'un homme et personnification du lieu</i>	296
4.3.3	<i>Un pacte entre Dieu et soi.....</i>	299
4.3.4	<i>Dieu pourvoira, alors pourquoi planifier ?</i>	301
4.3.5	<i>Spatialisation d'une non-planification.....</i>	311
CHAPITRE V – PRATIQUES SOCIALES DANS LES TERRITOIRES DE L'ATTENTE ET DE L'ACCUEIL		320
5.1	UNE ÉPAISSE QUOTIDIENNETÉ AU SEIN DE <i>L'ALBERGUE</i> : EXPÉRIENCES DE L'ATTENTE ET PRATIQUES DE CONTOURNEMENT ...	323
5.1.1	<i>Mobilités bricolées internes à l'institution (Guadalajara).....</i>	326
5.1.2	<i>Dans l'attente, face à soi-même (Ixtepec).....</i>	336
5.2	ÉPANCHEMENTS RELATIONNELS ET ÉCONOMIQUES DANS L'ESPACE DE L'ATTENTE	351
5.2.1	<i>Quand l'institution d'accueil ne peut tout contenir (Guadalajara)</i>	354
5.2.2	<i>Territoire de mobilité autour de l'albergue : un maillage serré de pratiques sociales tous azimuts (Ixtepec).....</i>	364
5.3	PLASTICITÉ SOCIALE FACE AUX ÉVÉNEMENTS ET À LA CONTINGENCE	385
5.3.1	<i>Pour l'albergue, des missions affaiblies en interne, élargies en externe</i>	387
5.3.2	<i>Une économie du désastre.....</i>	394
5.3.3	<i>Expérience de l'attente géographiquement et socialement étendue.....</i>	402
5.3.4	<i>Face à l'urgence, la réification légitime de l'action individuelle prise dans une figure collective</i>	410
CONCLUSION.....		415

BIBLIOGRAPHIE	423
OUVRAGES ET ARTICLES SCIENTIFIQUES	423
AUTRES SOURCES	433

TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIGURE 1 - CARTES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE	16
FIGURE 2 – EXEMPLE D'ORGANISATION DU MATÉRIAU : ENREGISTREMENTS AUDIOS.....	48
FIGURE 3 – EXEMPLE D'ORGANISATION DU MATÉRIAU : VIDÉOS PRISES PAR MOI	49
FIGURE 4 – EXEMPLE D'ORGANISATION DU MATÉRIAU : PHOTOGRAPHIES PRISES PAR MOI.....	50
FIGURE 5 – EXEMPLE D'ORGANISATION DU MATÉRIAU : MATÉRIAU MULTIMÉDIA ENVOYÉ PAR DES PERSONNES MIGRANTES.....	51
FIGURE 6 - EXEMPLE D'ANALYSE DES TRAJECTOIRES BIBLIOGRAPHIQUES ET DE MOBILITÉS : « ÉTAT DES EXPÉRIENCES MIGRATOIRES » DE « JOSÉ CHAPIN », RENCONTRÉ EN JANVIER 2017 À IXTEPEC, ISTHME DE TEHUANTEPEC. TABLEAU RÉALISÉ EN SEPTEMBRE 2018.....	53
FIGURE 7 - CARTOGRAPHIE DES « MÉGAPROJETS, MILITARISATION ET CONTRÔLES MIGRATOIRES À LA FRONTIÈRE GUATEMALA- MEXIQUE », GEOCOMUNES, 2017	83
FIGURE 8 - CARTE DES REFUGES POUR MIGRANTS ET DES PRINCIPALES ROUTES MIGRATOIRES, MEXIQUE, 2020, BBVA.....	255
FIGURE 9 - PLAN DU REFUGE D'IXTEPEC, 2017-2018, RÉALISATION PERSONNELLE	312
FIGURE 10 - PLAN DE LA VILLE D'IXTEPEC, CARTOGRAPHIE PERSONNELLE, 2023.	365
FIGURE 11 - PRATIQUES SOCIO-ÉCONOMIQUES DU QUARTIER SAN ANTONIO. ÉLÉMENTS ANNOTÉS PAR OBSERVATION EN JANVIER 2017 À IXTEPEC, CARTOGRAPHIE PERSONNELLE, 2023.....	369
 TABLEAU 1 - CONTEXTES DE VIE.....	 98
TABLEAU 2 - DÉTAIL DES MOBILITÉS DANS LES CONTEXTES DE VIE.....	104
TABLEAU 3 - PLURALITÉ DES APPARTENANCES ET DES EXPÉRIENCES SOCIALES	109
TABLEAU 4 - LEXIQUE POUR "ALBERGUES"	253

IMAGE 1 - CARTES DES DÉPARTEMENTS ET VILLES PRINCIPALES DU GUATEMALA, SALVADOR, HONDURAS ET NICARAGUA.....	102
IMAGE 2 - LE « RÊVE AMÉRICAIN », PHOTOGRAPHIE PARTAGÉE PAR CHARLY, AUTEUR INCONNU, IXTEPEC, 2017.....	177
IMAGE 3 - SELFIE SUR LES VOIES DU TRAIN. ACTIVITÉ FILMIQUE ENTRE MIGRANTS, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2017.....	205
IMAGE 4 - SUR LE TOIT DU TRAIN. ACTIVITÉ FILMIQUE ENTRE MIGRANTS, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2017.	206
IMAGE 5 - « LA ÚLTIMA FOTO EN LA LÍNEA / LA DERNIÈRE PHOTO SUR LA FRONTIÈRE », PHOTOGRAPHIE ENVOYÉE PAR CHARLY, AUTEUR INCONNU, FÉVRIER 2017.....	218
IMAGE 6 - « NI SOLOS SE ENTIENDEN / ILS NE SE COMPRENENT PAS EUX-MÊMES », PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017.....	228
IMAGE 7 - PORTRAIT D'UN PÈRE ET DE SA FILLE, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, MATIAS ROMERO, JANVIER 2019	242
IMAGE 8 - « ITINÉRAIRE ET PLANS DE DIEU », PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017.....	272
IMAGE 9 - « LA PAQUETERÍA », PHOTOGRAPHIES PERSONNELLES, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017	275
IMAGE 10 - « À L'INTÉRIEUR DE L'ALBERGUE : LE PORTAIL D'ENTRÉE (EN HAUT), LES ESPACES COMMUNS (EN BAS) », PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017	284
IMAGE 11 - DEVANT L'ALBERGUE, DES OFFICIERS DE MIGRATION VIENNENT CHERCHER CERTAINS MIGRANTS POUR DES DÉMARCHES ADMINISTRATIVES, TANDIS QUE D'AUTRES RESTENT BOIRE UN CAFÉ DANS LES COMMERCES IMPROVISÉS, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2018	289
IMAGE 12 - UNE PERSONNE TRAVERSE L'ALLÉE CENTRALE DE L'ALBERGUE, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2018	317
IMAGE 13 - DES RÉSIDENTS DU CENTRE REGARDENT FAST & FURIOUS, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017.....	328
IMAGE 14 - PRÉPARATION DE LA LISTE DES COURSES, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, GUADALAJARA, DÉCEMBRE 2017.....	333
IMAGE 15 - « DANS LA TÊTE DE CHARLY / EN LA CABEZA DE CHARLY », MENTAL MAPPING, IXTEPEC, JANVIER 2017.....	338
IMAGE 16 - « SI J'AVAIS DES DENTS, JE ME MARIERAI POUR LA TROISIÈME FOIS ». PROJECTIONS DE SARA, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2019	349
IMAGE 17 - DANS LA CUISINE DE DOÑA CONCHA, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, PUEBLO QUIETO, GUADALAJARA, AVRIL 2018 ..	358
IMAGE 18 - MAISON DE DOÑA ROSA (HAUT) ET « ABARROTÉS » DE DOÑA ELVA, TOUTES DEUX VOISINES DE L'ALBERGUE, PHOTOGRAPHIES PERSONNELLES, IXTEPEC, JANVIER 2017	373

IMAGE 19 - DÉCHARGEMENT D'UN CAMION REMPLI DE FRUITS ET DE LÉGUMES PAR DES MIGRANTS RÉSIDENTS DE L'ALBERGUE POUR UNE ÉPICERIE DU QUARTIER DE LA MODERNA, PHOTOGRAPHIES PERSONNELLES, IXTEPEC, JANVIER 2018.....	377
IMAGE 20 - DÉBRIS DE MAISONS, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2018	387
IMAGE 21 - UN RÉSIDENT DE L'ALBERGUE PREND LA POSE DANS LE « DORTOIR » DES HOMMES, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2018.....	389
IMAGE 22 - DISTRIBUTIONS DE VIVRES ET DE MOBILIER DOMESTIQUE ORCHESTRÉES PAR L'ALBERGUE, PHOTOGRAPHIES PERSONNELLES, IXTEPEC, JANVIER ET AVRIL 2018.....	394
IMAGE 23 - COMMERCE IMPROVISÉS DANS LA RUE DE L'ALBERGUE, PHOTOGRAPHIES PERSONNELLES, IXTEPEC, JANVIER ET AVRIL 2018.....	397
IMAGE 24 - LA « BLOCKERA » IMPROVISÉE D'UN VOISIN DE L'ALBERGUE, PHOTOGRAPHIE PERSONNELLE, IXTEPEC, JANVIER 2018. .	398
IMAGE 25 - PLAN DISTRIBUÉ PAR LA COOPÉRATION COMUNITARIA (CC, EN HAUT) ; JOSÉ SUR LE CHANTIER DE LA MAISON DE LA SEÑORA TOMASA (EN BAS), ISTHME DE TEHUANTEPEC, JANVIER 2018.....	408
EXTRAIT VIDÉO 1 - ANTONIO, EN PLEINE LECTURE DE SA CARTE, IXTEPEC, RÉALISATION PERSONNELLE, JANVIER 2017	185
EXTRAIT VIDÉO 2 - JOUTE VERBALE OU 'COTORREO DE LOS CATRACHOS', MATIAS ROMERO, RÉALISATION PERSONNELLE, JANVIER 2019.....	210



Figure 1 - Cartes du Mexique et de l'Amérique centrale

INTRODUCTION

Près de six mille personnes en attente de passer la frontière, originaires majoritairement du nord de l'Amérique centrale. Six mille personnes coincées au pied du mur qui sépare le Mexique des États-Unis, le Sud global du Nord global, les gens de leurs désirs et de leurs projections. C'est ce qu'estiment le Colegio de la Frontera Norte avec d'autres institutions académiques, lors du passage des médiatiquement dénommées « caravanes de migrants » de la fin de l'année 2018 au début de l'année 2019¹.

Cela s'était passé dans la moiteur d'un après-midi pluvieux de mi-janvier 2019, froid et gris. Ce froid humide qui s'infiltrait si profondément dans vos os qu'on ne sait même plus comment s'en débarrasser. Nous étions là, des milliers de corps mouillés et engourdis piétinant dans la boue. Ce qui avait été un terrain de baseball était devenu des toilettes publiques. Ce qui avait été des gradins était devenu un abri improvisé. Ce qui avait été un complexe sportif devenait un camp pour migrants à ciel ouvert, enfoncé dans la boue, noirci par la boue. Des tongs éparpillées, des couches sales, des bâches en plastique et un tas infini de cartons mouillés. Voilà ce qui caractérisait cet espace situé à quelques mètres de la grille, de la barrière, des barbelés, de cette damnée frontière si proche et pourtant devenue irrémédiablement inaccessible. Bienvenue à Tijuana. Bienvenue à

¹ *La caravana de migrantes centroamericanos en Tijuana 2018-2019*, Rapport du COLEF, mars 2019

Ces exodes, médiatiquement nommés « caravanes de migrants centraméricains » survenus à partir d'octobre 2018 illustrent, sur le continent américain, la stratégie de déplacement collectif de milliers de migrant·es provenant du Sud global, en majorité des Hondurien·nes, Salvadorien·nes, Guatémaltèques, mais aussi des Nicaraguayen·nes, Vénézuélien·nes, Haïtien·nes, Pakistanais·es, Sri-lankais·es ou encore Congolais·es qui émigrent aux États-Unis en passant par l'Amérique du Sud puis par la région mésoaméricaine.

votre destination, au point que vous vouliez atteindre avec vos groupes constitués de personnes se connaissant depuis quelques mois, quelques semaines, quelques jours, quelques heures. Ici, c'est la pure réalité qui vous reçoit : vous voilà pris au piège, littéralement au pied du mur, sous la pluie.

Cela faisait plus de deux ans que je m'investissais dans des espaces de transit et de mobilités humaines sur le territoire mexicain : de l'isthme mexicain à la frontière avec le Guatemala, de la capitale du pays au centre-est, de refuge en refuge. Cela faisait deux ans mais c'était la première fois que mes yeux et mon corps étaient les témoins d'une telle quantité de personnes, d'un tel délire collectif. Tellement de monde, tellement de migrants que ça en devenait étourdissant, on ne savait même pas où aller, à qui parler. J'avançais bêtement dans l'allée bétonnée qui menait à l'entrée du camp improvisé, m'enfonçant dans le tumulte de gens, de migrants, d'enfants, de policiers, de corps jusqu'à ce qu'une voix m'extirpe de cette étrange communion et me redonne une existence individuelle : « Michelle, Michelle ! Sérieux, Michelle, c'est toi !? (*Que onda Michelle, eres tú !?*) ». Sans avoir le temps de le comprendre, me voilà projetée dans les bras de Raúl, cet Hondurien d'une quarantaine d'années que j'avais rencontré un an auparavant, tout au sud du Mexique, dans une petite localité à près de trois mille kilomètres de Tijuana et dont j'avais perdu tout contact et toute trace. Je regardai le visage de Raúl, dans un mélange de joie et de stupeur, ne pouvant m'empêcher de lui dire que je n'y croyais pas. Que faisait-il là ? Comment était-ce possible ? Comment expliquer ce hasard qui permet à deux personnes de se retrouver après des années d'absence à des milliers de kilomètres de là où ils s'étaient connus et au milieu d'une foule de milliers de personnes ?

Nous revoilà sous le soleil accablant qui caractérise le sud du Mexique. Nous sommes en janvier 2017. Raúl et moi nous trouvons dans un refuge pour migrants où Raúl avait été hébergé pendant plusieurs mois, dans une ville de l'isthme de Tehuantepec. Comparées à ses précédentes expériences, les temporalités de son séjour s'étaient dilatées en particulier à cause des conditions

de transit et au contexte de contention migratoire de plus en plus systématique et violent. Raúl et moi discutons en buvant un coca-cola ruisselant de fraîcheur, à l'ombre d'un arbre. Raúl, que j'avais rencontré quelques semaines auparavant, a de bonnes nouvelles à m'annoncer :

« Normalement, dès que j'entends le sifflement du train, mes jambes se mettent à trembler toutes seules (...) mais maintenant, c'est différent, on ne peut plus avancer, c'est trop dangereux et en plus elle [sa compagne] ne veut plus que je la quitte. - Quels sont tes projets alors ? - Me marier. - Ah ouais ? Et rester ici définitivement ? - Oui, c'est ça. En plus j'ai trouvé du travail dans un atelier moto. »

(Raúl, communication personnelle, janvier 2017)

En dépit du contexte de contention migratoire et de blocage, Raúl ne s'en sortait pas trop mal. Il avait réussi à trouver une compagne locale, mexicaine, quelqu'un avec qui réélaborer un projet de vie et qui lui offrait une voie pour s'insérer dans la communauté locale. Clap de fin pour son parcours migratoire. Mais voilà que ce même Raúl, qui m'assurait avoir trouvé une issue paisible à son inextricable condition de migrant irrégulier centraméricain dans les bras de sa bien-aimée mexicaine et en endossant son bleu de travail, se trouvait face à moi, un an plus tard, parmi cet amoncellement de boue et de corps et de rêves et d'enfants pieds-nus. Qu'est-ce que tu faisais là, Raúl, avec tes larges yeux cernés, trempé jusqu'aux os, à dormir dans ta bicoque de fortune faite de carton et de plastique à moitié inondée par cette boue invasive qui recouvrait tout le stade ?

J'ai vu toute cette foule et je n'ai pas pu résister (*vi a toda esta bola de gente, y no pude aguantar*). Mes jambes se sont mises à trembler, comme avant, et tout a foutu le camp (*y todo valió madre*). C'était incroyable de voir cette grande populace-là (*Era increíble ver esa gran chusma*). Incroyable. J'ai pensé : ceci est historique, je veux faire partie de ça. Et je suis parti. J'ai tout quitté, Michelle (...) mais maintenant je suis vraiment foutu (*pero ahora sí estoy bien jodido*) » (communication personnelle, janvier 2018).

La question générale

Raúl était donc reparti tout seul vers une destination inconnue, laissant femme, travail, situation sociale, succombant au chant des sirènes porté par les intégrants migrants qui rejoignaient cette « caravane » massive et ravivant quelque chose de profondément enraciné et incorporé en lui. Dans ce départ précipité où ses jambes s'étaient mises à trembler toutes seules, « comme avant », lorsqu'il entendait arriver le train de charge, il s'était confié alors aux intuitions qui traversaient son corps ainsi qu'aux autres migrants qu'il venait de rencontrer et avec qui il allait former un groupe modulable au cours des milliers de kilomètres qui les séparaient de la frontière étatsunienne.

Ma rencontre hasardeuse avec Raúl à Tijuana a été décisive. Empêtrée dans un questionnement autour du blocage, de l'attente forcée, de l'immobilité et des acteurs qui organisaient cette dernière, mon analyse scientifique sur les dynamiques migratoires au Mexique et en Amérique Centrale piétinait. Elle n'avancait pas. Elle se faisait court-circuiter constamment par les fulgurances ethnographiques qui apparaissaient devant moi et que je n'arrivais pas à bien saisir.

Quand j'avais commencé mon terrain, en 2017, on se trouvait dans un contexte de blocage, d'arrêt forcé, où les migrants ne pouvaient plus continuer leur voyage et se trouvaient obligés de rentrer dans un espace d'immobilité apparente, de rester au même endroit, dans l'incapacité de revenir, provoquant des conditions d'installation précaire dans de nouveaux lieux, dans l'attente d'une reprise de mouvement migratoire. En bref, il fallait s'y faire, car il n'y avait pas d'autre choix. *Que se passait-il alors lorsque ce flux, ce transit migratoire, n'est plus mouvement mais immobilité ? Comment, face à ce blocage, s'organisent les migrants, pour inventer de nouveaux espaces*

sociaux et de nouvelles formes de se mouvoir ? Ces deux questions ne sont pas celles que je conserve aujourd'hui, mais ce sont celles qui ont lancé mon projet de thèse et que j'ai pu retrouver dans le projet rédigé pour l'obtention du contrat doctoral. Des questionnements somme toute classiques désormais, dans l'analyse des phénomènes migratoires, tournant autour de l'attente, de l'immobilité, et de ce qui pouvait se recréer dans cette inertie (Kobelinsky, 2010).

Cette problématisation autour de l'immobilité était pourtant assez gênante une fois arrivée sur le terrain. S'il est bien vrai que les productions scientifiques sur la migration de la dernière décennie se sont plutôt formulées autour de notions telles que la violence ou encore l'immobilité, il était frappant de voir, là où on pensait trouver de l'immobilité, à savoir des personnes se trouvant dans des lieux spécifiques désœuvrées par l'attente et l'inactivité ou bien insérées par défaut dans le tissu social local, une activité sociale et relationnelle riche, constante, contradictoire et difficile à cerner sans se faire en premier lieu déborder par celle-ci. Face à ces constats, difficile donc de tenir une réflexion autour de l'immobilité et de l'attente. Il fallait bien au contraire chercher à amplifier le spectre de la mobilité ; ce qu'est la mobilité, ce que cela représente pour les gens, ce que cela permet de faire, de combler et de créer en termes de relations sociales et de formes de sociabilités.

Sans le vouloir, dans la radicalité de sa décision, Raúl avait levé un verrou analytique qui me bloquait depuis le début de mon travail de terrain : il incarnait avec virulence et de façon on ne peut plus personnelle, charnelle, engagée corporellement, cette capacité à bouger tout le temps, envers et contre tout, à se rendre disponible pour l'occasion, à désirer même la mobilité géographique, en dépit des apparences. Cette capacité et disponibilité incarnée pour la mobilité a en réalité jalonné toute mon expérience ethnographique. Et comme tout modèle qui se répète, il a fini par dévoiler une question structurante et enracinée.

Au cours de ce travail, nous proposons donc de partir de l'énigme qu'incarne ici Raúl et sa décision de (re)partir, de reprendre la route migratoire. **Comment se fait-il que des personnes migrantes qui se trouvent bloquées et/ou installées décident tout d'un coup de repartir, alors que tout semble indiquer leur impossibilité structurelle à partir et qu'elles semblent être insérées dans un tissu social donné ? Comment expliquer cette préférence pour la fluidité, ce désir de mobilité ? Qu'est-ce qui se joue dans cette mise à disponibilité de soi et de son corps ? D'où vient ce côté presque viscéral, physique qui conduit les gens à reprendre la route et qu'est-ce que cela traduit des contextes socio-politiques et du tissu social de ces régions-là ?**

Avant de se plonger dans ces questionnements et d'évaluer les éléments disponibles et l'agencement de ceux-ci pour y répondre, il paraît important de poser quelques prémices quant au contexte de mobilité de cette région mésoaméricaine qui, dans le cadre de cette étude, va du Mexique jusqu'au Nicaragua.

Contexte(s)

L'Amérique centrale est une région du continent latino-américain aussi petite que dense et complexe. En ce sens, le terme proposé par le poète révolutionnaire salvadorien Roque Dalton pour se référer à son pays natal est révélateur : le « Petit poucet » (*El pulgarcito*), « le plus petit de tous les petits pays du monde dans la plus petite région du monde. Une bande étroite de près de trois mille kilomètres, qui va du nord du Guatemala et du Belize jusqu'à la frontière panaméenne-colombienne où se trouve la jungle du Darién, constituant un isthme qui, par son emplacement et ses caractéristiques géographiques, a toujours constitué un pont entre les mobilités continentales

et intercontinentales qui se sont construites et consolidées historiquement. Dans l'actualité, les migrations irrégulières mésoaméricaines revêtent souvent un caractère massif, comme peuvent l'attester les images des exodes mésoaméricains qui se sont multipliées depuis la fin 2018, mais cela était déjà le cas depuis la fin du XX^e siècle. En dépit de ce caractère parfois extraordinaire, la mobilité est, en réalité, une caractéristique ancienne de la région. Comme l'indique le chercheur costaricain Abelardo Morales, « la fragilité des couloirs transfrontaliers [de travailleurs temporaires] est un vieil héritage des territoires centraméricains qui se transforment dans le contexte actuel de mobilité internationale » (Morales, 2018, traduction personnelle), l'auteur mettant alors l'accent sur le caractère mobile de ces territoires qu'il nomme « couloirs de mobilités » et la fragilité tant sociale, géographique que culturelle qui les caractérisent. Ces « couloirs de mobilités » ont été les témoins pendant toute la deuxième moitié du XX^e siècle de conflits armés sanglants, réprimés par des régimes politiques autoritaires qui ont bénéficié d'un appui économique, logistique et militaire des États-Unis, entérinant ainsi l'interventionnisme étatsunien dans la région dans un contexte de guerre froide.

Le Mexique, de son côté, a également une longue tradition de migration encadrée et irrégulière en direction des États-Unis, résultant de facteurs économiques, d'emploi et de proximité géographique soutenus par des réseaux sociaux transnationaux. Dès les années 1940, l'économie mexicaine se tournait déjà vers l'extérieur sous l'approbation de l'État tant l'intervention de ce dernier dans la construction d'infrastructures propices à l'exportation était forte. Les programmes bilatéraux de migrations saisonnières qui ont commencé à la moitié du XX^e siècle, notamment avec le programme *Bracero* (1942-1946), recrutaient une importante main d'œuvre pour l'agriculture et pour d'autres grands chantiers d'État.

La première période représentative des déplacements irréguliers de populations mexicaines vers les États-Unis s'étend au cours de la décennie 1990. Les niveaux élevés de flux migratoires

pouvaient alors être associés à la profonde crise économique mexicaine de 1994-1995, connue sous le nom de « crise du Tequila », période durant laquelle la monnaie nationale s'était drastiquement dévaluée. En effet, l'Accord de Libre Echange Nord-Américain (ALENA, ou TLCAN de ses sigles en espagnol) avait été mis en œuvre en janvier 1994 et, à la fin de cette année-là, en décembre, le Mexique était en proie à une grave crise économique. Alors que la signature de l'ALENA prévoyait la réduction des flux migratoires des travailleurs mexicains vers les États-Unis, la promesse d'une nouvelle ère de croissance soutenue pour l'économie mexicaine désormais orientée vers la libéralisation et l'ouverture extérieure, a rapidement été remise en question. Durant la première décennie des années 2000, ces flux migratoires majorés par la crise économique ont pourtant cessé d'augmenter, très certainement en raison de l'application plus stricte des politiques migratoires étatsuniennes à partir de 2001. Cette évolution de l'économie mexicaine dans le contexte de mondialisation l'a confortée dans un modèle d'enclave d'exportation secondaire² provoquant une « atrophie chronique de (son) économie interne » (Solís, 2013), une prégnance de l'économie informelle et des stratégies de débrouille ainsi que la normalisation d'inégalités sociales extrêmement marquées.

De l'autre côté de la frontière, au Salvador, au Guatemala, au Nicaragua et dans une certaine mesure au Honduras, les promesses de transition démocratique après les années de guerre se sont soldées par un renouvellement des tensions sociales, des instabilités institutionnelles et des dynamiques de violence. Intégrés, tout comme le Mexique, à un coin périphérique de l'économie mondiale et transformés en enclaves émergentes de main d'oeuvre transnationale (Sassen, 1988), les facteurs d'expulsion des populations locales des pays du nord de l'Amérique Centrale n'ont eu

² Enclave d'exportation secondaire garantie par la présence grandissante de *maquiladoras*, par des coûts salariaux moindres, par l'abondance de matières premières et de ressources naturelles ainsi que par la désintégration interne du secteur industriel, dominé par des grands groupes transnationaux

de cesse de s'accumuler, entraînant un exil massif et des départs migratoires constants, complexifiés par une grande fragilité face à des catastrophes naturelles de plus en plus courantes³.

En quelques décennies est alors apparue dans le champ médiatique et politique ce qui est communément appelé une « crise » migratoire pour faire référence à la prégnance de plus en plus visible et marquante des personnes provenant majoritairement d'Amérique centrale traversant le territoire mexicain en vue d'atteindre la frontière avec les États-Unis. Cette malnommée « crise » s'est d'abord essentiellement centrée sur ce qu'on désigne « le triangle nord de l'Amérique Centrale », englobant le Guatemala, le Salvador et le Honduras, conformant les origines majoritaires des flux migratoires partant de la région mésoaméricaine en direction des États-Unis. Dans la plasticité des dynamiques migratoires et des réservoirs de désirs de survie et d'ascension sociale, ce phénomène migratoire englobe désormais des flux extrarégionaux, voire extracontinentaux. C'est le cas notamment des migrants haïtiens traversant tout l'isthme centraméricain et se retrouvant bloqués au Mexique, mais également des migrants d'origine ouest-africaine. Comme l'indique le Migration Policy Institute (MPI, 2021) et comme nous pourrions le voir en suivant la trajectoire de plusieurs migrants et migrantes, les mobilités géographiques, peu importe leur destination, ne sont que rarement une fin en soi, et constituent plutôt des étapes. Ainsi, il est courant d'observer des mobilités au sein même de la région centraméricaine pour une durée plus ou moins longue avant d'entreprendre une mobilité beaucoup plus coûteuse et risquée vers le Nord du continent. Cette traversée, qu'elle soit couronnée de succès ou non, ouvre à son tour la porte à de nouvelles mobilités, que ce soit des micro-mobilités internes au lieu d'installation ou d'attente, ou des nouvelles mobilités intracontinentales en cas d'expulsion.

³ Nous pourrions citer, par exemple, le cas de l'ouragan Mitch, en 1998, qui a particulièrement touché le Honduras, mais aussi les ouragans Eta et Iota en 2020

Le durcissement des politiques en matière migratoire observé depuis les années 1990 dans la région mésoaméricaine a systématisé non seulement des pratiques d'assujettissement et de violation des libertés humaines fondamentales de la part de tout un corps public étatsunien, mexicain mais aussi hondurien, guatémaltèque, salvadorien et nicaraguayen ; mais il a aussi donné lieu au développement de tout un nouveau lexique confus, *revisiones*, *aseguramientos*, *alojamientos*, *transmigrantes*, autant de mots peuplant les discours et les rapports écrits des autorités migratoires mexicaines qui emploient des termes parfois antithétiques de sécurité nationale et de droits humains et qui pointent du doigt « la montée en puissance d'une approche managériale des migrations » (Streiff-Fénart, 2019). Ces mots, loin d'être anodins, indiquent une conception particulière des mobilités humaines et des acteurs migrants eux-mêmes, de même qu'ils dessinent la place de l'État et une forme de contrat social particulier qui régit les sociétés.

État de l'art

Avec le terme de « transit » et de ses dérivés (lieux de transit, espace de transit, 'transmigration') devenus centraux dans l'énonciation des questions migratoires, que ce soit dans des discours politiques mais aussi des discours d'activistes et d'universitaires, on observe un changement paradigmatique capital dans la façon de concevoir et d'organiser les migrations et les migrants eux-mêmes : il n'est plus question de parcours migratoires suivant des itinéraires bien balisés, mais bien de parcours migratoires erratiques, aux temporalités et aux progressions volontairement entrecoupées et dont l'issue est toujours plus incertaine pour les migrants.

Les personnes migrantes se retrouvent, dans cette configuration-là, enfermées dans la figure du migrant. Inéluctablement et sans forcément le conscientiser, aux yeux des acteurs observant le

phénomène migratoire, ces personnes deviennent des migrants avant tout, faisant fi de leurs expériences sociales ultérieures, de leurs singularités, de leurs affects, de leur individualité ; Comme si, par l'acte de migrer et de traverser des frontières nationales, elles perdaient toute chaire sociale. On constate alors un processus de désincarnation sociale qui se reflète dans l'analyse produite à ce sujet, qu'elle soit scientifique, juridique, journalistique ou autre, aboutissant à une sorte de réification des processus migratoires et des personnes qui en font l'expérience. En effet, en fournissant un effort de regroupement, nous pouvons considérer que les travaux qui ont été menés sur la migration au Mexique et plus spécifiquement la migration centraméricaine au Mexique depuis les années 1990 suivent plus ou moins quatre grandes lignes, les unes pouvant s'entrecouper avec les autres. Une première ligne qui met en lumière le côté transnational de la mobilité provenant de l'Amérique Centrale sur le territoire notamment mexicain, avec ses routes migratoires et ses stratégies de déplacement pendant le transit (Aragon, 2014 ; Bustamante, 2002 ; Casillas, 1996, 2008 ; Durand, 1986 ; Faret, 2003 ; INM, 2005 ; EMIF Sur, 2011). Une deuxième ligne qui cherche à analyser de façon plus systématique les structures de gouvernance de la mobilité, le système de frontières verticalisées qui en découle et les acteurs institutionnels et civils engagés (Aguayo, 1992 ; Albahari, 2014 ; Anguiano, 2011 ; Bustamante, 2008 ; Yee-Quintero, Torre-Cantalapiedra, 2018). Une troisième lecture analytique existante se fait à travers les multiples formes de violence vécues par les migrants ainsi que la mort aux frontières, mettant au centre des notions de droits humains (Ambos, Böhm, 2009 ; Amnistie International, 2010 ; Canales, 2011 ; Casillas, 2007, 2010 ; Comisión Interamericana de Derechos Humanos, 2013 ; De Leon, 2015 ; Haut-Commissariat aux Réfugiés des Nations-Unies, 2014 ; Paris, 2020). Enfin, une dernière ligne plus récente qui cherche à placer les phénomènes de mobilités humaines dans une analyse de mouvements sociaux et de résistance (Varela, 2016).

Comment alors se saisir de toute cette abondante littérature qui a marqué la compréhension de la migration centraméricaine au Mexique tout en repensant l'articulation plus complexe entre le

collectif et l'individuel, sur ce qui est imposé aux acteurs et leur capacité de décision, éléments que le travail ethnographique n'a eu de cesse de remettre sur le devant de la scène, comme le démontre le cas de Raúl. L'engouement intellectuel pour la troisième ligne au cours des deux dernières décennies est, en l'occurrence, loin d'être anecdotique. En effet, il existe une telle littérature scientifique portant sur la violence et la mort aux frontières, que cela en est devenu un champ thématique à part entière (Lestage, 2019) où la violence et les risques de mourir semblent être un fil rouge qui relie non seulement les phénomènes migratoires mais aussi les travaux scientifiques qui se font sur ces derniers. Les limites de cette entrée analytique à travers la violence se butent à la nécessité de renouvellement de perspectives critiques pour comprendre des phénomènes sociaux extrêmement complexes et imbriqués les uns aux autres produisant un certain effacement de la place des individus dans ces processus.

À ce stade, il devient alors intéressant de faire un point sur la notion de mobilité et sur la façon dont celle-ci a été prise en compte, analysée et articulée au déplacement géographique par les sciences sociales.

Si la notion de mobilité, non pas seulement sociale mais reliée aussi à l'espace géographique, a été plutôt reléguée au second plan par Durkheim, suivant une forte influence d'une pensée positiviste, elle a néanmoins été fondamentale pour l'École de Chicago où les travaux se concentraient sur les migrations entrantes et les trajectoires résidentielles qui bouleversaient la société et l'organisation de la ville. Ce type de mobilités localisées étaient alors considérées comme sources de stimulation pour l'individu et de désorganisation pour la société et pour la ville. Parallèlement, dans la deuxième moitié du XXe siècle, le concept de migration a, quant à lui, présenté certaines limites, ne permettant pas de prendre en compte des formes de mobilités qui s'étaient renouvelées et complexifiées avec des phénomènes sociaux tels que l'exode rural et l'urbanisation en France et en Europe occidentale. Il devenait alors nécessaire de ne pas questionner la migration toute seule,

pour elle-même, mais de l'articuler à d'autres questions sociales, notamment des questions de mobilités plus larges. Ce nouveau prisme a alors permis de penser la multi localité des individus et des acteurs migrants, soulignant le fait que leur ancrage spatial ne se limitait pas qu'à un seul point fixe mais bien à un ensemble de lieux pratiqués et investis au quotidien, un « système de lieux », un espace fragmenté qui faisait sens pour les individus (Dureau, Hoffmann, 2003). Il est intéressant de noter que cette perspective de la mobilité et de son croisement avec les questions migratoires s'est surtout développée au travers de recherches réalisées dans des contextes latino-américains.

Avec l'apogée d'une gestion globale des migrations et une réification des frontières nationales, les questions de mobilités imbriquées aux questions migratoires ont pris une tournure différente, mettant en lumière les tensions entre un processus de globalisation et de « sur-modernité », de création de non-lieux qui n'ont plus de valeur symbolique ou biographique, et entre « des abcès de fixation », c'est-à-dire des contextes de stagnation où les gens ne peuvent bouger ou ne bougent pas (Augé, 2012). Comme l'illustre la citation de Boltanski et Chiappello dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (2011), « Les grands ne tiennent pas en place. Les petits restent sur place », nous serions dans des contextes caractérisés par une sur-mobilité du capital, des marchandises, des informations, opposé à une fixation d'une frange importante de la population. Comment alors, dans le contexte migratoire actuel, réactualiser les apports des sociologies de la mobilité dans l'étude des migrations ?

Face à ce questionnement, il est intéressant de citer le travail de Dominique Vidal sur la question de la mobilité dans des contextes sociaux extrêmement inégalitaires et instables au Brésil (2016) comme exemple de croisement entre les différentes dynamiques de mobilités sociales et géographiques. En effet, ces travaux illustrent comment la mobilité sociale et la mobilité géographique peuvent aller de pair : même lorsqu'il n'y a plus la possibilité d'accéder à une

mobilité géographique qui permettrait (d'assouvir un désir d') une ascension sociale, on élabore d'autres stratégies pour accéder à une mobilité sociale. Cette disponibilité à la mobilité géographique est donc détournée et réinvestie dans une autre stratégie, comme par exemple le fait de miser non pas sur un départ migratoire mais sur une formation adaptée aux besoins du marché du travail. « L'aspiration à la mobilité sociale ascendante continue d'être toujours une attente partagée, fût-elle au prix d'une structure globale inégalitaire. La croyance en la possibilité de voir sa position s'améliorer par un travail acharné occupe ainsi les esprits de nombreux Brésiliens » (Ibid.).

Les Brésiliens, explique Vidal, sont habitués à voir leur situation changer au gré des conjonctures. Le futur est incertain, tout le monde le sait, et une grande partie de la population est en réalité vulnérable face aux imprévus. C'est pour cela que les foyers cherchent toujours des revenus complémentaires en cumulant par exemple des boulots informels, afin d'affronter au mieux les risques de l'incertitude. Dans ce contexte social donné, l'auteur évoque également la facilité, la souplesse mais aussi la suspicion et la fragilité des liens sociaux qui jouent pourtant des rôles clés dans les stratégies de subsistances et de mobilité. Voilà qui rappelle nos préoccupations sur les migrants centraméricains et qui nous permet de reprendre un peu le sens de la marche.

À la découverte de ces quelques travaux et positionnements scientifiques, il devient intéressant de mettre en relation ces inquiétudes quant à la compréhension des phénomènes de mobilité et de migration avec des réflexions émises au sujet de l'analyse sociologique contemporaine et de ses manquements épistémologiques afin d'en tirer des propositions théoriques fortes pour ce travail de thèse.

Postulats théoriques

Le contexte migratoire, géographique et socio-économique que nous avons rapidement présenté plus haut laisse apparaître quelque chose sur lequel il convient de rebondir. Dans ces contextes socio-culturels donnés, il y a une espèce de vide institutionnel historiquement construit et utilisé comme rhétorique politique qui laisse place à une agentivité et à une débrouillardise constante de la part des acteurs sociaux. Face à une multitude d'épreuves communes sociales autant que physiques (violence, précarité, peur et soupçons vis-à-vis de l'appareil de l'État) et des disparités énormes en termes de ressources pour y faire face, ce sont les individus qui doivent trouver des solutions et des formes de survie, faisant preuve d'une grande inventivité et disponibilité sociale. A l'instar de ce que Martuccelli appelait « l'opportuniste vulnérable » (Martuccelli, 2010), les acteurs sociaux qui traversent ce contexte sont des individus structurellement en position de vulnérabilité et d'inconsistance. Si tout peut changer à tout moment, toute opportunité doit alors être saisie. Les interactions sociales et les rencontres représentent ce type d'opportunités. Dans cet état d'anxiété quotidienne, d'attente constante de l'opportunité suivante, on se doit de « miser » sur la vie coûte que coûte, en dépit des risques tangibles de mort.

Parallèlement à cela, l'analyse sociologique, quant à elle, héritière de ses assises épistémologiques élaborées au cours du XXe siècle qui élabore une compréhension du monde social et des comportements individuels à travers ses outils traditionnels (classes sociales, statuts, âge, sexe) et à travers une analyse des positions sociales, se confronte à un monde de plus en plus morcelé et mobile, où l'action des structures collectives ne semble plus être la seule variable explicative des comportements sociaux. Il faut donc réélaborer une approche épistémologique qui permette de saisir la singularité du vécu des acteurs et l'ingéniosité face à la multiplicité de situations contradictoires auxquelles ils sont confrontés.

A la découverte de ces considérations, il se précise déjà ce qui importe le plus ici, l'inquiétude épistémologique et scientifique première, c'est-à-dire les personnes elles-mêmes, au cœur de leur mobilité folle et de leurs décisions affilées, se mouvant dans des contextes oppressifs et à de nombreux égards mortels. S'il est vrai que les cadres sociaux, historiques et institutionnels, au sein desquels les personnes se meuvent, se doivent d'être décortiqués, ce n'est qu'au regard de ce qu'ils disent des personnes et de ce qu'elles vivent. Par conséquent, l'enjeu dans cette thèse est, dans le cadre des études sur les migrations et les mobilités humaines, de permettre à l'analyse sociologique d'atténuer son obsession pour l'explication positionnelle pour renouer avec l'intériorité des individus, les épreuves existentielles auxquelles ils doivent faire face dans un monde pluriel et fragmenté, pour enfin comprendre **« les mécanismes par lesquels (en dépit desquels et grâce auxquels) les individus deviennent des individus »** (Martuccelli, 2002, p. 29) **dans un contexte de violences, d'incertitudes et de migrations irrégulières transnationales.**

Avant de questionner le mécanisme social qui permet la fabrication d'individus dans ces contextes mésoaméricains de grande mobilité, il nous faut préciser de quels types d'individus nous parlons pour ainsi faire apparaître les considérations théoriques et méthodologiques que cela implique.

À l'inverse d'une individuation historiquement basée sur les institutions publiques et sociales qui a constitué le cœur du programme institutionnel de certains pays du Nord global, dont la France (Nobile, Ferrada, 2015), il s'agit ici d'individus qui surinvestissent toute possibilité et opportunité pour faire face aux aléas structurels de la vie, ne pouvant compter de façon pérenne sur les institutions. C'est donc par l'agence et par la disponibilité à agir, que s'enclenche le processus d'individuation. Autrement dit, nous nous trouvons bien loin d'un type de contrat social « à la française » basé sur des interdépendances et de la coopération entre les membres, œuvrant pour un

intérêt collectif représentée par une troisième instance qu'est l'État⁴. Cette fabrique à individus repose néanmoins sur quatre piliers qui constituent autant de postulats théoriques intégrés à cette thèse :

(1) L'expérience du social, par son inconsistance et ses fluctuations, passe et se vit à travers les corps des acteurs sociaux (et donc des acteurs migrants qui ne sont jamais que des acteurs sociaux dans un contexte de mobilités transfrontalières). Nous postulons alors que, tout du moins dans ce coin de la planète et tout du moins dans des contextes de vie liminale, le social passe par le corps. Que le social est composé d'individualités qui sont avant tout corporelles, qui se pensent, se présentent et s'investissent dans l'espace avant tout corporellement. La capacité à donner un sens personnel et collectif aux multiples épreuves prend alors comme base une expérience corporelle et sensorielle du social. Cette considération est tout aussi valable pendant le transit migratoire qu'elle est latente dans tout le parcours de vie des individus (avant la migration, pendant, après).

Ce premier postulat peut impliquer pour certains de se défaire d'une construction historique très occidentale et de rentrer dans un espace *sentipensante*, un espace à la fois intellectuel et émotionnel déroutant. Car, en Europe occidentale tout du moins, si la figure morale et empirique de l'individu a des assises si fortes, c'est parce qu'elle tient du modèle de l'individu autonome, souverain, maître

⁴ Si ces éléments peuvent être débattus dans un contexte de précarisation générale et de libéralisation de l'action publique qui révèle une « frustration de l'imaginaire collectif français » et « une perte de souveraineté politique due à la contradiction entre la nation et l'État » (Stéphane Rozès, *Vanguardia*, 2021), nous les conserverons néanmoins tel quels, tant ils continuent à s'inscrire dans un imaginaire collectif et dans des formes de rapports sociaux de part et d'autre de l'Atlantique.

de ses pensées, capable de transcender la finitude de sa constitution charnelle, héritier de la Révolution française, du siècle des Lumières, du doute cartésien. Qu'en est-il alors de ce coin du globe terrestre, sur ces terres dites « découvertes » et rebaptisées Amérique Latine, où les sujets sont non seulement traversés par mais assument également leur finitude corporelle, endossent la façon dont ils sont constamment renvoyés et réduits à leur amoncellement d'os et de chair, à leur enveloppe matérielle ontologiquement fragile ?

(2) Dans cette débrouillardise et méfiance déjà abordées, on trouve des formes de socialisation à la mobilité, c'est-à-dire un apprentissage et une disponibilité à la mobilité dès le plus jeune âge qui se perpétue tout au long de la vie. La mobilité est donc un mécanisme social, une pratique nécessaire, un levier pour (chercher à) améliorer ses conditions de vie. La mobilité est dès lors si structurante des expériences sociales, du sens donné à celles-ci par les acteurs et in fine du processus d'individuation que cela en devient une institution sociale à la marge de l'action gouvernementale. Celle-ci peut l'encadrer, la rendre plus facile ou plus amère mais en rien l'éradiquer ou la remplacer. Par conséquent, la migration, même forcée n'est pas une rupture mais une forme de continuum de la mobilité qui dépasse les individus et la famille. La mobilité (et donc la migration transnationale) n'est donc pas qu'une question de déplacement. Dans le quotidien, dans le blocage, dans l'attente, il y a des enjeux migratoires et de la disponibilité à la mobilité qui se font et qui se défont.

(3) La disponibilité à la mobilité se traduit aussi par une disponibilité non seulement à la bonne opportunité, mais aussi aux autres. La gestion de la migration, indépendamment de la fiabilité des ressources sur lesquelles on compte, passe par les autres personnes rencontrées et mobilisées qui deviennent des ressources souvent éphémères, malléables et qui créent de la dette. Il faut donc apprendre à utiliser et être utilisé par les autres, ce qui constitue à terme la création d'économies relationnelles agiles. La mobilité géographique apparaît d'abord comme une relation entre des acteurs sociaux qui repose sur la confiance, sur la méfiance, sur des représentations

collectives et des attentes stratégiques. Les relations sociales sont au cœur de la mobilité. Le contexte de durcissement migratoire ne fait qu'accentuer cela. De plus, ces formes de dynamiques relationnelles couplées à la globalisation et technicisation des enjeux migratoires favorisent l'émergence d'une multitude d'acteurs intermédiaires nécessaires à la mobilité (déplacements, formes d'installations). Les caractéristiques de cet individualisme « agentique » étant inscrites dans les territoires parcourus par les dynamiques migratoires, ce qui a été dit pour les acteurs migrants se retrouve donc également chez les acteurs-intermédiaires (débrouillardise, économies relationnelles agiles).

Parallèlement l'analyse sociologique doit donc aussi placer la relation sociale au cœur de son propos, réactualisant une sociologie bourdieusienne remise à jour et construite autour d'une idée centrale : la réalité du monde social ne repose pas que sur les individus ou sur les groupes, mais sur les relations entretenues entre ces éléments. « Ces structures relationnelles invisibles créent un monde d'objets sociaux qui n'est qu'apparence » (Bulle, 2002)

(4) Si l'idée d'« économies » permet de penser la relation des individus aux autres et en ce sens de devenir un principe organisateur des mobilités humaines, ce terme permet également d'organiser les expériences biographiques liées à ces mobilités-là. Intervient alors l'idée d'« économies affectives » ou encore d'« économies désirantes » pour saisir l'expérience sociale et l'expérience de mobilité. D'une part, il réside un principe fondamentalement vitaliste (Deneault, 2021) dans la mobilité et dans le déclic migratoire (ce qui fait basculer l'individu dans la mobilité transfrontalière), en dépit de structures collectives et d'institutions sociales écrasantes⁵. D'autre

⁵ S'éloignant d'une approche simpliste qui postulerait « la simple complémentarité mécanique (des) organes », le philosophe Alain Denault, dans l'introduction à son livre « L'économie psychique » (2021) pose les bases d'un concept d'économie « pour penser la relation du corps et de la psyché » (ibid) : « Les français Théophile de Bordeu

part, dans les phénomènes de mobilités et de migration, l'ensemble des épreuves biographiques vécues par les individus qui engagent leur corps et leur sensibilité génère un double mouvement : elles forment des individualités très spécifiques, mais elles permettent aussi une base commune qui permettent de se connecter à d'autres individualités. Face à un contexte mortifère, le désir, plaçant la vie et la force créatrice des acteurs migrants qu'elle soit sociale, symbolique, affective ou matérielle permet d'apporter un peu d'air aux études migratoires, sans chercher à réifier ses acteurs pour autant, et par la même de relier ce phénomène social à d'autres. En ce sens, le désir et la considération des affects, des subjectivités et du regard réflexif que chaque agent social pose sur sa propre vie, permet de relativiser le poids des déterminants, au contraire, de considérer les acteurs migrants comme « autre chose que le fruit d'un entrelacs de forces agissantes » (Mercier, 2005).

Encore une fois, la démarche scientifique doit se faire au plus près des expériences affectives et singulières des acteurs. Il faut donc déployer une sensibilité épistémologique dans le recueil de données et dans leur analyse, notamment au travers de la compréhension des désirs des personnes dans des contextes de fortes injonctions collectives et biographiques et de la dimension corporelle inhérente à l'expérience du social. L'utilisation scientifique de ces expériences individuelles permet à terme non pas de réaliser des études biographiques mais de mettre en lumière les épreuves structurelles d'une société donnée et la façon dont celles-ci se construisent.

et Paul-Joseph Barthez fondent la théorie du vitalisme. Ils discutent sur le thème de la sensibilité et de l'autonomie des organes d'un corps. Le « principe vital » qu'ils défendent prête à chaque organe une sorte de pouvoir discrétionnaire, une vie se réalisant dans le tumulte des interactions. « Disons qu'une économie signifie un *ordre* entre des instances et des *échanges* entre parties. Ces échanges, ici, sont assurés par la sensibilité de chacune des parties (...) » (Ibid., pp. 17-18)

Plan de la thèse

Afin de remonter la piste et de trouver des réponses à notre énigme, il devient alors nécessaire de garder ce centre de gravité. Par conséquent, au lieu de partir de l'attente, puis arriver à la mobilité, de partir du contexte pour arriver aux personnes, nous faisons ici une proposition inversée : la thèse se découpe en deux parties, en prenant comme point de départ les individus eux-mêmes avant de, dans ce contexte de migration transnationale irrégulière, arriver à l'inéluctable mise en attente migratoire.

La première proposition, « Danser... avec le territoire, avec soi, avec les autres » cherche donc à placer les acteurs sociaux dans la texture sociale, territoriale, familiale et affective qui les constitue et qui constitue les multiples ressources dans lesquelles ils puiseront le long de leurs expériences personnelles et des épreuves auxquelles ils seront confrontés. Dans une région historiquement mobile à laquelle est venu se greffer un régime de mobilité humaine contemporain, il devient important de démontrer la complexité et l'enchevêtrement des expériences sociales primaires et secondaires dans les contextes d'origine des individus trop souvent pensés comme des « migrants » avant d'être des acteurs sociaux. Apparaissent alors des formes d'injonctions biographiques qui induisent un fantasme du mouvement et de l'opportunité mis en place très tôt par tout un appareil socio-affectif (famille, histoires de vie, médias, groupes de pairs). Dès lors, le départ plus ou moins forcé et l'expérience migratoire qui va mobiliser tour à tour les savoirs sociaux et relationnels déjà incorporés face à l'incertitude, s'apparente à une recherche d'émancipation individuelle par rapport à la violence et aux liens familiaux, ouvrant la porte à un processus de « biographisation » qui emmène les individus à élaborer un sens réflexif aux épreuves de vie auxquelles ils sont confrontés.

La deuxième proposition analytique « Investir l'espace-temps. Ethnographie des acteurs et des sociabilités dans l'attente » partira du contexte de mise en attente des personnes devenues migrantes sur le territoire mexicain. Leur mobilité se trouve non seulement contrariée, mais surtout organisée à une échelle plus ou moins grande. Néanmoins, ces espaces d'accueil organisés par des acteurs et des rapports de pouvoirs complexes et qui, dans une certaine mesure, réussissent leur objectif de mise en attente de la mobilité, se trouvent détournés et réinvestis par les tactiques qui accompagnent le déclic migratoire, le départ, le transit, et les liens qui s'y tissent. Autrement dit, ils deviennent contre toute attente des espaces de création, de disposition à la mobilité, de rapport à l'opportunité sociale, dévoilant le pouls toujours battant du désir d'individuation et d'émancipation qui passe par la mobilité constante.

La compréhension épistémologique, le recueil de données, le traitement et l'agencement de celles-ci sont toutes entières traversées par une posture méthodologique complexe et vivante qu'il convient désormais d'explicitier.

Terrains

Au cours de la thèse, ont été réalisés de nombreux séjours de terrain en contexte d'accueil ou de blocages sur différentes routes migratoires au Mexique, en s'insérant notamment dans des structures d'accueil gérées par des organisations de la société civile. L'insertion ethnographique à travers ces structures se justifiaient notamment par l'inscription que celles-ci avaient sur des régions de mobilité très spécifiques, par le caractère représentatif qu'elles avaient du phénomène de blocage et d'accompagnement des mises en attentes, mais aussi par la facilité d'accès au terrain

et par la sécurité relative, dans un contexte violent et parfois dangereux, que celles-ci garantissaient. L'intention de départ était de se focaliser essentiellement sur deux structures et deux contextes locaux : le centre pour migrants *Hermanos en el Camino* fondé par un prêtre mexicain dont les activités ont été très médiatisées, dans la région de l'isthme de Tehuantepec, au sud-ouest du Mexique ; et le centre pour migrants *FM4* fondé par un groupe d'universitaires dans la ville de Guadalajara, importante agglomération urbaine et industrielle du pays, dans le centre-est du Mexique. Plusieurs occasions professionnelles et événements imprévus (comme le sont les « caravanes », par exemple) m'ont permis d'amplifier ma pratique de terrain, de connaître d'autres contextes et de complexifier mon analyse en la mettant en perspective ; séjours au cours desquels se sont affinés les questionnements, introduits plus haut, ainsi que la démarche méthodologique. Néanmoins, ce sont principalement sur le cas de l'isthme de Tehuantepec et le cas de Guadalajara que se déploie l'analyse finale qui est livrée dans ce manuscrit.

Les séjours de terrains peuvent être résumés de la façon suivante :

Lieu / Région	Date	Objectifs / Réalisations ethnographiques
Ixtepec (région de l'isthme de Tehuantepec)	Août 2016	Sans projet de recherche, sans projet de thèse, sans intention scientifique, pour des raisons personnelles, j'ai voulu séjourner dans cette région, la découvrir. Et en la visitant j'ai découvert un refuge pour migrants et j'y ai fait du volontariat pendant quelques jours. Cette expérience m'a tellement marquée que cette petite inquiétude a grandi et a abouti à des interrogations d'ordre plus scientifique.
Ixtepec (région de l'isthme de Tehuantepec)	Janvier 2017	Séjour exploratoire de trois semaines dans le centre d'accueil « Hermanos en el Camino » fondé en 2007 par le prêtre mexicain Alejandro Solalinde. Ce séjour a servi à la réalisation d'un premier long documentaire « Down The Line » où la caméra a servi de support méthodologique de recueil de données et d'interaction avec les personnes rencontrées. La méthode se voulait donc immersive, visuelle et collaborative. Pas d'entretiens formels. Les thèmes travaillés ont été le rapport

		biographique à l'expérience migratoire, le rapport au temps, à l'espace, le vécu de la mise en attente, les pratiques d'ajustement.
Ville de Mexico	Décembre 2017	Ont été revus trois migrants connus à Ixtepec installés temporairement dans la ville de Mexico. Plusieurs entretiens semi-directifs ont été menés avec eux, reprenant leurs parcours migratoires, leur expérience d'établissement tant dans une petite ville comme Ixtepec que dans la capitale. Au-delà des entretiens, plusieurs moments de partage avec les migrants (accompagnement à l'hôpital, balades etc.)
Guadalajara (région centre-ouest)	Décembre 2017	Séjour de deux semaines dans le centre d'accueil FM4 fondé en 2012 par un groupe d'universitaires de la ville. Travail de bénévole à temps partiel (observation participante). Ce séjour cherchait à aborder d'une part la gestion du centre (organisation du travail, 'humanitarisme' de la gestion migratoire, les contradictions et la violence symbolique dans l'accueil), les processus d'implantations régionaux et les rapports de pouvoirs institutionnels et associatifs ; d'autre part les trajectoires des migrants, les expériences de blocage et d'établissement, les stratégies de mobilités et d'insertion, le rapport au temps et à l'espace etc. Des entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès des travailleurs du centre (bénévole, personnel administratif, avocat, travailleurs sociaux, directeur etc.) et auprès d'une dizaine de migrants (très faible présence de migrantes ou de population LGBTQI+ à ce moment-là)
Ixtepec	Janvier 2018	Séjour de deux semaines dans le centre d'accueil <i>Hermanos en el Camino</i> . Séjour dans les mêmes locaux que les migrants (observation participante et confrontation réelle à l'ennui du quotidien et au temps qui 'passe mal'). Ethnographie du quartier, des interactions entre les habitants et les migrants. Parcours urbain commenté par des migrants (stratégies d'insertion, rapport au temps et à l'espace, lieux de sociabilité, rapports biographiques etc.). Entretiens semi-directifs avec une dizaine de migrants, avec la responsable du centre, avec des habitants du quartier et quelques bénévoles.
Guadalajara	Avril 2018	Séjour de dix jours dans le centre d'accueil FM4. Entretiens avec les équipes de travailleurs sociaux et avec certains bénévoles. Ethnographie du quartier résidentiel et du processus d'insertion plus localisé du centre d'accueil (histoire de racismes, opposition des voisins, privation de l'espace public pour les migrants, interactions résidents / migrants, présence d'un bidonville dans la zone, économie informelle avec et entre migrants, usages et réappropriations de l'espace etc.). Également, atelier de réalisation documentaire auprès de quelques migrants du centre, découpé en trois sessions permettant d'aborder certaines notions et leurs sens (documentaire, réel, représentation etc.), les cadrages et les mouvements caméras, la réalisation d'entretiens pour enfin déboucher sur une prise

		en main de la caméra et des petits films réalisés par chacun. Cet atelier a débouché sur le visionnage de mon documentaire <i>Down The Line</i> en présence de plusieurs migrants résidents du centre.
Ixtepec et isthme de Tehuantepec	Avril 2018	Séjour d'une dizaine de jours. Même thèmes que les séjours précédents, mais plus d'entretiens semi-directifs et informels avec des locaux et avec des migrants restés non plus dans Ixtepec mais dans la région (Juchitán, Matias Romero, Ixtaltepec etc.). Cartographie de la zone entourant le centre d'accueil selon l'usage fait de l'espace par les migrants. Cartographie de parcours urbain de certains migrants résidents. Processus d'insertion par le travail : migrants reconstruisant l'isthme à la suite des tremblements de terre. Visites de plusieurs chantiers de reconstruction, entretiens avec des employeurs et des migrants qui y travaillent.
Ciudad Juarez (frontière nord)	Mai 2018	Dans le cadre de l'exposition photographique « La Frontera » de l'AFP et du débat sur le même thème organisé par Le Colef, séjour de quelques jours à Ciudad Juárez. Rencontre avec le Père Calvillo, gérant du centre d'accueil pour migrants « Casa del migrante » fondé dans les années 90 près d'un site de maquiladoras. Entretien avec le Père et avec les employés du lieu, tous mexicains de la ville de Juarez (liens locaux / migrants, organisation du travail, rapport au travail et vision de l'accueil des migrants). Visite du centre et entretiens informels avec les migrants y résidant (seulement 6 migrants, ce qui permet de mettre en contexte les flux arrivants et le passage à ce niveau de la frontière à ce moment-là). Retrouvailles avec un migrant connu un an plus tôt à Ixtepec.
San Luis Potosí (nord-est)	Juin 2018	Visite du centre d'accueil pour migrants <i>Monseñor Luis Morales Reyes</i> avec une équipe de défenseurs des droits de l'Homme mexicains en charge des normes de sécurité du lieu. Entretien avec le directeur du lieu, le Père Rolando Maldonado, et quelques travailleurs et bénévoles (dont beaucoup sont des anciens migrants passés par le centre puis revenus pour y travailler).
Mexico	Novembre 2019	Ce travail de terrain a été le premier en lien avec les « caravanes des migrants » apparu en fin d'année 2018. Plusieurs visites ethnographiques du camp temporaire dans le complexe sportif « <i>Palillo</i> » de la ville de Mexico aménagé à destination des six mille migrants centraméricains arrivés avec les premières caravanes. Travail de bénévolat les premiers jours. Puis discussion avec les représentants de la Commission Nationale des Droits de l'Homme du District Fédéral (CNDHDF) et avec plusieurs acteurs en charge de l'accueil : processus d'institutionnalisation de l'attente des migrants, compétences entre organisations dans l'accueil et la gestion de celle-ci, volonté politique de la ville de Mexico, présence institutionnelle et d'ONG, rapports de pouvoirs, impensés politiques. Également, discussions et entretiens avec des migrants : stratégies de mobilités, représentation du collectif, organisations et résistances, apparition des « leaders », etc.

Mexicali et Tijuana	Décembre 2019	<p>À Mexicali, séjour de deux nuits dans le centre d'accueil « <i>Cobina Posada del Migrante</i> » fondé dans les années 2000 et géré par Altagracia Tamayo, militante des droits LGBTQI+ et droits des migrants de Mexicali. Entretien avec elle (contexte et raison d'ouverture, implantation dans un quartier très marginalisé, liens avec reste de la société et avec autres espaces associatifs, tissu urbain de solidarité, gestion du lieu, liens entre 'anciens' acteurs de l'accueil des migrants et les 'nouveaux' acteurs institutionnels liés à la caravane). Entretiens avec les migrants présents dans le centre : ils s'étaient désolidarisés des caravanes qui avaient continué leur route jusqu'à Tijuana. Ils se remettaient en question et élaboraient des stratégies de mobilités individuelles. Discussions très fortes sur le rapport biographique, sur l'expérience migratoire au sein d'un collectif aussi important, sur le rapport au risque et à la souffrance, sur les fabulations et l'imaginaire liés aux États-Unis, sur les rapports de distinctions entre les migrants etc. À Tijuana, rencontres avec plusieurs chercheur.es du Colef. Ethnographie des espaces d'accueil et d'attente temporaires mis en place par le gouvernement, conjointement à des institutions mexicaines et à des ONG, pour les migrants arrivant avec les caravanes : d'abord dans le quartier de <i>Playas</i>, puis dans le stade <i>Benito Juárez</i> et enfin à <i>El Barretal</i> (compétences entre institutions, rapport de pouvoir, humanitarisme, biopouvoir, localités, liens résidents / migrants, solidarité et racisme, économies souterraines temporaires, stratégies d'insertion des migrants). Entretiens avec plusieurs migrants : raisons de départ, conditions de voyage, articulation individuel / collectif, rapport au risque, rapport biographique, rapport à la religion. Retrouvailles avec deux migrants rencontrés un an auparavant à Ixtepec et qui étaient dans le camp de Benito Juárez : possibilité d'immersion dans ce lieu grâce à eux.</p>
Ixtepec et Isthme de Tehuantepec	Janvier 2019	<p>Séjour dans l'isthme pour la première fois hors du centre d'accueil <i>Hermanos en el Camino</i>. Ont été observés les processus de transformation socio-économiques du lieu (centre pour migrants, voisinage, ville) à la suite du passage des différentes vagues de migrants voyageant avec les caravanes. Entretiens avec beaucoup de migrant.e.s renvoyé.es du centre pour « mauvaise conduite » (humanitarisme, gestion religieuse du lieu, relations de pouvoir). Visite du « camp » temporaire d'accueil à Matias Romero (Oaxaca) : rencontre avec plusieurs migrants (stratégies de mobilités, passage de stratégies individuelles à collectives, rapport au temps et à l'espace, utilisation des récits des autres comme ressources...); entretiens informels avec des représentants institutionnels (Gouvernement de l'État de Oaxaca, Grupo Beta, gérants du centre d'accueil implanté dans la ville) : processus d'institutionnalisation de l'attente des migrants, compétences entre organisations dans</p>

		l'accueil et la gestion, volonté politique de la ville de Mexico, présence institutionnelle et d'ONG, rapports de pouvoirs, impensés politiques.
Tapachula et Tecun-Uman (frontière sud)	Avril 2021	Mission d'observation à la frontière sud mexicaine dans un contexte de forte militarisation lié à la pandémie, réalisée pour l'organisation Las Vanders. Entretiens avec Médecins du Monde, Save The Children, Servicio Jesuita para Refugiados, Centro Fray Matías, HCR. Observations participantes dans la ville et la ligne frontalière, avec inquiétude particulière pour les inégalités de genre dans l'accès au logement et à la santé. Rencontre imprévue avec un migrant rencontré des années auparavant à Ixtepec. Élaboration d'un rapport scientifique (<i>Rapport de la mission d'observation à la frontière sud du Mexique : Contextes frontaliers et manières d'habiter l'espace de transit à Tapachula</i> , Las Vanders, 2021)

Méthodologie et apport visuel

Une partie de la méthodologie qui a été menée au cours de ce travail de recherche se base donc sur une observation participante dans les espaces de vie, de blocage et d'attente des migrants centraméricains, incluant des séjours de plusieurs semaines en étant hébergée à l'intérieur de centres pour migrants ou alors avec des visites quotidiennes au lieu et un partage des espaces de vie, avec également beaucoup d'entretiens informels, quelques entretiens semi-directifs auprès d'une pluralité d'acteurs en jeu dans les processus migratoires (migrants, religieux, bénévoles, représentants institutionnels, officiers de migration etc.) tout en incluant auprès des acteurs migrants une utilisation récurrente à la caméra. Avant d'approfondir sur le type et la quantité de matériau recueilli, je souhaite apporter au lecteur une considération personnelle qui n'est pas sans avoir alimenté une particularité méthodologique, qui est l'intégration d'un dispositif filmique sur

le terrain, ni sans avoir marqué la compréhension épistémologique faite des phénomènes étudiés et des matériaux récoltés.

Je peux affirmer que les points communs qui relient toutes mes expériences de terrain sont la densité et l'intensité des relations interindividuelles dans toute leur banalité. Cela passe par les échanges, les dons et les contre-dons, les commerces et les activités improvisés au jour le jour, les moments d'ennuis, de flottements, les moments de prières, de partage, pour ne citer que ces exemples. Le rire, de même que les pleurs et que tout un éventail d'émotions, ont été une constante ethnographique, et ce dans n'importe quelle situation d'attente et de blocage. J'ai personnellement beaucoup ri sur le terrain, mais j'ai aussi beaucoup pleuré, j'ai eu plusieurs fois peur et je me suis à quelques reprises ennuyée, sans compter les fois où je suis tombée malade et où on a dû prendre soin de moi. Et cette acuité est significative de quelque chose, d'une disposition affective et sociale qui passe sans aucun doute par l'interaction avec autrui et par le corps. Méthodologiquement, les méthodes « classiques » (observation participante, entretien) ont bien-sûr permis de capter cette acuité sensorielle et émotionnelle, de reconstruire ces formes d'interactions et ces formes d'entreprendre des relations intenses et éphémères propres au terrain, mais « sur le vif » c'est bien l'usage de la caméra et la présence d'un dispositif filmique qui ont révélé la densité de cette capacité relationnelle, de ces formes d'économies relationnelles qui engagent les corps, qui surgissent, qui se malaxent, qui s'adaptent, qui génèrent une transmission d'information mais aussi un système de services et de dettes. En ce sens, la caméra en tant que méthodologie et en tant que support d'analyse (vidéos, photos) cherche à questionner les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la situation ethnographique en travaillant un matériau maîtrisable par les informateurs rencontrés. De la même façon, la méthode visuelle cherche à rompre avec une perspective positiviste de la recherche en donnant à voir une réalité sans cesse en train de se faire : dans des processus migratoires marqués par l'incertitude, par l'expérience d'une temporalité dilatée, les stratégies de mobilités se font et se défont, se construisent sur l'oralité, sur les projections des uns et des autres,

les informations circulent de façon aléatoire, les routes migratoires se transforment, se déplacent parallèlement aux pratiques de régulation migratoire et aux politiques restrictives. En d'autres termes, les mobilités et stratégies d'incorporation même temporaires des migrants sur le territoire mexicain relèvent de processus dynamiques, de causes multiples, construits historiquement, qu'il ne faut pas considérer comme allant de soi ou comme figés.

L'usage de la caméra s'est avéré si pertinent qu'il répondait à des caractéristiques propres au terrain. D'une part, la caméra constitue une sorte de licence de circulation qui accompagne à la fois l'investissement spatial, la fluidité de déplacement, et la stagnation due à la mise en arrêt forcée des migrants. D'autre part, la caméra devient un catalyseur des économies relationnelles émiqes puisqu'il justifie l'interaction, la rencontre, l'échange performé. Il devient alors intéressant d'emprunter la notion d' « embrayeur de relations » mobilisée par Damien Mottier :

« Filmer justifie que l'on se rapproche puis que l'on s'éloigne, que l'on se place et que l'on se déplace, autrement dit que l'on cherche du regard, parfois avec insistance, jamais sans prédation. Le film peut ainsi devenir un « embrayeur de relations », qui augmente les modes d'engagement du chercheur sur le terrain et qui consolide, par la modulation permanente de la relation de distance (variation de points de vue, plan large, moyen ou rapproché, courte, moyenne ou longue focale, etc.), l'épistémologie du regard qui est au fondement de la démarche ethnographique. C'est donc l'acte de filmer, en lui-même, qui opère un changement de posture dont l'ethnographe peut tirer profit, à condition cependant que cet acte décrive un geste d'écriture maîtrisé. » (Mottier, 2016)

Dans la pratique, l'espace filmique qui se dégagait autour de la caméra était à ma grande surprise très facilement investi, exploité, testé par la plupart des personnes rencontrées. Cette facilité m'interrogeait, et révélait peu à peu ces modes de fonctionnement relationnels et corporels qui seront analysés au cours de la thèse. Souvent performatives ou théâtralisées, ces formes de relations n'étaient pas celles qui allaient être racontées en entretien, tant elles tenaient parfois à un

fil. Il fallait être au bon moment et au bon endroit, et ce sens qu'elles justifiaient pleinement la présence d'un dispositif filmique, car d'un côté ce dernier captait des moments fugaces et participait à cette folle économie relationnelle, et d'un autre côté, les acteurs migrants saisissaient presque spontanément la valeur mémorielle et interactionnelle de cet espace filmique et l'investissaient. Ces formes spontanées plus ou moins conscientes d'auto-mise en scène suscitée par la présence de la caméra dans le cadre d'un dispositif documentaire ou ethnographique, appelées aussi « pro-filmie » (de France, 1982, p. 373), requièrent bien entendu le consentement des personnes filmées, leur intérêt et leur investissement dans l'espace filmique, celui-ci se trouvant intégré dans leurs propres activités relationnelles. Si cette perturbation « factice » introduite par la caméra est à bien des égards une des principales préoccupations par les ethnographes n'ayant recours à un dispositif filmique, rappelons tout de même que cette première est en réalité partie intégrante de toute situation d'observation ethnographique et peut être pensée au prix d'un effort somme toute basique de réflexivité.

« Le visuel ne se réduit donc pas à un simple problème d'optique, de vision ou de perception : il peut être défini, à la suite de Merleau-Ponty (1964), de manière sensorielle et relationnelle, comme une « modalité corporelle d'accès au visible » (Mottier, 2016.) ». Étant ontologiquement sensorielle et mémorielle, la caméra a reçu la plupart du temps un accueil et un investissement qui dépassait les attentes : la propre captation visuelle que je réalisais moi-même sur le terrain a souvent permis le rapprochement avec plusieurs acteurs migrants qui ont vu en moi une espèce de « passeuse » de matériel audiovisuel. Ils m'ont alors demandé de garder du matériel audiovisuel produit par eux-mêmes (vidéos, photos, selfies, messages vocaux, chansons) et ont souvent continué à m'en envoyer après notre séparation. Ce matériel particulier a également été intégré dans une certaine mesure à l'analyse. Il devient alors intéressant de souligner le caractère proprement heuristique de la caméra et des dispositifs visuels.

Cuisine ethnographique

Le matériau recueilli a donc la particularité d'être hybride (des documents officiels, des rapports institutionnels ou scientifiques), audiovisuel (des audios, des vidéos, des images produites par moi et par des personnes migrantes elles-mêmes) et multisensoriel (des impressions, des sentiments annotés sur les carnets de terrain ou émanant des vidéos et des audios), en plus du corpus scientifique et des notes de lectures qui en découlent. Comment organiser, classer, défricher et traiter plus systématiquement cette base de données, afin d'en extraire, à terme, des redondances, des patrons, des contradictions et permettre une montée en généralité et une analyse empiriquement justifiée ? Les premiers tâtonnements ont permis peu à peu de créer un système de classement perfectible qui a toutefois permis un véritable pré-travail d'analyse et de rédaction. Il est question ici de donner à voir au lecteur le type de matériau, la façon dont ceux-ci ont été traités et les étapes qui ont constitué ce travail.

- **Mise à plat des matériaux / données empiriques**

Cette première étape primordiale a permis de regrouper et de donner une vue générale de l'ensemble des matériaux empiriques, classés selon les catégories (et sous-catégories) qui semblaient être les plus pertinentes. Concrètement, cela s'est matérialisé à travers la réalisation d'un fichier Excel comptant cinq onglets.

- Récapitulatif par terrain :

Le premier onglet est un récapitulatif général de tous les séjours de terrain, incluant la date, les lieux, les objectifs principaux (similaire au tableau présenté plus haut).

- Enregistrements audios :

Le deuxième onglet a permis un traitement de tous les enregistrements audios, à savoir, les entretiens semi-directifs enregistrés, les conversations informelles enregistrées ainsi que des activités filmiques qui ont été doublées d'un enregistrement sonore à part.

Dans la base de données, il y a près de cent audios tous terrains confondus, dont vingt-et-un correspondant à des acteurs institutionnels (fondateurs ou coordinateurs de refuges, avocats, activistes, officiers de migration etc.) et dix concernant des acteurs locaux mexicains, vivant dans des contextes traversés par les dynamiques migratoires et cohabitants avec des migrants centraméricains. Le reste des audios correspondent donc à des échanges réalisés avec des acteurs migrants (entretiens formels ou informels).

Ces audios, tous regroupés dans un même tableau, par ordre chronologique selon les terrains, ont été traités de la façon suivante:

Nom du fichier	Nom de la personne	Description et rôle de la personne	Date et lieu	Durée	Contenu	Type de fichier (enregistrement dictaphone ; téléphone ; couplé à une vidéo ?)	Nom du fichier retranscrit	Encodé / Analysé	Mots-Clés / Noeuds
----------------	--------------------	------------------------------------	--------------	-------	---------	--	----------------------------	------------------	--------------------

À ce regroupement par colonnes s'est rajouté un traitement par code couleur, distinguant d'une part le type d'interlocuteurs (migrants / locaux / 'professionnels de l'humanitaire'), l'état de la

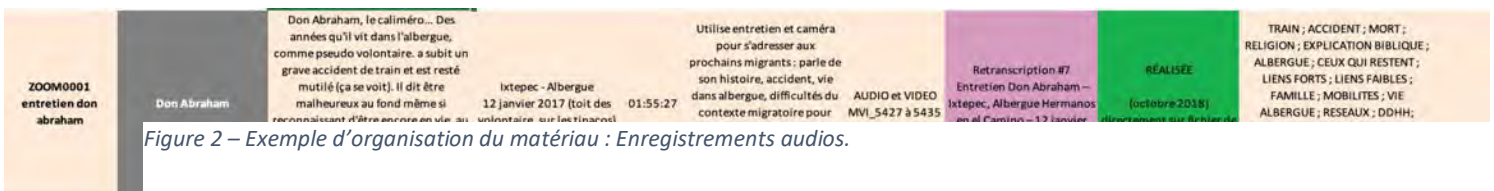


Figure 2 – Exemple d'organisation du matériel : Enregistrements audios.

retranscription et l'état de l'analyse (à faire, en cours de, réalisée). Cela peut être illustré avec l'exemple du premier entretien réalisé avec Don Abraham, un migrant hondurien résidant dans un refuge au sud du Mexique :

- Vidéos (prises par moi)

Le tableau suivant cherche à organiser le matériau visuel produit sur le terrain d'une façon identique à celle présentée ci-dessus. 157 scènes ont été recensées sur le tableau, organisées en ligne selon les terrains correspondants et en colonne selon le nom des fichiers d'origine (une scène pouvait contenir plusieurs vidéos), le nom des personnes apparaissant sur la vidéo, la date et le lieu, la durée, le contenu, le type de fichier (distinction entre les vidéos enregistrées avec la caméra et avec le téléphone), l'état du traitement du fichier, le nom du fichier retranscrit, le nom du montage vidéo (dans le cas où il y avait un montage vidéo postérieur au traitement), les mots-clés / les thématiques abordées par la vidéo.

MVI_1004 à MVI_1018	Charly	Istepec - Albergue 9 janvier 2017 (dans anciens bureaux)	En tout +/- 2h	Charly me demande de garder sa "mémoire" (usb) sur mon pc et me commente ses photos en racontant son voyage	VIDEO CAMERA (son très bas, à lire sur première pro)	1er montage vidéo/photos réalisé "Charly comentando sus fotos" VIDEO + TEXTE (2 fichiers)	OU	CHARLY; SELFIES; PHOTOGRAPHIES; MEMOIRE; EXPERIENCE DE MOBILITE; RESSOURCES; TRAVERSEE FRONTIERE; ETRE COINCE; ENFERMENT; VIE ALBERGUE; SALVADOR; REVES; ARGENT; RELIGION; PROJET MIGRATOIRE; RAISONS ET OBJECTIFS
---------------------	--------	---	----------------	---	---	---	----	--

Figure 3 – Exemple d'organisation du matériau : Vidéos prises par moi

- Photos (prises par moi)

Le troisième onglet du fichier regroupe les photos prises sur le terrain et qui sont ethnographiquement exploitables, sous-entendant dès lors un travail de pré-sélection. 252 images ont été regroupées ici, organisées toujours en ligne selon les terrains et en colonne selon le contenu / le thème de la photo (ou de la série des photos), le nom du/des fichier.s, la date et le lieu ainsi que les détails éventuels de la scène.

Détails fouille chambres	IMG_6546 à IMG_6548	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	Les techniques pour vérifier les murs
Fouille chambres. Résistances sur les murs	IMG_6549 et IMG_6550	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	petit tag sur les murs "catrachos", le mur blanc avec jeu de lumière
Fouille chambres. Suite	IMG_6551 à IMG_6565	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	chambre, détails, jeux d'ombres, un baume à lèvres
Activités - Salle TV	IMG_6567 à IMG_6580	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	Groupe entrain de regarder la télé (une des seules activités)
A l'entrée, fouille de rigueur pour les nouveaux arrivants	IMG_6581 à IMG_6602	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	Procédure de "cateo", fouille du migrant arrivant. Il vide ses poches, vide son sac à dos, on vérifie sur lui avec des gants
A l'entrée, fouille de rigueur : contenu du sac à dos	IMG_6581 à IMG_6585	Guadalajara - Albergue FM4 _ Décembre 2017	Procédure de "cateo", fouille du migrant arrivant. Toutes les affaires qui étaient dans son sac se retrouvent sur la table

Figure 4 – Exemple d'organisation du matériau : Photographies prises par moi

- Matériau multimédia

envoyé par personnes migrantes

Le quatrième et dernier tableau du fichier Excel cherche à mettre à plat le matériau multimédia (photos, selfies, vidéos, audios etc.) envoyés par les acteurs migrants eux-mêmes au cours du travail de recherche. 53 fichiers sont recensés, organisés selon le terrain qui leur sont liés, le nom du fichier, la ou les personnes concerné.es, le lieu où le fichier a été pris/réalisé, la date d'envoi, la date de réception, le type de fichier, le contenu du fichier, et éventuellement les mots-clés associés.

Après Isthme (caravanes) Janvier 2019	Byron_Nica_Audio para darne noticias_Istmo 2019	Byron, le nicaraguayen avec qui j'avais pas mal échangé à Matias Romero.	7 Qq part vers Lecheria, avant d'arriver à Mexico.	28-janv-19	28 janv 2019 Même date je suppose	Audio WhatsApp	Il pense à voix haute: quelles routes prendre, est-ce qu'il faut rester à Mexico? Il me demande contact avocate.	
Pendant Ixtepec Janvier 2017	Charly_El sueno americano	De charly - une maison pavillonnaire	Texas	Partagée en janvier 2017	6 novembre 2016.	Photo	Une maison pavillonnaire - photo envoyée par? Pour Charly, c'est l'image qui le fait marcher, le rêve américain	CHARLY; REVE; IMAGINAIRES; PROJET MIGRATOIRE; LIENS FAIBLES

Figure 5 – Exemple d'organisation du matériau : Matériau multimédia envoyé par des personnes migrantes

- **Mise à plat des autres données**

Un travail similaire au classement des matériaux empiriques a été réalisé pour les carnets de terrain, le corpus scientifique et les notes de lecture correspondantes ainsi que pour les données secondaires tels que les rapports et autres documents institutionnels, mais celui-ci n'a pas nécessité de fichier Excel ou d'un logiciel. Cette mise à plat a constitué en un regroupement physique de ce matériau-là dans plusieurs classeurs, où ils étaient rangés par ordre chronologique des terrains auxquels ils étaient reliés, et sur lesquels apparaissaient un code couleur selon type de document (carnets de terrain, notes de lecture, brochure institutionnelle etc.)

- **Analyse des trajectoires bibliographiques et de mobilités**

Après la mise à plat des matériaux et la retranscription des entretiens et autres conversations pertinentes, la deuxième partie de ce travail de traitement des matériaux s'est attelée à faire ce qui a été nommé « État des expériences migratoires des personnes rencontrées », réalisé pour chaque terrain. L'idée de ce début d'analyse et d'approfondissement du matériau empirique était d'évaluer l'expérience de mobilité qu'avaient possiblement déjà les acteurs migrants rencontrés sur le terrain, les ressources dont ils disposaient au moment de leur dernier départ migratoire transnational, les ressources qu'ils ont continué à mobiliser pendant leur transit, toutes les étapes

et villes par lesquelles ils étaient passés. L'idée était de commencer à croiser les ressources et tactiques de mobilité avec le contexte migratoire au Mexique. Ainsi, un tableau était construit pour chaque personne avec qui un échange fouillé avait été réalisé, terrain par terrain. Sur le tableau, les informations étaient inscrites selon les villes et étapes, le nombre de jours entre chaque étape, le passage par des structures d'accueil mexicaines, le bénéfice d'une quelconque solidarité locale pendant le transit, les événements vécus ainsi que les ressources (économiques, sociales et/ou symboliques mobilisées) et enfin le type de transports utilisés.

Ce travail laborieux a permis peu à peu de faire émerger plusieurs éléments centraux dans l'analyse, communs à tous les terrains : la versatilité des tactiques de mobilité, l'utilisation quasi systématique de ce qu'on pourrait appeler jusqu'à maintenant « des liens faibles » (Granovetter, 1983) ou des relations ressources issues de la contingence, la présence marquée des barrages migratoires ainsi que le rôle prépondérant des refuges pour migrants.

2. Retranscription #2 Entretien José Chapin – Ixtepec, Albergue Hermanos en el Camino

23 ou 24 ans. Guatemala, dep Baja Verapaz, cabecera Salama. Il était agriculteur journalier, pauvre, gagnait max 50qtz par jour (agriculture en déclin dans son village). Il vivait seul avec sa mère. Est parti sans ressource, sans organiser le voyage, et seul, sans prévenir qui que ce soit. Ce projet migratoire lui trottait dans la tête depuis un long moment (source de confrontations avec sa mère). Il est parti pour des raisons économiques et un projet familial/ de vie (acheter un terrain, avoir de meilleurs conditions de vie pour lui et sa mère), mais aussi pour une réalisation personnelle. Pas d'expérience au préalable. Il ne mentionne pas de personnes dans son entourage qui aurait migré et l'aurait inspiré/aidé. Je ne l'ai plus revu, je l'ai sur [facebook](#). En avril 2018 quand j'ai fait entretien avec Ruben [cruz](#) (empresario de ixtepec, [tio de Mara](#)), ce dernier m'a parlé de José comme une bonne personne, il l'a hébergé qq temps et lui a donné du travail puis est parti.

Une première et unique expérience seul et sans ressources

Villes / points	Salama (Baja Verapaz)	Guatemala Ciudad	Tecun Uman	Cdad Hidalgo	Huixtla (chiapas)	Joaquin Amaro (133km de Huixtla, abajo de Boca del cielo)	Ixtepec
Temporalité	2 octobre 2016 à 2A.M. J1	3 octobre à 10A.M. J2	3 octobre à 6P.M. (deux nuits) J2	5 octobre temprano . J4	5 de octubre , 8 pm. J4 (sur la route J5, dormir par terre)	6 de octobre? Dos noches J5 à J7	Il me dit être arrivé le 24 octobre mais je pense qu'il se trompe
Albergues ?	Non	Non	Non et Oui	Non	Non	Non	Oui
Solidarité locale ?	Non	Non	Non	Non	Non	Oui, une femme de ce bled l'héberge, le nourrit, le soigne (il a le chikungunya) et lui offre des vêtements (lui et son pote)	Non
Éléments et éléments de mobilité	K éco : pas d'argent (il était agriculteur) K social : pas de contacts ni de compagnon K symbolique : son uniforme de pompier	-Pas d'argent, mais un ami lui a offert 30 qtz même s'il cherchait à cacher sa situation de tous pour éviter médiances (k social ; k éco) - a négocié gratuité transports grâce à son uniforme de pompier (a dit qu'il venait d'être braqué – k symbolique) K social faible : chauffeur du bus lui offre de la nourriture	-Première nuit, se rend à caserna pompier, prétend avoir été braqué (k symbolique, uniforme) -deuxième nuit, se rend à un albergue, sans uniforme, et prétend avoir été déporté et vivre loin (k... social ? négociation avec sa propre histoire biographique) Un migrant rencontré le jour même lui a payé la traversée en balsas de Suchiate (k social faible et k éco) K social faible : Le fait d'être en contact avec d'autres migrants a renforcé son projet et son désir de migrer.	A partir de là il parle de l'épreuve physique que représente migrer = corps comme k de mob	K social faible : il a la possibilité de prendre le train, mais refuse (il a trop peur, connaît les risques, sait que sa mère n'a pas d'argent pour payer de rançons –liens forts-). Finalement il reste sur les voies avec un 'ami' salvadoreño qui a accepté de rester avec lui. Ils s'étaient rencontrés le jour même et se sont surveillés et aidés mutuellement L'épreuve physique Ressource symbo /biographique : penser à sa maman pour avoir la force de continuer	Rester seul : Sa bande de pote décide finalement de prendre le train, il reste seul et continue à marcher sur les voies du train	Là c'est première expérience d' asentamiento . Premiers jours repos physique « se siente bonito », après totalement sclérosé par manque d'activités : pas connaître (pas de réseau, pas de travail) ; ne pas vouloir être exploité (100 pesos par jour il dit que c'est ridicule) ; finalement accepter pss pas le choix etc. Il parle de « prison », de « dépression », de continuer à vouloir aller aux EEUU (qd il a voulu prendre le train por desesperacion mais cuando venait de se faire braquer et il a désisté à la dernière seconde)
Transport	Bus	Transports publics internes et bus	Balsas (pour traverser fleuve)	Marche / à pied	A pied	A pied	/

Figure 6 - Exemple d'analyse des trajectoires bibliographiques et de mobilités : « État des expériences migratoires » de « José Chapin », rencontré en janvier 2017 à Ixtepec, isthme de Tehuantepec. Tableau réalisé en septembre 2018

*

Voilà donc les assises théoriques ainsi que les intentions scientifiques, épistémologiques et expérientielles qui structurent ce travail. Une dernière considération semble nécessaire, néanmoins, avant de s'engouffrer dans la lecture.

Dans la thèse, nous préférons utiliser le terme « mésoaméricain » plutôt que « centraméricain », non pas pour occulter des spécificités locales mais bien pour souligner les dynamiques d'usages et de contrôle des territoires ainsi que les formes de mobilités qui traversent la région au sens large. En termes géographiques, le Mexique fait partie tant de l'Amérique du Nord que de l'Amérique centrale, cette dernière s'étendant de l'isthme de Tehuantepec, au Mexique, à celui de Darién, au Panamá. Le terme « Mésoamérique », quant à lui, largement impulsé par l'archéologie mexicaine et centraméricaine, englobe non seulement une réalité géographique complexe mais également une appartenance à un système culturel et social commun. Ainsi, ce terme permet d'aborder les relations complexes d'interdépendance entre les pays qui composent la région, tout en les ramenant aux questions migratoires, car c'est bien la région mésoaméricaine qui est tout entière parcourue par un paradigme de sécurité nationale et par une réification des frontières nationales émanant du Nord du continent. Celle-ci permet donc de mettre en lumière la production sociale à l'œuvre dans chaque territorialité (Lefebvre, 1974), l'espace étant alors vu non pas seulement comme « socialement construit, mais aussi comme participant pleinement à la construction du social » (Hoffmann, 2018, traduction personnelle).

PREMIÈRE PARTIE :

DANSER...

AVEC LE TERRITOIRE, AVEC SOI, AVEC

LES AUTRES

CHAPITRE I – Comprendre la plasticité des contextes migratoires mésoaméricains

Jusqu'à la fin de l'année 2017, les estimations réalisées tant par les autorités mexicaines que par des associations mexicaines de la société civile ou des organismes internationaux estimaient à 400 000 le nombre de personnes en situation irrégulière traversant la frontière sud du Mexique et transitant le long du territoire mexicain⁶. 400 000 personnes constituaient en moyenne, par an, « le flux » provenant d'Amérique Centrale se dirigeant vers l'Amérique du Nord. C'était le chiffre consensuel présenté depuis 2014 et sur lequel s'appuyaient institutions, associations et chercheurs pour parler des migrations irrégulières au Mexique. Lors d'un séjour de terrain dans l'isthme de Tehuantepec, au sud du Mexique, Kévin, petit garçon hondurien âgé à l'époque de huit ans qui venait de m'écouter débattre de questions migratoires avec un *licenciado*, titre communément donné aux personnes diplômées d'une licence comme forme de distinction sociale, s'étonnait fortement de ce chiffre. 400 000... Pourtant lui n'avait voyagé qu'avec son grand frère, sa petite sœur, son petit frère et sa mère. Sur le chemin il m'assurait n'avoir discuté qu'avec une vingtaine de personnes, peut-être trente, mais certainement pas 400 000. Quelques jours plus tard,

⁶ Selon l'Institut National de Migration mexicain, la moyenne annuelle pour la période s'étendant entre 2014 et 2017 était de 335 000 « événements », c'est-à-dire actions réalisées par ce même Institut (contrôles, détentions etc.) http://portales.segob.gob.mx/es/PoliticaMigratoria/Panorama_de_la_migracion_en_Mexico

Pour ce qui est des chiffres avancés par la société civile, l'on peut consulter les rapports suivants : CNDH, 2017; REDODEM, 2017

son grand frère de onze ans, Jafeth et lui avaient mis au point un jeu qu'ils déployaient chaque fois qu'ils me voyaient : prendre une voix de présentateur télé et donner des chiffres impossibles pour parler de la quantité de migrants traversant la frontière. « Mesdames messieurs bienvenus dans votre journal télévisé. On nous souffle à l'oreillette qu'il s'agit désormais de quarante douze mille millions de milliards multipliés par trois virgule trente-deux migrants à la frontière » (notes de terrain, janvier 2017). Quelque part, Kévin et son frère avaient raison. Comment des enfants accompagnés seulement de leur mère pouvaient se reconnaître dans un chiffre aussi abstrait ? Comment ce chiffre aussi abstrait pouvait réellement intégrer les profils et les parcours de vie pluriels et complexes qui composent cette masse appelée « flux migratoire » ? Enfin, comment cette masse pouvait laisser réellement de la place à une analyse des origines sociales, des logiques de départ et des projets en œuvre dans la migration ? Kevin et Jafeth avaient beau être des enfants et des frères, le rapport que chacun entretenait avec l'expérience migratoire était pourtant fort bien prononcé et sensiblement différent. Si pour le premier il s'agissait d'une aventure en famille, d'une espèce de « jeu vidéo » où, selon les requêtes de la mère ou du grand-frère, il fallait « sauter, se cacher, courir, marcher furtivement » (communication personnelle, janvier 2017) ; pour le deuxième, sans abandonner son esprit enfantin, partir revenait à échapper d'une mort possible, celle qui lui avait été exprimée après son refus d'intégrer un gang de son quartier, aux alentours de la ville de Tegucigalpa, au Honduras. En dépit des conditions et des risques, migrer représentait pour Jafeth la possibilité de « redevenir un enfant » et d'arrêter de s'inquiéter « pour la vie de sa famille » (communication personnelle, janvier 2017).

Avant de rentrer de plein pied dans les dynamiques de migrations irrégulières qui caractérisent désormais majoritairement la région mésoaméricaine en direction du nord et qui sont amplement relayées tant par les médias que par les productions scientifiques américanistes, il convient de revenir sur quelques prémices des mobilités et des territorialités en Mésoamérique. Il s'agira alors de rappeler comment les actuelles formes de migrations transfrontalières prennent en réalité place

au sein d'un spectre de mobilités et d'usages du territoire anciens qui se sont vus peu à peu malmenés et transformés par un encadrement normatif et gouvernemental défaillant qui n'a eu de cesse d'alimenter le secteur informel, la précarité et l'effritement du lien social (Morales, 2018). Nous avons donc affaire à une région historiquement mobile à laquelle est venue se greffer un régime de mobilité qui déstructure les pratiques sociales et géographiques déjà existantes. Ainsi, nous aurons d'abord recours à une brève approche socio-historique rappelant la construction de ces couloirs de mobilités transfrontaliers. Nous y verrons alors l'articulation entre des dynamiques industrielles et économiques et des confrontations civiles ainsi que les incidences de ces deux éléments sur le renouvellement des formes migratoires. Dans une seconde partie, nous chercherons à approfondir l'étude de ces nouveaux régimes migratoires profondément liés à une réification des frontières.

1.1 Des couloirs de mobilités transfrontaliers...

Du fait de leur emplacement et de leurs caractéristiques géographiques, les isthmes centraméricain et mexicain ont toujours représenté un pont entre les mobilités continentales et intercontinentales Sud/Nord, Nord/Sud et Sud/Sud qui se sont construites et consolidées historiquement⁷. En ce sens, en dépit du caractère parfois extraordinaire et massif des actuelles mobilités irrégulières, la mobilité est, en réalité, une composante régionale déjà-là ; les formes de mobilités transnationales irrégulières n'étant alors que de nouvelles expressions à cette-première. L'époque coloniale a sans aucun doute représenté la première et la plus massive vague migratoire

⁷ L'Amérique Centrale représente en elle-même un isthme, c'est-à-dire une étendue de terre très étroite entourée de deux étendues d'eaux. Quant à lui, l'isthme mexicain, plus communément appelé l'isthme de Tehuantepec, représente la partie la plus étroite du pays qui va de Salina Cruz, état de Oaxaca, jusqu'à Coatzacoalcos, État de Veracruz.

dans la région. Rappelons rapidement que le découpage territorial au sein de la région et donc la constitution de frontières qui viendraient par la suite délimiter les états-nations, ne dérivent pas du retrait des espagnols suite à la décolonisation au début du XIX^e siècle, mais bien d'un découpage préexistant réalisé durant la période coloniale même et découlant de querelles internes entre *conquistadores* « désireux de s'assurer un espace de vie à la fois cohérent, facile d'exploitation et défendable face à la malice de leurs voisins » au sein même de l'ancienne Capitainerie générale du Guatemala (Musset, 1997, p. 164, traduction personnelle), territoire faisant partie de et géré par la vice-royauté de la Nouvelle Espagne et l'Empire espagnol de la fin du XV^e siècle jusqu'aux indépendances en 1821, composé alors des actuels Guatemala, Belize, El Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa Rica et de l'état mexicain du Chiapas. Au cours de cette période, s'est observé donc une diversité juridique et administrative considérable qui reflétait les discordes entre différents groupes de dirigeants coloniaux, une diversité qui a donné son assise historique à la fragilité normative et à l'inconsistance sociale de cette région (Morales, 2018 ; Martuccelli, 2010). Il convient de souligner que ce binôme diversité/fragilité prend comme source première la volonté d'organiser la main d'œuvre et donc de créer, au sein de ces frontières, des systèmes de mobilité de la force de travail comme l'étaient alors l'esclavage, la *mita*, le *peonaje*, la *encomienda* ainsi que les contrats tribaux avec comme finalité le cumul de richesses des classes dirigeantes et leur consolidation politique (Sassen, 1988). Contrôle des populations, impulsion de mobilités de travail, recherche de capitaux et de cumul de richesses étaient les caractéristiques des mobilités régionales pendant l'époque coloniale qui à bien des égards peuvent encore refléter les mobilités intracontinentales contemporaines. Cette organisation des populations et des mobilités ainsi que le découpage territorial qui s'en suivit répondaient aux intérêts des élites locales et suivait une logique d'exclusion et de ségrégation patriarcale, classiste et raciste envers certains territoires et populations ne correspondant ni à la réalisation effective des systèmes socio-économiques de production ni aux récits régionaux puis nationaux valorisés (Casaús Arzú, 2010). Cela a été historiquement le cas des femmes, mais également des populations afro-descendantes embarquées

de force lors des périples coloniaux et implantés principalement dans les territoires longeant la côte Caraïbe⁸. Ainsi, cette ségrégation, à l'origine de tout projet politique territorial en Amérique Centrale, a historiquement exclu une frange de la population d'un système économique d'exploitation, d'une forme d'appartenance administrative voire d'une citoyenneté qui offre une certaine protection. Comme le rappelle Odile Hoffmann, on observe encore aujourd'hui « une relation univoque entre territoire (national) et identité [où se reproduit] l'exclusion des peuples natifs et anciennement réduits en esclavage au nom d'un futur pris dans l'universalité occidentale. » (Hoffmann, 2019, traduction personnelle).

Au moment des indépendances dans le Nouveau-Monde au cours de la première moitié du XIX^e siècle, les contours de nouveaux rapports géopolitiques dans le continent se sont quelque peu redessinés. Sans aucun doute, les exploitations agricoles de la fin du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle, ainsi que la rapide expansion ferroviaire et la construction d'infrastructures majeures, reflètent la ferveur de l'époque. Cette période d'expansion illustre également le début d'un régime d'interdépendances sociales, économiques et politiques à l'égard des États-Unis qui continuera à s'enraciner tout au long de l'époque contemporaine et plus particulièrement après les guerres civiles. Il convient alors de regarder de plus près comment ces régimes ont façonné les dynamiques de mobilités régionales de la fin du XIX^e siècle jusqu'au début du XXI^e siècle et dans quelle mesure ces réflexions peuvent être reprises dans l'étude des mobilités irrégulières contemporaines.

⁸ C'est le cas des Garifunas, fortement traversées par des processus de mobilités irrégulières (Agudelo, 2011) ou encore des populations indigènes dont certaines maintiennent encore une expansion territoriale transfrontalière (les populations Chu'j à cheval entre l'actuelle ligne de démarcation entre le Mexique et le Guatemala, dans la région du Soconusco (Rodríguez, Caballeros, 2019).

1.1.1 Dynamiques industrielles et économiques

« Aux européens le vieux continent, aux américains le Nouveau-monde ». C'est à travers ce discours que le président Monroe énonçait dès 1823 une politique étrangère menée par les États-Unis à l'égard de la région latino-américaine. Devant un Empire espagnol affaibli et récemment amputé de ses colonies, la « doctrine Monroe » qui déclarait vouloir protéger le continent et les jeunes états indépendants contre de nouvelles interventions colonisatrices européennes permit aux États-Unis de se démarquer un peu plus de la puissance britannique et d'asseoir leur aire d'influence politique, économique et culturelle dans des zones stratégiques du continent tout au long du XIX^e et XX^e siècle. L'isthme centraméricain et la région des Caraïbes représentaient alors des atouts stratégiques et économiques certains. Les bananeraies de l'emblématique United Fruit Company, mais aussi le Canal de Panama sont autant d'exemples qui illustrent cette industrialisation émergente et ces nouvelles formes de dépendance économique de la région vis-à-vis des États-Unis, révélant par là-même un important renouvellement des dynamiques de mobilités intrarégionales.

Comme l'indique Abelardo Morales, on observe à cette époque une imbrication de différentes dynamiques migratoires inter et intrarégionales (Morales, 2015). D'un côté, des mobilités régionales transfrontalières qui répondaient aux besoins en termes de main d'œuvres. Ces migrations saisonnières internes plutôt fluides mobilisaient des populations locales qui allaient dans des pays voisins ou dans des zones transfrontalières selon les opportunités et les stratégies familiales. L'autre forme de mobilité apparue dans la région pendant cette période regroupait des travailleurs venus des Caraïbes, mais aussi de Chine, d'Iran ou encore du Liban. Si certains participaient aux œuvres en tant qu'ingénieurs, bon nombre d'entre eux engrossaient les rangs des travailleurs déjà présents. Si toutefois ces personnes étaient soumises à des contrôles, ces-derniers

étaient menés non pas par des agents d'État au niveau des frontières mais bien par des agents économiques qui ne répondaient donc qu'à des fins lucratives. Ainsi, l'échange de travailleurs entre territoires voisins d'une même région révèle de ce fait la porosité des frontières et leur sujétion aux besoins renouvelés des marchés du travail. Se dessinent dès lors ce qui a été défini comme « des couloirs de mobilités transfrontaliers » (Morales, Ibid.) à savoir des espaces de vie et d'activités temporaires organisés par et autour des frontières nationales

Ces territoires se trouvent alors traversés par deux dynamiques qui se complètent et forment une fragilité territoriale structurelle : d'une part, ils sont caractérisés par une importante fluidité et mobilité, que ce soit au niveau macro, méso ou micro, avec des réseaux transfrontaliers d'activités économiques, d'échanges financiers, de marchés de travail de part et d'autre des frontières nationales, mais aussi des relations sociales, la formation d'un capital social important pour certains et la passation de celui-ci entre groupes. D'autre part, ils se démarquent par les formes de vulnérabilité ou d'inconsistance au regard de la défaillance des cadres normatifs, de l'absence ou de l'arbitrarité des États permettant des formes de violences, d'inégalités, d'abus, d'informalités de travail et donc de précarités pour les individus qui transitent par ces espaces, inscrivant ces subjectivités discréditées et reléguées au sein même des territoires. Pour le comprendre, il suffit de s'en remettre à l'importante production littéraire qui relate cette période-là, à commencer par le « Poème d'Amour » de Roque Dalton publié en 1974 :

« Ceux qui construisirent le Canal de Panama (et furent payés en argent mais pas en or) / ceux qui réparèrent la flotte du Pacifique dans les bases de Californie / ceux qui pourrèrent dans les prisons du Guatemala, du Mexique, du Honduras, du Nicaragua, voleurs, contrebandiers, escrocs morts de faim / les toujours soupçonnés de tout / (...) les semeurs de maïs en pleine forêt étrangère / les rois des faits divers / ceux dont personne ne sait jamais d'où ils sont / (...) ceux qui furent mitraillés en traversant la frontière / ceux qui moururent du paludisme / ou des piqûres du scorpion ou du serpent

/ dans l'enfer des bananeraies / (...) les exclus, les mendiants, les drogués / les Guanacos, ces fils de la grande pute / ceux qui purent revenir de justesse / ceux qui furent plus chanceux / les éternels sans papiers / les bons à tout faire, à tout vendre, à manger n'importe quoi / les premiers à sortir le couteau / les hommes les plus tristes du monde / mes compatriotes / mes frères. »⁹

Cette fragilité territoriale structurelle continuera à se matérialiser dans l'histoire contemporaine de la région notamment pendant et après les luttes armées, prenant source dans une construction sociohistorique complexe.

1.1.2 Guerres civiles et chemins de l'exil

Les conflits armés qui ont éclatés en Amérique Centrale pendant toute la deuxième moitié du XX^e siècle ont fait jaillir un incroyable dynamisme social et des promesses de changement et de mobilité sociale. Il s'agit ici d'aborder les processus politiques et sociaux de la seconde moitié du siècle dernier et la façon dont ceux-ci ont contribué à ce que bon nombre de spécialistes appellent l'actuelle « crise migratoire » en Amérique centrale et Amérique du nord. En effet, au gré des conjonctures, des conflits armés, des processus de pacification, de l'intégration de la zone dans une économie de marché mondialisée et des opportunités entendues et saisies par les groupes d'individus, se sont conformés, défaits et consolidés des couloirs de mobilité humaine. Le Salvador, le Guatemala, le Nicaragua et dans une certaine mesure le Honduras, ont été à cette période le scénario de conflits armés réprimés systématiquement par des régimes autoritaires appuyés par les États-Unis, ces-derniers inscrivant leurs interventions dans un contexte de Guerre

⁹ Guanaco est un terme utilisé pour désigner les Salvadoriens. Si son usage était à l'origine péjoratif, beaucoup de Salvadoriens et de Centraméricains l'utilise eux-mêmes pour se désigner / désigner les autres. La traduction du poème est en partie tirée de l'ouvrage *Nicaragua libre* de Maïté Pinero, consulté numériquement en janvier 2022 sur <https://bit.ly/3twqVJ8>

Froide et dans une volonté plus ou moins instrumentalisée de contenir toute menace communiste sur le continent américain. Comme le rappelle Morales, il y eut en Amérique centrale « une crise de l'ancien régime de domination et une substitution de formes despotiques d'exercice du pouvoir, dans le cadre d'un processus qui, dans une certaine mesure, a coïncidé avec ce que l'on appelle l'*elite defection*¹⁰(Mc Adam, Tarrow et Tilly, 2001) et qui a représenté l'effondrement d'un régime oppressif dans le cadre d'un processus de transaction entre les anciens alliés du régime et les secteurs révolutionnaires et d'opposition qui ont répondu à la non-viabilité de ce régime. » (Morales, 2015, traduction personnelle). Si chaque processus révolutionnaire comporte ses complexités, les expériences armées au Salvador et au Guatemala ont en commun la constitution de guérillas et le choix de la lutte armée comme stratégie politique et de défense en réaction à des coups d'états perpétrés par les forces militaires de chaque pays, amplement soutenus par la puissance nord-américaine, suite à des politiques sociales et des réformes agraires menées par les gouvernements élus démocratiquement. Au Nicaragua, la révolution du Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) portée par les élites du pays visait la fin de la dictature de la famille Somoza au pouvoir de 1937 jusqu'en 1979, remettant au centre des revendications socio-économiques et s'inspirant de théories politiques et théologiques comme l'est la théorie de la libération. Ces processus conduisent le Honduras, qui avait été une enclave bananière puis une enclave militaire étatsunienne tout le long du XX^e siècle, à la réalisation de réformes en faveur des droits civiques et à la démilitarisation du pays et des institutions, en dépit d'une forte instabilité

¹⁰ Selon les auteurs de *Dynamics of contention*, pour comprendre les grands événements de contestation tels que les grèves, les révolutions, les guerres etc., il ne faut pas considérer que ceux-ci répondent à de grandes explications ou à des lois générales, au contraire. Ils préconisent de décomposer ces grands événements en petits épisodes et d'identifier des mécanismes et des processus causaux récurrents en leur sein, en replaçant au centre de l'analyse les dynamiques d'interaction entre les individus, les groupes, les gouvernements ou régimes en place. La « défection des élites » est un de ces mécanismes : l'affaiblissement du pouvoir d'un régime politique (autoritaire ou démocratique) se transformerait en une crise de légitimité dès lors que les élites se montreraient déloyales par rapport au fonctionnement du régime. <https://sociology.stanford.edu/publications/dynamics-contention>

politique et institutionnelle qui se reflétera lors du coup d'état de 2009¹¹. Il convient de souligner à quel point la violence de cette période a été une constante qui a façonné les expériences sociales et les rapports sociaux des centraméricains. C'est ce que l'on peut apercevoir dans le travail photographique de l'italien Giovanni Palazzo, par exemple, effectué pendant toute la guerre civile au Salvador et qui en 2014 a donné plus de 5 000 clichés au Musée de la Parole et de l'Image (MUPI), au Salvador¹². Dans ses clichés, on y perçoit toute la stratégie de terreur par l'armée : des barrages militaires intégrés à la vie quotidienne des civils, des corps mutilés par les escadrons de la mort, des fosses où s'entassent des ossements humains survolés par des vautours, mais on y déchiffre également la résistance des femmes, d'abord, des mères qui cherchent leurs disparus, des prisonniers, des professeurs. Enfin, on découvre non sans surprise la matière des jours des personnes engagées au combat : les tâches quotidiennes effectuées par les guérilleros, les sourires tendus d'enfants-soldats, les blessures et les formes de camaraderie chez les soldats de base ; des scènes qui complexifient ces processus de lutte armée, qui viennent leur donner une texture.

En ce sens, même si elle constitue un élément central dans l'expérience sociale, il serait erroné de se restreindre analytiquement à la violence, tant celle-ci s'est tissée à des désirs profonds d'ascension sociale, de changement, mais aussi d'émancipation personnelle pour des générations entières. C'est ainsi que raisonne Don José, par exemple, migrant salvadorien que nous rencontrerons et présenterons dans les chapitres suivants, qui, face à l'échec de la cause révolutionnaire au Salvador décide de passer de la guérilla au chemin de l'exil, voyant dans cette nouvelle étape migratoire une continuité de son projet de vie: sauver sa peau, améliorer ses conditions de vie, croire en des jours meilleurs (communication personnelle, janvier 2017). Il

¹¹ Le 29 juin 2009, le président hondurien de l'époque, Manuel Zelaya, a été chassé du pays par un groupe de militaires et emmené au Costa Rica. Il s'agit du premier coup d'État du XXI^e siècle. Ce coup d'État a eu des conséquences politiques et sociales considérables : il s'est accompagné de multiples violations des droits humains et a augmenté les départs migratoires.

¹² Des clichés du photographe peuvent être consultés sur le site du journal salvadorien *El Faro* : http://www.especiales.elfaro.net/es/giovanni_palazzo/

faudra néanmoins se pencher de plus près pour voir à quel point le passage de l'un à l'autre se fait au coût de nombreuses tensions sociales et biographiques. Comme avec le cas de Don José, la liminarité souvent extrême des expériences de combat et de violence ont de ce fait eu des conséquences directes sur la mobilité humaine, puisque ce contexte a poussé des milliers de personnes à quitter leur pays d'origine¹³. De plus, le devenir politique couplé à l'intégration à une économie de marché mondialisée des pays de Mésoamérique va raviver des inconsistances structurelles et activer les migrations des populations, dans un contexte grandissant de sécurisation et de fermeture de frontières. Autrement dit, ces nouvelles dynamiques migratoires prennent place dans une gestion globale et territoriale de la mobilité humaine sous une logique sécuritaire et de contrôle des frontières nationales. C'est justement ce contexte-là qu'on appellera des « régimes-frontières ».

¹³ On estimait qu'entre 1982 et 1984 il y avait près de 20 000 salvadoriens réfugiés au Honduras dans des conditions très précaires, qui seraient par ailleurs les premières victimes de cas de disparitions forcées post-guerre (Torres-Rivas ; Jiménez, 1985). L'Ambassade du Salvador au Mexique estimait quant à elle qu'il y avait plus de 500 000 salvadoriens au Mexique, dont un 40% se dirigeant vers les États-Unis et le Canada (García, 2006, p.68), tandis que l'Université Centraméricaine du Salvador (UCA) et le Haut-Commissariat pour les Réfugiés des Nations Unies (UNHCR) considéraient qu'il y avait entre 16 000 et 235 000 salvadoriens réfugiés au Mexique et dans d'autres pays de l'Amérique Centrale. La variabilité de ces chiffres illustre par ailleurs la difficulté de recenser des vagues migratoires aussi denses, importantes que dynamiques. Concernant le Guatemala, les chiffres ne sont pas beaucoup plus précis. On estime que plus d'un million de personnes furent déplacées de force de leurs communautés d'origine, dont 200 000 quittèrent le pays pour se réfugier principalement au Mexique, mais également aux États-Unis, au Belize et au Costa-Rica (Paris Pombo, 2017, p. 46), l'autre partie s'installant aux périphéries urbaines notamment autour de la capitale et devenant ainsi des déplacés internes. Les origines sociales de ces migrants différaient également : au Guatemala par exemple, il était essentiellement question de paysans indigènes, issus notamment des communautés Chuj, Mam, Kanjobales ou encore Jacaltecas ; tandis qu'au Salvador, il était plutôt question de populations d'origine urbaine et populaire.

1.2 ... aux régimes-frontières.

La prise de recul faite pour saisir l'ancienneté et la complexité des flux migratoires reliant la Mésoamérique aux États-Unis débouche désormais sur les transformations contemporaines de ces dynamiques migratoires. Nous allons ici approfondir notre analyse sur les répercussions de ce contexte social et politique sur les mobilités humaines contemporaines. Nous verrons comment l'apparente transition démocratique des pays en guerre, loin d'apaiser les tensions sociales, s'est fait de paire avec une transition économique qui a renouvelé les pratiques territoriales et les mobilités humaines. Puis, en élargissant quelque peu la focale, nous nous recentrerons dans un second temps sur les processus internes au Mexique comme espace d'analyse de ces régimes migratoires réactualisés, caractérisés par une réification et une fermeture des frontières : en quoi consistent-ils, comment se matérialisent-ils, comment transforment-ils les territoires et les usages donnés à ceux-ci, comment affectent-ils les mobilités humaines ? Nous verrons alors que ces transformations contemporaines sont marquées par une verticalisation des frontières et par un renforcement des dispositifs sécuritaires qui les ensèrent.

1.2.1 Renouvellement des formes migratoires

À partir de la deuxième moitié du XX^e siècle et à l'issue des événements historiques qui ont secoué la région, on constate ainsi deux couloirs migratoires principaux mésoaméricains qui se consolident. Un premier couloir majeur qui est bien entendu celui qui se dirige vers le Nord non pas seulement de la région mais bien du continent et plus spécifiquement vers les États-Unis, avec une traversée obligatoire du Mexique, composé à 80% du triangle nord d'Amérique Centrale (Guatemala, Honduras, Salvador). L'autre couloir migratoire n'est pas des moindres puisqu'en 2012 il réunissait encore 80% des migrations intrarégionales. Il concerne le Nicaragua comme pays expulseur ainsi que le Costa Rica et dans une moindre mesure le Panama comme pays

récepteurs. Ce couloir est à ce titre un exemple considérable des migrations contemporaines Sud/Sud en Amérique Centrale et Latine.¹⁴

Dans le cas des pays de l'Amérique Centrale, il est à noter que l'apparente transition démocratique n'a pas donné lieu à l'établissement d'un État de droit, comme le soulignent certains auteurs en utilisant les termes de « démocraties répressives » (Brett, 2008), d'« arrangements anti-insurrectionnels » (Torres-Rivas, 2010) ou encore de « régimes politiques hybrides » (Karl, 1995). Comme le rappelle Dolores Paris, « les gouvernements civils élus se sont retrouvés encerclés et ligotés par les armées, les groupes paramilitaires et les élites ultraconservatrices de [ces] pays. Les militaires et les paramilitaires se sont *de facto* implantés en tant que pouvoirs principaux qui ont déterminé non seulement la vie politique du pays et ses institutions, mais également la vie quotidienne de ses habitants » (Paris Pombo, 2017, p.62, traduction personnelle). On observait alors des économies dévastées par la guerre qui souvent devaient absorber des anciens militaires ou guérilleros¹⁵, un manque de ressources structurelles pour mener à bien des programmes sociaux ou des réformes agraires et de travail favorisant la population civile, une faiblesse opérationnelle des institutions ainsi qu'une corruption généralisée, la perpétuation d'une culture de guerre avec

¹⁴ Parallèlement à ces deux couloirs principaux, il existe des couloirs semi-historiques et/ou semi-conjoncturels qu'il convient de mentionner afin de dépeindre la complexité et l'investissement des mobilités géographiques par les acteurs sociaux de cette si petite région. On retrouve en effet des mobilités historiques entre le Guatemala et le Belize, ainsi qu'entre le Guatemala et le sud du Mexique, motivées par des échanges commerciaux mais aussi par une conceptualisation spatiale et un usage territorial de la part de populations indigènes qui ne répondent pas aux découpages imposés par les frontières nationales. À cela s'ajoute les migrations forcées entre le Salvador et le Honduras à la fin des années 1960, avant même les guerres civiles, suite à la dénommée « guerre de Cent Heures » qui a conduit à l'expulsion de plus de cinq-cents familles salvadoriennes qui avaient migré au Honduras pour travailler dans les bananeraies, ou encore des nouveaux couloirs de mobilités entre le Nicaragua ou le Honduras vers le Salvador ou encore du Honduras vers le Nicaragua qui correspondent à ce que certains chercheurs nomment des « migrations de remplacement », où des migrants s'installent temporairement dans les zones transfrontalières ou dans les plantations de café afin de combler la main d'œuvre locale partie en direction du Nord global (Morales, 2011).

¹⁵ C'est le cas des lois d'amnistie promulguées au Salvador, par exemple.

notamment la prolifération de groupes criminels privés et de *maras* souvent dirigés par d'anciens officiers de l'armée qui continuaient à faire régner la terreur et les règlements de compte (Gutierrez, 1998), ainsi qu'une polarisation de la société avec la création rhétorique et politique de nouveaux ennemis intérieurs, portée par des figures emblématiques de l'armée durant la période de guerre¹⁶. Plus que la structure politique même et la permanence des anciennes forces réinventées, c'est également la restructuration du système économique et l'implantation d'un modèle néolibéral dans ces pays à la suite des résolutions politiques qui sont largement pointés du doigt dans l'endiguement des processus de violences, de marginalisation, de précarisation et comme conséquence de la continuation des départs migratoires forcés.

Face aux nombreuses réformes économiques opérées dans la région vers la fin de la guerre et dans l'après-guerre « subordonnées aux objectifs de restauration géopolitique des États-Unis [qui ont impliqués des] réajustements des marchés du travail, accompagnés de l'expansion d'activités productives orientées vers le marché extérieur et, à leur tour, subordonnées au capital transnational » (Morales, 2015, traduction personnelle), l'Amérique centrale est devenue une périphérie de l'économie mondiale ainsi qu'une enclave émergente de la main d'œuvre transnationale (Sassen, 1988). Ce processus a sans aucun doute réactivé les fragilités territoriales structurelles présentes dans la région mésoaméricaine, tant dans les pays d'Amérique centrale qu'au Mexique même, très particulièrement dans les régions sud comme le sont les État du Chiapas et d'Oaxaca qui deviendraient par la suite des états clefs dans la gestion politique migratoire. Les facteurs d'expulsion ont ainsi été accélérés et complexifiés, que ce soit pour des questions d'exposition à de nouvelles formes de violence et de précarisation de la vie. Il en est de même pour les stratégies employées par les nouveaux acteurs migrants, pour leur capacité de lecture et de saisi des opportunités ainsi que pour la constitution des réseaux migratoires.

¹⁶ Comme avec le général Rios Montt au Guatemala qui fut à la tête du parti Front Républicain Guatémaltèque. Pour un détour plus détaillé sur ces questions, nous renvoyons le lecteur à la partie « *Transiciones sin estado de derecho* » pp. 62-66 dans Paris Pombo, 2017.

Si dans les années 1980, les déplacements massifs de populations en Mésomérique étaient globalement compris comme relevant du droit d'asile¹⁷ du fait des conflits armés, les mobilités humaines des dernières et premières décennies du XX^e et XXI^e siècle répondent plutôt à une demande économique et non à une demande de droits. Le cas échéant, elles sont perçues comme foncièrement indésirables. Comme le souligne Christine J. Wade (2008), il y a une tension structurelle et une contradiction profonde entre les tentatives de pacification et la nouvelle économie libérale de marché adopté par ces pays. En l'occurrence l'auteure mentionne le Salvador, mais c'est une réflexion que nous pouvons étendre dans toute la région mésoaméricaine. En effet, cette nouvelle économie de marché a conduit d'après Wade à la réduction drastique des dépenses en matière sociale et donc à l'impossibilité de mener des réformes nécessaires pourtant incluses dans les différents accords de pacification, notamment celles concernant l'agriculture et la distribution des terres ainsi que celles relatives à la réintégration des anciens soldats et guérilleros à la vie civile. En réponse à la précarisation croissante, cette situation aurait inexorablement conduit à la massification de nouvelles vagues migratoires au départ de la Mésomérique en direction du Nord, vagues qui auraient à leur tour façonnées et pesées un poids considérable pour ces économies d'après-guerres avec l'augmentation colossale des envois de fonds (*remesas* en espagnol) qui finiraient par constituer une part considérable des PIB de chaque pays. Comme le rappelle le Migration Policy Institute (MPI), dès le début des années 2000, les envois de fonds globaux des États-Unis vers l'Amérique Centrale se sont multipliés par sept (MPI, 2021). À titre d'exemple, en 2016, année de l'élection de Donald Trump en tant que président des États-Unis, les *remesas* provenant des États-Unis et envoyées au Mexique avaient dépassées en millions de pesos

¹⁷ Cette affirmation vraie doit être relativisée. En effet, ce sont notamment les Guatémaltèques qui ont pu bénéficier d'un traitement en termes de droit d'asile, leur accueil dans des campements étant en partie organisé par l'UNHCR. Toutefois, ces campements, a la capacité restreinte, se faisaient également dans des situations de grandes précarités et d'abus des autorités mexicaines, qui à l'époque n'était pas signataire de la Convention de Genève. Parallèlement, il était très courant que les salvadoriens traversent le pays de façon légale en tant que touristes, souvent en avion, pendant la première moitié des années 1980, jusqu'à ce que le gouvernement mexicain exige un visa dont l'obtention requérait des revenus bien supérieurs au salaire moyen mexicain de l'époque.

mexicains les exportations de pétrole. Tandis qu'en 2020, elles représentaient plus de 24% du PIB au Salvador et au Honduras (MPI, Ibid). Ces chiffres illustrent comment les économies de la région se sont conformées autour d'une inconsistance structurelle, dépendantes du marché étatsunien et plus spécifiquement des exportations, des investissements étrangers et des envois de fonds. Les individus ne peuvent vivre dans leur pays d'origine et sont contraints d'émigrer, et les pays expulseurs ont besoin de leur contribution économique permise par leur départ migratoire pour subsister. Face à ce constat, Wade conclut : l'exportation la plus aboutie de la région est en fin de compte celle de la main d'œuvre bon marché (Wade, 2008). Ainsi, l'intégration formelle à une économie de marché mondialisée révélant les failles structurelles des sociétés d'origine (fragilités institutionnelles, environnementales, ségrégation, structures sociales inégales, inconsistance économique) a brusqué le départ de la population vers des territoires offrant de meilleures opportunités. Si cette histoire n'est pas nouvelle, ces flux de migration transnationale prennent néanmoins une tournure toute particulière en ce sens que, non seulement ils indiquent le degré d'intégration subordonnée à l'économie mondiale mais en plus ils se font dans un contexte de réification et de fermeture des frontières nationales dont les dispositifs de contrôle se diffusent de plus en plus à l'intérieur même des territoires.

1.2.2 Verticalisation des frontières

« Quand j'ai quitté ma patrie, le Salvador / Avec l'intention d'atteindre les États-Unis / Je savais qu'il me faudrait plus que du courage / Je savais que je pourrais rester sur la route / J'ai dû franchir trois frontières / J'ai traversé trois pays sans papiers / Trois fois j'ai dû risquer ma vie / C'est pourquoi on dit que je suis trois fois *mojado* / (...) Le Mexique est beau mais combien j'ai souffert / Le traverser sans papiers c'est vraiment difficile / Les cinq mille kilomètres que j'ai

parcourus / Je peux dire que je m'en souviens un par un (...) ¹⁸». C'est ainsi que le céléberrime groupe mexicain Los Tigres del Norte narrait la traversée typique des migrants centraméricains à travers la région afin d'atteindre les États-Unis. C'était en 1988, et ce *corrido* « Trois fois mojado »¹⁹ pointait déjà du doigt à quel point l'épreuve migratoire était une véritable expérience multidimensionnelle pour l'acteur migrant. Loin de se résumer au simple franchissement d'une ligne frontalière, il s'agissait, et s'agit encore, de traverser un territoire frontalier entier, vaste et incertain composé lui-même par une multiplicité de frontières présentes tant au Sud comme au Nord. Il suffit de voir, sous le clip officiel de la chanson publié par le groupe lui-même sur leur chaîne YouTube, les commentaires constants et récents qui y sont apposés pour comprendre à quel point ce raisonnement est encore d'actualité. Cinq mille kilomètres gravés dans la mémoire, comme autant d'étapes qui contiennent en elles les effets d'une gestion globale des migrations qui accentue les fragilités territoriales déjà présentes. Le durcissement des politiques en matière de migration n'est pourtant pas quelque chose d'exclusif au Mexique ni même d'inhérent à cette première moitié de XXI^e siècle. Nous l'avons vu, les processus d'endiguement des mobilités humaines et plus particulièrement de ses formes « irrégulières » sont historiques, diffus et déterritorialisés. Cela peut paraître contradictoire, tant l'immanence médiatique de ces sujets est encore actuelle et tant ceux-ci ravivent des débats pris dans des considérations nationales, et donc, délimités par des pourtours géopolitiques. En 2017, il suffisait d'écrire dans un moteur de recherche les mots clés « Mexique » et « Migration » pour voir que les résultats tant textuels que visuels, produits par les algorithmes en œuvre, étaient alors clairement cristallisés par la

¹⁸ “Cuando me vine de mi tierra El Salvador / Con la intención de llegar a Estados Unidos / Sabía que necesitaría más que valor / Sabía que a lo mejor quedaba en el camino / Son tres fronteras las que tuve que cruzar / Por tres países anduve indocumentado / Tres veces tuve yo la vida que arriesgar / Por eso dicen que soy tres veces mojado / (...) Es lindo México pero cuanto sufrí / Atravesarlo sin papeles es muy duro / Los cinco mil kilómetros que recorrí / Puedo decir que los recuerdo uno por uno”

¹⁹ Un *corrido* est un genre musical folklorique, plutôt typique du nord du pays, qui a la particularité de raconter des histoires individuelles, à petite échelle, et de les mettre en musique. *Mojado* pourrait être traduit comme clandestin, mais littéralement veut dire « mouillé », ce terme faisant spécifiquement référence à la traversée du Río Grande pour atteindre la rive étatsunienne. Le titre de la chanson est *Tres veces mojado*.

représentation matérialisée de la frontière nord mexicaine, soit donc par le mur frontalier Mexique-États-Unis. En effet, cet espace symbolique découlant d'un découpage géopolitique (lui-même découlant de disputes et d'accords historiques entre les deux pays) constituait et continue de constituer aujourd'hui un des symboles les plus représentatifs des politiques migratoires restrictives, sécuritaires et déshumanisées. Les premiers bouts de mur se sont érigés dès les années 1930 dans plusieurs villes frontières et notamment dans des zones urbaines très peuplées, comme à Nogales, à Ciudad Juarez ou encore à Tijuana. La construction du mur frontalier étatsunien s'est toutefois étendue dans les années 1990 avec notamment la signature du Traité de libre-échange de l'Amérique du Nord (TLCAN de ses sigles en espagnol, dont le Mexique est signataire), justifiant le projet politique de lutte contre l'immigration, le trafic illégal et le terrorisme et annonçant dans le même mouvement un irréversible tournant sécuritaire, même si la matérialisation de ce dernier prendrait encore quelques années. Comme le décrivait Rodrigo Nieto Gómez, chercheur au Center for Homeland Defense and Security (CHDS) et au National Security Affairs, dans un interview datant de 2015, à la fin de la Guerre Froide et des autres guerres qui l'ont immédiatement suivie, le complexe militaro-industriel a muté vers l'industrie de sécurité²⁰.

Les compétences, tout comme les matériaux, ont ainsi été réutilisées, orientées cette fois-ci vers le paradigme de sécurité nationale. Ainsi, les premières esquisses de murs, plus symboliques que réellement impénétrables, étaient construites avec des tôles en acier récupérées de la guerre du Golfe ainsi qu'avec des éléments logistiques de l'armée utilisés à cette occasion pour renforcer la fermeture physique de la frontière. Se dessinait alors les pourtours d'un système de contrôle différencié : faciliter les circulations qui alimenteraient l'industrie et le commerce étatsunien mais filtrer, voire entraver la liberté de circulation des individus, dans un système qui paradoxalement rendait de plus en plus inévitable les mobilités irrégulières. Si cette « sanctuarisation » du territoire nord-américain a bien sûr été accélérée à la suite des attentats du 11 septembre 2001, il n'est pas

²⁰ <https://www.espazium.ch/fr/actualites/politique-de-dissuasion>

inutile de rappeler que le projet de sécurisation de la ligne frontalière et l'amalgame entre lutte contre les drogues et lutte contre la migration avaient d'ores et déjà fait leur chemin. Enfin, un autre élément important dans cette nouvelle gestion de la migration est le déploiement et l'utilisation d'un arsenal technologique de pointe (senseurs d'image, senseurs de mouvement au sol, système de vidéo-surveillance à distance, drones aériens, augmentation des agents de pistage) œuvrant pour le contrôle et la contention des flux migratoires. En 2007, sous le gouvernement de Georges Bush, une entreprise privée construisait ainsi sur une distance de 45 kilomètres le premier prototype du mur frontalier dans sa nouvelle version sophistiquée, en Arizona.²¹ En une dizaine d'années, le budget de la Border Patrol étatsunienne a ainsi triplé (5 milliards de dollars en 2005 contre 13 milliards en 2015) du fait de la complexification du système frontalier, de l'entretien que cela nécessite et de l'augmentation de personnel. Loin de couvrir l'intégralité du tracé de la frontière qui sépare le Mexique des États-Unis qui s'étend sur plus de 3000 kilomètres, le mur n'est aujourd'hui présent que sur un tiers de celui-ci notamment du fait de son coût prohibitif. Cette modernité-frontière qui prend parfois des allures de film de science-fiction a imprégné les imaginaires de chacun et, à ce sujet, les productions artistiques ne viennent pas à manquer, mettant en lumière non seulement « l'engagement actif d'artistes (de la région) sur le plan social à travers une démarche esthétique » (Perrée, Salord, 2019) mais aussi l'ampleur des enjeux sociaux, culturels et économiques de la question migratoire en mésoamérique, saisis non seulement par les communautés scientifiques mais aussi par ce qu'on pourrait pour l'instant appeler la « société

²¹ Le prototype de ce mur comprend trois barrières de confinement, un éclairage à très haute intensité, des détecteurs de mouvement, des capteurs électroniques et des équipements de vision nocturne directement connectés à la police des frontières américaine, ainsi qu'une surveillance permanente assurée par des camions tout-terrain et des hélicoptères de combat. Il existe d'autres sections du mur dans les États de l'Arizona, de Sonora et du Nouveau-Mexique. Source : <http://www.siempre.mx/2017/01/los-muros-de-la-infamia/>

civile »²². Nous nous retrouvons donc face à un système frontalier non seulement extrêmement couteux et technicisé mais surtout performatif, condensé dans une figure matérielle - le mur - donnant lieu à une véritable architecture de la peur et de la dissuasion, avec cette idée latente que plus le mur serait effrayant moins les migrants seraient tentés de le traverser. Le mur performe la sanctuarisation du territoire convoité, ici les États-Unis, et c'est bien ce sanctuaire qui se trouve transpercé par les migrants venus du Sud global lorsqu'ils tentent de le traverser. Les politiques migratoires actuelles dans la majorité des pays du Nord font des systèmes frontaliers le principal instrument pour contenir les flux migratoires qui les traversent ou qui viennent s'échoir à leurs limites. Par ces systèmes, ils forment un espace à la fois symbolique et territorial qui cherche à entraver la mobilité des acteurs migrants irréguliers. Mais les conséquences et la réalité de cet espace frontalier érigé en un mur dépassent amplement la ligne frontalière marquée au sol.

Une entrée renouvelée dans un moteur de recherche viendrait visuellement nous orienter vers cette pensée. Car désormais, à l'issue d'une rapide recherche avec les mots-clés « migration » et « Mexique », se bousculeraient les images d'une multitude de personnes marchant ensemble au bord des routes, bien loin de la ligne frontalière étatsunienne. Ces images amplement relayées par les médias proviennent des nommées « caravanes de migrants mésoaméricains » qui ont eu lieu dès la mi-octobre 2018 et qui illustrent un fait indéniable : la frontière et les enjeux de la frontière se sont déplacés, et les médias le savent. Mais ce déplacement reflète en réalité un processus complexe déjà commencé dès les années 1990, parallèlement à la fortification du projet de mur.

²² Nous pouvons évoquer par exemple la monumentale installation d'un cheval de Troie bicéphale sur la ligne de démarcation Mexique-États-Unis réalisée en 1997 dans le cadre de la biennale d'art contemporain de la ville de Tijuana. L'artiste mexicain à l'origine du projet, Marcos Ramírez « Erre », voulait par cette installation exposer la mémoire historique des échanges entre ces deux pays voisins, ainsi que l'inconsistance de la délimitation territoriale qui, au regard des enjeux économiques (mains d'œuvre mésoaméricaine contre biens de consommation étatsuniens) se révélait être plus symbolique et représentative des relations de pouvoir déséquilibrées.

Car si la contention migratoire est propre à un système-frontière qui se cristallise autour de la figure du mur, cette première n'opère plus autour de la délimitation d'un territoire donné mais plutôt comme un filtre plus ou moins effectif, avec une fonction hautement symbolique et surtout mobile, se déplaçant à travers les territoires extranationaux. L'enjeu alors est de penser les migrations sans se laisser aveugler par les frontières et les questions sécuritaires qui ne sont qu'un des avatars de ce phénomène social si complexe et dynamique, et de chercher à voir la part de subjectivité, l'expérience qui en est tirée par les acteurs sociaux ainsi que le type d'apprentissage nécessaire pour pouvoir se déplacer au sein de cet espace. Considérer les frontières comme une simple ligne imposée par le haut laisse peu de marge pour voir les actions et les pratiques qui peuvent exister autour des lieux-frontières.

1.2.3 Nord-Sud : jusqu'où s'étend la frontière ?

La frontière nord mexicaine ne peut être abordée sans sa frontière sud qui devient son corollaire, son extension, l'espace où se cristallisent les enjeux sécuritaires et de contention des dynamiques migratoires. Les considérations et les énonciations d'ordre spatial émanent toujours d'un point de vue politique et géographique. Cette réflexion est fondamentale dans la pensée critique et décoloniale qui vient questionner les circulations des savoirs et les relations de pouvoir (Martuccelli, 2010 ; Lander, 2000 ; Gruzinski, 2010 ; Appadurai, 2015 ; Dussel, 1996), tout comme l'illustre le fameux dessin de Torres García, « *América Invertida* », où l'on voit apparaître l'Amérique du sud dans la partie supérieure du plan, le Sud devenant, l'espace d'un dessin, le Nord²³. Aussi, et malgré l'effort de problématisation qui cherche à faire valoir ici le terme

²³ <https://smarthistory.org/torres-garcia-inverted-america/>

« Mésoamérique », il n'est pas anodin que la distribution spatiale utilisée dans ce texte reprenne un découpage Nord-Sud où le Mexique serait le centre. La frontière nord devient la frontière avec les États-Unis, la frontière sud, elle, devient celle qui le différencie du Guatemala, et par extension de ses voisins centraméricains. Toutefois, comme me l'avait fait remarquer un collègue guatémaltèque de la *Universidad San Carlos* à Guatemala City, en réaction à un malentendu géographique suite à nos échanges : selon son point de vue culturellement, socialement et géographiquement situé, « sa » frontière nord était la frontière « partagée » avec le Mexique, celle de « toujours », avec les mêmes dynamiques, les mêmes risques, les mêmes enjeux depuis les années 1990 ; tandis que « sa » frontière sud était celle « partagée » avec le Salvador, d'une part, et le Honduras d'autre part (communication personnelle, mai 2019), celle qui, contrairement à la frontière nord, venait d'être récemment concernée par des enjeux sécuritaires qui lui étaient peu de temps auparavant inconnus.

Nous étions au mois de mai 2019, quelques mois après les « caravanes migrantes », terme médiatique entendu ici comme la stratégie de déplacement massif regroupant des milliers d'acteurs migrants provenant du Sud global²⁴ traversant la région mésoaméricaine et se dirigeant vers le nord, majoritairement les États-Unis. On avait alors observé le rôle de plus en plus actif des pays centraméricains lors des opérations militaires de retenue des « caravaniers » dans des espaces transfrontaliers comme à Esquipulas ou à Tecún Uman au Guatemala, ou encore à Aguas Calientes au Honduras. « Leurs » frontières sud, continuait à m'expliquer mon collègue guatémaltèque, avaient alors été traversées par ces enjeux de contention propre au système-frontière étatsunien, illustrant un remarquable exemple d'externalisation de frontière (communication personnelle, mai 2019). Pourtant, en dépit de la nécessaire contextualisation des énoncés spatiaux au sein d'un

²⁴ Majorité de hondurien.es, de salvadorien.es, de guatémaltèques, mais aussi des nicaraguayen.es, des haïtien.es, des pakistanais.es, des sri-lankais.es ou encore des congolais.es

certain rapport de pouvoir (chaque sud correspondrait à un nord), les propos du collègue ne faisaient que confirmer un phénomène désormais bien connu au Mexique, celui de la « verticalisation » de la frontière nord (entendue ici comme la frontière étatsunienne). En effet, conscient des enjeux politiques et de sa position géographique, laquelle en fait un des plus grands couloirs migratoires au monde²⁵, le Mexique a depuis les années 1990 œuvré pour limiter les flux migratoires considérés comme clandestins. Ces enjeux ne sont bien évidemment pas déconnectés des rapports de pouvoir entretenus avec son voisin du Nord. Car l'espace à parcourir est très vaste et très divers : un migrant devra en moyenne traverser entre trois et cinq frontières nationales et parcourir entre 3 000 et 5 000 kilomètres, dépendant du lieu de départ et du chemin suivi, supposant que son avancée sera constante et non composée de retour et de marches arrière, ce qui, au regard de la réalité, est peu probable.

Au sein de ces milliers de kilomètres, un espace en particulier a concentré les enjeux et les stratégies de contention, représentant par sa disposition topographique un véritable atout géopolitique. Il s'agit de l'isthme de Tehuantepec, la plus étroite bande de terre du territoire mexicain bordée de part et d'autre par l'Océan Pacifique et par le Golfe du Mexique. Sur les questions migratoires, la raison de cet engouement stratégique et politique est désormais bien connue et a été décrite par plusieurs auteurs (Aragon, 2014 ; Paris, 2017) : l'inconsistance de la frontière sud mexicaine, de par sa végétation tropicale extrêmement dense et de par les déplacements circulatoires et historiques des populations indigènes qui traversent quotidiennement le fleuve Suchiate sans considérer qu'ils passent d'un pays à un autre la rende hostile aux contrôles migratoires systématiques. Avant les « caravanes de migrants » de 2018, traverser la frontière naturelle qui délimite le Mexique du Guatemala était d'une invraisemblable facilité. Ce fait,

²⁵ À ce titre, rappelons que le Mexique n'est pas seulement un couloir migratoire latinoaméricain, mais bien un couloir international, recevant des migrations provenant d'Asie du Sud-Est, des Caraïbes et d'Afrique subsaharienne. (MPI, 2022)

amplement connu par la communauté scientifique et relayé par les personnes migrantes rencontrées avant la fin de l'année 2018, apparaît, de façon incontestable, dans les vidéos captées vers la fin de l'année 2016 par Miguel avec son téléphone portable ; vidéos qui, un an et demi plus tard, me seraient présentées et partagées avec un impératif clair : déposer et étendre sa mémoire condensée dans les vidéos et photos prises avant et pendant le trajet migratoire comme stratégie de conservation de son histoire et, dans un certain sens, de soi-même. Si l'approfondissement de ses origines sociales et de sa trajectoire ainsi que la façon dont celles-ci permettent une analyse sur les conditions de départ migratoire seront bien l'objet d'une partie de cette thèse, tenons-nous-en ici à ce que cette traversée de frontière nous indique.

Miguel était donc parti de San José en compagnie de deux compères en novembre 2015. Ensemble, ils avaient traversé quatre frontières internationales : celle entre le Costa-Rica et le Nicaragua, par la ville de Peñas Blancas ; celle entre le Nicaragua et le Honduras, par la ville de Somotillo ; celle entre le Honduras et le Guatemala, par la ville de Aguas Calientes et enfin celle entre le Guatemala et le Mexique par la ville de Tecun Uman. Ces quelque 1 400 kilomètres avaient été parcourus en moins de cinq jours. L'ambiance qui y régnait alors était bien celle du compagnonnage et de l'expédition. Miguel n'avait eu de cesse de consigner leurs péripéties à travers la caméra de son téléphone portable, mais il prit un soin tout particulier à filmer le passage frontalier de Tecun Uman, avec l'intuition qu'à partir de ce point «démarrerai vraiment leur aventure» (Miguel, communication personnelle, décembre 2017). Sur les vidéos, on découvre alors un paysage bien particulier. Six personnes, dont deux femmes, assises sur une embarcation de fortune composée de plaques en bois et de pneus leur permettant de flotter sur un fleuve tropical d'une couleur marron verdâtre. L'ambiance est étrangement calme, en dépit des mouvements constants sur le rivage. Au centre de l'embarcation, une seule personne, qu'on suppose être le batelier, est debout, tenant en sa main un long rondin à moitié enfoncé dans l'eau. Ils attendent probablement que l'embarcation se remplisse. Au loin, un grand soleil entrecoupé de quelques nuages qui viennent rafraîchir les

visages transpirants qui apparaissent. De part et d'autre de cette embarcation, au centre de l'image, d'autres chaloupes se bousculent, emportant avec elles tantôt des passagers aux mains vides, tantôt des marchandises en tout genre. On y décerne assez clairement des boîtes en carton qu'on devine contenir des œufs, empilées les unes sur les autres qui viennent s'échoir sur les rives du Guatemala. Des personnes sorties de nulle part, dont un enfant vêtu d'un t-shirt vert, se hâtent d'emporter cette cargaison. Miguel retourne sa caméra un instant, son visage apparaît au premier plan. Il regarde l'objectif puis un cri s'entend au loin. Miguel prend alors place dans l'embarcation du début.

La marée tourbillonne et le silence est amplifié par le bruit de l'eau. Au bout de quelques instants, on voit un rivage qu'on suppose être le Mexique, mais qui en rien ne diffère du rivage que l'on vient de quitter. Miguel annonce: «*Estamos llegando a suelo mexicano. Vamos a pisar tierra mexicana. De momento estamos cruzando el río y, pues... bienvenidos a México / Nous arrivons sur le sol mexicain. Nous sommes sur le point de poser le pied sur le sol mexicain. Pour l'instant, nous traversons la rivière et... bienvenus au Mexique* » (Extrait de vidéo produite par Miguel, novembre 2016). Les deux compagnons descendent de l'embarcation, puis s'éloignent de la berge pour s'enfoncer peu à peu dans le brouhaha de la ville. L'un d'eux s'arrête pour acheter un paquet de chips, Miguel tourne une dernière fois la caméra vers lui et déclare : « *Ya estamos en Ciudad Hidalgo, cruzamos la frontera del río. A ver que nos espera ya que estamos adentro. Esta aventura sobre tierra mexicana apenas empieza / Nous sommes maintenant à Ciudad Hidalgo, où nous avons franchi la frontière fluviale. Voyons ce qui nous attend maintenant que nous sommes à l'intérieur. Cette aventure en terre mexicaine ne fait que commencer* » (Extrait de vidéo produite par Miguel, novembre 2016). La vidéo prend fin.

Lors de l'entretien de plusieurs heures réalisé avec Miguel, près d'un an après cette vidéo, il me confia qu'à ce moment-là du périple il était surpris de la facilité avec laquelle il avait traversé les frontières qui découpaient l'Amérique centrale. Quoi qu'il en soit, en cette fin d'année 2015, la

véritable «expérience de frontière» que Miguel s’apprêtait à connaître allait se dérouler sur les 400 kilomètres qui suivraient son entrée sur le territoire mexicain, plus précisément après avoir dépassé la ville de Tapachula, à 32 kilomètres de la frontière, non loin de la côte pacifique. Affolés par la densité du territoire et par l’omniprésence d’officiers de migration cherchant à contrôler et barrer le passage des migrants irréguliers, lui et ses compagnons n’avaient eu d’autres choix que de s’en remettre aux mains d’un autre migrant rencontré précisément à Ciudad Hidalgo qui « avait l’air de vraiment savoir de quoi il parlait » (Miguel, communication personnelle, décembre 2017).

Ils avaient essayé de suivre les voies du train, celles des réseaux ferroviaires mexicains²⁶, jusqu’à y renoncer au vu de la quantité des barrages mobiles de l’Institut National de Migration qui survolait constamment cet espace : dès leur deuxième jour ils avaient eu une mauvaise expérience avec des officiers de migrations qui les avaient poursuivis pendant quelques heures. L’un d’eux avait dû se débarrasser de son sac-à-dos pour pouvoir s’échapper. Ils n’avaient eu pour autre moyen de contournement que de s’aventurer sur la côte pacifique, en plein océan. Le point de départ était une petite localité appelée Barra San José. Leur guide improvisé prévoyait deux heures de marche sur la plage jusqu’au prochain village. De là ils pourraient alors entrer à nouveau dans les terres, considérant avoir dépassé la plupart des barrages migratoires. La réalité fut toute autre, puisqu’ils durent affronter plusieurs jours de marche sur la plage, perdus, sous un soleil accablant, en déshydratation, sans nourriture et surtout sans aucune apparition humaine. Ils ne trouvèrent du

²⁶ « *La Bestia* » est le nom familier donné par migrants, acteurs de la société civile et acteurs politiques pour se référer aux trains de charge qui sillonnent le Mexique à des fins commerciales qui datent de l’époque porfirienne et qui sont issus en réalité d’un projet politique et commercial beaucoup plus large encore fantasmé par l’élite politique mexicain. Sillonnant le pays de sa frontière sud à sa frontière nord, il est encore monnaie courante de le voir investi par des migrants irréguliers. Les politiques visant à enrayer les mobilités irrégulières à partir des années 2010 n’ont eu de cesse de restreindre, souvent par la coercition, l’accès à ce train pour les migrants.

répit qu'une fois arrivée à Ixtepec, petite ville située dans l'isthme de Tehuantepec, à 400 kilomètres de Tapachula, où ils furent pris en charge physiquement, émotionnellement et administrativement dans un refuge pour migrants géré par une communauté religieuse ; refuge qui, par son existence donne non seulement des indications quant au type de parcours et d'expérience migratoire que doivent affronter les migrants mais illustre aussi une certaine stratégie d'action de la société civile mexicaine face au phénomène migratoire.

Encore une fois, si Miguel et ses amis étaient déjà passés au travers de plusieurs frontières étatiques, ce n'est qu'arrivés à ces quelques centaines de kilomètres qu'ils avaient réellement éprouvé l'épaisseur de la frontière nord-américaine, ou plus exactement l'épaisseur d'un système-frontière qui se déploie hors de son territoire. Et cette épreuve à valeur hautement biographique était intrinsèquement physique en ce sens qu'elle passait et qu'elle engageait à la fois le corps. Ainsi, le système-frontière décrit plus haut, représenté essentiellement par la figure d'un mur frontalier extrêmement imposant comme l'est à certains égards celui qui sépare le Mexique des États-Unis, opère en fin de compte de façon mobile, par ramification et par extension sur des territoires extranationaux²⁷. À travers l'expérience de Miguel, on peut ainsi conclure à une multiplication des frontières ou de façons de faire frontière au sein même des territoires et bien au-delà des délimitations géopolitiques. Et c'est bien en ce sens que la frontière sud mexicaine joue un rôle capital. Néanmoins, de par sa configuration géographique, topographique et de par ses usages sociaux, cette frontière ne peut remplir pleinement cette fonction. L'externalisation de la

²⁷ S'il est vrai que les pays du Triangle Nord de l'Amérique Centrale sont tous signataires d'un accord de libre mobilité au sein du territoire, le CA4, justifiant pourquoi l'épaisseur de la frontière en tant que vaste espace de contention migratoire et d'externalisation de la frontière étatsunienne ne se fait qu'aux portes du Mexique, les événements survenus à partir de 2019 avec les barrages militaires et la répression des diverses caravanes migratoires tout le long du territoire mésoaméricain révèlent l'expansion croissante de ce système-frontière.

frontière nord doit se jouer ailleurs, et ce sont bien ces enjeux, affinés au cours des décennies, qui enserrent la région traversée par Miguel et ses compagnons.

Comme peuvent le démontrer de nombreuses cartographies réalisées sur le sujet mais aussi les enquêtes de terrains menées depuis plus de trente ans, l'isthme de Tehuantepec est un goulot obligatoire dans les parcours migratoires provenant du Sud où, par son intérêt géopolitique et sa richesse en ressources naturelles, s'entrechoquent des enjeux migratoires, industriels et militaires à la fois.

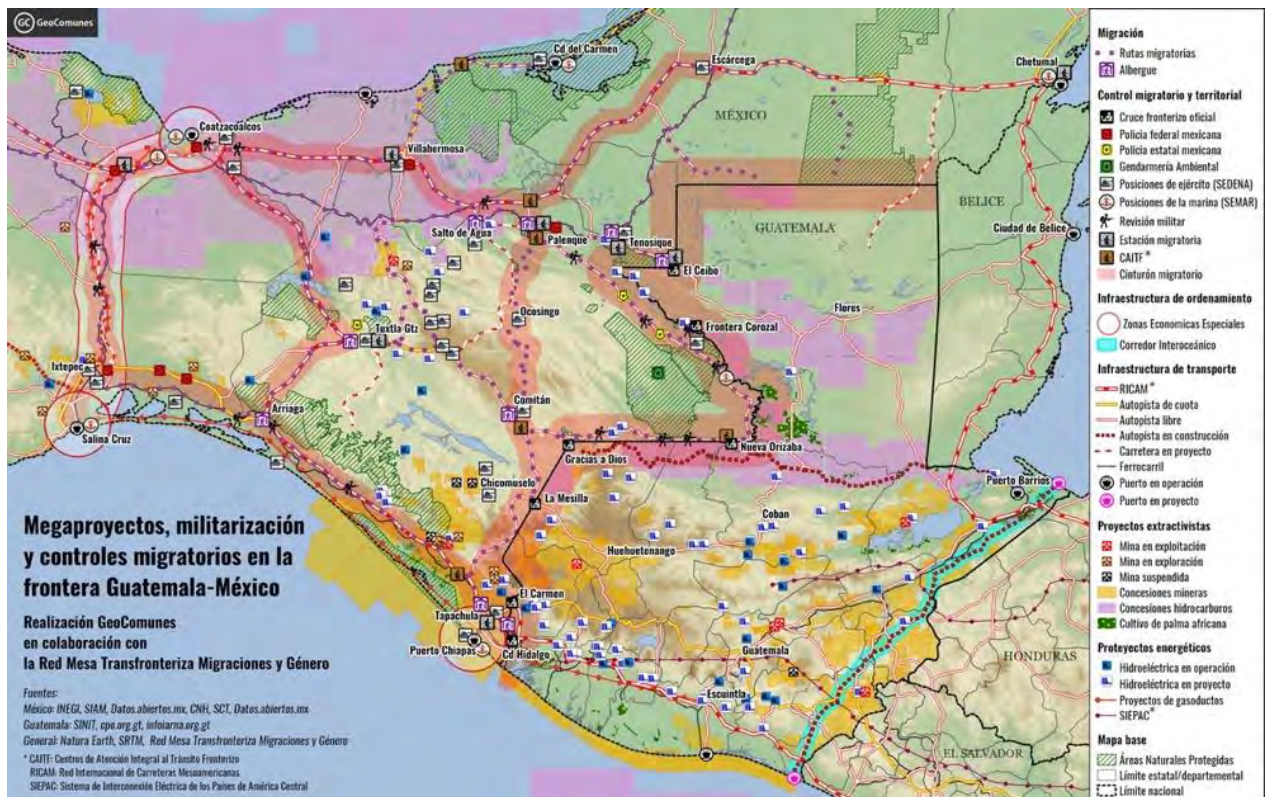


Figure 7 - Cartographie des « Mégaprojets, militarisation et contrôles migratoires à la frontière Guatemala-Mexique », GeoComunes, 2017²⁸

1. Migration : Routes migratoires ; Refuges pour migrants

²⁸ [https:// otrosmundoschiapas.org/megaproyectos-militarizacion-y-control-socio-territorial-en-la-zona-transfronteriza-mexico-guatemala](https://otrosmundoschiapas.org/megaproyectos-militarizacion-y-control-socio-territorial-en-la-zona-transfronteriza-mexico-guatemala)

2. Contrôle migratoire et territorial : Point d'entrée frontalier officiel ; Police fédérale/nationale mexicaine ; Police d'État/régionale ; Gendarmerie environnementale ; Postes de l'armée (SEDENA) ; Postes de la marine (SEMAR) ; Point de contrôle militaire ; Centres de rétention administrative ; Centres d'appui au transit frontalier ; Couloir migratoire.
3. Infrastructures de gestion territoriale : Zones Économiques Spéciales (zones avec levée de réglementations du travail) ; Couloir interocéanique
4. Infrastructures de transport : Réseau International de Routes Mésoaméricaines ; Autoroute payante ; Autoroute gratuite ; Autoroute en construction ; Projet de route ; Voies ferrées ; Port maritime opérationnel ; Projet de port maritime
5. Projets d'extraction : Mine en exploitation ; Mine en exploration ; Mine suspendue ; Concessions minières ; Concessions d'hydrocarbure ; Culture de palmiers pour huile de palme
6. Projets d'énergie : Centrale hydroélectrique en activité ; Projet de centrale hydroélectrique ; Projets de gazoducs ; Système d'Interconnexion Électrique des pays d'Amérique Centrale
7. Carte de référence : Zones naturelles protégées ; Limites de chaque état/limites départementales ; Limite nationale

À partir de ce goulot, les routes migratoires se divisent, suivant la géographie méridienne du pays et longent ses deux grandes cordillères jusqu'à la zone désertique de la frontière nord. Nous l'avons évoqué plus haut : par son étroitesse (moins de 300 kilomètres entre Salina Cruz et Coatzacoalcos) l'isthme de Tehuantepec rend possible le déploiement d'un système de contention et d'expulsion migratoire performant. Revenons rapidement au processus technique et politique qui a permis ce fait. Dès les années 1990 et notamment en réaction à l'afflux massifs de migrants irréguliers centraméricains qui fuyaient les conditions de vie post-guerres civiles et l'instabilité dans leur pays, on a commencé à observer les premières *estaciones migratorias* permanentes et provisoires dans cette région, destinées à « loger » (*alojar*) les migrants interceptés par le récent Institut National de Migration mexicain (l'INM, fondé en 1993) avant leur expulsion vers leur pays d'origine qui, à l'époque, étaient donc essentiellement des pays du Triangle Nord d'Amérique centrale. Conséquemment, à cette même époque, plus de deux tiers des expulsions réalisées nationalement se faisaient dans les états du sud (Chiapas, Tabasco, Veracruz, Oaxaca), estimation qui laisse apparaître l'importance de cette région en termes de régime de privation des libertés de circulation.

Encore aujourd'hui, les *estaciones* permanentes et provisoires du sud couvrent respectivement plus de 40 % et 60 % de la capacité d'enfermement des migrants sur tout le territoire mexicain (Yee-Quintero ; Torre-Cantalapiedra, 2018). Ce n'est toutefois que sous le sexennat de Vicente Fox (2000-2006) que l'on a vu apparaître un premier programme *Plan Sur*, consolidant ainsi les bases d'un véritable projet politique et technique visant à limiter les mobilités du Sud. Si la décennie 1990 avait déjà largement répandu la diversification des lieux de « révisions migratoires » dans la région sud du Mexique, la décennie 2000 allait incarner une nouvelle ère d'énonciation et de gestion migratoire étendue désormais au reste du territoire, mobilisant tour à tour le paradigme de sécurité nationale, les pratiques de contention migratoire ainsi que la rhétorique des droits humains dont le respect semblait pourtant bien compromis dans une telle configuration. Le gouvernement avait non seulement augmenté les moyens matériels et humains pour œuvrer au contrôle migratoire sur tout le territoire, mais il s'était également distingué par le manque de transparence et le manque d'informations pertinentes rendues publiques permettant une véritable analyse des politiques de confinement. Cette tendance serait perpétuée par les gouvernements suivants.

Comme l'ont décrit les chercheurs José-Carlos Yee-Quintero et Eduardo Torre-Cantalapiedra (2018) à travers une analyse méticuleuse de l'augmentation et l'emplacement des *estaciones migratorias* et des barrages migratoires mobiles, ainsi que de la hausse des « événements migratoires » effectués par les agents de l'INM depuis les années 1990 jusqu'à 2015 ; il y a au Mexique la constitution d'une véritable « frontière verticale ». Cette verticalisation de la frontière nord se traduit par le travail et la capacité (en termes de personnels, d'infrastructures et de moyens) de réalisation d'opérations allant du simple contrôle à de la détention, et même jusqu'à l'expulsion, sur tout le territoire national voire sur toute la région mésoaméricaine. Il ne s'agit plus de deux lignes frontalières, l'une au nord et l'autre au sud, mais bel et bien d'une ligne verticale transversale à tout le territoire, laquelle vise à bloquer, surveiller et enfermer les migrants à chaque étape de

leurs parcours. Certains activistes se référant aux deux frontières mexicaines parlent ainsi d'un « double mur de contention ». Nous pourrions aisément poser les limites de ce « double mur » jusqu'aux frontières internes de l'Amérique Centrale comme l'ont aisément démontré les différents barrages militaires et actions de blocage portés par les gouvernements de pays tels que le Salvador et le Guatemala dans une stratégie régionale de contention des nouvelles modalités de mobilités regroupées autour des dites caravanes de migrants survenues depuis 2018, mobilisant tour à tour des arguments de sécurité nationale mais aussi de sécurité sanitaire suite à la pandémie de la COVID-19 (Salord, Las Vanders, 2021)²⁹, mais pour l'heure tenons-nous en au cas du Mexique.

La tendance à la verticalisation de la frontière nord s'est sans aucun doute accentuée avec le sexennat présidentiel qui suivit, celui de Felipe Calderón (2006-2012), où les migrations se sont trouvées non seulement liées presque organiquement à la question sécuritaire, mais aussi à la lutte contre le narcotrafic, lutte qui était devenue le fer de lance de sa candidature présidentielle et qui lui avait permis de légitimer sa faible victoire face au candidat López Obrador. Pendant ces deux gouvernements (Fox et Calderón), l'implantation de *estaciones migratorias* et la capacité d'accueil dans les régions centre et nord, selon le découpage réalisé par les auteurs Yee-Quintero et Torre-Cantalapiedra, ont non seulement augmenté mais on a également observé une hausse des contrôles migratoires dans ces régions qui sont passées de 12,4 % à 25,6 % en 2011. La stratégie mexicaine pour contenir les flux migratoires est donc fondée durant des décennies sur l'établissement de stations migratoires permanentes et temporaires ainsi que sur le déploiement de barrages migratoires mobiles permettant de réaliser des contrôles sur tout le territoire. Toutefois, les auteurs le soulignent, les régions sud (notamment les états du Chiapas et de Oaxaca) n'ont cessé d'être

²⁹ Nous pouvons retrouver cela également dans certaines vidéos relayées entre migrants par whatsapp, comme celle-ci : <https://www.youtube.com/watch?v=IS0ymZ3TBc4>. On y voit des policiers guatémaltèques réalisant des contrôles de véhicules et de papiers, replaçant ouvertement cela dans une optique de contrôle migratoire et sanitaire. C'était en janvier 2021. Cette vidéo a été diffusée dans une chaîne d'information locale hondurienne.

l'espace de contention majoritaire sur le territoire mexicain. L'enjeu stratégique à la frontière sud et dans l'isthme de Tehuantepec est revenu sur le devant des débats politiques lors de l'annonce en juillet 2014 du Programa Integral Frontera Sur par le président Enrique Peña Nieto (2012-2018). Ce programme, présenté comme un moyen de protection envers les migrants transitant par le pays en direction du nord et utilisant de façon clandestine le train de charge surnommée « *La Bestia* », a été en réalité un point clé dans l'enchaînement des changements du contrôle migratoire au Mexique. En effet, en dépit de la dénommée médiatiquement « crise des enfants migrants » survenue à cette période, faisant référence à des milliers de mineurs centraméricains non accompagnés qui essayaient de traverser la frontière étatsunienne et qui se retrouvaient souvent enfermés par les autorités des deux pays dans des conditions indignes, le Mexique, à travers l'entrée en vigueur de ce programme, avait confirmé son alignement aux politiques migratoires nord-américaines, suivant des logiques de sécurité nationale et élargissant son action pour contenir le flux de migrants centraméricains à destination des États-Unis.

La stratégie de contention incluse dans le *Programa Integral Frontera Sur* se concentrait essentiellement sur les quatre cents premiers kilomètres après la frontière entre le Mexique et le Guatemala où se sont concentrées durant ce sexennat plus de 65 % des détentions. Dans les faits, ce programme a impliqué une surveillance accrue de la part des officiers de migration mexicains le long des voies du train de charge dans la région sud du Mexique, notamment dans l'isthme, ce qui a eu pour effet de retirer les acteurs migrants d'un type de déplacement collectif qui les rendaient visibles et qui leur permettaient d'élaborer des tactiques de protection. Reprenant des stratégies de mobilités individuelles, ils se sont vus obligés de se diriger vers des routes plus isolées, moins surveillées, mais également marquées par un contexte de corruption et de délinquance. À cette époque, contre une semaine de train pour atteindre la frontière nord, il était question désormais de plusieurs jours de marches pour arriver seulement à l'isthme de Tehuantepec. C'est cette même réalité qui était évoquée dans le discours d'Antonio, migrant

hondurien, lors de notre rencontre en janvier 2017, où il avait donné une lecture très fine des territoires et des routes migratoires :

Nous partons ici de Tapachula, d'ici Matias Romero. Et nous allons à Medias Aguas. Je ne pense pas que nous aurons le même problème avec migración [avec des officiers de l'Institut National de Migration] là-bas, car les trains y circulent plus vite. Et ici, nous avons trop de problèmes, dans cette partie-ci [il signale les deux routes Tapachula - Ixtepec et Ixtepec - Coatzacoalcos]. Trop d'officiers de *migración*. L'Etat du Chiapas et maintenant de Oaxaca sont... les plus gros problèmes pour nous, les migrants. Nous sommes davantage persécutés, détenus. Surtout dans cette petite région Arriaga - Ixtepec, bien que je pense aussi depuis Ixtepec pour Matias Romero, Medias Aguas... Dans ce secteur, nous aurons beaucoup de migración car le train y passe assez lentement. C'est déjà le train qui vient de... Tenosique, Palenque, Villahermosa. L'autre vient de l'autre côté. Il entre par la Técnica, qui est à Santa Elena, de l'autre côté, au Guatemala, jusqu'à ce qu'il sorte ici vers... Coatzacoalcos. Mais ces deux trains [les deux routes ferroviaires mentionnées : Tapachula - Ixtepec côté pacifique, La Técnica - Coatzacoalcos côté golfe du Mexique] arrivent au même endroit, à Medias Aguas. D'ici à là [de Medias Aguas à Lecheria] les routes sont plus rapides, les trains sont plus rapides, mais là nous n'avons pas beaucoup de gens, pas beaucoup de hameaux (no hay tantos ranchos) comme ici vers Arriaga et Ixtepec. Là-bas [après Medias Aguas], tu ne peux pas traîner sur la route parce que tu n'en sors pas, tu peux mourir de faim. (...) Et cette partie qui est Tapachula, Arriaga, Ixtepec, j'ai l'impression que les gens ont été beaucoup agressés, des femmes ont été violées, des gens ont été tués... Il y a également eu des enlèvements. Le secteur de Medias Aguas est également dangereux, très dangereux... (silence). Espérons que l'on puisse arriver jusqu'au Nord, avec la protection de Dieu (*a ver si llegamos hasta arriba con la gracia del Señor*). C'est l'idée. Et nous sommes déjà assez épuisés (*y ya vamos bastante quemados*). Nous avons beaucoup trop marché. Six jours à marcher, jour et nuit. Je n'ai jamais pensé que *migración* serait aussi exagérée qu'elle l'est maintenant. C'est beaucoup plus que les autres années. Je suis très surpris par le contrôle migratoire. Parce que la fois où je suis allé de Tapachula à Arriaga, je l'avais fait parfois en bus, parfois à pied... mais pas cette fois parce que d'Arriaga ils ne te laissent pas monter dans le train. Il y a des officiers à chaque sortie de rue. (...) Oui... très compliqué. Il y a des points de contrôle toutes les deux heures, une heure et demie... Sur un trajet de six heures, il peut y avoir trois points de contrôle. Il est donc très compliqué de s'en sortir, car si vous vous échappez à l'un, ils peuvent vous rattraper à l'autre.

Antonio, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

C'est cette même expérience qu'a connu Miguel après le franchissement de la frontière sud mexicaine, mais c'est l'expérience extrêmement physique, dangereuse et à l'issue incertaine qu'ont connu (et à certains égards que continuent de connaître) les 400 000 migrants, en moyenne, qui travers(ai)ent cette même frontière chaque année. Il n'est par ailleurs pas anodin que le lieu de repos qu'Antonio, mais aussi Miguel et ses acolytes aient réussis à atteindre, le refuge pour migrants, se soit trouvé au moment et au lieu où « *pensaba(n) que ya no la iba(n) a livrar* », où ils pensaient qu'ils n'allaient pas s'en tirer (communication personnelle, janvier 2017), tant ces lieux d'accueil au moment de leur implantation ont eu pour stratégie de se positionner dans des lieux clefs au regard des formes de mobilités qui s'observaient à l'époque.

L'alignement aux politiques migratoires nord-américaines est souvent considéré comme découlant de contraintes économiques. Le lien entre dépendance économique et gestion migratoire est un élément fréquemment réactualisé dans les négociations diplomatiques entre les deux pays. Cela a été le cas par exemple avec les déclarations du gouvernement Trump de faire payer le mur frontalier aux mexicains à travers la hausse des tarifs douaniers sur les produits mexicains. Ce même mécanisme de menace sur les droits de douane a été utilisé lors des « caravanes de migrants » en début d'année 2019. Rappelons ici que la frontière sud du Mexique ne constitue pas seulement la frontière entre le Mexique et les pays d'Amérique Centrale, mais aussi la frontière de l'espace de libre-échange nord-américain, connu sous les sigles de TLCAN en espagnol et ALÉNA en français, rentré en vigueur en 1992 dans le but de réduire les coûts douaniers pour promouvoir l'échange de biens entre le Canada, les États-Unis et le Mexique, les trois pays constituant géographiquement l'Amérique du Nord (avec cette particularité que le Mexique, en termes strictement géographiques, appartient tant à l'Amérique du Nord qu'à l'Amérique centrale). En ce qui concerne le cas mexicain, l'entrée dans cette zone de libre-échange a augmenté

considérablement les exportations nationales qui sont passées de 12.4 % en 1993 à plus de 35 % du PIB en 2015, ce qui représente donc un apport économique considérable présent dans les imaginaires des personnes. Ainsi, un quart des voitures aux États-Unis se trouvent être actuellement fabriquées au Mexique qui devient le premier fournisseur d'automobiles pour son voisin du nord. De façon plus générale, les accords marchands entre ces pays ont permis de réduire les prix et de rendre accessibles certains produits de consommation anciennement réservés à des classes sociales élevées et minoritaires. Et c'est dans ce sens-là que l'analyse de ces échanges économiques apporte un élément supplémentaire quant à nos préoccupations sur les régimes-frontières. En effet, plus que de simples questions économiques, c'est tout un système de représentations, de relations sociales et de désirs de mobilités collectifs qui est porté par les individus qui se profilent.

*

L'isthme centraméricain est historiquement un pont entre les mobilités continentales et les mobilités intercontinentales. On observe dès lors des formes de mobilités géographiques profondément ancrées dans les pratiques sociales des acteurs. À travers l'histoire, les relations géopolitiques, les conflits civils, l'industrialisation et une intégration de la région dans une économie de marché, la nature même des dynamiques de mobilités s'est peu à peu transformée. Les frontières mésoaméricaines sont devenues un lieu régional et mondial de transit et de résistances multiples. Les mobilités humaines se retrouvent désormais prises dans une gestion globale, sous une logique sécuritaire qui réifie les frontières nationales. Les frontières physiques et la façon dont elles sont ancrées dans nos imaginaires matérialisent ce contexte. Toutefois, les politiques migratoires se ramifient, se déplacent et finissent par transformer les territoires, dépassant amplement les lignes frontalières tracées sur la carte. C'est le cas du Mexique qui, depuis plusieurs dizaines d'années, a construit les conditions techniques, politiques et administratives pour

la consolidation d'un processus de verticalisation de sa frontière avec les États-Unis. C'est également le cas des pays d'Amérique centrale qui prennent un rôle de plus en plus actif et contraint dans le blocage et le refoulement des mobilités humaines. En ce sens, le cas de l'isthme de Tehuantepec au Mexique est un exemple manifeste de ce processus de verticalisation des frontières. Dans ce contexte de frontières géopolitiques sanctuarisées qui, comme on l'a vu, vont de pair avec un système économique donné, les formes de migrations auxquelles sont majoritairement contraints les acteurs migrants sont des formes irrégulières, risquées et changeantes.

CHAPITRE II – La fabrique d'un départ : violences, pressions, désirs

En reprenant les pas sur lesquels Kevin et son frère nous ont conduit, il semble important de continuer notre réflexion en se demandant : au sein même des dynamiques migratoires, de qui parle-t-on, au juste ? Qui sont ces migrants qui parcourent le Mexique en direction du nord, ou qui s'enlisent dans des mobilités Sud/Sud qui débouchent parfois sur des attentes interminables ? Quelles sont les expériences premières, les caractéristiques de leur structure familiale ; quels sont les espaces affectifs, sociaux et géographiques au départ ; quelles pressions, quelles injonctions, quelles projections sont portées par les individus ?

À travers ce chapitre, nous nous proposons donc d'explorer les différents éléments de réponse à nos questions récemment formulées à la lumière des données ethnographiques recueillies et analysées. Il sera question de pondérer et renouveler certains facteurs explicatifs des migrations en s'intéressant aux acteurs, à leurs parcours, à leurs logiques de départ; acteurs qui, pris dans des contextes sociaux accablants, cherchent toujours à se saisir d'une certaine marge de manœuvre. Pour ce faire, nous nous attacherons dans un premier temps à brosser un portrait des origines sociales des acteurs migrants en nous basant essentiellement sur quelques personnes rencontrées sur le terrain et mobilisées au cours de ce manuscrit, en les mettant en dialogue avec des données secondaires. Nous verrons que l'idée du mouvement est mise en place très tôt par tout un appareil

socio-affectif qui permet d'alimenter dès le plus jeune âge une socialisation à une pensée de l'opportunité. Il serait donc fallacieux de considérer que les départs migratoires viennent à eux seuls désarticuler toute une structure sociale et affective bien délimitée et que par conséquent il y aurait un avant et un après clairement distincts dans l'expérience de vie de l'individu. Il n'en est rien, tant les expériences sont enchevêtrées, tant la mobilité est déjà là, déjà incorporée, et tant le recours à la migration comme stratégie de survie ou d'expansion d'horizon de vie n'est pas linéaire mais fluctuant. Dans un second temps, nous aborderons comment, en dépit de formes de violences exacerbées et quotidiennes, les départs migratoires peuvent être pensés non pas comme la seule fuite d'un contexte de violence ou d'une nécessité de gagner de l'argent mais bien comme le résultat de pressions collectives, d'une disponibilité à la mobilité et à la prise de risque ainsi que d'une volonté d'indépendance et d'individuation. Nous verrons ainsi que la socialisation durable et multi-acteurs à la mobilité qui génère une disponibilité à l'occasion se trouve exaltée par l'expérience migratoire. Insérés dans de véritables sociétés du mouvement, où les liens sociaux et les structures politiques et économiques se renouvellent à travers les multiples expériences répétées de mobilités, les acteurs migrants ne peuvent être vus comme des simples victimes d'un système malade et injuste, mais bien comme des acteurs traversés par des obligations collectives et familiales, par des contradictions biographiques, par des désirs personnels, par une conception du monde social qui rend parfois acceptable l'inacceptable en tant qu'il permet de maintenir l'élargissement de l'horizon de vie. L'exploration de la notion d'affect et de désir permettra ainsi de prendre le contre-pied des analyses centrées sur la violence et la vulnérabilité des migrations.

2.1 Un continuum de mobilité(s) ?

En dépit de caractéristiques et de tendances sociodémographiques communes que démontrent aisément des rapports d'organisation qui accompagnent des personnes migrantes le long du couloir mésoaméricain (REDODEM, 2016, 2017, 2018) il est nécessaire de reconnaître les spécificités du matériau ethnographique dans un premier temps et d'y voir la diversité de profils, d'origines sociales et de socialisations primaires qui caractérisent la région au regard des processus socio-historiques qui l'ont traversée tout au long du siècle dernier. Oscillant entre 8 et plus de 50 ans, issus de contextes urbains, semi-urbains ou encore ruraux, ayant réalisé des études supérieures ou n'ayant pas achevé la primaire, travaillant dans l'agriculture, auprès du gouvernement, dans le secteur de services, ayant eu des engagements politiques extrêmement forts ou au bien au contraire n'en ayant eu aucun, celles et ceux qui par la suite rentreront dans un processus migratoire et qui croiseront ma propre recherche ont, à y voir de plus près, des parcours de vie somme toute disparates. Aussi, il convient de décortiquer et d'interroger cette diversité dans un premier temps, non pas pour la réifier mais bien pour montrer comment l'enchevêtrement d'expériences sociales multiples est tel que l'expérience migratoire apparaît non pas comme une rupture mais comme une mobilisation de dispositions, acquises différemment, qui sont « déjà là ».

Représenter de façon exhaustive les centaines de personnes rencontrées le long du travail de terrain s'est avéré non seulement impossible mais surtout improductif. De fait, nous nous baserons dans cette partie sur des tableaux élaborés à partir de différents entretiens réalisés auprès de douze

acteurs migrants³⁰. Dans un contexte instable et changeant, bon nombre de rencontres se sont présentées de façon imprévisible, même si dans certains cas les contextes d'attente forcée ont offert l'occasion de faire des entretiens plus formalisés. En dépit des efforts mis en place pour tenir des échanges suffisamment longs et fouillés, il est à noter que certaines données viennent néanmoins à manquer. Dans l'objectif d'incarner socialement les personnes, seront donc présentés dans cette sous-partie les contextes de vie, les forces socialisatrices, le niveau d'études ainsi que le secteur d'occupation des personnes, afin de commencer à tirer les ficelles d'analyse, qui seront par la suite traitées et approfondies.

2.1.1 Contextes de vie

L'idée générale de cette première sous-partie est bien de placer les acteurs dans un contexte de vie premier, un département, une municipalité, une ville, plus ou moins enclavée ou connectée, avec une offre plus ou moins présente en termes d'infrastructures, de soins, de travail, d'éducation. Pour ce faire, nous retiendrons la densité démographique de chaque lieu comme indicateur d'un certain degré d'urbanisation. De même, nous révélerons les mobilités déjà présentes des acteurs que celles-ci soient internes à la ville, au département, inter-régionales ou encore transnationales. Établir le degré d'urbanisation dans des contextes si variés n'est pas chose aisée. On comprend bien que les critères ne peuvent être les mêmes au Salvador qu'en France ou qu'en Suède, par exemple, tant ces pays varient en termes de traditions et dynamiques démographiques, ressources économiques et géographiques. Afin de faciliter des comparaisons au niveau mondial, plusieurs organisations internationales ont proposé une nouvelle définition des agglomérations, des villes et

³⁰ Le parcours biographique de ces douze migrants sont soit explicitement mentionnés au cours de la thèse, soit ils ont constitué une espèce de parcours-type, inspirant fortement l'analyse et la montée en généralisation de ce travail.

zones à intensité intermédiaire et des zones rurales³¹. Ainsi, ces organisations proposent le découpage suivant : une agglomération urbaine doit comprendre au minimum 1500 habitants au kilomètre carré et au moins 50 000 habitants ; une ville ou une zone intermédiaire au moins 300 habitants au kilomètre carré et au moins 5 000 habitants ; une zone rurale se caractérise par moins de 300 habitants au kilomètre carré. Dans le cas des pays et villes dont nous avons à traiter ici, il apparaît des chiffres souvent en dessous des critères mentionnés, bien que souvent l'expérience des acteurs dénotent un certain degré d'« urbanité » (espaces de socialisation, micro-mobilités entre différentes municipalités, présence sur différents marchés du travail etc.). Aussi, afin d'harmoniser les données mobilisées ici et d'en offrir une lecture plus fine, nous proposons le découpage suivant :

- Moins de 50 habitants / kilomètre carré = très faible densité, zone rurale
- Entre 150 et 350 habitants / kilomètre carré = faible densité, zone semi rurale
- Autour de 450 habitants / kilomètre carré = densité intermédiaire, zone urbaine
- Plus de 800 habitants / kilomètre carré = densité forte, agglomération urbaine

Les chiffres utilisés pour ce travail comportent une limite qu'il convient de souligner. En effet, pour la plupart des municipalités, les derniers recensements datent de la fin des années 1990 et présentent quelques irrégularités. Aussi, pour avoir un aperçu des densités démographiques en question, ont été retenues les projections démographiques les plus récentes, datant de 2020 ou de 2013, réalisées par la Direction Générale de Statistiques et de Recensement au Salvador (Dirección General de Estadística y Censos), l'Institut National de Statistiques du Honduras (Instituto

³¹ Réalisé par la Commission Européenne (Eurostat and DG for Regional and Urban Policy – ILO, FAO, OECD, UN-Habitat, World Bank) : <https://blogs.worldbank.org/fr/voices/comment-definir-les-agglomerations-les-villes-et-les-zones-rurales>

D'autres recommandations peuvent être consultables ici : <https://unstats.un.org/unsd/statcom/51st-session/documents/BG-Item3j-Recommendation-E.pdf>

Nacional de Estadística de Honduras), l'Institut National de Statistiques et de Recensement au Nicaragua (Instituto Nacional de Estadísticas y Censos) et enfin l'Institut National de Statistique du Guatemala (Instituto Nacional de Estadística de Guatemala)³². Enfin, n'ayant pu trouver des chiffres constants et fiables concernant chaque ville, ont été privilégiés les chiffres sur les municipalités afin d'esquiver les informations possiblement manquantes.

³² Ces informations sont pour la plupart regroupées dans le site suivant : <https://www.citypopulation.de/>

Tableau 1 - Contextes de vie

Nom de la personne	Pays	Âge *	Situation migratoire au moment de la rencontre*	Département et/ou ville	Degré d'urbanisation / densité démographique	Mobilités internes propres à espace(s) de vie
Don José	Salvador	+/- 50	Après une dizaine d'années de vie aux EEUU, une expatriation forcée et quelques temps passé au Salvador, il venait de reprendre les chemins migratoires, cette fois-ci de façon irrégulière, déclarant vouloir retourner aux EEUU car c'était « son désir le plus profond ».	- San Isidro, département Morazán (naissance) - Département de San Miguel (partie de sa vie adulte avant, pendant et après la révolution)	Morazán : département limitrophe d,u Honduras, rural, peu dense, 145, 9 hab / km2 (211201 habitants pour 1447 km2), a eu un rôle important dans la guerre civile et dans les dynamiques de départs forcés vers le Honduras ; San Isidro quant à elle est une des municipalités les plus denses du département Morazán (313 hab/km2). San Miguel est un département plus fortement urbanisé à l'échelle du pays (5° département le plus peuplé du pays)	Oui, entre Morazán et le nord du département de San Miguel. Ces déplacements se faisaient pour des raisons économiques (travail agricole) puis pour se cacher pendant sa participation à la guerre civile.
Sara	Salvador	50	Installation précaire mais pérenne au Mexique (Isthme de Tehuantepec) après vingt années de vie au Texas et un retour de deux ans au Salvador.	Département de San Miguel, municipalité de San Miguel (capitale du dep.), quartier de « La Merced »,	Municipalité à densité intermédiaire (469 hab/km2). C'est la 4° ville la plus grande du Salvador	Mobilités très localisées dans la municipalité jusqu'à son départ migratoire (travail domestique ; activités économiques, puis clandestines pendant la guerre ; études)

Charly	Salvador	24	Première expérience migratoire transnationale. Demande de « visa humanitaire »	Département de Cabañas, municipalité de Sensuntepeque	Département le moins peuplé du Salvador avec Morazán (157,7 hab/km ²). Sensuntepeque est une municipalité rurale (145 hab/km ²), la deuxième plus grande du département, proche de la frontière avec le Honduras.	Entre différents quartiers de sa ville natale et dans des municipalités voisines (double marché du travail : agricole, football)
Don Abraham	Salvador	+/- 40	Installation précaire mais pérenne au Mexique (Isthme de Tehuantepec) après une expérience migratoire vingt ans auparavant, en 1997, où il vécut un terrible accident dans les voies ferrées dont il porte encore les séquelles. Avant l'accident il dit avoir déjà voyagé deux fois aux EEUU.	Département d'Ahuachapán (frontière ouest avec Guatemala), municipalité d'Apaneca	Le département à une densité intermédiaire (303,2 h/km ²), avec une altitude importante. La municipalité quant à elle compte 186 h/km ²	Entre différents quartiers de sa ville natale et dans des municipalités voisines (activités économiques, travail agricole)
Tanya	Honduras	23	Première expérience migratoire transnationale mais avait déjà une expérience de migration forcée interne. Demande d'asile en cours.	Département d'Atlantida, municipalité de La Ceiba (naissance et jeunesse jusqu'à migration forcée interne) Département Colón Santa Ana (lieu d'exil interne)	Département à faible densité (111 h/km ²) pourtant considéré comme urbanisé dans les projections démographiques du pays. La Ceiba est quant à elle une municipalité semi-dense (301 h/km ²), zone portuaire sur la côte Caraïbe et donc touristique. La Ceiba est la 4 ^e ville plus grande du pays.	Oui, elle est allée au lycée donc devait se déplacer dans la ville puis plusieurs déménagements familiaux dans différentes municipalités et départements. (fuite de la violence, dynamiques familiales)

Kevin et Jafeth	Honduras	8 ; 11	Deuxième expérience migratoire transnationale pour Jafeth et sa mère : premier voyage un an auparavant, régularisation temporaire au Mexique, et deuxième voyage pour « récupérer » les autres frères et sœurs (dont Kevin). Demande d'asile en cours.	Département de Francisco Morazán, Municipalité de Distrito Central (Tegucigalpa)	Le District Central composé des anciennes municipalités de Comayagua et de Tegucigalpa est fortement peuplé, avec une densité de 850, 2 h/km ² . Tegucigalpa est la capitale et ville la plus importante et urbanisée du pays (plus d'un million d'habitants)	L'année avant leur départ, oui : entre différents quartiers de sa ville natale et dans des municipalités voisines (fuite violence)
Antonio	Honduras	+/- 35	Deuxième expérience migratoire transnationale après 11 ans de vie aux États-Unis, une déportation et un court séjour au Honduras	Non indiqué	Non indiqué	Non indiqué
Saúd	Honduras	22	Première expérience migratoire transnationale	Département de Cortés, municipalité de San Pedro Sula	Cortés est un département important au Honduras, zone semi-urbaine avec 455 h/km ² . San Pedro Sula est la deuxième ville la plus peuplée du pays. La municipalité de San Pedro Sula est plus dense que celle de Tegucigalpa : 935, 8 h/km ²	Entre différents quartiers de sa ville natale et dans des municipalités voisines. (activités économiques, marché du travail illégal ; espaces de socialisation ; fuite violence)
Gustavo	Honduras	+/- 25	Plusieurs expériences migratoires transnationales en étant enfant et adolescent. Première fois que cela aboutit à une demande de régularisation. Demande d'asile en cours.	Département de Cortés, municipalité de San Pedro Sula	Idem.	Oui, voyages irréguliers Am. Centrale/sud du Mexique depuis enfance : activités économiques ; espaces de socialisation ; marché du travail trans- frontalier puis fuite violence
Tomi	Honduras	7	Demande de « visa humanitaire » en cours par ses parents	Non indiqué	Non indiqué	Non indiqué

Miguel	Nicaragua	35	Deuxième expérience migratoire transnationale vers le Nord (première fois vers le Sud). Demande de « visa humanitaire ».	Costa Caribe Norte (région autonome, municipalité de Siuna	Zone rurale, très peu dense (30,51 h/km2) avec une présence importante de populations autochtones (notamment au niveau politique) et du mouvement sandiniste.	Mobilités très localisées au sein de la municipalité jusqu'à son départ migratoire international (études, travail, poids familial)
Gonzalo	Guatemala	+/- 33	Installation précaire mais pérenne au Mexique (Isthme de Tehuantepec) après une première expérience migratoire quelques années auparavant où il vécut un terrible accident dont il porte encore les séquelles.	Département de Guatemala, municipalité de Villa Canales	Le département de Guatemala est le plus peuplé et urbanisé du pays (1418 h/km2). Villa Canales, 22 km au sud de la capitale, compte à peu près 250 hab/km2 et donc est semi-urbaine	Mobilités très localisées au sein de sa municipalité et dans des municipalités voisines jusqu'à son départ migratoire (activités économiques. ; travail)

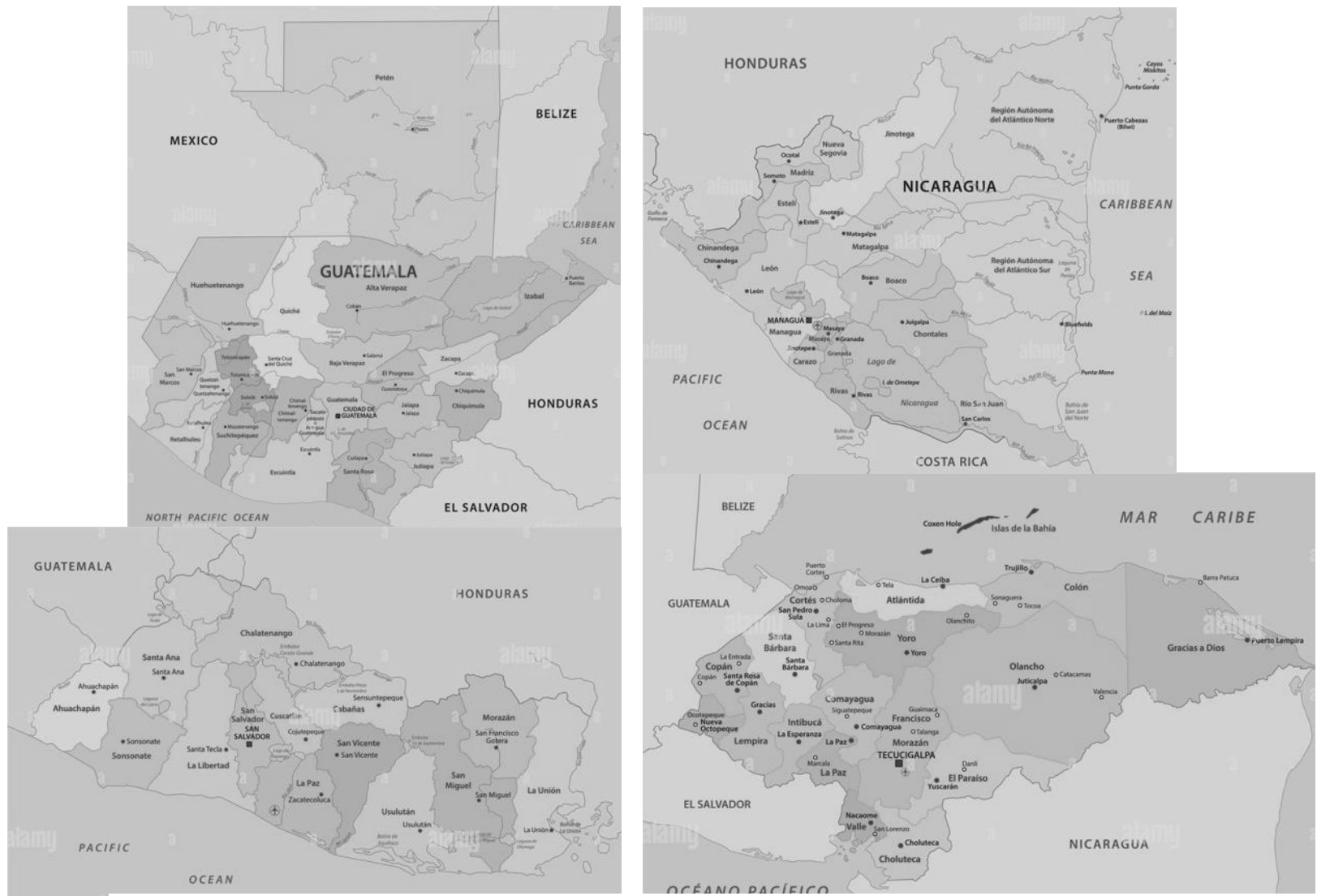


Image 1 - Cartes des départements et villes principales du Guatemala, Salvador, Honduras et Nicaragua

Source : <https://www.alamyimages.fr/>

Échelle non spécifiée

Une autre donnée qui a été questionnée et prise en compte dans l'élaboration de ce premier tableau est donc la pratique de la mobilité (qu'elle soit par raisons familiales, par usages sociaux, par engagement révolutionnaire, par travail, par violence etc.) comme pratique sociale du territoire, décloisonnant ce qui peut être perçu comme la ruralité et l'urbanité et complexifiant les expériences sociales des acteurs comme intrinsèquement comprises dans une spatialité. La prise en compte de la mobilité non plus seulement sociale mais également spatiale dans les sciences sociales est devenue incontournable, comme peuvent l'illustrer les thèses sur la mobilité généralisée ou encore le dénommée *mobility turn* (Gallez, Kauffmann, 2009). L'École de Chicago déjà considérait l'espace comme révélateur de processus sociaux, la mobilité géographique devenait alors non seulement significative d'une stabilité et d'une routine, mais surtout propre à un changement social à travers une désorganisation rendue possible par le déplacement spatial des acteurs sociaux (Park, 1925). Ainsi, apparaît l'acception scientifique de la mobilité spatiale comme phénomène social total relevant de plusieurs registres à la fois, symbolique, économique, juridique etc. En revenant sur ces idées, le suivant tableau reprend les pratiques de mobilités des acteurs, en y faisant apparaître la proportion en terme de distance (interne à la municipalité, entre municipalités, entre départements, régionale, transnationale), de temporalités ainsi que les raisons de cette mobilité spatiale-là : présence sur différents marchés du travail ; études ; activités économiques ; engagements politiques/révolutionnaires ; espaces de socialisation comme peuvent l'être les pratiques religieuses ou les pratiques sociales avec ses groupes de pairs pour les jeunes, les stratégies résidentielles en faisant la différence entre celles portées par les individus eux-mêmes, même si découlant d'une décision familiale, et celles portées par l'ensemble de la structure familiale ; la fuite de la violence, etc. La lecture du tableau se fait par colonne, et non par ligne, autrement dit, une raison de mobilité qui apparaît face à tel type de mobilité n'en est pas forcément son explication principale.

Tableau 2 - Détail des mobilités dans les contextes de vie

Personne	Type de mobilité	Temporalités	Raisons
Don José	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Marché du travail agricole
	Mobilité interdépartementale	Semi-longues (entre 3 et 6 mois)	Engagement révolutionnaire
Sara	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Marché du travail domestique
			Engagement révolutionnaire
			Études
			Espaces de socialisation
Charly	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Marché du travail agricole
	Mobilité inter-municipale		Marché du travail profession indépendante Activités économiques domestiques
Don Abraham	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Marché du travail agricole
	Mobilité inter-municipale		
Tanya	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Études
	Mobilité inter-municipale	Longues (entre 6 mois et 1 an)	Stratégie résidentielle familiale face à violence
	Mobilité interdépartementale		
Kevin/Jafeth	Mobilité inter-municipale	Semi-longues	Stratégie résidentielle familiale face à violence
Antonio	Non indiqué	Non indiqué	Non indiqué
Saúd	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Espaces de socialisation
	Mobilité inter-municipale	Longues (entre 6 mois et 1 an)	Marché du travail illégal (drogues) Stratégie résidentielle face à violence
Gustavo	Mobilité interrégionale (am. centr.)	Semi-longues et longues	Espaces de socialisation
	Mobilité transfrontalière (mx)		Marché du travail transfrontalier Stratégie résidentielle face à violence

Tomi, Reyna	Non indiqué	Non indiqué	Non indiqué
Miguel	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Études Marché du travail public Stratégie résidentielle familial d’ancrage
Gonzalo	Mobilité intra-municipale	Quotidiennes/routinières	Études Marché du travail agricole
	Mobilité inter-municipale		
	Mobilité interrégionale (am. centr.)	Semi-longues et longues	Marché du travail artisan salarié

À travers la lecture de ce tableau, nous pouvons identifier un niveau de mobilité, entendue comme déplacement spatial, qui est somme toute réduit, bien que constant. Tous les acteurs doivent se déplacer dans leur espace de vie, dans leur « bassin de vie » plus ou moins grand, selon leurs besoins et selon l’offre de services et d’infrastructures, et ce de façon quasi obligatoire (marché du travail, fuite de violences) en plus des déplacements qui découlent d’activités de socialisation. « La maison où je vis est faite de briques, de terre, avec un toit en tôle ondulée, des trucs comme ça. Et au loin, des champs, des champs, des champs. Que des champs, que de la terre, au point que ça en devient ennuyant. » (Charly, communication personnelle, janvier 2017). C’est ainsi, par exemple, que Charly me décrivait son lieu d’habitation lors de notre entretien, celui à partir duquel il devait marcher le long d’une route pour atteindre un arrêt de bus, puis en changer, puis revenir, et ainsi tous les jours, afin de jongler entre un travail agricole et sa véritable passion, le football ; une double activité qui seule lui permettait d’aider économiquement ses frères et sa mère. Plus loin dans l’entretien, il me commentait devoir également se déplacer dans une autre municipalité pour acheter les fournitures scolaires de ses petits frères étant donné qu’il ne trouvait pas ce type de magasin près de chez lui. La mobilité est donc une donnée constante et déjà bien ancrée dans les expériences sociales et territoriales des acteurs. En ce sens, l’hyper-mobilité imposée et pour laquelle les acteurs se rendent disponibles ne veut pas forcément dire macro-mobilité, puisqu’il est question essentiellement ici de micro-mobilités sur place, localisées. Nous nous retrouvons ainsi

face à un « capital spatial » déjà là, tel qu'il a été défini par Jacques Lévy et Michel Lussault, c'est-à-dire, un capital regroupant « (l')ensemble de ressources par un acteur lui permettant de tirer avantage de l'usage de la dimension spatiale de la société », en fonction de sa stratégie, qu'elle soit individuelle et/ou familiale (Lévy, Lussault, 2003 p. 124). Cette même potentialité de mobilité spatiale dont font preuve les acteurs sociaux et la façon dont elle détermine dans une certaine mesure leur position sociale est à son tour conceptualisée par Kaufman et regroupée autour de la notion de « motilité » (Kaufman, 2001). Encore une fois, la mobilité apparaît comme une partie intégrante des identités et des savoir-faire quotidiens des acteurs sociaux, marquant leurs parcours et le sens biographique qu'ils en donnent. Toutefois, il convient de distinguer mobilité au sens de déplacement spatial et mobilité dans son acception purement sociale. En ce sens, il peut y avoir une mobilité spatiale sans qu'il y ait une mobilité sociale pour autant, même si les acteurs sont désireux de celle-ci. Cette forme d'hyper-mobilité entendue à la fois comme disposition à la mobilité spatiale et comme mobilité spatiale effective, même dans une superficie restreinte et localisée, sert, au contraire, à préserver la stabilité des univers familiaux d'appartenance. De la sorte, la structure sociale traditionnelle se maintient et la mobilité spatiale se transforme en un capital supplémentaire sans que celui-ci ne se convertisse forcément en mobilité sociale. De tous les acteurs présentés dans le tableau ci-dessus, aucun ne connaît une mobilité sociale significative au travers de leurs mobilités spatiales respectives, que celles-ci soient forcées ou voulues. Au contraire, la disponibilité à la mobilité dont chacun fait preuve tente de garantir une certaine stabilité de leurs conditions matérielles et émotionnelles d'existence dans un contexte hautement changeant et instable. Ainsi, en considérant cette disponibilité à la mobilité qui est quasi obligatoire pour assurer sa survie sociale, conserver la stabilité de son univers familial, fuir des contextes de violence et subvenir à ses besoins, apparaissent les inégalités structurelles face à la mobilité. En reprenant les thèses de la mobilité généralisée et les données mises en avant par ces deux premiers tableaux, la mobilité est, nous l'avons dit, un élément présent dans le quotidien de chaque acteur. Toutefois, il serait erroné de considérer que tous les acteurs la vivent de la même façon et

l'organisent avec les mêmes outils. Sauf peut-être pour des raisons liées aux études, les mobilités employées ici par les acteurs sociaux tiennent plus de la tactique que de la stratégie, au sens de de Certeau (1990), voire de la débrouille. Cette inégalité structurelle se ressent d'autant plus lorsque la mobilité initiale débouche sur une mobilité transnationale ou se couple avec elle : elle se déroule dès lors dans un contexte extrêmement précarisant où les droits relatifs à la citoyenneté ne cessent d'être remis en cause (Cresswell, 2004). Dans ce contexte, apparaît dès lors l'idée d'injonction à la mobilité, ou tout du moins, d'injonction à la disponibilité à la mobilité que subiraient les acteurs sociaux qu'il convient de mettre en discussion avec les différentes instances et expériences socialisatrices.

2.1.2 Forces socialisatrices

Nous venons d'aborder le contexte géographique et sociodémographique duquel sont issus certains acteurs migrants rencontrés au cours de l'enquête ethnographique et dont les parcours et expériences ont particulièrement façonné cette première partie de thèse. Qu'en est-il alors de leur structure familiale, de leurs pratiques sociales, du poids des institutions et des groupes sociaux; quels sont les espaces sociaux et affectifs qui ont été les leurs, qui ont façonné leurs expériences, leurs façons de voir le monde, qui les ont connectés avec la migration? Le tableau suivant cherche à condenser au maximum ces aspects, avec toujours l'idée de poser des repères de la façon la plus claire possible qui alimenteront et aiguilleront la suite des réflexions et sur lesquelles le lecteur pourra aisément revenir si besoin est. Sont ainsi pris en compte la composition familiale de la personne, la relation familiale et/ou personnelle à la migration, le rapport à la religion, et enfin les rapports aux forces armées révolutionnaires, aux forcées armées gouvernementales et aux gangs / groupes criminels. La question des études et des situations professionnelles tant des acteurs que de leurs parents sera abordée dans une dernière sous-partie. Notons qu'une des difficultés majeures pour cet exercice a été l'élaboration d'une temporalité commune à tous ; aussi est-il important de

l'indiquer au lecteur : ce qui se trouve condensé dans le tableau qui suit répond à un instant T, celui de la rencontre ethnographique. Par conséquent, chaque personne se trouvait à différents stades de leurs parcours, avec des configurations toujours différentes même si certaines redondances peuvent être soulignées. D'autre part, ce qui en ressort en termes d'informations et de données n'est jamais que le produit d'une rencontre plus ou moins forcée, plus ou moins spontanée, dans des conditions aléatoires, parfois complexes. La sociologie classique a apporté des outils fondamentaux pour la compréhension des processus de socialisation des acteurs sociaux, levant le voile sur un certain déterminisme des structures et institutions du social sur les individus et leur groupe d'appartenance. De ce fait, ce qui se joue au sein de la famille reste, par exemple, fondamental en termes d'expériences, de stratégies, de pression. Toutefois, en regardant le tableau qui suit, nous pouvons y déceler une multiplication non pas tant des cadres intégrateurs et socialisateurs mais de la configuration de ceux-ci, de la façon dont ils s'imposent et sont vécus par les acteurs, ce qui donne lieu déjà à des expériences de vie plurielles, complexes et à une diversité (voire même une volatilité) des appartenances sociales, y compris dans des contextes sociaux qui ont tendance à être homogénéisés, comme c'est le cas de l'Amérique Centrale et de la région mésoaméricaine.

Tableau 3 - Pluralité des appartenances et des expériences sociales

Nom	Composition familiale	Relation familiale et/ou personnelle à la migration	Rapport à la religion	Forces révolutionnaires	Forces armées gouvernementales	Gangs/Groupes criminels
Don José	Non indiqué	<p><u>Migrations de travail interrégionales :</u> Famille paysanne qui avait déjà migré vers le Honduras pour le travail. Il semble que Don José soit la première génération à aller au Mexique puis aux États-Unis</p> <p><u>Migration transnationale générationnelle historique :</u> Ce n'est pas exclusif à la famille mais Don José admet que, de la même façon que toute une génération s'était engagée dans le projet révolutionnaire, au regard de l'échec de celui-ci, cette même génération déçue avait fini par migrer vers le Mexique et les EEUU.</p>	<p><u>Posture philosophique – engagement politique :</u> Par son engagement révolutionnaire il me dit avoir pu étudier quelques années à la fac où il a suivi des cours de théologie. Il a eu dans son entourage plusieurs prêtres, inscrits plutôt dans la mouvance de la théologie de la libération. Depuis son départ migratoire, il ne pratique aucune religion mais avoue se remettre « aux mains de Dieu » lorsqu'il doute.</p>	<p><u>Engagement vital :</u> L'engagement dans la lutte armée lui apparaît comme une évidence, un engagement de vie impulsé par un fort désir de connaître d'autres choses et de voir les choses changer pour soi et pour les autres. Il reconnaît que cette expérience lui a fourni ses premières « armes » intellectuelles, lui a fait voir le monde autrement ; et que dans son expérience migratoire il y a une certaine continuité dans tout cela.</p>	Non	Non
Sara	<p><u>Nucléaire :</u> Père (peu présent), mère (très présente) ; un frère (très violent)</p>	<p><u>Liens familiaux facilitateurs de migration transnationale :</u> Un cousin germain du côté de sa mère, Danilo, vivait déjà au Texas depuis plusieurs années avec sa femme. C'est précisément lui qui a permis logistiquement et économiquement son propre départ migratoire vers les EEUU.</p>	<p><u>Pratiques et engagements chrétiens tardifs en chiasme :</u> Sa mère la forçait à aller dans des célébrations catholiques, bien qu'elle déclare avoir repéré les témoins de Jehovah dès son enfance. Ce n'est qu'une fois seule, sans sa mère, aux États-Unis, alors qu'elle se prostituait, qu'elle se laissa emmener dans un temple par un groupe de « témoins ». La propreté, la blancheur, la rigueur et</p>	<p><u>Engagement forcé, expérience contradictoire :</u> Quand elle avait dix ans, une guérillera la somme d'intégrer la lutte armée sous menace de mort. Jusqu'à son départ migratoire, elle dirigeait horaires et logistique pour des interventions armées. Elle a une image très critique des guérilleros, et décrit cette expérience comme une expérience d'assujettissement, mais</p>	Non	Indirectement Son frère a eu des liens avec quelques "mareros", membres de la Marasalvatrucha qui était implantée dans son quartier.

			la distinction dans les tenues qui contrastaient avec sa réalité finirent par la conquérir. Elle donna une énorme quantité d'argent à ce temple-là. Elle continue d'assister à des célébrations et se déclare toujours comme témoin de Jéhovah.	admet en même temps qu'elle l'a impulsée à faire des études supérieures et d'accéder à des formations techniques (radio, dactylographie), d'où la contradiction.		
Charly	<u>Monoparentale :</u> Six frères et sœurs (lui il est le second mais le premier garçon); sa mère. Le père les a abandonnés avant même sa naissance pour aller vivre aux EEUU.	<u>Figures fabulées alimentant le désir de départ :</u> Son père qu'il n'a pas connu et dont il ne sait rien est parti vivre aux États-Unis avant même sa naissance. Il a failli être adopté par une femme étatsunienne étant bébé. Un oncle lointain du côté de sa mère vit aux États-Unis et leur envoie de temps en temps de l'argent. Il n'aura cependant pas recours à lui pour migrer.	<u>Pratique catholique modérée et sincère :</u> Une pratique religieuse cohérente avec son éducation et ce que sa mère lui a inculqué. Même s'il se réclame du catholicisme, il déclare comprendre très bien pourquoi beaucoup de ses concitoyens et des migrants deviennent « chrétiens ». Il ne voulait pas porter d'image ni de croix pendant son transit migratoire, mais avait enregistré plusieurs prières chantées qu'il écoutait souvent. Il s'en remet pleinement aux « mains de Dieu » et considère être protégé par Lui.	Non	Non	Non
Don Abraham	<u>Souche :</u> Don Abraham, avant son dernier départ migratoire,	<u>Liens (familiaux) facilitateurs de migration transnationale :</u> Sa sœur qui vit aux EEUU depuis les années 1990 l'a aidé économiquement à plusieurs reprises : lors de quelques voyages vers le	<u>Pratiques hybrides modérées et sincères :</u> Dans sa famille il y a toujours eu autant de catholiques que d'évangélistes, il est donc habitué de	Non	Non	Indirect Une des raisons pour lesquelles il ne peut retourner au

	vivait avec sa femme, ses deux enfants et sa mère. Il a un frère qui vit dans un autre département au Salvador avec sa famille ; et une sœur qui vit aux EEUU.	nord et lors de son retour au Salvador après seize ans d'absence à la suite de son accident. <u>Migration transnationale générationnelle socialisatrice :</u> Quand Abraham mentionne ses quelques voyages vers le nord avant son accident, il présente cela comme quelque chose de générationnel : les jeunes n'avaient aucun avenir et étaient portés par l'idée de se réaliser dans l'ailleurs. Ils s'engouffraient dans cette possibilité.	transiter entre les deux, même s'il ne se considère pas spécifiquement évangélique ni catholique. Il déclare avoir une foi sincère et une dévotion à Dieu à travers de laquelle il relit sa propre histoire à la suite de son accident et à sa récupération. Le fait qu'il se soit installé au Mexique et qu'il travaille dans des refuges pour migrants est une façon, pour lui, de payer sa dette envers Dieu.			Salvador est bien car il craint pour sa vie maintenant qu'il a vécu au Mexique et gagne un peu d'argent en pesos : beaucoup de spéculation autour de sa situation économique qui lui ont valu des menaces.
Tanya	<u>Monoparentale, recomposée et étendue :</u> Quand je lui pose la question, elle déclare oublier toujours le nombre : il y a entre 12 et 15 personnes dans son foyer (mère, frères, sœurs,	<u>Dynamique familiale forcée interne :</u> Cela faisait quatre ans (depuis 2013) que Tanya et sa famille étaient contraints d'intégrer une mobilité interdépartementale et une atomisation relative des stratégies résidentielles des membres de sa famille à la suite de menaces de mort et des agressions de la part de membre de gangs locaux (Marasvatrucha MS 13). Avant cela, Tanya déclare ne pas avoir songé aux EEUU, même si elle avait quelques cousins lointains qui y vivaient.	<u>Pratique catholique modérée et sincère :</u> Sa mère s'était toujours beaucoup investie dans l'église catholique de son quartier, à La Ceiba. Elle ne fait pas particulièrement référence à ses croyances pendant l'entretien, même si elle dit se remettre également aux « mains de Dieu ».	Non	Indirectement. C'est bien lorsqu'un de ses frères prit la décision de s'inscrire à l'École Militaire afin de devenir soldat que la situation devint insoutenable pour eux, essayant des menaces de mort	Indirectement. Elle et sa famille ont subi les menaces de groupes criminels qui voulaient intégrer de force ses petits frères.

	demi-frères, cousins) avec qui elle a toujours vécu, même si la composition a été fluctuante au fil des années.	<u>Dynamique familiale forcée transnationale :</u> La mobilité interne forcée les a poussés à investir une mobilité transnationale, vers le Mexique puis EEUU, pour des raisons de survie mais aussi des raisons économiques (ils n'arrivaient plus à payer autant de différents loyers pour tout le monde). La migration vers le Mexique s'est également faite de façon morcelée, avec des allers-retours de la mère.			extrêmement violentes.	
Kevin, Jafeth	<u>Monoparentale :</u> Leur mère, leur petit frère Denis et leur petite sœur. Ils sont donc quatre frères et soeurs. Pendant l'absence de la mère, c'est une tante qui les gardait.	<u>Dynamique familiale forcée et transnationale :</u> À la suite de la tentative d'enrôlement de force de Jafeth dans un des gangs locaux, leur mère prit la fuite avec lui, en cachant ses trois autres enfants (dont Kevin) chez sa sœur. La demande d'asile lancée, avec une autorisation à rester sur le sol mexicain, tous deux revinrent au Honduras chercher le reste de la famille. <u>Figure fabulée alimentant le désir de départ :</u> Pour Kevin, la figure de son frère Jafeth et les récits que celui-ci lui rapporte du Mexique et de l'expérience migratoire sont marquants et alimentent un désir de départ. Alors que Jafeth est beaucoup plus réservé quand il s'agit de parler vraiment de son	Non indiqué	Non	Non	Indirectement. Tentative d'enrôlement de force de Jafeth qui les a poussés à l'exil.

		expérience, Kevin s'épanche même sans s'y connaître et n'hésite pas à exposer ses projections.				
Antonio	<p><u>Nucléaire :</u> Au Honduras, pays qu'il a quitté en 2005, il vivait avec ses deux parents, ses deux frères et sa sœur. Lui est le second.</p> <p><u>Non indiqué :</u> Il ne dit rien concernant sa structure familiale aux EEUU où il vivait depuis onze ans et où il venait tout juste d'être déporté. Il me semble qu'il vivait seul.</p>	<p><u>Migration transnationale générationnelle socialisatrice :</u> Peu d'éléments concernant ce point ont été abordés, mais Antonio est le seul à être parti de sa famille. Il insiste sur le fait qu'il a toujours « géré » la mobilité transnationale tout seul, à coup de débrouillardise et de résistance physique, et que c'est le cas pour énormément de jeunes et de personnes de son pays. C'est « normal » de croiser des honduriens sur les chemins de l'exil.</p> <p>Au moment de notre rencontre, il était suivi par son petit frère qui lui aussi voulait partir à son tour et utilisait le savoir-faire de son frère pour le faire.</p>	<p><u>Pratique évangélique modérée et sincère</u> Son père est un fervent évangélique, et toute la famille le soutient et pratique à son tour. Lui a décidé de prendre quelque peu ses distances avec l'évangélisme à vingt ans, quand il a intégré l'armée, car il a commencé à faire les « choses interdites pour Dieu ». Il déclare avoir néanmoins une foi profonde qui elle seule peut le protéger sur le chemin et le faire arriver de nouveau aux EEUU.</p>	Non	<p>Oui</p> <p>À 20 ans il prit la décision d'intégrer les forces armées. Une décision qui lui semble cohérente avec son éducation : servir son pays et ne pas (trop) s'écarter du chemin de Dieu. Il resta quatre ans dans l'armée où il apprit des techniques qui lui servirent clairement pendant son expérience migratoire.</p>	
Saúd	<p><u>Monoparentale :</u> Père tué lorsqu'il était adolescent. Sa</p>	<p><u>Dynamique individuelle forcée transnationale :</u> La seule projection que Saúd avait des EEUU était la mode, il aimait les vêtements</p>	<p><u>Pratiques et engagements chrétiens tardifs en chiasme :</u> Il assista à ses premiers cercles de lecture biblique et à ses premières</p>	Non	Non	Indirectement Même s'il a eu pendant un temps une

	mère les a élevés, lui et ses trois petits frères.	sportifs de « là-bas ». Mise à part ça, il insiste sur le fait qu'il ne s'était jamais imaginé partir, se sentant trop responsable de sa mère et de ses frères, mais qu'au regard des menaces de mort qu'il recevait (sept amis à lui venaient d'être tués) il n'avait d'autre choix. Il n'avait aucune connaissance, aucune ressource économique ni relationnelle immédiate.	célébrations évangéliques alors qu'il répartissait encore de la drogue dans son quartier pour pouvoir gagner de l'argent et subvenir aux besoins de sa famille. À son sens, c'est bien cette pratique et cette communauté religieuse qui le tira de cette activité. Il a une lecture extrêmement biblique des événements qui ont eu cours dans sa vie, y compris son expérience migratoire, et déclare avoir la certitude de réussir son objectif migratoire de la même façon qu'il a la certitude qu'il va mourir un jour, que c'est Dieu qui lui a exprimé cela.			activité illicite, il avait toujours refusé d'intégrer un gang local. C'est pour cette raison qu'il a dû fuir.
Gustavo	<u>Seul</u> Il vécut quelque temps avec sa compagne et leur fille, mais ils finirent par se séparer. Gustavo avant de partir vivait seul, non loin de sa mère et de sa petite sœur. Son père était parti (du	<u>Migration transnationale générationnelle socialisatrice :</u> Gustavo confesse avoir voyagé au Mexique depuis ses onze ans, avec des amis, des cousins, des oncles, sans nécessité particulière, juste pour « l'aventure ». Il me dit avoir vécu quelques mois à Cancun quand il venait d'avoir dix-huit ans, où il a travaillé comme serveur. <u>Dynamique individuelle forcée transnationale :</u> Par son travail et sa situation économique, il a été séquestré trois fois, avec des demandes	<u>Pratiques et engagements chrétiens tardifs en chiasme :</u> Il admet avoir longtemps renié Dieu, mais que c'est par son expérience migratoire forcée (et non pas par ses expériences de kidnapping) où il a senti une protection divine face aux épreuves et à l'incertitude qui ne lui permet plus de douter. Il a une pratique évangélique digitale, ne se rendant pas physiquement aux célébrations mais les suivant et les partageant sur les réseaux sociaux.	Non	Non	Indirectement. Un de ses oncles est <i>marero</i> , (membre d'un gang, sans précision duquel). Lui déclare n'avoir jamais voulu faire partie d'un gang, mais que quelque part la posture de son

	pays ?) quand il était enfant.	de rançon de plus en plus intenable et des menaces pour sa mère et sa sœur. Il a fui du Honduras avec très peu d'argent sur lui, mais comptait sur d'autres ressources (connaissance géographique et culturelle, contacts, possibilité de se faire envoyer de l'argent).				oncle lui a permis de ne pas subir de pressions par à rapport à cela. Son oncle l'a également plusieurs fois tiré d'affaire.
Tomí	<u>Nucléaire</u> Tomí vivait avec ses deux parents et ses deux grandes sœurs ; son père étant parti six mois plus tôt pour « ouvrir le chemin »	<u>Dynamique familiale forcée transnationale :</u> Ce sujet a été peu abordé en entretien, mais je comprends qu'ils sont partis car les gangs locaux voulaient enrôler de force Tomí. Le père de Tomí était parti quelques mois plus tôt ; la mère de Tomí et Tomí se sont fait intercepter par les officiers de migration, ils sont restés enfermés pendant vingt-deux jours et n'ont pu sortir que grâce à la pression d'une organisation de la société civile. Les sœurs déjà majeures sont restées au pays. <u>Figures fabulées alimentant le désir de départ :</u> Tomí s'était déjà projeté dans un échange transnational de jouets pour enfants entre le Salvador et les États-Unis (voir 2.2 de ce chapitre), ce qui lui permettait selon lui de	Non indiqué	Non indiqué	Non indiqué	Indirectement. Tentative d'enrôlement de force de Tomí qui les a poussés à l'exil.

		conserver un lien avec ses sœurs restées au pays. Cette idée le motivait à partir				
Miguel	<p><u>Étendue :</u></p> <p>Il vivait avec ses parents, son frère jumeau et ses cousines</p>	<p><u>Figures fabulées alimentant le désir de départ :</u></p> <p>La figure de son grand-père maternel lui-même migrant chinois qui a abandonné la mère de Miguel pendant la guerre civile pour vivre aux EEUU est décisive chez Miguel. Ce grand-père l'inspire à « casser des schémas » de famille et de travail qui étaient trop pesants pour lui.</p> <p><u>Dynamique individuelle / Migration (régionale puis transnationale) socialisatrice :</u></p> <p>Il a migré une première fois au Costa-Rica où il a rencontré les camarades avec qui il voyagerait vers le Nord. Il voyait alors la migration comme une façon de guérir d'une rupture amoureuse et comme une preuve de camaraderie et d'aventure, de dépassement de soi.</p>	<p><u>Posture philosophique – engagement politique :</u></p> <p>Miguel a une posture réfléchie et politique vis-à-vis de la religion : elle doit servir les gens, les aider à traverser leurs épreuves, mais pas les assujettir. A plusieurs reprises il dit que pendant sa traversée migratoire Dieu s'était manifesté physiquement à travers les personnes qui lui venaient en aide.</p>	<p><u>Engagement non effectif mais soutien vital :</u></p> <p>Il ne s'est jamais enrôlé dans les forces révolutionnaires (Miguel est né début années 1980, donc il était trop jeune), mais il a grandi en déclarant faire siennes les valeurs de la révolution sandiniste et la perspective socialiste. Il reste néanmoins très critique vis-à-vis de l'actuel gouvernement nicaraguayen.</p>	Non	Non
Gonzalo	<p><u>Souche :</u></p> <p>Après une vie conjugale ratée (sa compagne l'avait quitté avec ses deux enfants), il était</p>	<p><u>Migration régionale de travail socialisatrice :</u></p> <p>L'entreprise qui l'employait en tant que menuisier industriel l'envoyait de temps en temps au Panamá.</p> <p><u>Dynamique individuelle / Migration transnationale socialisatrice :</u></p>	<p><u>Absence de pratique religieuse :</u></p> <p>Il ne mentionne pas de tradition religieuse chez lui, ni même une reconversion religieuse par la migration en dépit d'avoir (comme Abraham) souffert d'un terrible accident au Mexique qui aurait pu être</p>	Non	Non	Non

	<p>retourné vivre chez ses parents où résidait une de ses sœurs et sa grand-mère.</p>	<p>Comme Miguel, la migration transnationale pour Gonzalo était vue comme une façon de guérir d'une rupture amoureuse.</p> <p><u>Liens facilitateurs de migration transnationale</u></p> <p>Il avait des amis proches vivant vers Tijuana depuis de nombreuses années qui lui ont proposé du travail là-bas.</p> <p><u>Figures fabulées alimentant le désir de départ :</u></p> <p>Il déclare connaître tout le répertoire des <i>Tigres del Norte</i>. La musique populaire mexicaine a, dit-il, créé une familiarité avec le Mexique selon lui, et l'a fait fantasmer la migration.</p>	<p>mortel. Il assiste de temps en temps aux messes organisées dans le refuge pour migrants où il vit mais seulement si cela est nécessaire. Il estime néanmoins devoir se remettre « aux mains de Dieu ».</p>			
--	---	---	---	--	--	--

Encore une fois, ces données, cohérentes dans leur contextualisation ethnographique, n'ont aucunement prétention de représentativité statistique, loin de là. Néanmoins, il serait dommage de ne pas les exploiter et de faire abstraction de certains points saillants. Que constate-t-on au regard de la relation à la migration dont bénéficient, ou pas, certains acteurs ? L'existence et la mobilisation de liens facilitateurs de migration restent somme toute réduites, indiquant déjà une certaine faiblesse dans les réseaux transnationaux, élément qui est largement présent dans les autres entretiens réalisés au cours de cette enquête. Cette a priori absence ou tout du moins faiblesse des liens familiaux structurant la migration transnationale, que certains auteurs appelleront « liens forts » (Aragon, 2014, p. 265) se révèle tout aussi importante dans le transit même, ainsi que dans les processus d'installation précaire. À la suite de l'accident presque mortel qu'il avait subi sur le train de charge où il voyageait clandestinement et au long rétablissement qui s'en suivit (main et poignet cassés, nez cassé, deux pieds cassés, trois côtes cassées, tympan droit percé ; communication personnelle, janvier 2017), Don Abraham déclarait la chose suivante :

« Je te le dis, vraiment, parfois on a plus confiance en un ami qu'en sa propre famille. À un ami, même si tu le connais à peine, tu peux tout raconter. Et la famille, ben... il y a trop de paroles qui ne peuvent être dites (...). J'ai traversé la période à l'hôpital grâce aux amis que je m'étais fait, c'était pas la famille ».

Don Abraham, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Cet extrait indique dès lors une importance que peuvent avoir les liens et les relations de contingence dans les processus migratoires. En reprenant le tableau ci-dessus, nous pouvons constater que le rapport à la migration relève en grande partie de dynamiques migratoires forcées, qu'elles soient portées par des individus seuls ou par une partie de la structure familiale, en réponse aux contextes de violence dans lesquels sont inscrits les acteurs. Dans le tableau, c'est bien la case concernant les relations et confrontations avec les groupes criminels locaux, comme le sont les groupes bien connus de la Marasalvatrucha MS13 et MS18, qui démontrent cette quotidienneté de

la violence dans les rapports sociaux. En effet, il est question de menaces de mort, d'homicides effectifs, de kidnapping, parfois même de mutilation, de tout un appareillage social qui inscrit la peur dans la chair même des individus. En second lieu, apparaissent des dynamiques non forcées mais plutôt désirées et dans une certaine mesure fabulées par les individus, avec parfois des figures fantasmées très claires : la migration fait alors éprouver à l'individu soit son appartenance générationnelle où la migration a une fonction presque socialisatrice, soit son propre processus de biographisation (Delory-Momberger, 2019 ; Sacriste, 2019) c'est-à-dire la tentative de donner un sens nouveau à son histoire personnelle et individualisante. En parlant de cadres sociaux intégrateurs, il est intéressant de relier cette dimension générationnelle à une des réactualisations émises au sujet de l'héritage théorique de Bourdieu élaboré au sein de son œuvre *La distinction* (Bourdieu, 1979). Si, dans le modèle de la distinction, l'examen des pratiques et des goûts est analysée par la position sociale, elle-même constituée des dits « capital économique » et « capital culturel », il apparaît dans des travaux plus récents qu'il y a d'autres déterminismes, notamment les variables d'âge et de génération. C'est le cas par exemple d'une enquête menée par Glevarec et Pinet sur les pratiques et les goûts musicaux de jeunes dans la première décennie des années 2000 (Glevarec, Pinet, 2013) qui confirme que, « si l'axe de la stratification sociale par le niveau de diplôme reste le premier facteur de structuration des pratiques culturelles, il est désormais suivi d'un axe de l'âge. (...) Cette dimension doit être interprétée comme un facteur générationnel (...) (qui) se traduit notamment sous la forme de normes spécifiques à des groupes sociaux plutôt que sous la figure d'une légitimité unifiée et reconnue par tous. » (Glevarec, 2020). Autrement dit, la variable générationnelle pèserait plus, dans certains cas, que la variable de sexe ou de classe, par exemple. Dans ce cadre-ci, les goûts musicaux ne se formeraient plus par socialisation via des cadres classiques (famille, école etc.) qui créent des formes de dispositions déterminantes et durables au sens de Bourdieu, mais se formeraient plus par fréquentation des groupes de pairs et par socialisations diffuses, décousues, changeantes. On se retrouverait alors dans des stratifications sociales moins clairement délimitées, avec des générations qui ont grandi dans des univers

culturels denses. Il est possible que ce parallèle établi avec les dynamiques migratoires depuis des pays extrêmement violents et des pratiques musicales générationnelles étonne. Il nous semble néanmoins intéressant de faire ce rapprochement, car non seulement les acteurs migrants sont des grands consommateurs de produits culturels tels que la musique (Gonzalo connaît tout le répertoire musical des *Tigres del Norte*, par exemple, mais je pourrais également mentionner toutes les fois où j'ai pu interagir et partager un moment avec des migrants *parce que* je connaissais telle chanson de reggaeton ou *parce que* j'avais été sensible à telles paroles de rap), mais surtout car il nous indique une donnée, celle concernant le poids de l'appartenance générationnelle et des socialisations plus diffuses. « [...] (L)'ordre des classes sociales laisse la place à une stratification hyper-complexe dans laquelle les registres des inégalités sociales se croisent bien plus qu'ils ne se superposent. [...] D'autre part, toute la sociologie contemporaine européenne, en redécouvrant Georg Simmel et l'interactionnisme, met en évidence le rôle de la subjectivité et de la réflexivité des individus, réflexivité qui suppose que l'adéquation de l'acteur et du système faiblit » (Dubet, 2010). En s'inspirant de cette citation de Dubet, il convient alors de souligner un processus qui semble bien en œuvre dans ces contextes sociaux traversés de part et d'autre par la migration : une certaine individuation des acteurs migrants vis-à-vis d'un système vacillant et fragile. Pourtant, traitant des rapports à la migration, se révèlent déjà deux dynamiques qui de prime abord peuvent être vues comme antagonistes : d'un côté les migrations forcées notamment du fait des contextes de grande violence, d'un autre côté les migrations « voulues » voire fabulées. Encore une fois, comment dépasser cette dichotomie, comment ne pas faire rentrer ces deux dynamiques en opposition mais au contraire essayer de les faire dialoguer ? C'est bien dans cette démarche que nous construirons le reste du chapitre.

Concernant les pratiques religieuses, plusieurs éléments doivent être relevés. D'une part, tous considèrent devoir remettre leur destin et leur bon cheminement migratoire «aux mains de

Dieu», une protection divine qui comme nous le verrons, vient quelque peu structurer et donner du sens à une constante prise de risque intrinsèque de l'expérience sociale et bien entendu de l'expérience migratoire. La plupart évoluent dans une pratique religieuse somme toute en adéquation avec leur éducation familiale, que celle-ci tire plutôt vers le catholicisme « classique » ou vers des formes évangéliques, et/ou en adéquation avec des expériences extrêmement structurantes comme peut l'être un engagement politique et vital dans un processus révolutionnaire. La forte présence de pratiques évangélistes est loin d'être anecdotique, tellement ce phénomène religieux se trouve en pleine expansion depuis plusieurs décennies spécifiquement en provenance des Suds globaux (Géoconfluence, 2016) dont l'Amérique Latine. Malgré une grande diversité des courants et des modèles organisationnels (il n'y a pas de représentation centralisée en tant que telle, mais bien un foisonnement de structures parfois « franchisées » mais toujours très ancrées dans les territoires et dans les particularismes locaux), ce qui compte le plus c'est la conversion et l'engagement christique. À ce sujet, lors d'un de nos entretiens, Charly me partageait ses explications quant à la forte présence d'évangélistes en Amérique Centrale. D'une part, il y soulignait une opposition aux images et aux artefacts (crucifix, objets divers) considérés comme superflus et comme pervertisseurs d'un engagement christique sincère. D'autre part, les pratiques évangéliques par leur simplicité apparente (les temples sont simples, vides, les murs blancs etc.) se positionnaient contre un superflu de richesses et une inégalité de redistribution que peut représenter l'Église Catholique. En somme, l'évangélisme était la religion adaptée aux pauvres, sans violence symbolique ; une explication qui peut toutefois être relativisée au regard de l'exubérance de certains prédicateurs. Quoi qu'il en soit, Charly expliquait les conversions évangéliques majoritairement par la nécessité de sortir de pratiques déviantes (consommation de drogues, d'alcool, tromperies, perte de valeurs familiales etc.) propres aux contextes précarisés dans lesquels les gens évoluaient :

« L'autre explication, c'est le vice : le catholique il va danser, il fume, il boit. Les évangéliques t'interdisent tout ça. (...) En fin de compte, les mormons, les témoins de Jéhovah, les évangélistes... une grande partie ont été catholiques avant, ou tout du moins leurs familles. Mais c'est une façon de sortir des vices. C'est une des façons. Il faut dire que les vices ont pignon sur rue là (*y es que los vicios están recios ahí*). Je connais beaucoup de personnes évangéliques qui me disaient qu'avant, en étant catholiques, ils buvaient, ils fumaient, ils *dealai*ent.

Charly, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Cette analyse proposée par Charly nous amène vers les reconversions présentes dans le parcours de trois personnes, chacune comportant des éléments significatifs. Deux des conversions vers l'évangélisme reprennent les caractéristiques signalées par Charly³³, c'est-à-dire une façon pour les acteurs de « revenir sur le droit chemin » et de s'extirper des « vices » (ventes de drogue pour Saúd, prostitution pour Sara), ce que nous avons nommé ici une pratique religieuse « en chiasme » tant celle-ci semble inverse à la réalité sociale vécue par les acteurs. D'un autre côté, les conversions de Sara et celle de Gustavo ont cette particularité qu'elles se font dans un contexte migratoire transnational. Concernant Sara, comme nous le verrons, cette conversion est étroitement liée à son émancipation vis-à-vis de la prostitution forcée qui n'a été réalisable que par sa mise sous tutelle par des témoins de Jéhovah. En ce qui concerne Gustavo, sa conversion qui s'ancre dans une pratique majoritairement digitale (participation à des célébrations en ligne, diffusion de celles-ci etc.) démontre à quel point ces courants religieux sont un bon exemple de mondialisation culturelle et de vitesse de diffusion propre à l'ère numérique. Toutefois, sans renier l'existence et la pertinence des conversions religieuses, il convient néanmoins de relativiser ces dernières, longtemps privilégiées dans la recherche et quelque peu surestimées pour comprendre les rapports entre religion et mobilités humaines. Le reste des personnes présentes dans le tableau

³³ Notons que les données empiriques ne donnent pas de précision particulière sur le type de courant, le nom du temple, etc., ce que nous pouvons regretter

3, quant à elles, restent liées au catholicisme, avec quelques cas de pratiques hybrides qu'on pourrait aussi appeler de mobilité interne aux pratiques religieuses, leur permettant de passer de l'une à l'autre facilement, par habitude, par familiarisation avec les deux, illustrant la façon dont ces pratiques religieuses se trouvent bien inscrites dans les territoires de départ, mais aussi de transit, étant donné que cette hybridation des pratiques peut se perpétuer une fois parti en migration.

En résumé, ce que nous permet d'affirmer l'analyse concernant l'implication du religieux dans les processus de mobilités, que ce soit des mobilités internes, des mobilités régionales ou des mobilités transnationales (l'une n'excluant pas l'autre et ne se construisant pas de façon linéaire), c'est que la mobilité spatiale (tableau 1 et 2) et quelque part la mobilité sociale horizontale, de par la pluralité des appartenances et des expériences sociales (tableau 3) sont des éléments constitutifs déjà bien intégrés dans les territoires de départ. Ces pratiques de la mobilité « déjà là » produisent un élargissement fluctuant de l'espace de vie qui se traduit par une diversification spatiale d'options dans la construction de projets de vie, impliquant très concrètement le développement d'une capacité à « tisser des liens permettant de connecter les lieux connus et/ou imaginés » (Odgers-Ortiz, 2010). En d'autres termes, il faut savoir fabuler et rendre le tout cohérent à la fois ; une activité sociale et mentale qui pourrait représenter l'extension de la notion de capital spatial présentée déjà plus haut. En ce sens, « la transformation de pratiques religieuses contribue à ce processus de reconstruction de repères socio-spatiaux » (Odgers-Ortiz, Ibid.), elle participe à cette activité quotidienne et constante de re-signification de l'espace pour laquelle les acteurs sont socialisés dès leur plus jeune âge, prenons l'exemple de Tomi ou de Kévin et notons comment ils s'investissent déjà, à leur manière, dans l'entreprise migratoire et tentent de lui donner un sens personnel.

Enfin, en regardant de près les engagements que les uns ou les autres ont pu avoir soit dans les forces armées révolutionnaires, soit dans les forces armées gouvernementales, on constate que ces questions de mobilité ne restent pas à la marge. Comme l'indique Benjamin Moallic au sujet des centraméricains engagés dans les forces révolutionnaires, « il est indéniable que les jeunes salvadoriens et nicaraguayens qui se lançaient dans l'action armée savaient que la prise du pouvoir s'accompagnerait automatiquement de leur ascension à la tête du nouvel État révolutionnaire. » (Moallic, 2018, p. 152). Dans ces contextes de guerre (guerres civiles en leur temps, désormais guerres contre les narcotrafiquants, contre les *maras* etc.) et de violences exacerbées, il y a la possibilité de changements rapides de pouvoir et de rotation du personnel qui peut dans une certaine mesure descendre jusqu'aux échelles syndicales, civiques ou plus largement d'exécution.

Ce même espoir d'ascension rapide peut se retrouver sans aucun doute chez les personnes engagées auprès des forces gouvernementales, comme c'est le cas d'Antonio. En ce sens, les photographies de Giovanni Palazzo qui ont déjà été présentées plus haut sont révélatrices. En dépit d'être un activiste ancré fortement à gauche, les portraits dressés des militaires et des soldats salvadoriens sont étonnants de simplicité voire de tristesse. Loin d'être représentés machinalement comme une force assassine et répressive, ces photographies de la vie quotidienne, des deuils, des moments de paix pendant une opération militaire, font émerger l'idée que pour ces soldats c'était aussi et surtout un moyen d'avoir un emploi et un revenu relativement stable dans une confusion sociale structurelle. Bien qu'Hondurien, c'est dans ce sens qu'Antonio avait résumé son choix d'engagement : pour s'assurer une entrée d'argent régulière, c'était soit l'armée, soit les gangs. Son choix avait vite été fait. En réalisant une rapide recherche sur internet quant aux conditions de recrutement de l'Académie Nationale de Police du Honduras, nous pouvons y lire : « Alimentation, hébergement, sécurité sociale, revenu mensuel pour frais personnels ainsi

qu'ambiance de culture, discipline, ordre et camaraderie ». On ne peut alors douter de l'attractivité de ces trajectoires-là pour certains jeunes³⁴.

2.1.3 Niveau d'études et secteur d'occupation / travail

La connaissance des niveaux d'études des groupes sociaux et des individus ainsi que leur secteur d'occupation sur le marché du travail est également une analyse somme toute classique en sociologie. L'espace social ici est considéré comme un espace multidimensionnel, à la fois vertical et horizontal, en rajoutant à son tour une dimension géographique, où se déploient des rapports de domination et des processus de reproduction sociale et où les individus sont en lutte pour un maintien ou une amélioration de leurs positions sociales. Après une lecture même rapide du tableau qui suit, il apparaît assez clairement que nous ne sommes pas en présence d'individus issus de secteurs dominants au sens bourdieusien du terme, mais bien plutôt de secteurs dominés, précarisés, traversés constamment par des rapports de force effectifs et symboliques. A cela s'ajoute, dans ces sociétés mésoaméricaines très hiérarchisées, une fragilité territoriale et sociale structurelle ainsi qu'une présence constante de formes de violences parfois extrêmes.

En considérant ainsi les niveaux d'études des individus ainsi que leur secteur d'occupation, nous pouvons voir les possibles décalages entre les contextes d'appartenance et les trajectoires individuelles, mettant en lumière cette idée de mobilité sociale, si cruciale dans les dynamiques interactionnelles mésoaméricaines, de voir de quels ressorts elle relève (stratégies familiales, pressions, possibilités offertes par les contextes socio-historiques ou encore par les institutions

³⁴ <https://www.policianacional.gob.hn/formar-parte>

même du pays) et quelles en sont les limites, dans des contextes traversés par la violence et par la fuite migratoire.

Tableau 4 : Niveaux d'études et secteurs d'occupation

Nom	Formation / Niveau d'études	Secteur d'occupation / travail	Secteur d'occupation des parents
Don José	<p><u>Études sup</u></p> <p>Il s'est formé à la théologie auprès de cercles de prêtres qui s'inscrivaient dans la mouvance de la théologie de la libération, dans une dynamique d'éducation populaire. Il a fini son lycée puis a étudié une année de licence en « humanités » (je ne sais où) où il a abordé l'anthropologie et la psychologie. Il n'a pas fini la licence.</p>	<p><u>Secteur informel : agriculture/construction</u></p> <p>Il travaillait essentiellement dans le secteur agricole, parfois dans la construction selon les opportunités qui se présentaient (quand je l'ai rencontré, il faisait la même chose au Mexique). Il ne m'a jamais explicité ce qu'il faisait exactement pendant la guerre civile.</p>	<p><u>Secteur informel : agriculture</u></p> <p>Ses parents sont d'origine paysanne. Ils travaillaient dans le secteur agricole, souvent au Honduras où ils devaient migrer de façon saisonnière.</p>
Sara	<p><u>Études sup</u></p> <p>Sara se vantait toujours d'être <i>bachiller</i>, détentrice du diplôme du baccalauréat qu'elle a passé à San Miguel. C'est par son implication dans la lutte armée qu'elle a pu accéder à une formation technique en radiophonie et dactylographie, d'abord sur le tas, puis dans un institut technologique à San Miguel.</p>	<p><u>Secteur informel : employée domestique</u></p> <p>Pendant son enfance elle était employée domestique sous la pression de sa mère : elle nettoyait entre trois et quatre maisons plusieurs fois par semaine, dans son quartier. L'argent gagné était récupéré par sa mère.</p> <p><u>Activité dans lutte armée</u></p> <p>Quand elle avait dix ans, une guérillera la somme d'intégrer la lutte armée : elle dirigeait horaires et logistique pour des interventions armées. Elle a toujours caché cette activité à sa mère.</p>	<p><u>Secteur informel : vente</u></p> <p>Sa mère faisait des ventes en porte à porte de produits d'hygiène personnelle de marques qui avaient la côte à l'époque auprès de la petite bourgeoisie locale.</p> <p><u>Secteur privé : Commerçant</u></p> <p>Son père, assez absent, avait un petit funérarium où il vendait des cercueils et des services mortuaires.</p>
Charly	<p><u>Primaire</u></p> <p>Primaire terminé. L'histoire de son adoption ratée lui procure un goût amer car il déclare s'être souvent imaginé étudiant aux États-Unis. Il aurait voulu faire des études mais il fallait gagner de l'argent.</p>	<p><u>Secteur informel : agriculture/construction</u></p> <p>Il travaillait essentiellement dans le secteur agricole, parfois dans la construction selon les opportunités qui se présentaient (quand je l'ai rencontré, il faisait la même chose au Mexique).</p> <p><u>Secteur privé : arbitre</u></p>	<p><u>Secteur informel : agriculture/vente</u></p> <p>Sa mère vendait des aliments préparés à la sauvette dans les rues, ou alors travaillait dans les champs.</p>

		A cela s'ajoute son travail comme arbitre. Généralement c'était à raison d'un match par semaine.	
Don Abraham	<u>Primaire</u> Primaire terminé. Il lui semblait plus important de gagner de l'argent.	<u>Secteur informel : agriculture/construction</u> Au Salvador il travaillait essentiellement dans le secteur agricole, parfois dans la construction selon les opportunités qui se présentaient. <u>(Au Mexique) Bénévolat / Expiation de dette :</u> Suite à son accident, il a fait vœu de servir bénévolement les réseaux d'aide aux migrants de la société civile mexicaine pendant 18 ans, équivalentes aux 18 heures passées dans le coma <u>(Au Mexique) Secteur public :</u> Après ces 18 années, il a réussi à avoir un contrat comme agent municipal. Il assure l'entretien et la maintenance d'installations pour Pemex (Pétroles Mexicains) et pour divers refuges pour migrants, mais cette fois-ci de façon rémunérée	<u>Secteur informel : agriculture</u> Peu d'informations hormis le fait que ses parents « vivaient de la terre ».
Tanya	<u>Lycée</u> Au moment de son départ, elle était inscrite dans un établissement d'enseignement secondaire à La Ceiba (Instituto Oficial Manuel Bonilla). Elle avait comme projet de passer en terminale l'année suivante, et passer le bac option informatique.	<u>Études</u> Tanya ne travaillait pas mais se consacrait à ses études (coup de main parfois aux ventes de sa mère). Ses frères majeurs eux travaillaient, peu d'entre eux avaient continué leur scolarité secondaire. Pour elle, sa vie aux EEUU compliquerait sa poursuite d'études puisqu'elle serait « clandestine ».	<u>Secteur informel : vente</u> Aucune information concernant son père. Peu d'informations précises concernant sa mère à part qu'elle était « une débrouillarde » et qu'elle vendait de tout et de rien.
Kevin / Jafeth	<u>Primaire</u> Jafeth admettait avoir eu sa scolarité perturbée depuis le début des menaces jusqu'à l'exil. Il aimait l'école, il savait bien lire.	/ Jafeth voulait devenir médecin ou psychologue « pour pouvoir aider les autres ». Kevin n'en avait que faire de ces questions, il voulait jouer.	<u>Secteur informel : vente</u> <u>Secteur informel : agriculture</u> Peu d'informations précises concernant sa mère à part qu'elle était « une débrouillarde », qu'elle

	Kevin avait à peine commencé le primaire qu'il en était sorti. Il n'avait de toute évidence pas le niveau et avait beaucoup de difficultés à lire.		vendait de tout et de rien et qu'elle travaillait souvent dans les champs
Antonio	<u>Lycée</u> Il a passé son bac à l'école militaire du Honduras.	<u>Secteur public : forces armées</u> Je ne sais quel rang il avait au sein des forces armées du Honduras. Il a été soldat pendant quatre ans.	<u>Secteur privé : Commerçant</u> Ses parents tenaient un petit commerce style épicerie. À la suite de son départ aux EEUU et à l'argent envoyé à sa famille, ses parents et ses frères ont pu racheter plusieurs commerces alimentaires et de réparation automobile.
Saúd	<u>Primaire</u> Il n'a pas fini le collège. Il était le grand frère, son père venait d'être tué, il devait gagner de l'argent pour maintenir sa famille plutôt qu'étudier.	<u>Activités illégales</u> Il a très vite installé une <i>plaza de droga</i> dans son quartier, sorte de plaque tournante locale de drogues. Plusieurs amis se sont faits tuer et il a découvert un temple évangéliste qui l'a aidé à s'extirper de cette activité. <u>Secteur informel : service et vente</u> À la suite de cela, il a ouvert un petit stand de réparation téléphonique et de vente de produits connexes. Il souhaiterait devenir chef cuisinier un jour.	<u>Secteur privé : salarié</u> Son père était cuisinier dans un restaurant <u>Secteur informel : vente</u> Sa mère ne travaillait pas vraiment lorsque son père était en vie. Après sa mort, elle a commencé à vendre de temps en temps des aliments à la sauvette.
Gustavo	<u>Études supérieures</u> Il a eu son baccalauréat technique puis a réalisé une formation technique dans l'agroalimentaire à l'Universidad Tecnológica de Honduras, à San Pedro Sula.	<u>Secteur privé : salarié agroalimentaire</u> Il travaillait dans une des plus grandes usines de transformation de poulet au Honduras où il gagnait près de 850 euros mensuels, ce qui était largement au-dessus du salaire médian hondurien.	<u>Non indiqué</u> Pas d'information concernant sa mère, qui vivait seule avec sa petite sœur. Il m'indique avoir toujours travaillé pour payer sa vie et que ses études ont été financées entre autres par son oncle.
Tomi	<u>Primaire</u>	/	<u>Non indiqué</u>

	<p>Scolarité en primaire perturbée par l'exil.</p> <p>Tomi était curieux et assez à l'aise dans la lecture.</p>		
Miguel	<p><u>Études supérieures</u></p> <p>Miguel a fait une licence en économie appliquée à l'Universidad Centroamericana, à Managua.</p>	<p><u>Secteur public : salarié administratif</u></p> <p>Avant notre rencontre et son départ migratoire, il travaillait dans des bureaux pour un secrétariat de gouvernement. Il indique avoir eu un travail de bureau classique, de 7h à 17h, tous les jours, jusqu'à ce qu'il décide de « tout lâcher. »</p>	<p><u>Secteur ouvrier</u></p> <p>Son père était mineur.</p> <p><u>Secteur informel : vente</u></p> <p>Sa mère vendait des aliments à la sauvette.</p> <p>Tous deux étaient très pauvres. Miguel et son frère sont les premiers à faire des études complètes et supérieures dans la famille : beaucoup de pression et de contrôle social.</p>
Gonzalo	<p><u>Lycée</u></p> <p>Gonzalo a fini son lycée et a passé une espèce de bac professionnel pour devenir menuisier, métier qu'il pratiquait déjà.</p>	<p><u>Secteur privé : artisan salarié</u></p> <p>Il était employé comme menuisier industriel par l'entreprise guatémaltèque <i>Distribuciones Globales</i>.</p> <p><u>Secteur informel : agriculture</u></p> <p>Selon ses besoins économiques, il acceptait parfois des boulots dans « les champs », notamment dans des plantations de café.</p>	<p><u>Secteur informel : agriculture</u></p> <p>Peu d'informations hormis le fait que ses parents « vivaient de la terre ».</p>

Si l'on prend en compte le niveau d'études présenté ici, nous pouvons constater une présence non négligeable de personnes ayant ou bien suivi un enseignement secondaire, parfois jusqu'à l'obtention du baccalauréat ou bien encore ayant réalisé des études supérieures, même courtes. Encore une fois, nous ne prétendons pas à une représentativité statistique quelconque, mais cherchons simplement à « faire parler » le matériau. Comment expliquer ce fait ? Sans aucun doute, ces données relatives à la scolarisation doivent être mises en relation avec l'âge et les contextes de vie des personnes. Les pays concernés, Honduras, Salvador, Guatemala, Nicaragua, sont des pays démographiquement jeunes : près de 45% de la population a moins de 24 ans au Salvador et au Nicaragua. Ce chiffre avoisine les 51% au Honduras (Unesco). Or, il se trouve que dans les données présentées dans le tableau 4, ce sont bien les jeunes qui ont eu le moins accès à une scolarisation secondaire complète et/ou à des études supérieures. À l'exception de Gustavo qui avait moins de 25 ans au moment de notre rencontre et dont le cas peut être isolé étant donné son lien avec son oncle *marero* et le rôle important que celui-ci a eu dans sa vie³⁵; le reste des « jeunes » ont eu leur scolarité pleinement compromise. Saúd a dû quitter le collège pour subvenir aux besoins de sa famille à la suite du décès de son père, décès lié à la violence locale. De même, Tanya et les enfants, Jafeth, Kevin et Tomi, ont dû être déscolarisés car ils ont pris la fuite face aux menaces de mort. Selon les chiffres présentés par l'Unesco, le taux brut de scolarisation en enseignement secondaire³⁶ en 2017 au Honduras était de 52,18%, tandis que celui en études supérieures était de 24,3%. Ces taux pour la même année sont très similaires pour le Guatemala,

³⁵ En effet, Gustavo n'a pas subi la pression d'enrôlement de force et s'est vu financer ses études. Notons néanmoins que la présence de son oncle ne l'a pas imperméabilisé totalement contre la violence : Gustavo a bien dû fuir le Honduras à la suite de menaces de mort d'un gang adverse afin qu'il paye un impôt mensuel d'une somme exorbitante.

³⁶ Le taux brut de scolarisation est défini comme tel : « Nombre d'étudiants scolarisés dans un niveau d'enseignement donné, quel que soit leur âge, exprimé en pourcentage de la population de la tranche d'âge théorique qui correspond à ce niveau d'enseignement. Pour l'enseignement supérieur, la population utilisée est celle des cinq années consécutives commençant par l'âge de graduation du niveau secondaire ». <http://uis.unesco.org/fr/glossary-term/taux-brut-de-scolarisation>

tandis que pour le Salvador ils sont respectivement de 71,5% et de 28,6%. Il n'y a pas de données disponibles concernant le Nicaragua. Ces chiffres expriment ainsi les brèches qui peuvent exister dans la scolarisation au sein même de la région centraméricaine. Cela s'accroît d'autant plus lorsqu'on regarde les chiffres propres au Mexique, nettement supérieurs. Toutefois, par rapport à l'âge des personnes issues du Salvador et du Nicaragua et en considérant l'histoire socio-politique de ces derniers, quelques rapprochements peuvent être réalisés. En effet, les conséquences des processus révolutionnaires ne sont pas anecdotiques. Le désir et l'expérience de la mobilité sociale déjà évoquée plus haut s'exprimaient non seulement par l'engagement armé en tant que tel mais aussi à travers l'investissement scolaire, facilité dans certains cas par les organisations révolutionnaires, et qui allait de la main avec la « volonté d'ascension, de cassure avec le milieu d'origine si celui-ci est ouvrier ou paysan, d'aspiration à un avenir transformé. » (Mercier-Vega, cité par Moallic, 2018, pp- 75-76). C'est ainsi que Don José et Miguel, respectivement fils de paysans et fils d'ouvriers, ont pu accéder pour la première fois dans leur histoire familiale à des études supérieures ; Don José par investissement propre dans la lutte armée, Miguel par bénéfice des acquis révolutionnaires déjà institutionnalisés. Sara quant à elle a également bénéficié d'un accès facilité aux études, malgré son engagement forcé dans la lutte armée. Sans en être à une contradiction près, cette possibilité de poursuite de ses études, jusqu'au bac puis en enseignement supérieur représentait dans l'histoire de Sara un espace non pas de liberté mais tout du moins de desserrement des contrôles familiaux amplement exercés par sa mère et son frère : elle pouvait, par la fréquentation des livres et des salles de cours, rencontrer de nouvelles personnes, s'extraire des obligations familiales, se laisser séduire plus spontanément (communication personnelle, janvier 2017). Néanmoins, comme le soulignerait plus tard Sara lors d'une de nos conversations, quel était l'intérêt de ces diplômes et de ce que cela représentait en termes de réussite sociale à une échelle individuelle et familiale si c'était pour finir comme prostituée et rester autant d'années sous le joug d'un homme violent, qui s'enrichissait grâce à elle et qui la violait ? Malgré l'obtention d'un certain niveau d'éducation, les processus de violence et les instabilités structurelles qui poussent les individus à s'engager dans des dynamiques migratoires transnationales continuent de vulnérabiliser les trajectoires des personnes. Les diplômes ne garantissent pas à eux seuls une

mobilité sociale et une protection réelle contre les fragilités structurelles que traversent les pays de la région mésoaméricaine. En ce sens, nous pouvons constater de quelle manière la violence se fait de plus en plus constitutive des expériences du social.

Enfin, concernant le secteur d'occupation et la place dans le marché du travail, nous pouvons noter une grande prégnance du secteur informel tant chez les individus que chez leurs parents, ce qui alimente et conforte l'idée d'une fragilité territoriale et sociale structurelle. « Le Mexique, ce n'est pas l'Europe. Ici, si tu ne travailles pas, tu ne manges pas »³⁷. C'est ce qui apparaît dans une photographie prise par la photojournaliste étatsunienne résidente au Mexique, Andalusia Knoll Solof, en avril 2020, en pleine pandémie de COVID-19 qui a révélé la centralité du travail informel dans le pays³⁸. En regardant les chiffres des pays d'Amérique Centrale, cette réflexion devient d'autant plus pressante : près de 70% des personnes actives vivent du travail informel au Salvador, ce chiffre variant entre 60 et 65% pour le Honduras et le Guatemala (Nota Técnica, OIT, Septiembre 2021). À cette précarité s'ajoute le fait que les systèmes de couverture santé restent très coûteux et étroitement associés à un contrat de travail en bonne et due forme. S'il est vrai que les études ont représenté pour certains une certaine possibilité d'ascension sociale, dans les faits, celles-ci ne débouchent pas systématiquement sur une amélioration de position au sein du marché du travail : le chômage, le manque de possibilités, la violence ou encore les catastrophes naturelles sont autant d'éléments qui (re)conduisent les individus à adopter des stratégies de subsistance et de diversification des revenus à leur échelle qui se concrétise par une

³⁷ Photographie consultable ici : <https://covidam.institutdesameriques.fr/la-quarantaine-et-les-autres-covid-et-populations-precarisees-au-mexique/>

³⁸ En ce sens, la crise sanitaire a sans aucun doute mis en lumière le poids du secteur informel dans les économies latino-américaines que ce soit au niveau macro ou au niveau des ménages et des structures familiales. Au Mexique, la stratégie face à la crise sanitaire dénotait elle-même cette prégnance : Face à l'impossibilité d'effectuer de véritables mesures de confinement dans un pays où le travail informel fait vivre au jour le jour près de 57% de la population, il fallait alors « aplanir la courbe » d'infection épidémiologique.

hyper-disponibilité aux opportunités, même si celles-ci impliquent le cumul de différents travaux, ou encore la migration. Comme l'indique Delphine Prunier au sujet du Mexique, la signature de l'Accord de Libre Échange nord-américain (TLCAN, de ses sigles en espagnol) a transformé l'occupation de la force de travail locale, généralement rurale, qui a alors dû se réorienter dans d'autres secteurs et cumuler souvent une double présence sur le marché du travail, accélérant les processus de mobilités tant intermunicipales, interdépartementales, interrégionales que transfrontalières (Prunier, 2015). Ce raisonnement peut aisément être relié à ce qui a été dit auparavant, s'inspirant des analyses de Christine J. Wade sur les effets des économies libérales de marché adoptées par les pays mésoaméricains au lendemain des guerres : l'exportation la plus aboutie de la région est en fin de compte celle de la main d'œuvre bon marché (Wade, 2008).

*

Ainsi, nous avons essayé dans cette première partie de brosser un portrait sociologique large, de donner une chair sociale et d'ores et déjà affective à certains acteurs sociaux connus sur le terrain. Nous avons vu que, tout en présentant des contextes de vie géographiques et démographiques disparates, il y avait chez tous une pratique spatiale du social, souvent contrainte, qui se transformait en une ressource à laquelle il fallait s'habituer, qu'il fallait apprendre à utiliser, alimentant notre hypothèse d'une disponibilité à la mobilité déjà présente. Par ailleurs, au regard de la diversité des cadres socialisateurs, de la possibilité de passer de l'un à l'autre et de la multiplicité des formes de les vivre et de les investir, on a pu faire émerger l'idée d'une affirmation et d'une responsabilisation de l'individu, en dépit des multiples pressions sociales subies par celui-ci. Enfin, la situation en termes de scolarisation et de travail des personnes indique quant à elle une vulnérabilité structurelle et la nécessité de déploiement de stratégies de subsistance. Le départ migratoire quant à lui, même s'il est parfois précipité, prend racine dans ces expériences sociales enchevêtrées. Face à la violence constante et face à l'absence de garantie matérielle, la migration semble inévitable dans bien des cas. Toutefois, à l'aune des éléments qui ont émergé dans cette

première partie, il devient nécessaire de faire dialoguer ces deux forces qui semblent entrer en collision : les injonctions qui poussent au départ et les possibles individuels qui y sont investis et fabulés.

2.2 Fuir un contexte de mort, faire de l'argent ou se réinventer dans la distance ?

La chaire sociale qui a été posée au fur et à mesure de ce chapitre se voit ici réactivée et potentialisée dans le départ migratoire. Comment celui-ci se négocie, au regard de la complexité en termes d'expériences et d'instances socialisatrices, de formes de responsabilisation individuelle, d'événements violents et de contextes incertains ? Afin de répondre à ces questions, nous allons reprendre le grand paysage sociologique posé autour de différents acteurs migrants en rentrant dans le détail biographique de chacun. En révisant deux grandes explications aux départs migratoires qui s'imposent aux migrants par leur contexte (fuite de la violence et nécessité de gagner de l'argent), nous tâcherons de nous demander dans quelle mesure ces chemins migratoires peuvent aussi servir un projet d'émancipation individuel dans ces contextes de pression et de contrôle social. En effet, ces deux grandes explications montrent comment les acteurs sociaux sont de facto pris dans des configurations collectives qui s'imposent à eux.

Les observations et les interactions nouées au cours des divers séjours de terrain présentées plus haut ont indéniablement révélé la centralité des situations de violence dans les processus migratoires. D'une part, les formes de violence auxquelles font face les acteurs sociaux qui migrent deviennent de plus en plus diffuses et se ramifient dans les structures de la société. L'expérience

même du social devient alors une expérience quotidienne de la violence, celle-ci traversant tous les champs et institutions sociales, que ce soit la famille, la religion, le travail, etc. De cette centralité, il n'est nullement difficile de penser l'effet presque écrasant qu'à la violence sur le sort des individus.

D'autre part, la question économique est un élément qui peut être retrouvé à tout moment du parcours migratoire. Les acteurs migrants s'endettent, troquent, travaillent, envoient de l'argent, achètent, payent, pratiquent l'échange marchand, le don, l'entre-aide et cela de façons certes diverses mais continues. À ce titre, un important mouvement des sociologies économiques contemporaines convient ici d'être mentionné car il illustre cette activité relationnelle qui est au cœur des pratiques économiques. Comme le démontrent quelques publications d'auteurs par ailleurs divergents (Granovetter, 2017 ; Callon, 2017 ; Bourdieu, 2017), dont une intelligente présentation a été menée par Philippe Steiner, les sociologies économiques actuelles, en reconnaissant que la vie économique est avant tout une vie relationnelle supposant des relations entre des individus et des groupes d'acteurs, tendent à mettre l'accent sur une « sociologie relationnelle », c'est-à-dire « une sociologie qui place la relation au cœur de son propos » (Steiner, 2018).

Ainsi, il sera question d'explorer ces différentes explications au départ de façon séparée et en suivant le détail biographique des personnes interrogées pour voir ce qui en ressort et voir in fine comment elles peuvent, en dépit de tout, aboutir à des processus d'individuation et de renouveau biographique. Pour cela, nous replacerons des comportements qui de prime à bord semblent évidents (sauver sa peau, faire de l'argent) dans un spectre plus large de pratiques sociales mais également de pratiques affectives. Si partir répond, dans ces contextes d'ultra violence, à un impératif de vie, cela ouvre aussi une négociation avec soi qui n'est pas anodine et qui emmène les individus à élaborer un sens réflexif aux épreuves de vie auxquelles ils sont confrontés.

La violence devenue origine et fil rouge, tant dans l'expérience sociale, quotidienne, dans les pays d'origine, que pour l'expérience migratoire en soi (mais, les deux peuvent-elles vraiment être pensées l'une sans l'autre ?) pose néanmoins un certain nombre de problèmes méthodologiques et épistémologiques. Mes observations et les interactions nouées au cours de mes divers séjours de terrain ici présentées autour de quatre cas concrets, Jafeth et son frère, Don José, Sara et Tanya, ont indéniablement révélé la centralité des situations de violences dans les processus migratoires. De cette centralité, il n'est nullement difficile de penser l'effet presque écrasant qu'à la violence sur le sort des individus, ne leur laissant pas la possibilité de se penser et les sommant à réagir et à chercher les moyens de partir dès lors que la situation deviendrait insoutenable.

2.2.1 Sauver sa peau dans un contexte de violences multiples.

Don José et Sara, de la violence d'État...

Dans son poème « OEA », en référence à l'Organisation des États Américains dont tous les pays mésoaméricains sont signataires, le salvadorien Roque Dalton écrivait dans les années 1970 : « Le Président des États-Unis est plus Président de mon pays que le Président de mon pays ». C'est également dans ces termes que Don José me décrivait son pays, « une marionnette pour les États-Unis ». Ce Salvadorien âgé à l'époque de notre rencontre d'une cinquantaine d'années (à vrai dire, il n'a jamais voulu me communiquer son âge) avait participé aux deux premières années de

la guerre civile, aux côtés du FMLN. Un choix qu'il présentait comme « une nécessité vitale » mais aussi comme « une aventure » (communication personnelle, janvier 2017). Don José avait ses mains et son visage tannés, décorés d'une infinité de petites rides qui s'agitaient harmonieusement lorsqu'il parlait de sa vie. Il avait un phrasé lent, mais décidé :

Dans les années 1980, tout a commencé. Moi j'étais là. Mais les confrontations étaient isolées. À partir de là, tout a augmenté, et est apparue l'union entre tous les paysans. Ils ont laissé leur maison et se sont unis à l'insurrection. On parle de quelque chose d'imposant ! Imposant. Ils ont tous laissé leur maison. Moi j'ai laissé la mienne. Nous croyions qu'un changement était juste, était possible. Et ils commençaient comme ça, tout simplement... en prenant les munitions, le fusil, le chapeau, et c'est parti ! Ça c'était en 1981. En 1982 il y avait déjà une guerre, une grande tuerie... Une tuerie dans la cathédrale de San Salvador. Il y avait un affrontement contre le gouvernement. Et ils les ont tous attrapés comme ça. Ma *pava* (ma compagne de guerre), mes amis. Tout le groupe de personnes. Et l'armée les a attrapés, tellement entraînée, prête à tuer, et bang, bang, bang. (...) Sur les murs... Ils partaient comme ça... Et celui qui tombait, il tombait sur les autres.

Don José, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

De ce contexte de guerre civile, il est passé à un contexte migratoire. C'était en 1983, deux ans après le début de la guerre civile. Don José craignait pour sa vie. Après avoir vu ses compagnons de lutte tomber, il craignait de se faire tuer à son tour. Le Salvador était en feu et dans sa ville, San Isidro, se déroulaient chaque jour des combats sanglants qui opposaient les guérilleros du FMLN et l'armée salvadorienne. Soutenu par sa mère, il prit la fuite d'un contexte qui ne lui offrait plus que la mort comme perspective d'avenir. Ce n'était, certes, pas la première fois dans l'histoire du pays qu'il y avait une fuite migratoire, le Salvador étant un pays exportateur de main d'œuvre et de mobilité pendulaire depuis au moins le XIX^e siècle avec notamment la construction du canal de Panama ou encore l'expansion de l'industrie minière dans la région. Toutefois, le processus révolutionnaire et l'engagement intime et corporel que celui-ci impliquait avait donné refuge au

désir, secrètement caressé par la génération de Don José, d'une adéquation entre son lieu de naissance et le déroulé du reste de sa vie ; le rêve d'une existence plus harmonieuse qui viendrait s'extirper de la figure de « l'éternel sans-papier » (*eternos indocumentados*) dont parlait le poète salvadorien Roque Dalton en début du XX^e siècle.

Dans son histoire personnelle, c'est pourtant la guerre qui a rattrapé Don José en le poussant au départ migratoire. Il est à son tour devenu un migrant, un éternel sans-papier. Avec d'autres camarades, il prit un autobus pour San Salvador. De là, il réussit à réserver un vol direct pour la ville de Mexico. Avec un visa touristique³⁹, insistera-t-il pendant notre conversation. À ce moment-là, nous nous trouvions dans un refuge pour migrants au sud du Mexique, bien loin de la ville de Mexico. Ses histoires de guerres civiles détonnaient dans ce lieu où les jeunes migrants semblaient porter une histoire bien différente. Don José était un peu le doyen. Il lui paraissait alors important de souligner ce fait à mes yeux : il avait voyagé en avion, légalement. C'était en 1983. Beaucoup d'anciens combattants avaient emprunté la même issue que lui. Trouver de l'aide, quelqu'un qui puisse le faire passer ou qui puisse lui prêter de l'argent, n'était donc pas difficile. Il évoquait son souvenir encore ému de découvrir, depuis le hublot de son siège, une ville immense, étendue à perte de vue et entourée d'une chaîne montagneuse. Il n'était resté qu'une seule nuit à Mexico (communication personnelle, janvier 2017). Le lendemain, il reprit la route, cette fois-ci par autobus, jusqu'à arriver à San Luis Potosi où il rencontra un premier contact que lui avaient transmis des compagnons de lutte déjà installés au Texas. Ce contact le fit voyager clandestinement

³⁹ Au moment de son voyage, le Mexique n'avait pas une politique migratoire ni une politique d'asile qui permettait aux centraméricains fuyant leur contexte de guerre d'avoir une protection. Néanmoins, beaucoup de personnes sur le départ voyageaient en tant que touristes au Mexique pour après rejoindre clandestinement les États-Unis. Cette pratique se fit jusqu'au milieu des années 80, quand le Mexique renforça ses critères pour obtenir un visa touristique.

jusqu'à Monterrey, par train, puis à pied à travers la zone désertique qui sépare le Mexique des États-Unis.

L'aventure de Don José continua en territoire *yankee* pendant dix ans, jusqu'à son expatriation par les autorités étatsuniennes en 1993, un an après la fin de la guerre. Sara était originaire de la même région où Don José allait souvent travailler, dans le département de San Miguel. Ils avaient sensiblement le même âge. Lorsque Sara et Don José se sont rencontrés des décennies plus tard dans un centre pour migrants au Mexique, elle se laissait aller à la rêverie en imaginant que tous deux s'étaient déjà croisés un jour sans le savoir. Mais leur romance prît fin lorsque Sara se détourna de lui : les hommes n'apportaient que des problèmes et des problèmes, elle en avait suffisamment eu dans sa vie. Elle était âgée de 23 ans lorsqu'elle avait quitté sa ville natale, San Miguel. C'était en 1991, un an avant la fin de la guerre civile à laquelle elle avait participé dès ses 10 ans, enrôlée de force par le FMLN. Sa mission était d'orchestrer les vols d'armes, repérer les lieux de stockage, analyser les rues et donner le feu vert. Parallèlement à cette activité clandestine, elle avait pour habitude d'aller nettoyer trois ou quatre maisons plusieurs fois par semaine, sous ordre de sa mère, une femme stricte et colérique, et ce dès ses sept ans. C'est à partir du retour des États-Unis qu'un de ses cousins, Danilo, qu'elle avait vraiment considéré la possibilité tangible de partir à son tour, une issue à laquelle elle avait déjà songé et qui lui « *pendait au nez depuis toujours* ». Sara était fatiguée du climat mortifère de la guérilla qu'elle décrivait comme :

Une bande de voleurs (...) [Des menteurs] qui disent se battre pour le peuple. Ils prennent ce qu'ils considèrent leur appartenir et le gardent pour eux-mêmes (agarran lo de ellos para ellos).

Et les gens se retrouvent sans pieds, sans mains, sans yeux, et ils deviennent fous.

Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Pour sa part, même si elle avait réussi à conserver ses pieds, ses mains et ses yeux, elle avait néanmoins reçu deux impacts de balle dans le thorax, auxquels elle avait survécu,

« miraculeusement » selon ses dires (communication personnelle, janvier 2017). Si ce contexte de violence civile l'avait prise au piège, elle avait également été témoin de la transformation de cette violence vers une forme plus diffuse, moins liée à l'action de l'État, avec l'arrivée au Salvador d'une bande de migrants centraméricains arrivés très jeunes à Los Angeles, et qui avaient intégrés des activités de banditisme, s'inspirant du fonctionnement des gangs afro-américains locaux. Cette expulsion, rendue possible par les politiques migratoires étatsuniennes des années 1980, permit l'implantation et l'explosion des gangs actuels (*pandillas*) dans tous les pays du triangle nord de l'Amérique Centrale (Martínez D'Aubuisson, 2015). Sara se trouvait ainsi doublement en situation de violence : elle était prise dans un réseau de guérilla où sa vie était en jeu, mais promut par son frère qui essayait de gagner de l'argent à travers elle, elle était également devenue la convoitise de jeunes *pandilleros*. Refuser des relations avec eux revenait à se condamner une deuxième fois. Elle savait que la mort à coup de pistolet ou de couteau l'attendait, tôt ou tard, et que cette fois-ci elle pouvait venir de deux bords différents :

[Mon frère] c'est un autre porc violeur (*marrano violador*). Il m'a vendu aux hommes. Il m'a vendu à des membres de gangs (*pandilleros*). C'est bien pour ça que je me suis enfuie. Quand tu quittes le Salvador en t'enfuyant, ce n'est pas parce que la vierge pure est sortie pour te donner de l'eau et du lait, mais parce qu'on t'a enfoncé des bûches en bois là où on ne devrait pas, et qu'on t'a brûlé les pieds avec du bois vert (*le han metido leña hasta por dónde no y le han quemado las patas con leña verde*) (bref silence). C'est comme ça que mon frère me traitait. Il me traitait mal, il m'a vendue et violée. (...) La situation est que... ils vous envoient un petit bout de papier, qui dit : « Tu me dois telle quantité », « Tu vas me payer pour vivre et pour ça ». Ou encore « Je te veux. Tu dois être ma copine ». Ils vous extorquent de l'argent. (*te mandan papelito, va. "Me debes tanto" "Me vas a pagar por vivir y por esto". O "quiero contigo. Tenés que ser mi mujer. Le caen extorsiones.*) C'est pour cela que les gens partent, parce qu'ils sont victimes de chantage, ils sont violés ou battus avec des couteaux, avec des balles, avec des pierres jusqu'à les faire éclater (*las chantajeon, las violan o les pegan cuchillazos, balazos, golpizas con piedras y las revientan todas*). Alors qui veut réellement être là où on te viole, on te maltraite, on te bat ? Répondez-moi (bref silence). C'est ce que les

gens fuient (*de eso sale la gente huyendo*). Que le FMLN organise des événements, que les *pandillas* organisent des événements, que les guérillas organisent des événements. C'est de ça dont les gens fuient. »

Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Après avoir négocié un prêt de 500\$ USD auprès de son cousin Danilo, elle décida de partir. Cette décision lui avait paru évidente, elle n'avait pas eu besoin de la discuter avec qui que ce soit. Sara se souvenait qu'il n'y avait alors pas un seul centraméricain n'ayant un parent ou un proche parti « *au Nord* ». Autant dire que, pour elle comme pour bien d'autres, il n'était nullement difficile de se constituer un imaginaire sur ce pays lointain. Mais cela ne voulait pas dire qu'on pensait forcément partir, loin de là. Partir aux États-Unis était alors une possibilité qu'elle a su saisir. Elle y a vu une opportunité s'ouvrir devant elle ; opportunité qui, à ses yeux, lui annonçait « la terre promise, la plus belle chose qu'[elle verrait] dans sa vie (...) un endroit où [elle pourrait] enfin [se] reposer et être libre » illustrant par-là la puissance de l'imaginaire religieux dans lequel son projet migratoire avait déjà pris racine sans en être toujours bien consciente (Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017).

Elle avait traversé la frontière sud Mexique-Guatemala sous une fausse identité, se présentant comme résidente mexicaine. Cette fausse résidence, Danilo avait réussi à l'obtenir en moins d'une semaine grâce à l'un des contacts qu'il avait noué lors de son premier voyage clandestin. Jusqu'à la ville de Mexico, le voyage se fit en taxi. Puis en bus, jusqu'à la ville de Monclova, près de la frontière nord entre le Mexique et les États-Unis. La route avait été préalablement tracée de façon que Sara n'ait pas à prendre de décisions pendant le trajet. Cela avait été possible par la connaissance que Danilo avait réussi à tirer de ses premiers voyages, mais aussi grâce à la stabilité du contexte et de ses contacts. À Monclova, la femme de Danilo qui avait réussi à obtenir la résidence étatsunienne était venue la chercher en voiture puis l'avait fait passer clandestinement

par Piedras Negras jusqu'à Houston. En tout, ce trajet aura duré deux semaines. Un trajet et une temporalité qui seraient impensables aujourd'hui. « C'était une autre époque », disait Sara (communication personnelle, janvier 2017).

Un an après le départ de Sara vers les États-Unis, les Accords de Paix de Chapultepec étaient signés entre le gouvernement salvadorien et le FMLN, dans la ville de Mexico, mettant ainsi fin à douze ans de guerre civile. Toutefois, si le reste des autres pays d'Amérique centrale ne sont pas retombés dans des situations de guerres civiles ou de dictatures, et en dépit des lois d'amnistie qui ont été appliquées, ils n'ont cessé de s'inscrire dans un contexte d'impunité et d'une violence généralisée devenu caractéristique de la région (Cruz, 2011).

Tanya, à la violence civile

Si la continuité de la violence n'est plus fruit d'une opposition politique entre deux camps identifiables, ses ressorts sont devenus plus complexes et ses origines multiples. Comme me le commentait Tanya, jeune hondurienne dont l'expérience migratoire était bien plus récente que celle de Don José et de Sara, les honduriens et par extension, selon elle, les centraméricains étaient presque « naturellement violents », comme s'« ils (avaient) ça dans le sang » (communication personnelle, janvier 2017). Ses grands-parents avaient connu la présence militaire étatsunienne constante, époque rarement mentionnée entre eux. Sa mère au cours de sa jeunesse avait été témoin de l'arrivée et de l'implantation durable des gangs et de la terreur qu'ils semaient. Deux générations qui avaient dès lors vécu dans une culture de la violence extrême. Qu'elle soit perpétrée par la figure de l'État ou par la figure de gangs, celle-ci était désormais normalisée et l'on en avait un rapport quotidien.

Tanya était issue d'une fratrie d'une dizaine de personnes. Elle ne savait plus exactement, composée de frères et sœurs, demi-frères et demi-sœurs, les enfants respectifs de chacun, cousins proches et enfants adoptés. Cette petite communauté, comportant des garçons et des filles âgés entre 4 et 26 ans, était à la charge de la mère et du frère de cette-dernière. Tanya avait 23 ans à l'époque. C'était la première fois qu'elle sortait de son pays. Pourtant, ce n'était pas sa première expérience migratoire. Toute sa famille se trouvait prise dans un cycle de migration forcée interne intramunicipal, intermunicipal et interdépartemental depuis quatre ans (soit depuis 2013, et ce jusqu'en 2017, année de leur départ vers le Mexique). Ces déplacements internes dérivait de plusieurs tentatives d'enrôlement de force des frères de Tanya à la *pandilla* « barrio 18 » qui contrôlait alors le quartier dans lequel elle et sa famille vivaient, vers La Ceiba, sur la côte caraïbe. Les frères en question avaient souhaité s'inscrire dans une carrière militaire. Les *pandilleros* les avaient sommés à désister de ce projet et à les rejoindre. Ils avaient refusé, et alors leur situation avait connu une dégradation considérable :

Près de deux ans après être partis dans un autre secteur, en cachette, à quatre heures de là où nous vivions, nous sommes rentrés à la maison parce que nous avons réalisé que le chef du gang avait été arrêté. Nous étions tranquilles pendant un moment, nous pouvions rentrer à la maison, mes frères et sœurs aussi. Mais en 2017, la menace est revenue à nouveau. C'était très, très dur. Et à nouveau... qu'ils allaient nous brûler, que nous devions sortir de là... Il était 7 heures du matin et nous devions évacuer les lieux avant 6 heures du soir. Nous pouvions emporter des choses avec nous, mais nous ne pouvions plus être là parce que si nous étions là, ce serait la mort pour tout le monde (*sería la muerte para todos*). Nous avons déposé une plainte. Mais ils l'ont découvert et nous ont suivis jusqu'à l'endroit où nous étions partis. Nous avons passé presque un mois à louer un autre endroit dans la région de Santa Ana. Un autre département du pays. Et ils ont réalisé que nous étions là, et ils nous ont envoyé des menaces. (...) Finalement, ma mère a décidé de venir ici [au Mexique]. A cause des menaces, et parce qu'elle n'avait plus d'argent (*se le había acabado el dinero de ella*). Ma mère ne pouvait plus payer le loyer. Elle a ensuite reçu de l'argent des États-Unis, mais elle n'en voulait plus. On

avait une maison et tout, j'avais ma chambre, mais à cause des gangs, on ne pouvait pas y vivre. (...) Nous sommes partis, groupe par groupe. Ma mère faisait des allers-retours pour récupérer l'autre groupe, et nous nous sommes tous attendus ici à Tapachula.

Tanya, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Entre 2014 et 2015, année où Tanya et sa famille revenaient chez eux après deux ans d'exil interne, on comptabilisait au Honduras 60 mortes violentes pour chaque cent mille habitants. Au Salvador, le chiffre augmentait, atteignant 90 morts violentes, tandis qu'au Guatemala il n'oscillait « que » autour de 30 mortes violentes par cent mille habitants. Aujourd'hui encore, cette région connue sous le nom de « Triangle Nord d'Amérique Centrale », composée du Honduras, du Guatemala et du Salvador, représente une des régions les plus violentes au monde, sans pour autant être dans un contexte de guerre politique (Rapport UNODC 2016), la convertissant en ce que beaucoup d'hommes politiques et de journalistes appelleraient par la suite « le réservoir de migrations forcés de l'Amérique du Nord » (communication personnelle, janvier 2017, décembre 2017). Cette transformation de la violence de guerre vers des formes beaucoup plus diffuses et complexes est observable dans huit activités : « trafic de drogues, taux d'homicides, gangs juvéniles, violence intrafamiliale, trafic d'armes, kidnappings, blanchiment d'argent et corruption » (Paris Pombo, 2017). L'explosion de la violence s'accompagne alors d'une banalisation de celle-ci et par une importante intégration aux relations intrafamiliales, donnant lieu à une continuité entre la violence dans la rue et la violence dans le foyer. C'est le cas de Sara, par exemple, violée à plusieurs reprises par son frère qui s'inscrivait déjà dans un éthos de *pandillero*, désireux d'intégrer une des organisations criminelles présente dans sa ville.

La peur, motivée par les contextes de violence et par les risques de mort, semble avoir été le facteur décisif pour Jafeth et Kevin, pour Don José, Sara et Tanya, et pour d'autres centraméricains qui quittent leur ville ou leur pays et rentrent dans un processus migratoire, forcés de quitter leurs

espaces de vie respectifs faute de pouvoir y trouver des possibilités de vie soutenables face à des situations insupportables. Sans pouvoir bénéficier d'un véritable système juridique de protection, ces populations déplacées de force, subissant une injonction à la mobilité, se retrouvent à bien des égards obligées de migrer à travers des réseaux et des routes clandestines, exposant leur intégrité physique et émotionnelle et condamnant leur processus migratoire à des formes de violences renouvelées. La violence semblerait donc être non seulement à l'origine des flux migratoires, que ceux-ci se placent dans une approche historique comme avec Don José ou dans un contexte plus récent comme avec Tanya, mais semblerait également accompagner les personnes tout du long de leur processus migratoires et de leur transit.

Réflexivité et biographisation en dépit du caractère forcé des départs

Dans des configurations diverses, les personnes présentées ici, Jafeth, Kevin, Don José, Sara, Tanya, ont tous cinq arpenté les chemins de l'exil fuyant un contexte de violence et cherchant à préserver leur vie. Or, cet acte de préservation ne peut se faire sans un exercice de pensée qui place le sujet, en tant qu'acteur social empirique et en tant qu'acteur subjectif de chair et d'os, dans une projection future qui fait appel à ses propres désirs de vie. Autrement dit, nul départ, aussi forcé soit-il, ne peut se faire sans un réajustement biographique, sans « (la recherche et) l'obligation personnelle de donner une habitabilité au monde » (De Gourcy, 2013). Un départ migratoire, aussi impromptu et soudain puisse-t-il paraître au moment de se concrétiser, vient en fin de compte puiser dans tout un réservoir à images déjà existant et implique un réajustement nécessaire face aux réalités affrontées dans le but de maintenir une certaine cohérence existentielle, ouvrant par-là la porte à un processus de biographisation.

Le jour de son départ, Tanya, pourtant prise dans une configuration collective qui l'obligeait à suivre sa famille, n'avait pas manqué de glisser dans ses affaires son journal intime, habitude d'écriture et de recueillement personnel qu'elle avait prise pour se « reconnecter avec elle-même » en réaction à la présence constante d'autres personnes, frères, sœurs, cousins, dans son lieu de vie (communication personnelle, janvier 2017). La continuité de cet exercice d'écriture pendant le transit migratoire, dans des hôtels, dans des refuges pour migrants, dans des parcs publics, lui permettait de décompter son ressenti personnel, singulier, face à une expérience collective. Cela devenait une manière de ne pas oublier ses propres désirs et de conserver une trace écrite de son intimité. La place accordée à la peur liée aux conditions irrégulières de transit était moindre par rapport aux espoirs et aux projections qu'elle y alignait. Au fil des pages, elle se racontait à elle-même des histoires : un jour elle serait aux États-Unis, en train de se préparer pour aller à l'université ou encore revenant d'un job où elle aurait été bien payée, ce qui lui aurait permis de s'émanciper de sa famille et de se payer un loyer propre (communication personnelle, janvier 2017). En bref, elle y dévoilait le rapport individuel qu'elle entretenait à l'égard de la migration et des possibles dont cette-dernière était investie (De Gourcy, Ibid.), des possibles qui la conduisaient vers une autonomisation de ses liens familiaux et d'une affirmation individuelle. En suivant cette lecture, la tenue d'un journal découlerait ainsi de l'existence préalable et du maintien d'une « économie de soi » (Kunz Westerhoff, 2005), économie qui, loin d'être diluée par l'expérience migratoire, trouve d'autres formes, d'autres espaces pour permettre le réajustement biographique que cette expérience entraîne. Ces opérations de « biographisation », terme entendu dans son sens premier comme processus d'écriture de vie par lequel les individus « donnent forme et sens à leur existence et inscrivent leur expérience dans l'espace social » (Delory-Momberger, 2019), n'étaient pas exempts des récits de Don José et de Sara.

Don José, plus que par des actes concrets – celui de l’écriture physique comme c’est le cas de Tanya - avait une façon de se positionner dans son récit qui laissait entrevoir la réflexivité qui le traversait. De son départ du Salvador, il évoquait non pas le projet révolutionnaire auquel il avait pris part, mais plutôt son désir et son « inquiétude » pour découvrir de nouvelles contrées, d’élargir son horizon social et géographique (communication personnelle, janvier 2017). Finalement, l’invitation au départ avait toujours été là. Dans son souvenir, lors de sa première et unique nuit à Mexico, il s’était saoulé en mémoire de ses compagnons et comme façon de célébrer la victoire de la vie sur la mort. Car Don José insistera pendant tout le temps de notre conversation, en ouvrant grand ses yeux et en affichant un large sourire, qu’il n’a jamais voulu mourir. Tel était l’objectif, « passer entre les balles » (communication personnelle, janvier 2017), et s’engager dans un processus migratoire revenait finalement à faire le même pari qu’il avait fait en s’investissant dans la lutte révolutionnaire : miser sur sa propre vie, croire en un meilleur avenir, rêver d’accomplissements personnels et d’aventure. De son côté, Sara n’était pas en marge tant son récit était peuplé de fabulations, de réflexions sur sa vie, sur son devenir, sur ses propres désirs, même si elle les savait pour la plupart impossibles. Sa façon de parler d’elle-même était surtout prise dans une pratique constante de mise à distance et d’autodérision, en particulier lorsque le thème des abus sexuels étaient abordés. C’est ainsi, par exemple, qu’elle parlait d’un viol qu’elle avait subi :

Il était en train de... (elle même avec ses mains un coït, en faisant des onomatopées avec la bouche et en postillonnant partout). Il me fourrait la moule (*aporreando el maicillo*), il me faisait du sexe. (Elle remarque ma tête d’incompréhension). Fourrer la moule ? (Bom, bom bom bom. Onomatopées visant à imiter le coït. Elle explose de rire). Tu n’es pas censée être française et connaître toutes ces choses-là ? Tous les vices du monde. Tu ne connais pas ? (Onomatopées à nouveau, elle rigole très fort). Il faisait des cochonneries avec moi le malheureux. Mais je ne voulais pas moi. Il avait une grande démangeaison au niveau des boules cet homme-là. Une grande infection, que Dieu le protège. Une peste de « nègre » il avait. (*Estaba haciendo cochinas conmigo el gallandón. Pero no quería yo. Tenía una gran picazón en las bolas ese hombre. Una gran infección, que Dios guarde. Una peste de negro*

tenía) (...) Il m'a éclaté (*me reventó*) (Plof. Bruit avec sa bouche pour imiter un éclatement)
(...) Mes yeux sont sortis de leur orbite, comme une mouche. (Nous rigolons toutes les deux, je rigole malgré moi). C'était un homme monté comme un cheval (*un hombre hermosamente caballo*).

Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Pour Sara, son départ migratoire émanait non seulement d'une nécessité de fuir un contexte de violence, mais aussi et surtout d'un désir de vivre hors de toute violence, quelle que soit la forme de celle-ci. Cela peut sembler moindre, mais faire cette distinction permet de laisser apparaître les « champs des possibles » individuels investis dans la migration.

Dans l'énonciation tant par la communauté scientifique que civile au Mexique, la fuite de son pays afin de préserver sa vie est une des raisons principales de la migration, un des discours majoritaires sur l'origine des migrations et des départs migratoires. Sans renier ce fait, il convient toutefois de souligner la façon dont l'attention par trop portée aux contextes de violence opère une espèce de réification des processus migratoires faisant ainsi disparaître une « analyse des processus sociaux dynamiques à partir des vivants, ou des morts auxquels les vivants prêtent certaines formes de vie » (Lestage, 2019). Encerclés par des formes de violences multiples, les acteurs dont les récits ont été présentés jusqu'à maintenant ont toutefois su saisir les opportunités de départ, parfois in extremis ; et ce fait interroge. De la sorte, une analyse exclusivement centrée sur la violence en tant que telle et sur le caractère forcé des migrations rendrait opaque non seulement la multiplicité des facteurs de mobilités qui poussent les acteurs migrants mais aussi, et surtout, l'apparente disponibilité que ceux-ci semblent avoir pour la mobilité géographique ainsi que les imaginaires et les champs des possibles individuels et relationnels dont celle-ci est investie. De même, s'il est bien vrai que certains contextes laissent peu d'options et entraînent un départ forcé et provoquent une rupture avec « les routines de l'existence » (Sacriste, 2019), nous avons observé néanmoins des pratiques réflexives qui poussent les acteurs migrants à constituer un récit sur soi, dans lequel

l'interaction ethnographique même est prise. Cela est le cas pour la fuite de la violence. Cela est également pour les motivations économiques que nous allons désormais aborder.

2.2.2 Money, plata, pisto, duro, lana.

Une autre explication sur les départs migratoires, amplement employée tant par les chercheurs, la société civile, que par les migrants eux-mêmes, est celui du départ pour des raisons économiques. À la suite de nombreux débats théoriques amenés depuis les années 1980 dans les communautés scientifiques, la pluralité des facteurs qui poussent au départ migratoire et la nécessité de décloisonner les catégories de migrants sont des éléments désormais largement répandus, notamment face à un discours politique qui tend à présenter ces catégories de façon différenciée (migrants forcés/réfugiés contre migrants volontaires/migrants économiques). On parle alors de migrations mixtes ou de facteurs migratoires mixtes qui permettent de penser conjointement la multiplicité des raisons de départs. Toutefois, la prégnance de l'argument économique et la facilité avec laquelle les personnes migrantes rencontrées ont mobilisé ce dernier pousse à prendre en considération la question de l'argent de façon isolée et voir ce qui se joue derrière cette-dernière. Aussi, nous faudrait-il explorer cette nouvelle piste, celle d'individus qui, en théorie, partiraient essentiellement pour des raisons économiques.

Charly, « Si j'étais tout seul, ça irait »

Sur le terrain, avant même d'être en situation d'entretien, la présence quotidienne de la question de l'argent, et de façon inévitable, de la question du travail, ont été évidentes, bien que cette présence ait pris des formes diverses. L'argent était donc un fil conducteur mobilisable en tout moment et en toute situation. L'aborder permettait ainsi de prendre conscience des multiples

formes d'organisation et d'interaction des acteurs migrants tout au long de la route migratoire et des espaces d'attente. La question de l'argent galvanisait aussi les interactions que je pouvais avoir avec certains migrants, où les conversations et les relations se clôturaient aisément par une demande d'argent exprimée de façon ouverte. Toutefois, une des expériences les plus marquantes reliée à la question de l'argent a été d'assister à des épisodes de *charoleo*. Bien plus que « faire la manche » il s'agissait à travers du *charoleo* de demander de l'argent, de façon individuelle mais aussi de façon plus collective, à travers toute une performativité de soi. Un bon *charoleo* reposait alors sur sa capacité de mise en scène : attendrir, créer de l'empathie, faire rire l'autre. Comme me l'expliquait Charly qui m'avait invité un jour à le suivre lui et son groupe d'amis lors d'une sortie pour *charolear*, cette pratique représentait ce qui se dessinait comme une des motivations majeures à la migration : l'argent. Ce-dernier, dans le récit de Charly, était non seulement une ressource essentielle pour s'assurer une mobilité géographique mais aussi un objectif en soi, qu'on se devait d'atteindre au terme de son expérience migratoire : « Nous ne sommes pas partis pour nous promener, mais pour gagner de la thune (...) et nous voulons des dollars, nous voulons de la *money* » (communication personnelle, janvier 2017).

Charly et moi avons le même âge et nous étions tous les deux « blancs » (*güeros*), chose qui ne manquait pas de faire jaser les personnes autour de nous dans un contexte où la population avoisinante, migrante ou non, était plutôt d'apparence métisse. Il s'amusait à dire que dans une autre vie il aurait pu être mon frère jumeau, soulignant ainsi le hasard de la distribution des déterminants sociaux à la naissance. En plus de blanche, j'étais née française et mexicaine, et donc doublement privilégiée par rapport à lui, qui n'était né « que » salvadorien. Mais il se serait fallu de peu pour que lui aussi puisse être du côté de ceux qui, selon lui, remportent les rapports de force interindividuels : bébé, il avait failli être adopté par une femme étatsunienne qui ne pouvait avoir d'enfant, mais sa mère biologique avait changé d'avis à la dernière minute (communication

personnelle, janvier 2017). Cette histoire il ne l'aurait appris que bien plus tard, et constituerait selon ses dires le nœud de son existence, le moment charnière où tout aurait pu basculer mais où tout est retombé au même endroit. Au lieu d'être, comme il s'imaginait être la réalité de ce pays, un jeune homme étatsunien de 24 ans sortant de l'université, il n'était qu'« un simple salvadorien parmi tant d'autres », qui jour après jour devait user de son ingéniosité pour s'en sortir (communication personnelle, janvier 2017) .

Il considérait néanmoins s'être débrouillé de façon convenable, au regard de la situation de précarité, instabilité et violence qui l'avait vu grandir. Grâce à des amis, il avait suivi une formation d'arbitre de football. Cette profession lui permettait de s'assurer une rentrée de revenus stable. Il gagnait 50 dollars par match. Mais le problème était qu'il n'y avait qu'un seul match de football par semaine, le dimanche. Le reste du temps, il travaillait dans les champs : il coupait du maïs, il s'occupait des récoltes de café, cela dépendait de la saison. Cette activité agricole lui rapportait 5 dollars par jour. Il n'avait donc pas de jours libres. En faisant les comptes, Charly estimait gagner par mois entre 250 et 300 dollars, ce qui correspond au revenu moyen par habitant au Salvador. De cet argent, la moitié était consacrée à l'entretien de sa famille, composée de sa mère qui « a eu le rôle de père et de mère et qui (les) a élevés comme elle pouvait en vendant des aliments dans la rue » et de ses cinq demi-frères (communication personnelle, janvier 2017). Lui était le plus âgé de la fratrie. En restant optimiste, Charly gagnait 300 dollars par mois, ce à quoi il fallait soustraire 150 dollars permettant de faire subsister la famille : payer une partie du loyer, payer les aliments nécessaires ainsi qu'une partie des frais de scolarité des plus jeunes. De ces 150 dollars restants, il estimait en dépenser entre 80 et 100, pour ses propres frais, ses déplacements, et pour s'acheter le matériel nécessaire à l'exercice de son travail d'arbitre.

Comme me le faisait remarquer Charly : « Si j'étais tout seul, ça irait, je pourrais me maintenir. Mais je dois tout payer, aider mes frères, ma mère, je ne peux pas la laisser. Et je n'ai pas d'enfants, encore heureux » (communication personnelle, janvier 2017). S'il y avait des frais imprévus, à la suite d'un problème de santé ou à la suite du kidnapping d'un membre de la famille (son plus petit frère avait été enlevé l'été avant notre rencontre. Ils avaient dû payer une forte rançon) ils faisaient appel à un oncle lointain installé depuis une quinzaine d'années en Virginie, aux États-Unis, qui faisait alors un envoi de fond suffisant pour couvrir les dépenses inattendues. Le reste de son argent, Charly l'économisait pour pouvoir, un jour, acheter un terrain et construire une maison où toute sa famille pourrait vivre sans plus jamais être exposée aux aléas de la vie et sans être inquiétée d'être chassée à cause d'un loyer impayé. Sa capacité d'économie oscillait entre les 600 et les 840 dollars annuels. Or, Charly le savait bien, à tel point qu'il me l'avait exposé d'une façon extrêmement claire, à l'aube de l'année 2017, année où s'était déroulée notre conversation, un terrain au Salvador coûtait aux alentours de 4500 dollars. C'était le prix le plus bas. Pour arriver à cette somme, il fallait théoriquement entre 5 ans et demi et 7 ans et demi de travail continu, sans jour de repos, et en supposant que les salaires des travailleurs agricoles ne seraient pas affectés par une quelconque dévaluation de produits tels que le café, élément qui pourtant a un effet crucial dans les départs migratoires (Aragon, 2014). N'exerçant comme arbitre que depuis ses 21 ans, il lui fallait encore attendre de longues années avant de récolter la somme espérée.

Charly y avait pourtant cru, refusant de se laisser séduire par l'appel de la migration en dépit de toute la pression exercée par ses amis qui, faute de pouvoir quitter le pays se maintenaient au fait de la musique et des formes de s'habiller à la mode de « là-bas », mais aussi de sa famille notamment à travers la notoriété dont jouissait cet oncle parti qu'il n'avait pourtant jamais connu et par l'assourdissante absence de son père que tous supposaient être aux États-Unis. C'est après une malheureuse expérience de braquage à main armée, perpétré par un des gangs locaux, que l'idée de migrer était devenue plus présente dans son esprit. Il descendait du bus qui le ramenait

d'un match de football lorsqu'il s'était fait agresser par un groupe de jeunes qui lui avaient tout pris : les 50 dollars tout juste gagnés, sa tenue de sport, ses chaussures, son sac, son sifflet, son portable. Tout. Ce soir-là il était rentré pieds-nus chez lui. Cette expérience de braquage assez banale, que ce soit au Salvador, en Amérique Centrale, au Mexique, ou en Amérique Latine, avait déclenché chez Charly un profond désir de partir, à son tour, au « nord ». L'argent qui lui restait, se disait-il, pouvait être utilisé, investi dans le transit migratoire, peut-être pourrait-il même garder une partie pour son installation aux États-Unis. Car pour faire fructifier son argent, et à terme pouvoir en gagner plus, il fallait partir, il fallait prendre le risque. Le cas de Charly est intéressant puisqu'il démontre l'existence d'une capacité et d'un apport économique propre en dépit d'un contexte de fortes instabilités politiques, sociales et économiques. Ses ressources financières, même si moindres, étaient réelles. Mais les garder dans son pays ne lui apportait rien, si ce n'est le risque de les perdre.

Charly, capacités économiques au départ migratoire

Gustavo, un jeune migrant hondurien rencontré peu de temps après Charly, verbalisait la chose de la façon suivante : dès lors que l'on gagnait un peu d'argent dans un pays d'Amérique Centrale, il fallait prévoir son propre *seguro de vida*, sa propre assurance vie permettant de couvrir quelconque braquage, extorsion, kidnapping, demande de rançon (Gustavo, communication personnelle, janvier 2017). Une grande partie de son argent cumulé était donc inutilisable car elle devait permettre de couvrir à tout moment les aléas de vie. Dans une conférence donnée sur les dynamiques migratoires en Amérique Latine⁴⁰, le politiste Andrew Selee du Migration Policy Institute (MPI) mettait l'accent sur les migrants centraméricains qui avaient une véritable capacité

⁴⁰ « Migration in the Americas : Divergent Policy Responses in an Era of Increased Movement Across Borders », mercredi 9 octobre 2019 dans le cadre du Congrès IdA 2019. Visionnable ici : <https://www.youtube.com/watch?v=xTI1qb6TJ6A&t=1843s>

de financement (soit par des économies de débrouille, par dette ou par financement collectif) mais qui pensaient que leur capacité d'investissement d'argent, que ce soit à travers la création d'un commerce ou que ce soit en achetant du matériel technique pour exercer une profession agricole (ou dans le cas de Charly, une profession sportive) ne valait pas la peine d'être introduite dans leur propre pays.

En reprenant l'analyse présentée par Selee, les flux migratoires au Mexique et aux États-Unis provenant d'Amérique Centrale seraient alors plutôt conformés par des personnes ayant une capacité économique réelle. Ceux qui seraient dans des situations économiques beaucoup plus précaires opteraient plutôt pour des migrations internes, dans des quartiers avoisinants, d'abord, puis dans le reste du pays, comme cela avait été le cas pour Tanya et sa famille qui étaient d'abord partis vivre dans un quartier proche, puis de plus en plus retiré de leur lieu initial de vie. S'il était question de mobiliser son capital économique pour le faire fructifier, il fallait le faire non seulement à l'extérieur de son territoire national, mais bien dans un contexte socio-économique beaucoup plus stable. En ce sens, beaucoup de personnes migrantes rencontrées sur le terrain n'ont eu de cesse de formuler leur profond désaccord quant à l'idée de s'installer au Mexique, idée pourtant formulée de façon régulière par différents travailleurs sociaux et activistes mexicains, qui cherchaient plutôt à décourager les migrants dans leurs projets de rejoindre les États-Unis. Le Mexique était un pays qui somme toute restait vaguement familier : on y retrouvait des dynamiques de travail, d'économie informelle, d'imprévisibilité semblables. Il était donc bien question d'aller aux États-Unis qui intuitivement représentaient des conditions de vie plus stables et structurées. Charly avait de même décidé de partir *al norte*, au nord, en mobilisant ses propres économies. Sa famille serait lésée le temps du transit et de l'installation, mais c'était un risque à prendre, un mal pour un bien qui, aux yeux de Charly, permettrait non seulement de compenser l'aide économique non versée pendant le processus migratoire, mais surtout, à terme, de l'augmenter.

Ainsi, après une première lecture, nous pourrions considérer que les motifs de départ migratoire de Charly résidaient essentiellement dans une recherche de maximisation de ses revenus. Cet argument central dans les courants économiques néoclassiques vient poser un modèle théorique de décision migratoire dont les prémisses sont observables dès Adam Smith (Piguet, 2013). Pour ces courants, les départs migratoires découleraient d'un calcul rationnel entre coûts et bénéfices, porté par les acteurs sociaux concernés. Si de nombreux auteurs se sont attardés à complexifier cette approche, réfutant qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'un calcul coûts/bénéfices mais d'une comparaison de diverses solutions possibles, aussi biaisée celle-ci soit-elle (de nombreux acteurs sociaux se trouveraient dans des contextes où l'accès à l'information serait mauvaise, alimentant des postures « naïves » de leur part), ces approches aboutissent toutefois à la même finalité : maximiser non seulement ses revenus, mais aussi son « utilité », c'est-à-dire son accès à certains services ainsi qu'à sa satisfaction personnelle. Les acteurs migrants seraient de ce fait des acteurs sociaux spéculateurs. La base des spéculations, loin de répondre à une rationalité arbitraire, peut être basée sur des présomptions, sur des informations fausses ou incomplètes, ou bien encore sur des désirs, aussi inconscients puissent-ils être. Néanmoins, l'objectif de cette opération spéculatrice serait invariablement celui d'établir une estimation, aussi contestable soit-elle. Si en apparence on y gagnait plus qu'on n'y perdait, on aurait alors raison de partir. À certains égards, cette recherche d'intérêt par la migration peut être aisément rattachée à la sociologie de Pierre Bourdieu qui représente une sociologie où les individus, prenant part à des champs sociaux traversés par des tensions et des habitus, sont des acteurs en lutte pour une meilleure position dans la société dans laquelle ils s'inscrivent. Cette perspective offre la possibilité de désamorcer l'apparente autonomie des sciences économiques qui est encore si courante et de replacer les comportements économiques dans un spectre plus large de pratiques sociales mais également de pratiques affectives et désirantes (Bourdieu, 2000).

Ainsi, dans ces contextes sociaux de départ migratoire, les deux pôles - calculs et désirs personnels - loin de s'exclure, fonctionnent ensemble et forment conjointement une forme d'économie particulière qui embrasse à la fois les pratiques économiques au sens strict, les relations sociales, affectives et familiales, ainsi que les propres projections individuelles. Pour Charly comme pour tant d'autres personnes, le départ migratoire répond certes à une volonté de maximisation de ses revenus pour lui et pour sa famille, mais le moteur de son projet migratoire réside aussi dans des considérations affectives et biographiques. La pensée et la pratique économique sont non seulement prise dans un maillage serré d'affects et de liens sociaux, mais ne prennent sens qu'au sein de celles-ci. Ces formes d'économies relationnelles et désirantes sont fruit d'un apprentissage qui peut s'observer dès le plus jeune âge. Telle est l'histoire de Tomi, par exemple.

Tomi, socialisation aux pratiques économiques

Tomi était jeune enfant hondurien âgé de sept ans à l'époque, qui avait été enfermé avec sa mère pendant près de trois semaines dans une *estación migratoria*, équivalent mexicain des Centres de Rétention Administrative, à Acayucan, dans le golfe du Mexique, état de Veracruz. Reyna, sa mère, avait refusé de signer sa déportation pour le Honduras, elle avait donc été enfermée avec son fils jusqu'à la résolution de sa situation :

Il est resté là (Tomi), enfermé avec moi. Je n'ai pas accepté l'expulsion (*la deportación*). Je ne voulais pas. Comment revenir sans, avec les mains vides... Comment accepter de perdre la face en annonçant à mes filles que j'étais revenue sans rien ? (*Como iba a llegar con las puras manos, las manos vacías... ¿Con que cara les iba a decir a mis hijas que había regresado sin nada?*).

Reyna, communication personnelle, janvier 2018

Pendant notre conversation, Reyna n'avait eu de cesse de me le redire : dans le sac à dos de son fils, il n'y avait que des jouets d'enfants. Lorsqu'il avait préparé ses affaires, il n'avait voulu prendre

rien d'autre. Les officiers de migration ne pouvaient-ils pas éprouver un semblant de compassion pour un enfant portant sur son dos des jouets sur plus de 500 kilomètres, se demandait-elle ? La réponse était apparue limpide, froide : non. Rappelons qu'en 2014 déjà, un scandale médiatique avait eu lieu aux États-Unis, à la suite de la publication d'une série d'image montrant des enfants et des mineurs isolés migrants, séparés de leur famille, enfermés dans des « cages ». Ces faits s'étaient déroulés sous l'administration Obama, qui à bien des égards a été une des administrations les plus sévères en termes d'expulsion migratoires ; une politique rendue possible grâce à une étroite coopération avec les services de sécurité routière de certains états (Paris, 2019). Néanmoins, les séparations familiales ou l'enfermement de mineurs ne sont pas des pratiques exclusives aux autorités migratoires sous Obama. Lors du passage des « caravanes migrantes » entre fin 2018 et début de l'année 2019, les chiffres d'enfants enfermés par les autorités migratoires étatsuniennes avoisinaient les 100 000. Les enfants, séparés ou en compagnie de leurs mères, étaient (et restent encore) placés dans des cellules non-chauffées, appelées communément *las hieleras*, les congélateurs, dans des conditions humaines et sanitaires désastreuses, pendant des semaines entières, parfois des mois, jusqu'à la résolution administrative de leur situation, que ce soit leur libération ou leur rapatriement.

L'expérience de Reyna s'était déroulée au Mexique, en décembre 2017. Sa caution avait été payée par le directeur du refuge pour migrants où un mois après je faisais un séjour ethnographique. Libérée, elle avait avec son fils rejoint cet endroit étrange, un *albergue*, refuge pour migrants géré par la société civile mexicaine et par une communauté religieuse, dans l'attente de nouvelles de son mari qu'elle avait perdu de vue au moment de son emprisonnement. La rencontre avec Reyna et son fils a été importante, en ce sens qu'elle a renouvelée une vision non adulto-centrée des processus migratoires. En dépit de l'expérience somme toute traumatique qu'il venait de vivre, Tomi était joueur, enfantin, rêveur, souriant. Deux petits trous ornaient ses pommettes de part et

d'autre de son visage d'enfant. Il avait de grands yeux ronds et marrons. Ses cheveux châtain étaient quelque peu bouclés. Il passait une partie de ses journées à (re)découvrir le jardin du centre dans lequel ils avaient été hébergés. L'autre partie était dédiée à jouer. Il sortait alors un par un les objets qu'il conservait précieusement dans son sac à dos, et les posait au sol avec une attention toute particulière. On avait l'impression d'être en présence de véritables trésors : les jouets étaient propres, non raturés, soignés. Il y avait une grande majorité de tracteurs, des petits, des grands, des jaunes, des bleus. Un poupon en chiffon qu'on devinait être un pompier par son costume, seul humanoïde de cette si étrange population, faisait de temps à autres son apparition. Quelques animaux aussi : des jaguars, des chiens, beaucoup de chiens. Jouer avec Tomi n'était pas bien compliqué : il invitait quiconque s'intéressait au monde qu'il réinventait chaque jour.

Au bout de quelques après-midis de jeu et de discussion, Tomi finit par révéler un élément qui était crucial. Les jouets avaient été sélectionnés, selon ses propres critères d'enfant, pour représenter quelque chose de très typique de son pays : les pompiers, les chiens, les animaux exotiques, les tracteurs agricoles. L'idée de Tomi était alors simple : arriver aux États-Unis, et trouver auprès d'un congénère enfant la possibilité de troquer ses jouets contre des jouets qui lui sembleraient significatifs pour représenter ce nouveau pays. Lors de son retour au Salvador, événement dont aucune date n'avait jamais été actée mais dont il était persuadé de l'existence, il pourrait alors présenter ses nouveaux jouets à ses sœurs et cousines restées au pays, et renouveler par la même occasion ses acquisitions. Et ainsi de suite (communication personnelle, janvier 2018). Du haut de ses sept ans, Tomi avait déjà prévu d'opérer, à son échelle, un système économique basé sur le troc et sur la rotation transnationale d'objets-symboles qui, nous pouvons le déduire, viendraient alimenter dès l'enfance non seulement représentations et imaginaires du pays si lointain et si proche que sont les États-Unis, mais aussi toute une mentalité économiciste

qui sous-tend les relations sociales dans son pays d'origine ; mentalité à laquelle les enfants n'étaient pas étrangers.

Sara, Charly, un coup de poker au service de son affirmation personnelle

Lors d'un séjour ethnographique à Ciudad Juarez, frontière avec les États-Unis, en pleine effervescence migratoire à la suite des dénommées « caravanes de migrants », en décembre 2018, un jeune hondurien d'une vingtaine d'années que je venais tout juste de rencontrer m'avait lancé une phrase que je mettrai postérieurement beaucoup de temps à réellement saisir. Il m'avait dit que « migrer c'(était) un coup de poker. C'(était) faire un *all-in* à l'aveugle ». Il avait rajouté ensuite que je pouvais noter ça « dans mon petit carnet » et que le jour où j'aurai enfin compris ce que cette phrase voulait dire, il accepterait de me reparler (communication personnelle, décembre 2018). La référence faite au poker est intéressante, en ce sens qu'elle démontre un rapport particulier au risque et au hasard qui rentre pleinement dans les réflexions autour des pensées et pratiques économiques que nous avons dépeintes ici. Le risque est non seulement assumé à titre individuel puisqu'il est porté par l'individu migrant qui se doit alors de miser sur ses propres compétences, habilités, et pourquoi pas, sur sa capacité à bluffer si nécessaire ; mais il est aussi structuré par des formes de rapports sociaux spécifiques, validé par une acception sociale et collective.

La relation à l'argent devient alors un exemple de ce rapport au risque, moteur des relations et des rapports sociaux. Dans l'entreprise migratoire, Charly avait donc décidé de mobiliser tous ses capitaux, que ceux-ci soient économiques, humains, relationnels ou encore corporels. Dans l'acte de migrer il décidait de mettre en branle l'ensemble de ses économies, de sa force de travail, de ses compétences, de ses savoir-faire, de ses expériences, de sa capacité relationnelle, mais aussi, il le

savait, de sa force physique. En d'autres termes, il acceptait de jouer un coup de poker, de faire un *all-in* de tous ses jetons si hardiment cumulés tout au long de son encore courte vie; jetons qui, en dépit de s'être réellement activés et regroupés au sein d'un projet migratoire, devaient néanmoins être compris dans un sens économique large, prenant racine dans une pratique socio-économique existante dans son pays d'origine, englobant à la fois l'argent, les affects, les ressources personnelles, les contacts, les rêves, les stratégies de débrouille. Charly savait qu'une vie de sacrifices, de dur travail et de clandestinité l'attendait aux États-Unis, mais il attendait que « le retour sur investissement » soit surtout bénéfique pour les siens, sa famille, ses frères, ses neveux, les prochaines générations (communication personnelle, janvier 2017). Le coup de poker fait à travers la migration devenait alors un pari à long terme qui lui permettait de conserver un statut de pourvoyeur, rôle qu'il avait à maintes reprises dépeint comme anxiogène et limitant mais qui en même temps lui octroyait l'assurance de son utilité tant personnelle que sociale :

C'est un pari, il faut le faire, il n'y a pas d'autre choix (*Es que es jugársela, hay que jugársela, no hay de otra*). Nous allons monter. Tout d'abord, Dieu fera en sorte que mon rêve devienne réalité, et si mon rêve devient réalité, le leur [celui de sa famille] le sera aussi. Parce qu'une fois sur place, ce que je ferais, c'est payer un *coyote*, un passeur qui connaisse vraiment le chemin. Parce qu'il y a des passeurs qui font passer des gens sans trop les faire souffrir. Parce que tout est déjà payé, les agents de migration, etc. (...) mais vous devez payer beaucoup d'argent, beaucoup beaucoup de thunes. (...) Ces deux-là sont mon neveu et mon petit frère [il me montre une photo sur son téléphone portable], ils allaient venir mais je les ai fait réfléchir : ils sont très jeunes, ils ne peuvent encore affronter beaucoup de problèmes. Et je ne veux pas qu'ils fassent ça, je ne veux pas qu'ils souffrent. Je leur ai dit que j'allais y aller moi, qu'ils devaient rester tranquilles, que si avec la volonté de Dieu j'arrivais d'abord aux États-Unis, j'allais leur prêter main forte. Je les ferais venir plus tard, plus calmement, avec un passeur. Mais ils veulent vraiment partir.

Charly, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

De son côté, Sara n'avait eu de cesse d'insister pendant nos très longs entretiens, bavardages, échanges : durant ses années de prostitution, elle avait gagné des sommes mirobolantes. Et là résidait un succès évident de son expérience migratoire. Ce succès ne se résumait pas simplement par sa capacité à gagner beaucoup d'argent en un temps relativement court, cela allait plus loin. Chaque semaine, bien que prisonnière de l'homme qui allait devenir le père de ses enfants et bien que devant suivre un emploi du temps quotidien extrêmement rempli (elle avait une foule de clients de toutes les origines et couleurs habitués à ses services qui ne demandaient qu'à la revoir, me disait-elle), elle était autorisée à aller au Western Union du coin pour déposer une quantité d'argent importante à sa mère, restée au Salvador. Au-delà de ça, elle n'avait bien entendu pas accès à son propre argent, mais cet accord avait été établi très rapidement.

Pour elle, cet événement était marquant, et elle se souvenait encore du parcours qu'elle devait faire pour arriver au bureau du Western Union, ainsi que de la disposition intérieure de celui-ci, qu'elle réussissait à me décrire scrupuleusement : un seul guichet, protégé par une large vitre épaisse rayée. Le comptoir était de couleur rouge, rouge bordeaux plus exactement. Il était généralement tenu par un homme d'apparence indienne, petit, chauve, avec une moustache sombre, et avec des petites lunettes rondes argentées. Du carrelage gris, par terre, fissuré de part et d'autre, émanait une forte odeur aigre. Il y avait deux petits tabourets métalliques sur le mur de droite, juste en dessous des panneaux affichant les taux de change actuels. La lumière était très blanche, ce qui donnait une ambiance générale un peu stridente. Par cet acte, par sa présence hebdomadaire dans ce lieu à l'apparence un peu miséreuse, Sara réaffirmait sa capacité individuelle, non seulement, à gagner de l'argent seule, ou presque, mais aussi à renégocier ses liens avec ceux restés au pays. Car au-delà de la violence et au-delà de l'argent ce qui était bel et bien en jeu au travers de sa mise en mobilité géographique, était son désir d'émancipation et de réinvention tant de sa relation avec elle-même que de ses liens familiaux, notamment avec sa mère ; relation dont elle reconnaît encore

aujourd'hui les séquelles psychiques : « Je suis schizophrène comme ma mère. J'ai abandonné mes enfants comme ma mère (...) Même dans sa tombe elle me poursuit encore cette vieille folle. Pauvre femme (*pobrecita*) » (communication personnelle, janvier 2018).

Avec Sara aux États-Unis, c'était bien d'elle que sa mère dépendait, et non plus l'inverse. Cette certitude se confirma lorsque sa mère dut être hospitalisée. Si les échanges verbaux entre Sara et sa mère étaient essentiellement rythmés par des rivalités et des insultes de la part de cette-dernière à l'égard de Sara et ce depuis son enfance, elle dut à cette occasion contacter sa fille, non plus pour l'insulter mais pour lui demander de couvrir ses frais de santé⁴¹. Bien que Sara n'eût pas explicitement cette intention lors de son départ pour les États-Unis, l'épisode de sa mère malade rappelle à quel point les départs migratoires, surtout dans des contextes de risques et de violences structurelles, constituent à la fois des stratégies collectives de gestion et de spatialisation du risque en lui-même, et en même temps représentent des occasions de renouveler des liens familiaux, voir même de renverser des rapports de force. Comme le concluait Charly après nos discussions, en fin de compte, *quien paga manda*, celui qui paie est aux commandes (communication personnelle, janvier 2017).

⁴¹ Ce fait devient d'autant plus important quand on prend en compte qu'il s'agit ici de pays dont les marchés de travail internes sont essentiellement basés sur le travail informel qui fait vivre plus de la moitié de la population nationale largement représentée par les femmes qui occupent une place capitale dans ce secteur informel (ventes d'aliments et objets divers, aides ménagères). S'il est bien vrai que des systèmes de santé publics existent (IMSS au Mexique, IHS et SS au Honduras, MSPAS et ISSS au Salvador, par exemple), ceux-ci restent très largement inopérants et en plus de cela excluant puisqu'étroitement associés à un contrat de travail qui prévoit une cotisation à cet effet. D'autre part, les économies nationales sont fortement dépendantes des envois de fonds, des transferts venants de compatriotes résidants à l'étranger, fondamentalement des États-Unis.

Il est vrai qu'en évoquant le parcours de Charly ou de Sara nous avons affaire à des personnes qui, après un long cheminement intérieur, sont partis dès que l'opportunité s'est présentée à eux pour, entre autres choses, faire de l'argent, de la *money*, de la *plata*, de la *lana*, selon le jargon qu'eux-mêmes utilisent. Mais ce gain financier ne répond en rien à des comportements purement « économiques » au sens des courants théoriques néo-classiques. Il puise ses ressources plutôt au cœur de cette idée d'économies relationnelles ou encore d'économies désirantes. En fin de compte, cette « économicisation » des liens et rapports sociaux, ces formes d'économies relationnelles, sont portés constamment par les individus et se rattachent à cette disponibilité au départ et à l'opportunité, disponibilité qui accompagnera tout le transit, toutes les étapes migratoires, en se superposant et en se complexifiant. C'est au sein de ces économies relationnelles que nous allons naviguer, cherchant à approfondir ce qui se renouvelle en termes de liens sociaux et liens biographiques dans le départ migratoire.

2.2.3 La géographie du nouveau

« *Yo vengo de una familia en la que cada miembro dañaba de algún modo a los demás. Luego, arrepentidos, cada uno se dañaba a sí mismo* »⁴². C'est avec cette phrase que l'auteur mexicain Carlos Fuentes dépeignait la famille, la plus sacrée et la plus perverse des institutions sociales en Amérique Latine, à travers une compilation de courts récits fictionnalisés allant de Los Angeles, passant par le Mexique jusqu'à l'Amérique Centrale (Fuentes, 2007). S'il est vrai que ce procédé narratif sur ce même sujet existe également chez d'autres auteurs latino-américains (Ferreyra, 2014 ; Ampuero, 2018), la vigueur du propos concernant la famille reste inchangée :

⁴² « Moi je viens d'une famille où chaque membre a fait du mal aux autres, d'une manière ou d'une autre. Puis, s'en repentant, chacun s'est fait du mal à soi » (traduction personnelle, Fuentes, 2007)

cette abondante littérature nous permet d'entendre l'intimité et les contradictions du foyer et de ses membres, cet espace qui construit ou détruit les individus, qui les forme et qui les asservit, qui les soutiens en même temps qu'il les limite. C'est au sein d'un espace similaire, mêlant affects et relations de pouvoir que prennent place les mobilités auxquelles s'adonnent les individus croisés le long de ce récit. Un espace où ils puisent un certain nombre de ressources mais duquel ils tentent aussi de s'extirper.

Parler de « géographie du renouveau » revient à parler de la capacité de réinvention : réinventer non seulement l'estime de soi sur un plan purement intime, ce qui va de la main avec un sentiment d'accomplissement personnel, mais réinventer aussi la place que l'on occupe dans sa communauté familiale, affective, sociale, et donc reconfigurer par-là les relations et les liens sociaux à une échelle locale, nationale, et transnationale. Tâchons, en s'enfouissant dans la reconstitution des trajectoires de vie, de voir comment ces éléments s'articulent et forment un ensemble dont la cohérence est donnée par les personnes elles-mêmes.

Miguel, rompre avec une linéarité générationnelle

Miguel avait 35 ans lors de notre rencontre. Il voyageait à travers le Mexique depuis plus d'un an et demi à l'époque, bien que ce nouveau pays ne constituât pas sa première expérience migratoire. En effet, originaire du Nicaragua (de Siuna, sur la côte atlantique) il avait eu une première expérience migratoire au Costa Rica, où il était resté près de cinq mois dans la périphérie de la capitale. De cet espace-temps, il avait tiré la distance nécessaire pour soigner une peine d'amour qui avait été le déclic de son départ migratoire. Plus tard dans la conversation, Miguel confessait avoir entrepris un voyage migratoire pour répondre à l'angoisse existentielle qui lui

procuraient sa propre situation professionnelle et celle de ses parents qui n'avaient « jamais osé » rêver à autre chose de différent, qui s'étaient toujours « pliés aux règles » au point d'en perdre la santé. Son père avait longtemps été mineur et désormais vivait avec de graves problèmes respiratoires (communication personnelle, décembre 2017). Miguel avait fait des études supérieures en administration d'entreprise, financées par ses parents qui voyaient en cet investissement une possibilité d'ascension sociale qu'eux-mêmes n'avaient pas connus. Il avait depuis quelques années un travail de bureau « de 7 heures du matin à 5 heures du soir », tout ce qu'il y avait de plus convenable selon lui mais qui pourtant ne lui apportait aucune satisfaction personnelle.

Je travaillais au Nicaragua, dans un bureau, de 7h à 17h. Tous les jours, tous les jours, tous les jours. Ok, tu gagnes ton salaire. Mais dehors, qu'est-ce qu'il se passe ? Il y avait quelque chose en moi qui me touchait (*que me movía*), qui faisais que je ne pouvais pas être à cet endroit-là. Je voulais briser ces chaînes. Quand je parle de chaînes, c'est peut-être que notre famille, à cause des conditions qu'elle a eue puisque mes ancêtres, mes grands-parents, mes arrière-grands-parents, les parents de mes arrière-grands-parents, ont suivi une ligne de vie similaire et... ils n'ont pas cherché à vivre quelque chose de différent, pour une raison ou une autre. Essayer quelque chose, quoi (*probarlo, pues*). Que ça se passe bien ou mal, mais au moins tu as essayé.

Miguel, communication personnelle, Mexico, décembre 2017

L'accomplissement de soi et la possibilité de transmettre quelque chose d'autre aux enfants qu'il aimerait avoir un jour passaient alors inévitablement par un départ migratoire. De la sorte, il reprenait la seule figure qui répondait à cette non-conformité, depuis toujours fantasmée, celle de son grand-père d'origine chinoise qui arrivé à Siuna à la fin de la première guerre mondiale s'était

marié avec sa grand-mère maternelle alors âgée de 14 ans, avant de partir aux États-Unis pendant la guerre civile au Nicaragua dans les années 1960 sans plus jamais revenir.

Je meurs et au moins Miguel n'était pas une personne qui est née, a grandi à Siuna, a été éduquée au Nicaragua, a travaillé au Nicaragua et est morte au Nicaragua. Non : Miguel est né, a grandi à Siuna, a fait ses études au Nicaragua, a travaillé au Nicaragua, a réussi, a échoué, a essayé et expérimenté d'autres façons de vivre en fonction de ses intérêts, de sa conception de la tranquillité, du bonheur (*tuvo éxito, fracasó, y probó y experimentó otras maneras de vivir de acuerdo a su interés, a su concepto de tranquilidad, de felicidad*). Et peut-être puis-je servir d'exemple à mon fils, en bien ou en mal, cela dépendra de sa façon de penser. Mais je veux aussi qu'il sache qu'il n'y a pas qu'une seule façon de voir la vie. Il y a différentes façons de vivre la vie. D'en faire l'expérience. Et même d'apprécier l'échec (*de disfrutar incluso el fracaso*), je pense. Et s'il veut la suivre, c'est son choix. Ou de ne pas la suivre, c'est son choix. C'est quelque chose de très personnel. (...) [Mon grand-père] Je ne l'ai jamais rencontré. Je n'en ai jamais eu l'occasion. Mais l'histoire était très présente dans mon esprit. Quand j'ai essayé de traverser maintenant... - *Maintenant, pendant ce voyage pour les États-Unis ?* - Oui. Je voulais aller me recueillir sur sa tombe (*quería ir a visitar la tumba de él*). Je veux dire... Il est à Portland. Il est parti, il n'a plus jamais eu de contact avec personne, mais ils savaient où il était. Donc, en traversant les frontières, j'ai beaucoup pensé à ça, j'ai beaucoup pensé à lui. Miguel, communication personnelle, Mexico, décembre 2017

Au Costa-Rica donc, pays de sa première expérience migratoire, il y avait rencontré les deux personnes qui deviendraient ses compagnons de route, les camarades pour qui il accepterait d'entreprendre un voyage vers le Nord. Certes, la question économique n'était jamais absente des intentions de départ, comme le disait Miguel : « Qui n'a pas de problèmes financiers ? Qui n'a pas besoin d'argent ? Tout le monde, même les riches ! » (communication personnelle, décembre 2017). Mais c'était bien le désamour et la camaraderie les éléments principaux qui l'avaient poussé à entamer des parcours migratoires à travers le territoire mésoaméricain. Il y avait en lui un désir d'aventure très clairement exprimé.

En ce qui concerne Sara, le cœur de son projet migratoire tenait entre autres dans son profond désir de vivre une vie sans violences, notamment violences sexuelles, ainsi que dans le désir d'amplification et d'amélioration de ses perspectives de vie. Sara a décidé de partir parce qu'elle croyait en une « géographie du renouveau ». Elle croyait en un lieu presque mystique, évoquant les États-Unis comme une « terre promise » où elle pourrait enfin être en paix et où elle pourrait se défaire de ses liens familiaux (communication personnelle, janvier 2018). Elle dut néanmoins vivre un tout autre sort enchaînant des événements sordides et écrasants. Elle vécut dix années au Texas, dont une grande partie dans la ville de Houston. À son arrivée, elle connut une longue période d'abus sexuel de la part de son cousin, à qui, rappelons-le, elle devait la somme de 500 USD qui lui avait permis de payer son voyage. Elle fuit donc de la première maison où elle était arrivée, et finit par se prostituer pour subvenir à ses besoins, d'abord à titre individuel, puis dans un réseau d'esclavage sexuel. Elle vécut sept ans sous l'emprise d'un homme et de la mère de celui-ci qui étaient devenus « ses maquereaux ». L'homme par la suite allait devenir le père de ses deux enfants, enfants issus donc d'abus sexuels et physiques répétés. Elle réussit à s'évader en trouvant temporairement refuge dans une communauté de témoins de Jehovah, pratique religieuse à laquelle elle finit par se convertir avec ferveur puisqu'elle répondait à son désir d'ordre, de rigueur et de propreté (communication personnelle, janvier 2018).

Suite à un contrôle policier, et étant depuis son arrivée sans-papiers, elle fût arrêtée, détenue pendant plusieurs mois, et renvoyée au Salvador. Ses deux enfants alors âgés de moins de six ans furent placés en adoption⁴³. En présentant en quelques lignes le résumé de la vie de Sara, l'échec de son projet apparaît de façon presque évidente : elle n'a eu de cesse de vivre dans une violence

⁴³ Les détails de cet événement restent flous : Sarita, pourtant bavarde, n'a jamais voulu s'épancher sur le sujet

extrême, elle n'a jamais pu réellement faire usage de son propre argent, elle s'est fait déporter des États-Unis et elle a perdu ses enfants. Mais cet échec apparent n'était qu'à titre individuel, et même si elle en éprouvait encore un profond tiraillement elle n'en avait pas peu remanié le sens. Malgré l'excessive violence vécue tout au long de son séjour nord-américain, elle avait néanmoins mis au monde deux enfants qui, eux, à la différence d'elle, à la différence de Charly qu'elle appréciait et qu'elle présentait comme « son fils adoptif » (notes de terrain, janvier 2017), à la différence de tous ses semblables, étaient nés avec le bon passeport. En ce sens, et selon les termes de Sara, ses « enfants étaient nés libres » (communication personnelle, janvier 2018), libérés de leur condition de centraméricains et libérés même de leur mère biologique et donc de toute structure familiale. Ses enfants étaient les dépositaires de ce projet de liberté qu'elle avait initialement formulé pour sa personne, jouissant, selon Sara, d'une vie sans entraves, sans illégalité, sans abus, sans « cousin violeur » ou « mère abusive ». D'autre part, cette recherche d'habitabilité dans le monde qui revenait à « sauver sa vie, même si celle-ci n'avait comme autre horizon de sens que de s'affirmer elle-même » (Garcès, 2017, traduction personnelle) ; ce renouvellement existentiel et biographique que Sara attendait pour sa propre vie n'était pas complètement inexistant. Comme Sara me le formula un jour :

Don Fernando [le père des enfants] était sans scrupules (*pícaro*). Doña Elena [la mère de celui-ci] était sans scrupules. Tous ceux que j'ai croisés étaient sans scrupules (*Todos los que topé eran pícaros*). Ils étaient de parfaits porcs (*Eran completamente ma-rra-nos*). Mais ils étaient bons à leur manière. Si nous ne faisons pas ça, nous ne vivions pas. Il n'y avait pas d'autre source d'argent (*No había más dinero de dónde agarrar*).

Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Cet extrait illustre assez bien la mise en tension et la pression qui pèse sur l'individu au sein même de la structure familiale et conjugale où chaque membre peut être vu comme une ressource : « il n'y avait pas d'autres moyens de faire de l'argent, c'est simplement tombé sur moi ». Toutefois, la

re-signification assez puissante qu'elle avait réussi à faire sur sa propre vie renouvelle quelques éléments fondamentaux qui nous intéressent ici. Rappelons-le tout de même, Sara a, avant toute chose, réussi à inverser le rapport de force avec les membres de sa famille : avec sa mère, une négociation qui a duré toute sa vie jusqu'au moment de sa mort (elle insiste notamment, lorsqu'elle parle de son enterrement, que c'est bien elle qui a choisi jusqu'aux moindres détails : la couleur du cercueil, l'emplacement, la pierre tombale etc ; communication personnelle, janvier 2018) ; avec son frère et son cousin avec qui elle a réussi à couper définitivement les ponts ; avec son « mari » Fernando et sa belle-mère. Il devient alors impossible de ne pas lier la conversion religieuse qu'elle avait réalisée aux États-Unis auprès des témoins de Jéhovah à son propre processus de reconfiguration de liens sociaux et d'émancipation. En effet, une importante somme d'argent gagnée à travers la prostitution avait été placée dans un compte bancaire à son nom, à son insu, sans qu'elle puisse néanmoins user pleinement de ce dernier.

Lorsqu'elle avait réussi à trouver les ressources émotionnelles et les réseaux de soutien nécessaires pour quitter son lieu de vie (chez Don Fernando et Doña Elena), cet argent la mettait en tension auprès de son maquereau/ex-compagnon/père de ses enfants et auprès des autorités locales, même si cette partie de sa vie a toujours été abordée de façon impressionniste et diffuse lors de nos entretiens, faisant subir à Sara des vagues d'anxiété et d'émotivité difficilement contrôlables. Quoiqu'il en soit, elle prit la décision de verser cette considérable quantité d'argent au temple évangélique où elle avait tissé des liens, lui permettant ainsi de mettre à distance et de s'émanciper du contrôle social extrêmement fort d'abord exercé par sa famille au Salvador, par son cousin qui l'avait fait passer aux États-Unis, puis par la figure de son proxénète/mari. Plus d'argent, plus de pression : elle devenait inintéressante aux yeux de tous. La sortie définitive de sa condition d'esclave sexuelle n'avait été réalisable que par sa mise sous tutelle par les témoins de Jéhovah, qui à la réception de l'argent, avaient pris en charge pendant quelques années son loyer, ses frais

médicaux ainsi que l'éducation évangélique de ses enfants. À ce jour, elle décrit encore la décision de versement de tout son argent aux témoins de Jéhovah comme « la meilleure décision de sa vie » (communication personnelle, janvier 2018). Sara avait aussi, à travers les envois de fonds envoyés à sa mère, contribué à la transformation de son Salvador natal par l'amélioration matérielle du lieu de vie de cette dernière qui, depuis la nouvelle rentrée d'argent procurée par sa fille, n'avait eu de cesse de réparer sa maison, de l'agrandir, de bitumer le chemin qui menait à elle. Elle a donc réussi à s'extirper de sa structure sociale et affective où « chaque membre faisait du mal aux autres ».

Don José, désirs et projections

De l'entreprise migratoire décrite et narrée par les entretenus rencontrés, découlait un impératif biographique, personnel, un désir fort et singulier qui potentialisait l'individu. Cette idée de désir apparaissait alors non pas comme quelque chose de tronqué mais plutôt comme « la capacité d'agencement et de projection dans un ensemble pluriel » et complexe (Deleuze, Parnet, 1996). C'est précisément dans cet ensemble pluriel, et non dans un ensemble prosaïque, que se projetait Don José, s'exprimant dans des mots qui au départ m'avaient laissée interdite, sans savoir quoi comprendre, que faire de cette immensité qu'il étalait devant moi :

« Écoutez... pourquoi je veux y retourner ? [il redevient sérieux] Qu'est-ce que je peux vous dire... C'est que, j'ai déjà été là-bas, et je souhaiterais... mh ... [il ferme les yeux] entrer sur le territoire américain ! Y retourner. Qu'en pensez-vous ? (il me regarde fixement)– *Je ne sais pas, Don José... pourquoi vouloir y aller ? Plutôt, qu'est-ce que vous cherchez ?* – Eh bien... ce que je veux... qu'est-ce que je peux vous dire. Comment je peux le dire... Y arriver, réussir. C'est simplement un désir (*llegar es solo un deseo*) [il regarde fixement la caméra. Silence] Qu'est-ce que vous pourriez rajouter à cela ? Vouloir y arriver seulement par désir (*qué me le agrega usted ? querer entrar solo por un deseo*) [nouveau silence, regard fixe] »

Don José, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Vouloir reprendre un processus migratoire, une mobilité géographique, une traversée des territoires et des frontières « juste par désir », parce qu'on a la capacité de désirer cela, de se projeter dans cet ensemble là, dans cette géographie terrestre et existentielle. C'est ainsi que Don José me dépeignait ses motivations au départ, du haut de sa cinquantaine d'années, en dépit des dangers renouvelés, de l'incertitude, de sa fatigue physique ; en dépit des transformations des chemins migratoires provoquées notamment par des politiques de contention toujours plus violentes : il voulait (re)tenter l'expérience migratoire en direction des USA « seulement » pour répondre à son désir. Même si nous avons vu que les rouages sociaux dans l'entreprise migratoire sont nombreux et complexes, le désir apparaît néanmoins de façon irréductible dans la narration que font les acteurs migrants d'eux-mêmes et semble être une matière vivante, a posteriori, dans le remaniement de sens qu'implique les diverses épreuves vécues. À ce titre, il paraît nécessaire de creuser cette notion.

Fruit d'un travail ethnographique long de neuf années, le chercheur argentin résidant et travaillant au Mexique, Rodrigo Parrini, a publié un livre en 2018, *Deseografías*, dans lequel il propose une « graphie des désirs » non seulement sexuels, sociaux, mais aussi politiques, d'un petit groupe d'individus trans et homosexuels, le Club Gay Amazonas, à Tenosique, ville mexicaine frontalière avec le Guatemala. Ce travail engage une réflexion ethnographique, conceptuelle et épistémologique non seulement sur l'implication et l'énonciation même du chercheur, mais surtout sur le désir comme objet ethnographique en lui-même. Si Parrini manifeste un certain intérêt pour une approche clinique en anthropologie, il s'éloigne par là-même de la psychanalyse en considérant le désir non pas comme un manque pensé depuis la castration, mais comme un liant entre une intimité subjective et corporelle, et une réalité sociale, extérieure (Parrini, 2018). Sans prétendre à une compréhension fine de la théorie deleuzienne sur le désir (les concepts de « machines désirantes » et de « corps sans organes » restent non seulement assez obscurs mais

peuvent également paraître éloignés de considérations d'ordre sociologique), la pensée de Parrini ne manque pas de faire allusion aux écrits du philosophe français.

Pour Deleuze, désirer ne serait pas éprouver un manque qu'on chercherait à combler. Le désir serait production, et conséquemment il serait investissement immédiat de la réalité sociale. La production et l'expérience du manque ne dériveraient alors que des formations sociales elles-mêmes. Considérer le désir comme un objet anthropologique, «ethnographiable», permet de dépasser les limitations propres à l'étude des subjectivités et de renouveler le regard porté sur et la compréhension des dynamiques migratoires, et c'est bien à ce titre que nous nous y intéressons. Car le désir fait alors le lien entre l'intimité mentale, corporelle, affective et le monde environnant. Il dément la division entre le dehors et l'intérieur, entre le sujet et le collectif, entre l'ordre psychique et l'ordre social. Il peut être considéré comme un fait social total en ce sens que, à travers des actes individuels, il dévoile et traverse un ensemble majeur de pratiques, de valeurs, de croyances et d'institution, ainsi qu'un ordre socio-politique global.

C'est bien Don José qui, à travers tous ses voyages migratoires répondait à un désir personnel et assumait individuellement l'issue de sa traversée. Néanmoins, son départ migratoire permettait également, en remontant la piste, de prendre en considération les structures qui ont encadré sa propre mobilité (le fait qu'à l'époque le visa touriste était si accessible est de toute évidence un élément d'analyse important) mais également les embranchements entre l'engagement armé au travers de la participation à la guerre, et l'engagement migratoire. Comme il me le disait lors de nos échanges, c'est toute une génération qui était disponible, mobilisée, qui croyait à un renouveau vital. C'est également toute une génération qui, par la suite, s'est retrouvée « disponible » pour un départ migratoire. Comme le présentent Deleuze et Guattari, « la production sociale est uniquement la production désirante elle-même dans des conditions déterminées. (...) Le champ

social est immédiatement parcouru par le désir, [il] est en le produit historiquement déterminé et [n'a] besoin de nulle médiation ni sublimation, nulle opération psychique, nulle transformation, pour investir les forces productives et les rapports de productions.» (Deleuze, Guattari, 1972). De son côté, le tournant culturel en sciences humaines et sociales a sans doute offert aux études migratoires une compréhension plus ample des raisons de départs, en faisant émerger des considérations d'ordre symbolique ou imaginaire sans méconnaître pour autant les structures et les enjeux sociaux dans lesquels ils prennent place.

Déjà dans les années 1990, Appadurai déclarait « Imagination is now central to all forms of agency, is itself a social fact, and is the key component of the new global order » (Appadurai, 1996 :31). Entrent alors en jeu des schèmes généraux interprétatifs du monde, des cosmogonies ou encore des « mythographies » (Masquelier, 2002) propres à des périodes historiques ou culturelles ou encore à des expériences singulières, dans un cadre de circulation considérable d'images, d'idées, de contenus médias. Pas plus l'accumulation d'imaginaires, que les représentations idéelles du pays d'arrivée, emmagasinés pendant de longues années, n'aboutissent à un départ migratoire systématique. Mais lorsque c'est le cas, les intentions migratoires puisent dans toute une géographie désirante et symbolique, dans un territoire interne très profond, *adentro, muy adentro*, comme l'exprimait Don José en parlant de son désir de retour aux États-Unis :

Qu'est-ce que vous pourriez rajouter à cela ? Vouloir y arriver seulement par désir ? – *Que...* (surprise de me faire interroger comme ça), *que ce désir... implique beaucoup de risques, non ?* - (Don José paraît manifestement déçu de ma réponse) Mais vous, que pourriez-vous rajouter au risque ? Est-ce que vous avez déjà senti ce... cette nécessité d'accomplir un désir (*cumplir un deseo*). Un but, plutôt (*una meta*). – *Uf, euh, eh bien... je crois que ... je me sens un peu satisfaite de rien pour l'instant* – Pourtant vous avez fait des études ! Moi j'aimerais que vous bossiez pour l'UNHCR. Là vous accompliriez quelque chose. Là, seulement là, comme ça, vous arriveriez à... à ce but (il balbutie beaucoup). Un objectif que vous aurez déterminé avant. Et beh... c'est ce que je ressens moi. Qu'est-ce que vous en dites ? – *Vous... vous avez*

un but à atteindre ? C'est ce que vous ressentez ? – Oui ! (il fait de gros yeux, son regard s'illumine) – Mais, pourquoi avez-vous cet objectif-là ? – Je le sens (il se met la main au cœur). Il y a quelque chose à l'intérieur. Au fond de moi (*algo adentro, muy adentro*). Je ne sais pas... C'est juste... simplement... Peut-être que je suis venu ici en pensant que c'est mon instinct, guidé par un désir.

Don José, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Charly, soigner l'abandon et s'affirmer individuellement

De son côté, et en dépit de nombreuses informations concrètes (son salaire, ses calculs pour acheter un terrain), Charly n'a eu de cesse pendant nos entretiens d'évoquer des motivations au départ autres, relevant d'un désir personnel d'affirmation individuelle qui passait par une nécessité de mettre à distance un passé familial. Tout chercheur réalisant des enquêtes ethnographiques sur des questions migratoires n'est pas sans connaître la place centrale qu'occupent les téléphones portables, les supports multimédias comme les diverses plateformes de réseaux sociaux. En leur sein, circulent informations précieuses pour ajuster sa mobilité et déterminer les prochaines étapes, mais aussi symboles et images qui conforment avant, pendant, et après les processus migratoires, des réservoirs à signes et à représentations idéelles.

Ainsi, Charly était de ceux qui étaient partis, certes, sur « un coup de tête » mais muni de son téléphone portable et surtout, de sa carte mémoire qui conservait photos, souvenirs, documents importants en tout genre. Le temps du transit migratoire, tout pouvait se vendre, absolument tout. Charly le savait pertinemment. Il me racontait avec légèreté la fois où un groupe de jeunes migrants honduriens avaient racheté l'intégralité de la superette qui longeait le centre pour migrants où il se trouvait, quelque part dans le Chiapas, pour revendre les produits (chips, sodas, barres chocolatées, chewing-gums, malbouffe qu'on dénommerait aisément en espagnol comme *chatarra*) à un prix plus élevé aux migrants du centre (communication personnelle, janvier 2017). Lui-même avait fini par céder à la tentation, pressé par la nécessité d'argent : il avait vendu au hasard des rencontres

une paire de baskets, son t-shirt dédié par le mythique footballeur salvadorien Magico González (un souvenir encore amer pour lui ; communication personnelle, janvier 2017) ainsi que son téléphone Samsung. Le téléphone, oui, mais certainement pas sa *memoria*, raccourci en espagnol pour se référer à la carte mémoire, qui n'est pas sans rappeler la valeur hautement symbolique de cet anodin objet. Charly ne se séparait jamais de sa *memoria* et il avait trouvé une astuce pour la cacher dans ses sous-vêtements, façon de garantir qu'aucun événement malencontreux - qui dans ce contexte avait de fortes probabilités de se présenter, cela était évident - ne pourrait l'amputer de cette extension digitale de lui-même. La complicité qui s'était vite installée entre Charly et moi l'avait amené à me proposer non seulement de visionner le contenu de sa carte mémoire, mais surtout d'en garder une copie, « au cas où quelque chose arriverait » (communication personnelle, janvier 2017), car la fatale éventualité était toujours aux aguets, toujours présente dans les esprits. Pendant que je le filmais, il me commentait ainsi les photos qui défilaient devant l'écran :



Image 2 - Le « rêve Américain », photographie partagée par Charly, auteur inconnu, Ixtepec, 2017

- *Et cette maison ?* - Eh beh, elle appartient à un ami. J'ai prêté mon téléphone portable à un pote et il a communiqué avec sa famille aux États-Unis, qui lui a envoyé des photos. C'est le gamin qui est parti avec 'les sac-à-dos' (*el chamaco que se fue de mochilazo*, ndlr : en transportant de la drogue). Et les photos sont restées là. C'est la famille qui allait le recevoir qui lui a envoyé la photo. - *Et que penses-tu quand tu vois une maison comme ça ?* - (Il rit) Ça te rend heureux... d'être là, de vivre là. Tu t'imagines sortir de la voiture... Parce que la maison où je vis est faite de blocs, de terre, d'un toit en tôle, des trucs comme ça (...). - *Et alors c'est ça le rêve ? C'est la finalité ?* - Oui, c'est le but, une maison à moi, ouais. Une famille... Cette photographie c'est... c'est pour ça que j'y vais (*por eso voy, a eso voy*) »

Charly, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

L'image vient actionner des phénomènes sociaux, des pratiques concrètes, en même temps qu'elle alimente et supporte les désirs de chacun. Suspendue dans le temps, elle devient aussi preuve, elle acquiert une valeur mémorielle à travers le statut de « ça-a-été » développé par Roland Barthes (Barthes, 1980). Comme le commentait plus tard Charly, ces photos étaient d'autant plus de preuves qu'il se projetait déjà dans la probable situation où, arrivé aux États-Unis, il se ferait arrêter par la Border Patrol. Refusant son rapatriement, il devrait alors *pelear el caso*, ouvrir un processus juridique pour prétendre rester dans le pays. Avec sa *memoria*, n'importe qui pourrait alors regarder les photos, et savoir sans l'ombre d'un doute qu'il avait une vie tant bien que mal digne et droite, ainsi que de voir qui il était réellement : un arbitre, un frère, un fils, un travailleur. Une « personne bien » (communication personnelle, janvier 2017). Peu de chances en réalité que des photos suffisent pour donner une résolution positive à une demande de régularisation.

Comme l'attestent les nombreuses conversations et activités réalisées avec Charly, à travers l'expérience migratoire, celui-ci travaille et est travaillé par les histoires de famille, d'abandon, par ce désir de se penser individuellement. Dans son cas, aller aux EEUU a un son tout particulier, car il devait être adopté par une résidente étatsunienne. Quelque part, il part aussi pour régler cette histoire, pour soigner l'abandon de son père, mais aussi car il veut aider sa famille. Il a décidé de partir sans prévenir personne, sans dire au revoir à qui que ce soit (il aura laissé sa petite amie en plan) car cela lui était trop dur. Il se rattrapera quand il pourra envoyer de l'argent et faire venir sa famille. Dans cette nébuleuse de liens familiaux et d'économies affectives, l'argent, encore une fois, apparaît comme un élément central en ce sens qu'il permet de maintenir des liens, maintenir une position de force ou une position influente ou bien encore la renverser. A travers celui-ci, et à travers la mise à distance géographique, se dessine alors le renouveau biographique tant espéré. Finalement, face aux épreuves biographiques vécues, Sara, Don José, Charly, mais aussi Tomi, Tanya, et bien d'autres ont procédé à un complexe processus de re-signification de celles-ci à un

niveau subjectif et personnel. Mais ce même processus réflexif a aussi des implications sociales, puisqu'il inscrit l'individu dans un champ social donné (famille, communauté) et contribue à sa propre socialisation. Autrement dit, ces opérations de « biographisation », auxquelles les acteurs sociaux ne peuvent se soustraire (ni même les enfants, pourtant rarement considéré comme des acteurs sociaux à part entière), « structurent la manière dont les individus se comprennent eux-mêmes et se structurent dans un rapport de co-élaboration de soi et du monde social » (Delory-Momberger, 2019). Par ces opérations, « nous ne cessons en réalité de participer à la construction en nous et hors de nous de la réalité sociale » (Ibid).

*

Ainsi, au fil des pages, nous venons d'entamer une réflexion qui cherche à penser la constitution des projets migratoires et les raisons de départ portés par les individus autrement que par le poids des déterminants et des contextes de vie, sans pour autant faire omission de ces données-là.

Dans la première partie du chapitre, nous avons abordé les structures socio-affectives qui rendent possible la mise en place d'une socialisation à la mobilité et à l'opportunité très tôt, permettant ainsi une certaine continuité dans la multiplicité des expériences sociales des diverses personnes rencontrées, y compris lors de la migration, que ce soit par fuite de la violence et/ou par recherche d'argent. Les acteurs sociaux, issus de milieux multiples mais ayant tous cette capacité à tisser des liens entre des lieux connus et des lieux fabulés, sont indéniablement encerclés par des processus de violences multiples dans leur lieu d'origine. Néanmoins ils expriment une certaine nécessité voire une injonction à la mobilité sociale qui passe par une disponibilité à la mobilité géographique. La mobilité apparaît alors comme un processus social dont les rouages sont déjà. De même, la question de l'argent reprend non seulement la nécessaire prise de risque et le rapport au hasard et à l'imprévisible inhérents à la réalité sociale, mais démontre aussi une socialisation spécifique et

une mentalité calculiste qui imbibe toutes les relations sociales, plaçant dès lors les pratiques économiques dans une dimension affective et sociale.

Face à cette analyse, nous nous sommes demandé dans la deuxième partie du chapitre quelle était la part de marge de manœuvre, de projections individuelles, de désirs personnels face aux injonctions à la disponibilité, à la mobilité et au départ migratoire transnational. Vivre est risqué, nous l'avons vu au travers des différentes histoires biographiques. Migrer l'est tout autant. En dépit des injonctions et des pressions sociales qui prennent forme dans la sphère familiale et dans les liens sociaux les plus proches, le départ permet, aussi, sous certaines conditions, de renouveler les liens familiaux et les liens à soi-même, puisant dans toute une géographie interne composée de désirs, d'imaginaires et de capacité de projection, portée par les individus qui face aux épreuves rencontrées remanient le sens de leur projet de mobilité, se responsabilisent des opportunités prises et donnent chair à un processus particulier de fabrication d'individus dans une société.

Que se passe-t-il alors pendant la mobilité géographique en elle-même ? Comment celle-ci peut être portée et soutenue par l'individu face à un contexte de mobilité de plus en plus abscons, incertain et violent, et dans quelle mesure cette mobilité-là vient s'intégrer à des formes de corporalités et d'économies relationnelles entremêlées qui accompagnent le déplacement ?

CHAPITRE III - « Danser le territoire », négocier avec soi et négocier avec les autres

Les mots prononcés par des acteurs migrants pour décrire leur mobilité résonnent, s'entremêlent, remontent rapidement à la surface dès que l'on fait appel à eux. Faire un coup de poker. *Jugársela*. *Aguantar*. Prendre un risque. Supporter. Guetter toute opportunité. Traverser. S'aventurer. Voyager. Loin des considérations présentant les acteurs migrants comme des personnes insensées, ne mesurant pas les risques encourus, ces mots d'action et de hasard entendus dans leur bouche recouvrent au contraire une lucidité vis-à-vis de la profonde incertitude à laquelle il faudra se confronter, incertitude qui définit une grande partie des mobilités migratoires contemporaines. « Qu'est-ce que s'aventurer si ce n'est partir en s'orientant dans un univers de contraintes, semés d'obstacles ? », écrivait Jocelyn Streiff-Fénart dans un récent article (Streiff-Fénart, 2019).

Les « mots de la mobilité » changent, les représentations et les pratiques des acteurs migrants aussi. Un des termes les plus marquant pour parler de sa propre mobilité a été prononcé par Antonio, un migrant hondurien rencontré au début de l'année 2017. Il venait de marcher à peu près 250 kilomètres et d'éviter une dizaine de contrôles migratoires, depuis la ville de Pijjiapan à la ville d'Ixtepec, dans la région de Oaxaca, près de la côte Pacifique. Six jours de marche et cinq nuits

sous la paupière. Son état physique était globalement déplorable et à le voir on ne pouvait s'empêcher de le réduire à un corps souffrant. Après examen, on ne pouvait se retenir de penser que 250 kilomètres n'étaient qu'une bien maigre distance à l'échelle d'un territoire étendu sur plus de 4000 kilomètres. Jamais le sens de « traverser » (en espagnol, l'on parle même de *travesías* pour se référer à la mobilité migratoire) n'avait paru aussi percutant. Pour ce migrant, il lui fallait bien plus que sillonner mais fendre un immense territoire, composé d'une multitude « d'épaisse(s) frontière(s) » (Aragon, 2014, p. 265). Si traverser un territoire peut paraître comme un simple acte de déplacement géographique et topographique, pour ce migrant, il s'agissait bien d'un déplacement de son corps au gré des différentes entraves, que celles-ci soient posées par les autorités, par la délinquance ou par la région en elle-même. Il fallait alors, me disait-il, apprendre à *bailar el territorio*, danser le territoire (communication personnelle, janvier 2017). Apprendre à bouger et à esquiver sans cesse en son sein. Selon sa lecture topographique et situationnelle, savoir quand contenir son corps, savoir quand l'engager.

À l'écoute de ce nouveau terme, les migrants, en plus d'acteurs sociaux, devenaient poètes, chorégraphes, danseurs et performeurs de leur propre mobilité. Traverser ces épaisses frontières reviendrait alors à déplacer son corps au gré des différentes entraves. Par cette formule, les nouveaux chemins de la migration apparaissaient décousus, erratiques, peuplés de hasard, de rebondissements, d'étapes et de retour en arrière. Ce qui a déjà été dit sur la région mésoaméricaine et sur les régimes-frontières qui la traversent nous éclairent ici sur la façon dont ces derniers ont déstructuré les territoires et ont transformé les paysages migratoires, déterminant ainsi dans une certaine mesure les expériences de mobilités transnationales irrégulières. Toute cette « fabrique de

départ », par sa complexité, son caractère incertain et par la disponibilité à la bonne occasion qu'elle requiert, se retrouve alors supportée par les corps et par les individus eux-mêmes durant la mobilité géographique. Comme le disait Pierre Bourdieu (1993) « l'ordre social s'accomplit sans doute, pour une part importante [...] au travers des déplacements et des mouvements du corps que [les] structures sociales converties en structures spatiales [...] organisent et qualifient ».

La dialectique corps / espace / relations sociales semble devenir un terrain fertile auquel il convient de s'intéresser, d'autant plus quand on se place dans un processus de mobilité migratoire. Nous tâcherons donc d'approfondir la portée de cette dimension corporelle dans les processus de mobilité et la façon dont elle est insérée dans les processus sociaux de façon plus générale conduisant inexorablement à des formes de sociabilités et d'établissement de liens sociaux de mobilité. Dans cette perspective, nous verrons dans un premier temps la prégnance des corporalités dans l'expérience migratoire et par extension dans l'expérience sociale en général, puisque nous avons déjà démontré que l'expérience migratoire venait puiser dans une série de mécanismes sociaux déjà existants. En suivant la trame empirique que laissent voir ces corporalités, nous pourrions ainsi dépasser la centralité de la violence et entrevoir de nouvelles précisions quant au processus d'individuation qui prend place dans cette aire socio-culturelle. Puis, dans un second temps, nous aborderons l'activité constante d'investissement dans des relations de contingence qui peuvent être aussi performatives qu'évanescentes. Enfin, dans une troisième sous-partie, nous prendrons en compte les petites fissures relationnelles, contextuelles et temporelles de ces liens de contingence ainsi que la façon dont ces-derniers s'articulent avec d'autres liens plus structurants (relations familiales, relation à soi) et forment une économie complexe de relations sociales et d'affects.

3.1 Corps en mobilité, corps dansants

Dieu merci, j'étais dans les forces militaires du Honduras et cela m'a beaucoup aidé... J'ai été dans l'armée hondurienne pendant quatre ans. Oui. Quatre ans et demi. Il m'a donc été plus facile de parcourir ces routes. Cela m'a vraiment beaucoup aidé. Être flexible. Résister. Mon corps sait comment réagir et endurer (*reaccionar y aguantar*). Maintenant, personnellement... pour marcher d'où j'ai marché, si quelqu'un vient de Pijijiapan, et marche jusqu'à Unión Hidalgo, je lui serre la main [il se tourne vers la caméra et me sourit]. Parce que c'est beaucoup trop. Trop de *vistadas*. Tu vois un point qui semble si loin, puis tu y arrives et de là tu vois un autre horizon lointain. Et ainsi de suite. C'est excessif (*es demasiado*). Dieu merci, nous sommes là. Oui... Et on verra, on verra comment on s'en sort. Je suis déjà blessé au pied droit et au bras aussi. Mais je sens que oui, j'ai la force de me rendre à Guanajuato, où je dois me rendre en premier. C'est une grâce de Dieu d'en arriver là. C'est beaucoup de chance. Traverser dépend de la grâce de Dieu.

Antonio, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Pendant qu'Antonio me parlait, le vent venait s'échoir sur moi, fouetter mon visage, ébouriffer mes cheveux, me remplir les yeux d'une fine poussière aride, dissiper l'abrutissement provoqué par le soleil, alourdir ma langue et mes sens à la limite de la folie. Ce vent ahurissant qui avait valu à ce lieu, en plein milieu de l'Isthme de Tehuantepec, le nom de *La ventosa*, la venteuse, n'avait pourtant pas l'air de le perturber tant sa diction était extrêmement limpide, tant ses expressions faciales restaient impassibles, imperturbables, stoïques. À la différence de moi qui luttait, Antonio semblait être de plain-pied avec cet environnement, comme reçu et dilué par ce décor invraisemblable, composé de paysages secs et plats et de maisons en tôles et d'adobe éparpillées par le vent, encadrées par d'incongrues et monumentales éoliennes dont le blanc immaculé s'assimilait, ici, à une espèce d'insulte perpétuelle. Antonio traitait le vent avec une indifférence étonnante, tandis que ses cils se chargeaient de poussière. Poussière parmi la poussière, il avait réussi, comme un caméléon, à prendre la couleur de la terre. Son corps paraissait



fait d'argile. Il tenait dans ses mains une carte froissée et agonisante, qui était inlassablement repliée par le vent et qu'Antonio ne cessait, par un geste vain et pourtant assuré, de redresser. Il s'adonnait alors à une lecture topographique fine : il connaissait les chemins empruntables, les avantages et les risques encourus pour chacun. Ces connaissances actualisées s'étaient faites non sans surprises et sans amertume. On se trouvait près des trois ans après l'implantation du *Programa Integral Frontera Sur* dont les effets déstructurants et vulnérabilisant sur les mobilités humaines irrégulières en Mésoamérique ont déjà été mis en lumière. Les chemins de la migration avaient inexorablement changé, ils étaient devenus plus durs. Il fallait plus que jamais exiger à son corps de tenir un peu plus, de marcher un peu plus loin, de courir un peu plus vite, de dormir un peu moins. De résister. Et bien plus que par son discours, c'était de son propre corps qu'émanait réellement cette transformation qu'il avait dû subir, comme si son corps pouvait parler, pouvait montrer sans passer par la parole le rôle essentiel qu'il avait à jouer dans ce processus.

Extrait vidéo 1 - Antonio, en pleine lecture de sa carte, Ixtepec, réalisation personnelle, janvier 2017

C'est donc à travers la rencontre avec Antonio qu'est apparue l'importance de la corporalité et plus particulièrement la façon dont les épreuves, découlant d'un système-frontière qui n'a de cesse de précariser certaines vies humaines, traversaient et habitaient les corps-migrants et la manière dont ces-derniers devaient les traiter, les intégrer. Après Antonio, d'autres personnes sont venues alimenter cette réflexion. C'est le cas notamment de Gonzalo, dont l'histoire mérite ici d'être exposée. Originaire d'une petite ville à une quarantaine de kilomètres de Guatemala City, Gonzalo cherchait, à travers le processus migratoire, à se reconstruire après une douloureuse séparation amoureuse. Son « déclic migratoire », c'est-à-dire la raison consciente qui a déclenché sa mise en départ (Aragon, 2014) s'est pourtant concrétisé un soir de printemps de 2014, après un tournoi de football où il avait confessé son désir de partir à un ami proche qui lui-même attendait depuis longtemps un coup de pouce pour migrer (communication personnelle, décembre 2017). C'était l'occasion. Deux individualités qui collectivisaient leurs aspirations distinctes d'un futur meilleur et qui décidaient de mutualiser leurs ressources pour affronter le chemin. Le peu de choses que lui et son ami connaissaient du Mexique, ils le devaient aux migrants expatriés qui étaient récemment revenus au village. Ils avaient ainsi entendu parler de *la Bestia* que prenaient les migrants pour traverser rapidement le pays. Ils connaissaient également plusieurs *narco-corridos*, ces ballades musicales typiques de la frontière nord qui parlent de drogues et de trafiquants. Leur préféré était *Escolta suicida* qui fait ouvertement référence au cartel mexicain *Los Zetas*, reconnu pour ses kidnappings et ses tueries de masse de migrants centraméricains. Ils savaient donc qu'il y avait des risques, des morts, des blessés. Mais comme Gonzalo me l'a lui-même dit, « entre ce que tu imagines et ce que tu vis en réalité, il y a un gouffre » (communication personnelle, décembre 2017).

Pendant six jours ils se sont enfoncés sur le territoire mexicain, le plus souvent en marchant, quelques fois en faisant du stop, d'autres en payant des petits bus locaux moyennant toujours une somme importante pour que le chauffeur ne les dénonce pas aux autorités migratoires. Mais tout

au long de ce périple ils n'ont cessé de se cacher et de contourner ces dernières. Au septième jour, ils ont pris le train de charge pour la première fois. C'était à Arriaga, à la frontière entre l'État du Chiapas et l'État de Oaxaca. L'objectif était d'arriver jusqu'à la ville de Mexico, en faisant un passage obligé par l'isthme de Tehuantepec. Quelques heures ont suffi pour que tout bascule. Gonzalo et son ami se sont fait éjecter du train en marche par un groupe de délinquants se faisant passer pour des migrants. Ils déclaraient être membres des *Zetas*. Amenés loin de la voie ferrée, retenus sous menace en pleine montagne, ils les ont fait appeler leurs parents afin qu'ils versent une rançon en échange de leur libération. Faute de l'avoir reçue à temps, tous deux ont été mutilés au cours de la nuit. Trois doigts fracturés, vingt-six coups de machette dans le dos, une fissure dans le crâne, deux fractures dans le pied droit et la rupture du talon d'Achille gauche (communication personnelle, décembre 2017). Le lendemain, les personnes ayant retrouvé Gonzalo ont cru qu'elles avaient affaire à un cadavre de plus. Le corps de Gonzalo a été profondément marqué par cette épreuve. Même s'il voulait oublier ou occulter cette expérience, son corps, par une cicatrice, une marque, une limitation imposée, venait constamment le lui rappeler ou le trahir auprès d'autrui.

La « fabrique de départ » vue dans le chapitre précédent se trouve profondément inscrite dans les corps des acteurs sociaux. Dans cette première partie, nous chercherons alors à démontrer empiriquement la prégnance de cette dimension corporelle dans l'expérience migratoire. S'il est vrai que cette dimension corporelle vient vite se greffer à une dimension mortuaire matérialisée par les cadavres de migrants et les morts en migration, dimension largement traitée par une littérature sociologique qu'il conviendra de réviser dans un premier temps, nous chercherons néanmoins à aller au-delà de cette perspective. Pour cela, l'apport de disciplines éloignées telle que la danse contemporaine et la compréhension que celle-ci a du corps en mouvement éclairera des données empiriques qui seront traitées dans un deuxième temps. En fin de compte, le passage de corps-cadavres à corps-dansants nous permettra d'affiner les pourtours d'une forme

d'individuation qui requiert non pas de faire fi de sa finitude charnelle mais bien de l'exalter et de l'assumer.

3.1.1 Corps marqués par les régimes-frontières

Il est vrai qu'une large littérature scientifique traitant de la gestion des corps dans la migration existe, tout du moins en France, depuis désormais plus de deux décennies. Cette littérature laisse apparaître un intérêt non seulement pour les morts *en* migration, mais aussi pour les morts *par* et *de* migration (Lestage, 2019). « On meurt de migration » titrait une exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration en 2020, à Paris. Le corps migrant est alors appréhendé comme un corps mort, un cadavre, laissant de l'espace à une analyse non seulement en termes de gestion managériale des migrations, mais aussi de « nécropolitique » des migrations. Une politique capable de produire la mort, où la vie, la mort et les corps humains seraient de facto inscrits dans l'exercice du pouvoir et de la souveraineté. C'est en ce sens qu'Achille Mbembé développe ce concept, considérant que le droit de vie et de mort représente l'« expression ultime de la souveraineté » et la limite même de celle-ci (Mbembé, 2006). Pour l'auteur, la dialectique entre le laisser vivre et le faire mourir (et son inverse, faire vivre et laisser mourir) signale un exercice du pouvoir différé et violent basé sur le contrôle de la vie humaine, dans son acception sociale et biologique, qui va bien au-delà des limites géopolitiques et des instances étatiques et où « la fonction du racisme (comme distribution des espèces humaines en différents groupes) (serait celle) de réguler la distribution de la mort (par le pouvoir souverain en question) ». Non sans trouver un événement historique fondateur, le pouvoir de mort, que celle-ci soit individuelle ou à grande échelle, comme élément constitutif de l'exercice d'un pouvoir est une caractéristique qui a été observée à plusieurs étapes de l'histoire humaine.

En France, Foucault évoquait déjà l'exemple des mises à mort publiques, extraordinaires et violentes pendant la première moitié du XVIII^e siècle avec le cas du présumé régicide Robert-François Damiens, puis à la fin de ce même siècle après la fin de la monarchie absolue, avec l'apparition de la guillotine et la « démocratisation » des formes de mise à mort des ennemis de l'État (noblesse et peuple) et le degré de « civilisation » désormais investi dans l'acte de tuer vu ici comme exercice de souveraineté (Foucault, 1975). Pour Foucault en fin de compte, c'est un long processus de soumission des corps (observable également dans l'œuvre de Norbert Elias) couplé de réglementations médicales, de darwinisme social et de théories médico-légales sur l'hérédité et sur la race qui ont permis, en Europe occidentale, l'émergence de formes biopolitiques exacerbées dont l'exemple le plus prégnant serait la Solution finale. L'aboutissement des chambres à gaz et les fours crématoires aurait ainsi scellé l'agencement entre « la rationalité instrumentale et la rationalité productive et administrative du monde occidental moderne » (Mbembé, 2006) dont les motifs seraient repris plus tard et viendraient consolider nos structures politiques et techniques actuelles.

Mbembé, quant à lui, laisse apparaître l'entreprise coloniale (avec ses origines à l'exemple de l'esclavage et ses mutations à l'exemple de l'apartheid) comme l'expérience de pouvoir d'un « État de terreur » sur la vie la plus représentative dans les imaginaires politiques et dans la pensée philosophique. La colonie, au travers d'un système technique, politique et spatiale qui produit de la démarcation, des hiérarchies nouvelles, des extractions de ressources, des remises en cause de la propriété, des classifications de personnes, des interdictions de mariages mixtes, des enclaves sociales et des droits arbitraires sur les corps indésirables ou marginaux « révèle un potentiel de violence auparavant inconnu » et une systématisation de ce potentiel grâce à la bureaucratie qui incarne alors la rationalité occidentale (Ibid.). Après le démantèlement des empires coloniaux, l'inscription du droit de tuer et de l'exercice de la violence dans les formes de pouvoirs politiques ne s'est dissipée pour autant, donnant plutôt lieu à ce que certains auteurs appelleront par la suite

« une politique de la verticalité » (Weizman, 2002) qui n'est pas sans rappeler les contextes migratoires locaux et globaux. Cette « souveraineté verticale » opère alors en « un réseau complexe de frontières intérieures et de cellules isolées », réseau qui dépasse largement les simples frontières géopolitiques. Ainsi, comme l'évoque Mbembé « les États-nations ne peuvent plus revendiquer le monopole de la violence ni le droit de tuer sur leurs territoires » (Mbembé, 2006). On observe de fait des « hétéronymies », des « patchwork » des droits territoriaux et des revendications de gouverner. Car « la coercition elle-même est devenue un produit sur le marché », finit par rappeler l'auteur (Ibid.). En suivant les traces de Foucault, de Mbembé, et d'autres auteurs et autrices qui ont permis d'examiner la question du biopouvoir et de son application dans des contextes d'ultraviolences, l'on voit apparaître la centralité des corps, la fragilité de ceux-ci, de la chair défaite, des os qui viennent à se briser. Car dans ce régime nécropolitique, ce dont il est question est bien la disparition du corps de l'Autre, quand son existence morale et corporelle apparaît comme une menace, quand sa rencontre prend les traits de l'expérience d'une « altérité radicale » (Arendt, 1961), et quand son « élimination biophysique » viendrait renforcer « mon potentiel de vie et de sécurité » (Mbembé, 2006).

Restreindre ou éliminer le potentiel de vie de l'Autre pour pouvoir garantir le mien. Au creux de ces propos, il devient difficile de ne pas entendre résonner ce qui constitue au Mexique la trame de fond des nouvelles locales, de la production journalistique et médiatique quotidiennes et, bien au-delà, de l'industrie qui alimente et se bénéficie de toute une culture du *gore*. Car, si la réalité sociale est à de nombreux égards violente, sa représentation l'est d'autant plus qu'elle reprend à son compte une esthétique héritée du genre cinématographique d'horreur et du *gore* qui consiste dans l'usage « [d'une] violence graphique et viscérale via des effets spéciaux, mettant l'accent sur la fragilité de la chair en théâtralisant la mutilation des corps » (Diaz Hernandez, 2020, traduction personnelle). Très concrètement, nous pouvons évoquer les publications qui s'accumulent chaque semaine dans la section des « notes rouges » (*notas rojas*) dans les journaux mexicains, pratique

existante depuis plus d'un siècle. Dans cette section, on y découvre alors des courts textes parsemés d'images extrêmement crues - et par la même occasion, extrêmement *gores* – qui relatent les faits divers les plus sanglants : accidents de la route qui auraient causé la mort d'une dizaine de personnes, exécutions sauvages de narcotrafiquants, crimes intrafamiliaux choquants, profils de serials killers nationaux ; entres autres choses. Nous pouvons citer des exemples actuels, comme le cas des restes d'« enfants démembrés » retrouvés dans le centre historique de la capitale (« *los niños descuartizados del centro histórico* ») en octobre 2020, affaire qui a fait la une de plusieurs tabloïds reconnus pour ses notes rouges, ou bien encore le cas du féminicide d'Ingrid Escamilla, jeune femme de 25 ans assassinée par son compagnon en février 2020 dans le nord de la ville de Mexico. La publication de photos du corps écorché dans plusieurs notes rouges, prises originellement par les services de police mexicains, a donné lieu à un soulèvement important de part de collectifs féministes et de la société civile en général, pointant du doigt non seulement la grave violence de genre existante dans le pays⁴⁴ mais aussi le manque de respect des informations confidentielles et le manque de respect et la re-victimisation envers la famille de la victime.

Plus récemment, et ce qui nous permet de faire le lien avec les processus migratoires, il y eut en janvier 2021 le cas bouleversant de dix-neuf corps calcinés retrouvés dans une fosse commune dans la municipalité de Camargo (état de Tamaulipas) qui longe la frontière nord étatsunienne du côté est. À la suite de la publication de cette note parue dans plusieurs journaux nationaux, des communautés guatémaltèques de Comitancillo et de San Marcos ont déclaré avoir perdu la trace de plusieurs de ses familiers partis « voyager » vers le nord. Les équipes médico-légales, désormais courantes dans une réalité régionale sanglante, ont fini par identifier quatorze corps de migrants guatémaltèques adolescents ou âgés de moins de vingt ans dont la moitié étaient des femmes. Deux autres corps de mexicains ont également été identifiés, que des experts ont supposés être les « passeurs » qu'avaient engagés les jeunes migrants d'après les témoignages des familiers au

⁴⁴ On estime que 300 femmes en moyennes sont tuées chaque jour au Mexique pour le simple fait d'être des femmes.

Guatemala⁴⁵. Même si la ministre de l'Intérieur mexicaine a rejeté les comparaisons, il est difficile de ne pas voir dans ces meurtres une ressemblance aux soixante-douze cadavres de migrants retrouvés onze ans plus tôt dans une fosse commune toujours à Tamaulipas mais cette fois-ci dans la ville de San Fernando. Le « massacre de San Fernando » reste non seulement une des atrocités les plus notoires dont les migrants ont été victimes dans l'histoire moderne du Mexique mais aussi un événement majeur qui a même infléchi les politiques migratoires. En effet, la crise sociale et humanitaire engendrée par le massacre et la pression exercée par des organisations de défense des droits humains et d'une partie de la société civile mexicaine a permis l'établissement de la première loi de migration mexicaine à proprement parler, impulsée sous le gouvernement de Felipe Calderón en 2011 (Castilla Juarez, 2014).

La faible distinction entre réalité et représentation dont fait preuve l'industrie médiatique nationale et régionale, permet d'interroger non seulement les nécropolitiques globales, mais aussi les relations que celles-ci entretiennent avec les formes de violences locales (Valencia, 2010, p. 238). À ce titre, lors d'un entretien retranscrit par José Andrés Díaz Hernández, la chercheuse et performeuse mexicaine Sayak Valencia met en garde face au dérapage d'une forme de capitalisme *gore* qui sévit dans la région, caractérisé par « la forme matérielle de l'exploitation qui va de pair avec le colonialisme, le machisme, le sexisme, le crime organisé et la corruption » (traduction personnelle) vers un capitalisme qu'elle nomme *snuff*, toujours en référence à des genres cinématographiques et esthétiques précis. Le capitalisme *snuff* « n'est pas seulement liée au crime organisé mais aussi à l'usufruit des processus de violence et à leur spectacularisation, qui est également devenue une forme de gouvernement que nous pourrions qualifier de nécropolitique, mais qui tire également profit du meurtre ou de la mort télévisée en laissant les gens mourir » (Ibid., traduction personnelle). L'auteure déclare plus tard : « La politique *snuff* est visible dans les

⁴⁵ <https://www.vice.com/en/article/93wmyz/mexican-police-accused-of-slaying-over-a-dozen-guatemalan-migrants>

processus migratoires contemporains où même l'Europe laisse ses migrants mourir dans les eaux de la Méditerranée ou ici en Amérique latine avec la fermeture des frontières entre le Mexique et la frontière sud avec le Guatemala. (...) la politique *snuff* est cette politique qui tue en direct et qui anesthésie également la perception des spectateurs afin qu'ils ne s'expriment pas de manière critique sur la question » (Ibid., traduction personnelle)

3.1.2 Corps engagés dans le mouvement et dans l'expérience

Migrants, corps, cadavres, mort. Le glissement paraît automatique, comme si celui-ci nous échappait des mains et n'avait d'autre issue que, au mieux la morgue, au pire la terre désolée. Antonio a un corps meurtrit, un corps poussiéreux, un corps résistant. Un corps qui est traversé constamment par la possibilité de sa propre mort, mais, élément crucial, qui n'est pas désarmé face à cette éventualité tant celle-ci a déjà apposé son sigle sur chaque recoin de son épiderme. Face à l'évidence ou à l'éventualité, qui constituent l'essentiel de l'expérience quotidienne des sujets mésoaméricains, le danger biophysique traverse l'épine dorsale, fait en sorte que le sang ne face qu'un tour, augmente l'acuité sensorielle, envoie l'information au cerveau qui agit alors sur le corps : ne souris pas, ne regarde pas, évite ce lieu, cours, marche, change de trottoir, salue, fais semblant, résiste mais coûte que coûte tire-toi de là. Nous pouvons le lire entre les lignes, cet état corporel a des conséquences sur le social, puisqu'il va dessiner les pourtours de certaines interactions, de certaines présences géospatiales et de certaines formes de vivre et de s'appropriier, ou pas, l'espace social.

Il n'est pas anodin que les mots de la migration et les mots de la contestation en Amérique Latine coïncident, et pointent tous en direction des corps comme espaces tant de fragilités que de résistances. *Hay que poner el cuerpo* (il faut y mettre le corps) disent les féministes lors des manifestations ; *Hay que jugarse el pellejo* (il faut risquer sa peau) disent les acteurs migrants quand ils rentrent dans une mobilité géographique. Ces mots d'actions impliquent systématiquement les corps, la finitude de ceux-ci, mais aussi la nuisance et l'enjeu qu'il y a dans leur affirmation au sein de l'espace public. Car ici il est bien question de corps particuliers, ceux qui sont la cible des structures nécropolitiques que nous avons analysées plus haut. Il s'agit de corps féminins ou féminisés, de corps migrants, de corps précarisés, de corps indigènes, de corps reprenant deux ou plusieurs de ces critères, réifiés et indésirables. En bref, de corps jetables, de corps meurtris, de corps interchangeableables.

Face à l'immensité des distances à parcourir, le corps migrant se trouve dilué dans l'espace. Devant cette épreuve littéralement physique, c'est bien le corps qui doit supporter la mobilité. Car contre une ou deux semaines de train pour atteindre la frontière nord, il était désormais question pour Antonio de plusieurs jours de marches pour arriver seulement à l'isthme de Tehuantepec. Il ne restait alors que les sentiers solitaires qui devaient être arpentés à pied, à travers les monts et la brousse, à l'abri du regard des autorités, bien plus exposés aux risques de pratiques criminelles ou délinquantes. Encore une fois, les termes utilisés pour décrire la mobilité migratoire sont révélateurs. Ce sont des mots d'actions qui comme nous l'avons dit engagent le corps, le soumettent à tenir sans broncher et surtout à inscrire ces épreuves dans un nouvel état des choses. La souffrance et l'endurance sont surprenantes, difficiles, mettant véritablement à l'épreuve les sujets migrants, mais elles sont connues et reconnues ; il faut, en d'autres termes, passer par là. *No hay de otra*, il n'y a pas d'alternative. Lorsqu'il y a un épuisement de la majorité des capitaux de mobilités et qu'on s'inscrit dans un contexte de mobilité irrégulière, ce qui reste et constitue une

ressource de mobilité pérenne n'est autre que le corps, puis les désirs et les formes de sociabilité. Mais ici il est question du corps comme premier et dernier support de mobilité. Il est intéressant alors de croiser l'expression spontanée d'Antonio, présentant le déplacement géographique comme une danse où le partenaire se trouverait être le territoire en lui-même, avec les analyses sur et par la danse contemporaine qui mobilisent explicitement le terme de « corps dansant ».

La danse renferme sur elle de façon ontologique le temps et l'espace. Elle est temporelle car elle constitue « un moment fugace », immatériel, éphémère, suspendu. Elle est spatiale car elle implique de fait une projection du corps dans l'espace, une façon pour le corps d'habiter et de faire vivre l'espace. Dans un article de 1992, la danseuse et chercheuse québécoise Michèle Febvre faisait valoir à quel point la danse moderne avait rompu avec des schémas classiques de la danse où le corps se trouvait verticalisé, aligné, non organique. Les nouvelles techniques du corps apparues avec la danse moderne autorisent au contraire le souffle et la visibilité de l'effort. Ces éléments permettent non seulement d'érotiser les corps, de les rendre organiques, élémentaires, mais aussi, et surtout, de les rendre émotionnels. En cela, les centres vitaux des corps (le tronc, le bassin, la tête) deviennent les véritables déclencheurs de mouvements, l'origine même de ceux-ci. La danse devient alors une dynamique spatio-temporelle émotionnelle, où « le corps moderne se meut par conséquent davantage dans une temporalité qui lui est propre, assujettie aux événements gestuels » (Febvre, 1992). Cette articulation corps / danse / espace rappelle à certains égards les réflexions de Nietzsche au sujet de la danse. Pour le philosophe, la danse est une exaltation des émotions les plus essentielles et totémiques du genre humain mais aussi un support des idées les plus simples et les plus universelles. Dans ce cadre, le corps devient alors à la fois signifiant et signifié, corps-totalité qui donne chair à l'instant et abolit le temps ordonné et rationalisé de la tradition occidentale. La danse à laquelle sont soumis les migrants n'est certainement pas une danse d'exaltation de joie, comme celle que l'on peut observer dans certains tableaux de Matisse. Au contraire, il s'agit ici d'une danse contrainte, précarisante, assujettissante à certains égards, et il

n'est à aucun moment question de la romancer. Toutefois, emprunter quelques pistes à une discipline bien éloignée des enjeux migratoires est non seulement salutaire, mais aussi enrichissant. Car nous sommes passés des corps meurtris, des corps jetables à des corps véritablement dansants, performeurs de leur propre mobilité, une mobilité profondément ancrée dans des considérations biographiques et émotionnelles. S'il est vrai qu'il y a une relation réciproque entre l'espace, le temps et le corps dansant, où la question de l'inscription et de l'écriture est inévitable, il reste à savoir : qui écrit réellement sur qui, qui laisse une trace sur l'autre ? Est-ce l'espace sur le corps, ou est-ce bien le corps sur l'espace ? « Le corps du danseur imprime dans l'espace ses propres déplacements » (Roseau, 2013), sans aucun doute. Mais, l'inverse est tout aussi réel, et d'autant plus dans un contexte migratoire : l'espace imprime dans le corps du danseur ses propres déplacements. Survient alors la figure du corps-trace.

Dans son roman « Vendredi ou Les Limbes du Pacifique », Michel Tournier reprend l'histoire de Robinson Crusoé pour s'adonner à une expérience philosophique, qui ne traite non pas de civilisation et de gestion méticuleuse d'un territoire isolé géographiquement et socialement, mais bien de consécration cosmique et jubilatoire d'un corps (enfin) libéré et « élémentarisé ». Mais c'est un passage très précis ici qui retiendra notre attention et que nous essaierons de connecter avec nos intérêts pour les questions migratoires : après un premier épisode de survie biologique déshumanisante, le naufragé élabore une issue qui passe inévitablement par un processus de (re)domestication de son nouveau territoire de vie, que celui-ci soit son corps en lui-même ou l'île sur laquelle il avait été recraché par les eaux. Il s'impose alors une tenue de soi qui l'interdit de revenir à « la souille », nom donné à une zone marécageuse où il venait s'échoir quand il perdait la raison, et entreprend un travail titanesque et méticuleux de reconfiguration de cette terre sauvage, laissant entre-lignes apercevoir la nature d'une pensée capitaliste et coloniale prenant source dans une éthique protestante du travail et dans un certain puritanisme. À un moment donné,

Robinson déclare que pour se souvenir de tout ce processus duquel dépend le maintien de son appartenance à la communauté humaine et sociale en dépit de son isolement insulaire, il n'aurait qu'à se saisir de son propre corps, y observer les entailles apposées sur sa peau et les lire comme une cartographie des épreuves de vie qu'il aurait vécu et qu'il pourrait retrouver et réassembler par simple vue de ses cicatrices. « Les signes ont besoin de la chair pour se manifester », écrivait plus loin Michel Tournier (Tournier, 1970).

Tout comme les images de Miguel ou de Charly, Robinson, dépourvu de moyen de captation photographique, se sert de son propre corps pour « reconstituer le puzzle » et lui redonner sens, pour faire ce travail de biographisation déjà abordé. Le corps devient alors un élément crucial dans les épreuves biographiques qui accompagnent les individus en situation d'inconsistance ou de liminarité, et qui, pour sortir de la fiction et revenir à nos considérations ethnographiques, accompagnent les acteurs migrants tout du long de leur traversée mésoaméricaine. Les entailles qu'Antonio avaient sur son bras lors de notre rencontre faisaient office de preuve. *Estas son historias pa' contar*, ce sont des histoires à raconter, me disait-il en pointant du doigt ses blessures. Des histoires à raconter, ou des histoires qui s'arriment à l'indicible, comme c'est le cas de Gonzalo qui, après le carnage vécu, avait le corps non seulement ravagé, mais aussi tous ses rêves et ses projections d'avenir évanouis. L'expérience migratoire s'était refermée sur lui, l'avait attrapé, immobilisé. L'échec traumatisant de son projet migratoire avait non seulement brisé ses propres perspectives d'avenir, mais aussi ses liens familiaux. Honteux de son échec et de son état corporel qui le réduisit à un corps meurtri, il a préféré couper pendant longtemps le contact avec sa famille et avec sa communauté d'origine.

Il convient tout de même de souligner que, à l'instar de Sara, de Tanya, de Don José et de tant d'autres migrants, l'expérience de Gonzalo ne s'est pas entièrement refermée sur cet événement traumatique. Bien que la convalescence, qu'elle soit physique ou psychique, ait constitué un long

processus, il a néanmoins réussi à remanier le sens de son expérience, à s'adonner à un profond travail de biographisation et à insuffler à sa vie de nouvelles perspectives, fragiles, certes, mais existantes. Après de longues années de silence et d'absence, il est revenu à sa communauté d'origine comme l'enfant prodigue, où de grandes fêtes ont été organisées par ses proches en son honneur et où il a même eu plusieurs propositions de *noviazgo*, de relations romantiques (communication personnelle, janvier 2017). Il a par ailleurs développé au Mexique une importante activité d'accompagnement administratif de migrants centraméricains récemment débarqués dans le pays. Quoi qu'il en soit, et comme il me l'avait exprimé à plusieurs reprises, son corps restait cette preuve indélébile sur laquelle la violence structurelle et démesurée avait apposé son sigle. Ce corps mutilé et souffrant qui l'avait empêché de se réinsérer dans son tissu social était pourtant celui qui, une fois réintégré dans une configuration collective, lui apportait la validité de son expérience migratoire. Après un long rodéo existentiel, Gonzalo avait abouti au même point qu'Antonio : son corps constituait un support sur lequel déployer des histoires vécues qui viendrait lui permettre une sorte de validité et de place sociale.

Incalculables sont les *Gracias a Dios*, grâce à Dieu, les *si Dios lo quiere*, si Dieu le veut ou encore les *Dios mediante*, avec la volonté de Dieu, pour ne citer que ces expressions-là, prononcées sincèrement par les personnes rencontrées. Bien plus qu'une expression populaire, cette formulation offre la finitude et la précarité de sa chair au Tout-Puissant lui-même. Nous évoquions Nietzsche plus haut, il convient de le citer à nouveau ici pour souligner à quel point cette posture est l'antithèse de la pensée du philosophe. Dans ce cas-ci, il n'est pas question de tuer Dieu pour pouvoir récupérer son propre destin individuel et sa liberté, bien au contraire. La posture ici est complexe, tant elle peut paraître contradictoire. Car ici, dans ce contexte migratoire donné, remettre son destin aux mains du Divin permet de se grandir par les épreuves et, in fine, par la souffrance dans sa chair, de s'affirmer individuellement. Cette figure très christique est par ailleurs reprise dans les pérégrinations du *Viacrucis migrante*, le « chemin de croix des migrants », qui

depuis 2011 réunit plusieurs centaines de migrants qui marchent depuis la frontière sud mexicaine vers le nord, cherchant à avoir une incidence médiatique, publique, politique, en manifestant ou en faisant des actions dans des espaces politiques, par exemple. Chaque année, l'organisation du *viacrucis* est prise en charge par une organisation de la société civile différente, dont notamment le Movimiento Migrante Mesoamericano, organisation fondée et composée par des migrants centraméricains (Varela Huerta, 2016). À travers cette réflexion se dessine dès lors les pourtours d'une forme d'individuation qui se joue par la souffrance de la chair et par le corps, que le rapport à Dieu vient ici consacrer.

Loin d'une construction socio-historique d'individus capables de transcender leur finitude charnelle, nous nous retrouvons ici face des sujets non seulement traversés corporellement par le social mais qui en plus assument cette finitude charnelle qui leur confère une validité et existence sociale. Autrement dit, les processus d'individuation déjà abordés passent nécessairement par les corps. Comme le disait Merleau-Ponty « l'expérience du corps propre nous révèle un mode d'existence ambigu » en ce sens que le corps, loin d'être un pur objet, est lieu de toute « l'expérience du monde » : « Qu'il s'agisse du corps d'autrui ou de mon propre corps, je n'ai pas d'autre moyen de connaître le corps humain que de le vivre, c'est-à-dire de reprendre à mon compte le drame qui le traverse et de me confondre avec lui. Je suis donc mon corps, au moins dans toute la mesure où j'ai un acquis et réciproquement mon corps est comme un sujet naturel, comme une esquisse provisoire de mon être total. Ainsi l'expérience du corps propre s'oppose au mouvement réflexif qui dégage l'objet du sujet et le sujet de l'objet, et qui ne nous donne que la pensée du corps ou le corps en idée et non pas l'expérience du corps ou le corps en réalité » (Merleau-Ponty, 2011 : pp. 240-241). Dans un texte inédit de Merleau-Ponty publié pour la première fois en 1962, il écrivait « Notre corps n'est pas dans l'espace comme les choses : il l'habite ou le hante » (Merleau-Ponty, 1962). Cette réflexion vaut particulièrement pour les acteurs migrants qui sont contraints de vivre et d'assumer une expérience plus que vulnérabilisante, liminale, et dont les corps sont

l'objet de politiques migratoires discriminatoires, létales et racistes. L'expérience migratoire, de par son imprévisibilité et de par le rôle central des corps en mouvement, devient alors une expérience où se distingue la constitution de formes modernes d'individuation. Ce n'est pas un état passif, mais bien au contraire une expérience éminemment riche en termes de sociabilités et de mises à l'épreuve de liens et relations sociales.

En filant la métaphore de la danse, d'autres aspects apparaissent : serpenter, séduire, jouer et s'amuser, se faufiler entre, se trouver un partenaire, changer de partenaire. La danse représente donc aussi une dimension collective. Elle fait appel aux partenaires. Car si le corps est le lieu de l'expérience du monde, il est aussi le lieu de l'expérience de l'altérité, de la rencontre avec l'Autre. Dans ce contexte d'entraves à la mobilité où il faut apprendre à danser le territoire on continuera à se demander à travers une perspective relationnelle comment fait-on pour maintenir une mobilité quand on manque structurellement de ressources ? Quels types de liens et de sociabilités se dégagent dans ce temps de transit si particulier ?

3.2 El cotorreo de los catrachos, ou comment comprendre une activité relationnelle constante

Dans ce transit, dans ce déplacement bien qu'encadré par des dispositifs de surveillance et de contention, la rencontre et la relation à l'autre est inévitable. Cet autre qui est sujet aux mêmes procédés d'individuation et de corporalisation du social. La dimension corporelle déjà évoquée, si fondamentale dans l'expérience du social, prend place également dans les interactions. Si les corps

sont les supports premiers de la mobilité géographique, particulièrement dans ces régimes-frontières, ils sont également les supports premiers du regard et de toute interaction sociale. Le système-frontière dans lequel prennent place ces mobilités humaines tend à marquer les corps indésirables, à les rendre porteurs d'un stigmat visible : une cicatrice, une blessure, un état général dégradé, sali, poussiéreux. De fait, l'ordre de l'interaction en face à face peut s'avérer inégale. La personne porteuse de ce stigmat, porteuse de cette marque corporelle se doit dès lors, par expérience, de « devenir de plus en plus habile dans la gestion de ces interactions », d'investir l'espace social de l'interaction et d'apprendre à maîtriser les structures qui les sous-tendent (Marcellini, Milliani, 1999). En bref, d'apprendre à (sur)investir l'espace de la rencontre.

Se dessine dès lors une lutte entre diverses économies de soi, chacune prise dans des contextes sociaux et affectifs d'origine qui viennent déployer, en plus des liens forts déjà existants, une nébuleuse relationnelle qui surgit le temps du transit. Aussi conjoncturelle puisse-t-elle paraître, cette nébuleuse relationnelle n'en a pas moins une signification sociale profonde, nous faisant pointer du doigt un système de solidarités privées qui permet non seulement d'organiser la mobilité géographique mais aussi d'envisager l'avenir. La gestion toujours plus restrictive des mobilités humaines a pour effet « d'accélérer le processus migratoire, de prolonger indéfiniment la durée des séjours et de faire des réseaux informels dans les économies souterraines l'unique cadre de vie et de mobilité des acteurs » (Aragon, 2008). Dans son travail de recherche Argan Aragon se demande quels sont les liens sociaux qui permettent la mobilité irrégulière dans ces conditions-là en Amérique centrale et au Mexique. Il met en avant les liens qu'il nomme forts, soit les liens qui sous-tendent la communauté d'appartenance, la famille, qu'elle soit au sens strict ou élargit. Il dépeint ainsi des acteurs migrants qui partent en mobilisant constamment un capital social préalablement construit avant le départ qui met à profit les ressources (sociales, économiques et affectives) pour soutenir la mobilité, sans quoi cette-dernière n'aurait pas lieu. Cette appartenance

première est celle aussi qui exerce un contrôle normatif sur les trajectoires individuelles, elle évite les comportements déviants et ramène l'individu à un projet collectif. En fin de compte, elle donne un sens au processus migratoire en lui-même : une fois arrivé, le migrant se doit alors de répondre à des obligations tacites, notamment à travers l'envoi d'argent, permettant ainsi de perpétuer la chaîne migratoire.

Nous envisagerons pourtant les choses d'une façon différente. Sans nier l'appartenance des individus à un noyau familial, à un réseau de liens communautaires forts où il y a connaissance et reconnaissance des uns et des autres (nous en avons abordé certains rouages dans les chapitres précédents), le terrain ethnographique a révélé pour sa grande majorité des individus plutôt isolés, en proie à une redéfinition de leurs liens sociaux d'origine et d'une reconfiguration de leur projet de mobilité initial, devant « bricoler » des ressources pour garantir leur mobilité au quotidien, notamment dans un contexte de blocage et d'attente forcée. Sans aucun doute, le travail de terrain est fruit d'un contexte et d'un lieu donné, et en ce sens il ne cherche à représenter une quelconque réalité sociale définitive ou exhaustive. Les nommées « caravanes de migrants centraméricains » de la fin de l'année 2018 jusqu'à nos jours et les problématiques actuelles liées aux dynamiques migratoires des populations haïtiennes et extra continentales en Mésoamérique ont largement confirmé une dimension familiale dans la mobilité qui n'était absolument pas visible auparavant : ce sont en grande partie des femmes seules avec enfants ou des structures familiales entières qui traversent désormais le territoire mexicain. Mais lors des premiers et plus importants séjours ethnographiques, notamment de début 2017 jusqu'à début 2019 les refuges pour migrants ne se posaient que très marginalement la question de l'adaptabilité de l'espace à des grandes groupes voyageant ensemble comme le serait une famille entière, par exemple, avec sa diversité générationnelle propre, tant ce déplacement en collectif était rare. C'est ainsi que Tanya et les membres de sa famille, pourtant hébergés dans le même refuge où nous nous étions rencontrés, avaient été « casés » dans plusieurs aires, chambres, dortoirs. Tanya et sa mère d'un côté, les

enfants de l'autre, les garçons dans le grand dortoir et le reste dans des tentes. Comme a pu l'indiquer Antonio, il était question à cette époque d'individus de plus en plus isolés socialement et géographiquement, devant assumer les tactiques et les décisions à prendre pour maintenir leur projet de mobilité. Face à l'arrivée des formes de déplacements collectifs, on aurait pu croire à une modification profonde de ce premier constat. Pourtant, le travail ethnographique a laissé apparaître le maintien de cette forme d'individualité et d'isolement face aux difficultés et à l'incertitude.

S'appuyant sur ce qui a pu être observé empiriquement et qui a été potentialisé par l'usage de la caméra sur le terrain, nous chercherons dans cette partie à comprendre la facilité, dans l'espace-temps de la migration, à s'investir dans des relations avec des personnes inconnues et/ou méconnues et à investir des dynamiques de groupe improvisées qui passent par la mise en scène, la dérision et l'humour. Ces formes d'investissements relationnels sont d'autant plus frappantes qu'elles se trouvent être aussi performatives qu'évanescentes.

3.2.1 Rires, pleurs, blagues comme constantes ethnographiques

Nous sommes en janvier 2017, dans le refuge pour migrants d'Ixtepec. Comme nous l'a montré Antonio, les conditions de transit étaient telles que, plus que jamais, la mobilité géographique devenait une épreuve physique que le corps et l'individu seuls devaient de porter et de supporter. À la place des milliers de personnes qu'ils voyaient arriver, agrippés au toit du train de charge, avant 2014, les volontaires du refuge ne trouvaient plus que quelques dizaines de migrants par semaine, arrivant seuls, ou en très petits groupes, à pied et surtout dans des états physiques et psychiques extrêmement dégradés. Pour ma part, janvier 2017 représente aussi mon premier séjour de terrain, avant même de commencer la thèse. J'ai donc toute la fraîcheur et la naïveté qui caractérisent les premiers contacts ethnographiques, et je me laisse facilement happer

par ce qui se déroule devant moi, même si cette façon de me faire prendre dans les dynamiques relationnelles restera présente tout le long du travail ethnographique. Quoi qu'il en soit, répondant à l'intuition que l'insertion d'un dispositif filmique sur le terrain permettrait de désamorcer, au sein même des refuges, des échanges avec les personnes migrantes somme toute bien balisés, la caméra était donc toujours présente. Une activité filmique sans grande prétention avait été pensée au départ avec Jafeth et son frère Kevin, déjà mentionnés dans le texte. Quand l'information s'est répandue, un groupe improvisé s'est formé, notamment avec Miguel, quelques autres migrants résidents du refuge d'Ixtepec ainsi qu'une majorité de nouveaux arrivants qui n'étaient à Ixtepec que depuis quelques heures. Ce groupe de nouveaux arrivants se connaissaient néanmoins entre eux puisqu'ils avaient été hébergés pendant près d'une semaine dans un autre refuge à 130 kilomètres plus au sud, dans la ville de Chahuities, toujours état de Oaxaca mais limitrophe avec l'état de Chiapas, avant d'être envoyés à Ixtepec où ils pourraient plus facilement effectuer leurs démarches administratives (« visas humanitaires » pour la majorité, possibilité de recevoir de l'argent d'un familial à travers l'aide du refuge pour d'autres, etc.).

Voilà que de façon imprévue, nous nous retrouvions plus d'une dizaine de personnes migrantes et moi-même sur les voies du train qui juxtaposent le refuge, entrain de filmer un peu tout et n'importe quoi. Deux séquences importantes semblent particulièrement propices à la réflexion. Nous analyserons ici deux scènes de la première séquence. Dans la première scène, tous les participants marchent le long du train, font des blagues, parlent fort, chantent, prétendent être en train de filmer un documentaire pour la chaîne de télévision National Geographic en improvisant une caméra faite de bouteilles de plastique ou bien, en se mettant à courir en faisant semblant d'être poursuivis par des agents de migration. L'ambiance est décontractée, et à les voir de loin ils ressemblent plus à un vieux groupe d'amis qui se rencontrent et qui rigolent ensemble qu'à un groupe de migrants centraméricains qui viennent de fuir les violences de leurs pays d'origine. C'est par ailleurs la

remarque qu'essuieront les acteurs-migrants, repérés par un groupe de femmes habillées en *tehuanas*, tenue traditionnelle de l'Isthme de Tehuantepec. « Ils prétendent avoir besoin d'aide, mais ils s'amusez plutôt bien (*bien que se divierten*) » lancent-elles en passant devant nous (notes de terrain, janvier 2017). Si seulement elles savaient que la plupart d'entre eux ne se connaissent même pas.



Image 3 - Selfie sur les voies du train. Activité filmique entre migrants, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Une deuxième scène (de la première séquence) regroupe les mêmes protagonistes entre deux wagons du train. Pendant que les enfants jouent et se chamaillent, les discussions se recentrent sur les dangers que comportent le voyage (« si tu es sur un des wagons et que tu entends les *Zetas* arriver, peu importe la vitesse et la distance, tu sautes, tu te jettes, tu te sauves » ; déclare l'un d'eux), sur les expériences de chacun, la possibilité de mourir, les histoires entendues à droite à gauche de personnes ayant perdu la vie. La gravité de ses propos est tour à tour teintée par des blagues. « Peut-être valait-il mieux rester chez soi et bouffer de la merde toute sa vie » exclame en rigolant une migrante. Et voilà qu'en un clin d'œil ils se retrouvent à grimper sur le toit, à essayer de sauter d'un wagon à un autre, comme si les *Zetas* étaient derrière eux. Ils ont peur du vide, ils crient, ils rigolent. Le tout prend allure de jeu.



Image 4 - Sur le toit du train. Activité filmique entre migrants, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2017

La densité et l'intensité des échanges interindividuels dans leur plus grande banalité ont été sans aucun doute une constante ethnographique, intensifiée par la présence de la caméra, indiquant des

processus sociaux spécifiques profondément relationnels et corporels. Ces échanges interindividuels prenaient aisément les traits de ce qui été nommé de façon émique comme « *cotorreos* » : un terme à l'apparence banale mais qui implique toute une signification sociale et une dimension ludique de ces longues discussions légères teintées d'humour, de blagues, de dérisions sur des sujets aussi graves que la mort ou les enlèvements.

3.2.2 Réajustement et création de sens par l'investissement relationnel

Pour la deuxième séquence, nous faisons un saut dans le temps et nous nous retrouvons en plein milieu des grandes premières caravanes de migrants centraméricains de la fin de l'année 2018, et du début de l'année 2019. Toujours dans l'isthme de Tehuantepec mais cette fois-ci plus au nord, dans la route transisthmique qui relie l'état de Oaxaca à l'état du Veracruz, à Matias Romero. L'action se déroule fin janvier 2019, dans un grand terrain sportif réinventé pour l'occasion en centre d'accueil temporaire : on y trouve au centre des grandes bâches pour se protéger de la pluie qui ne cesse de s'abattre sur les migrants qui se réunissent là, une multitude de tentes parsemées ici et là, des commerçants ambulants en tout genre (vendeurs de glace, de maïs grillés, de viennoiseries), quelques personnes avec des gilets révélant leur appartenance institutionnelle (les agents municipaux, les agents de protection civile, le Haut-Commissariat pour les Réfugiés, entres autres), quelques points de distribution gratuite de nourriture où se forment des queues interminables. En bref, nous sommes face à un véritable camp temporaire, rythmé par une dense et plurielle activité sociale. La première scène capte des enfants en train de faire la queue pour s'acheter une glace. Le vendeur de glace originaire de cette même communauté m'explique alors qu'il vend des glaces depuis décembre 2018, date des premières caravanes dans cette localité, et qu'en ce sens il a compris l'aubaine économique que représente la présence de migrants (communication personnelle, janvier 2019). Il m'explique alors que pour organiser sa journée de

vente, il doit se lever très tôt pour pouvoir préparer la glace. Il arrive sur le terrain où ont échoués les migrants vers 10h du matin. Il vend un cône de glace à 10 pesos (cinquante centimes d'euros) au lieu des 15 habituels : il veut rendre les glaces plus accessibles et il sait que de toute façon il réussira à écouler tout son stock sans difficulté. Il n'a que peu de moments de répit pendant la journée. Il affirme gagner plus de 1250 pesos à la fin de la journée, ce qui équivaut à une soixantaine d'euros auxquels il doit soustraire une vingtaine d'euros pour payer la location du chariot thermique.

En suivant un des petits garçons qui venait de faire l'acquisition d'une glace, je me retrouve en plein milieu d'un groupe d'une dizaine de migrants, une majorité de garçons mais quelques filles aussi, tous jeunes et étonnamment beaux, aux corps élancés, assis par terre et formant un cercle où je me retrouvais par mégarde en plein milieu. Sur mon carnet ethnographique, j'avais écrit, au sujet d'un couple de jeunes issus de ce petit groupe, qu'ils avaient l'air sortit tout droit d'un *road movie* à l'esthétique californienne, un peu à l'instar d'*Inherent Vice* de Paul Thomas Anderson (notes de terrain, janvier 2019). Ils provenaient pour la plupart du Honduras, même si certains venaient du Salvador. Certains se connaissaient depuis leur départ, d'autres s'étaient connus au fur et à mesure, formant un petit groupe qui s'était stabilisé depuis Tapachula et donnant même lieu à une histoire d'amour entre deux d'entre eux. Depuis, ils ne s'étaient pas quittés. Les membres du groupe assumaient les coûts des déplacements ensemble, quitte à faire jouer ses ressources personnelles (que ce soit de l'argent ou encore des contacts de proches qui pouvaient en envoyer) pour les mettre au profit du groupe. Leur objectif était commun : aller à Tijuana, mais il était évident que les connaissances topographiques et les ressources données étaient tout à fait disparates et inégalement réparties. Certains ne pouvaient pas placer la ville de Mexico sur la carte, ni même l'isthme de Tehuantepec, tandis que d'autres déclaraient avoir déjà traversé au moins une fois cette même région. De Tijuana, les avis se divisaient, alimentés par tout ce tourbillon médiatique qui entourait

cette ville et qui parvenait jusqu'à leurs oreilles : fallait-il rester ensemble, attendre, s'installer, ou bien plutôt *jugarsela*, se lancer le défi de traverser la frontière, prendre le risque.

En s'écoulant, eux-mêmes se rendaient compte sans le déclarer que leur groupe à l'apparence si fraternel et soudé connaîtrait des phases de turbulence une fois arrivés à l'objectif conscientisé et communément admis par tout le monde. Mais la présence de la caméra les emmenait à faire de plus en plus de blagues, à m'apprendre du jargon hondurien et salvadorien. Ils explosaient de rire quand je répétais les gros mots fraîchement assimilés. Peu à peu, avec la lumière qui baissait, s'est formée autour de la caméra une joute verbale. Toujours en cercle, les volontaires pouvaient s'approcher du centre, pendant que d'autres éclairaient avec leurs frêles lumières de téléphone les participants, pour s'adonner à une performance de rhétorique et de compétition verbale où chaque adversaire devait tourner en dérision l'autre selon son apparence physique ou sa nationalité. Les visages étaient très près les uns des autres et le cadrage volontairement serré ne faisait qu'accentuer cette promiscuité de corps et d'individualités en lutte. Les personnes se bouscullaient, sautaient, le niveau sonore était particulièrement saturé. Puis, se tournant vers moi, un des participants déclare : *Este es el cotorreo de los catrachos* (notes de terrain, janvier 2019).

Si *catrachos* se réfère au terme à l'origine offensant mais désormais assez banalisé pour parler des personnes honduriennes, la notion de *cotorreo* mérite ici d'être creusée, étant un terme largement entendu sur le terrain. Relevant du jargon mexicain, *cotorrear* s'utilise pour parler de bavardages a priori futiles, superficiels, légers, où les blagues sont parties prenantes de l'échange verbal. *Fuimos a cotorrear un rato*, me disaient certains migrants quand ils partaient vadrouiller sur les voies du train ou en ville pour tuer le temps. *Aquí en el cotorreo*, lorsque je m'approchais d'un groupe qui partageait un moment de convivialité, en buvant un café ou en mangeant un bout, et que je me faisais inviter à participer aux échanges. *Este otro es cotorro* pour désigner les capacités

verbales et la « tchache » que pouvaient avoir certaines personnes, que celles-ci soient entendues de façon positive (« il en sait des choses, il est digne de confiance ») ou négative (« il parle trop, n'est pas digne de confiance »).



Extrait vidéo 2 - Joute verbale ou 'cotorreo de los catrachos', Matias Romero, réalisation personnelle, janvier 2019

Outre que le terme soit réutilisé tel quel, dans sa résonance mexicaine et non adapté à un jargon centraméricain qui pourtant est très riche en métaphores, le *cotorreo* nous intéresse ici pour sa capacité à transformer des situations qui répondraient à un premier niveau de lecture mais que les participants façonnent autrement pour en donner une autre signification. S'attend-t-on à ce que des groupes de migrants fuyant de graves contextes de violence et de manque d'opportunités s'adonnent à une mise en scène de leur propre condition, prétendent se faire suivre par des officiers de migrations et en rigolent, ou encore improvisent une *battle* de *punchlines* qui n'a de cesse de puiser dans des anecdotes que peut vivre un migrant irrégulier ? C'est justement ce type d'activités qu'Erving Goffman nomme la modalisation, entendue comme « un ensemble de conventions par lequel une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se

transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente. » (Goffman, 1991, p. 52).

La modalisation, forme de théâtralisation des activités sociales telles que les blagues, les mises en scènes, les fabulations, le jeu ; permet ainsi de transformer le cadre primaire d'un événement ou d'une situation sociale dans le but de donner un sens nouveau pour les sujets impliqués, de comprendre ce qui leur arrive et in fine de se réinvestir comme acteurs de la situation. Autrement dit, cette opération de cadrage qui permet de produire du sens et de donner une place active aux sujets sociaux ne peut prendre place que dans la relation à autrui. Même si elle porte l'individu sur le devant de la scène, elle ne peut exister sans une configuration collective ni sans une multitude d'interactions. De ce fait, nous valorisons ici l'héritage offert à la sociologie contemporaine par les interactionnistes symboliques, tels que Goffman : reconnaître les interactions comme une des trames principales de la vie sociale. Ça serait donc au sein même des relations interindividuelles que prendrait chair le social, que se construirait ce dernier.

Il convient de rappeler que ces opérations de réajustement de cadre primaire qui passent par des formes de sociabilités extrêmement performatives et intenses sont circonscrites de façon spatio-temporelle : elles ne prennent place que dans certains espaces et qu'à certains moments. Tel a été le cas, par exemple, lors du transfert des milliers de migrants issus des caravanes qui se trouvaient dans le stade Benito Juarez à Tijuana, en décembre 2018, vers un autre complexe sportif bien plus éloigné du centre et de la ligne frontalière. Ce transfert avait été orchestré par la municipalité qui avait mis à disposition plusieurs dizaines d'autobus qui faisaient l'aller-retour entre ces deux pôles. Avant de monter dans le bus, l'ambiance était lourde, tendue. La pluie s'abattait sur ce lieu depuis des jours, ce qui avait causé l'inondations des tentes, remplies de boue, et cela avait augmenté les cas d'infections respiratoires. Des discussions éclataient ici et là laissant apparaître les mêmes doutes relatifs aux stratégies de mobilités de chacun : doit-on suivre le mouvement, attendre, doit-

on se détacher du groupe, prendre le risque de traverser la frontière. Dix minutes à l'intérieur du bus ont suffi pour détendre l'atmosphère.

Pendant le trajet qui a duré près d'une heure, le bus s'est transformé en véritable boîte de nuit, avec la complicité du chauffeur mexicain qui était ravi d'offrir « un peu de bon temps à ces personnes qui avaient souffert » et l'initiative d'un groupe de jeunes femmes honduriennes qui partageait leur playlist avec tous les autres voyageurs (notes de terrain, décembre 2018). Le reggaeton battait son plein, les personnes montaient sur les fauteuils, s'essayaient à des danses lascives, utilisaient les tubes et les poignées pour prendre appui et laisser naître des corps en mouvement. Cette ambiance extraordinaire redescendit aussi vite qu'elle était apparue dès lors que le bus entra dans le nouvel espace d'accueil. Les personnes descendirent avec la même morosité qu'au début, ne laissant entrevoir rien de ce qui venait de prendre place. Cet instant suspendu resterait enfermé dans une parenthèse spatio-temporelle de laquelle elle ne sortirait pas et que seuls connaîtraient ceux qui étaient présents.

Ces formes de relations théâtralisées apparaissent sans prévenir et à travers eux, l'observateur attentif comprend qu'elles n'indiquent que la partie très visible de tout un système de relations à la fois denses et fragiles, qui apparaît puis aussitôt disparaît. Cette fragilité peut être représentée, par exemple, par ce groupe de jeunes migrants à Matias Romero qui confessait à demi-mot l'incertitude inhérente qui flottait sur l'avenir de leur groupe récemment constitué. Si chacun allait, à terme, être happé par ses propres stratégies et ses propres pressions qu'elles soient d'ordre biographique ou familial, le groupe était-il voué à disparaître complètement ? Dans quelle cadre un groupe formé par des relations de contingence pouvait-il perdurer dans le temps ? Et bien avant ça, comment expliquer cette préférence pour les relations de contingence ?

3.3 Relations de contingence : préférences, fonctions.

Il va de soi que toutes les personnes jusqu'alors mentionnées ont une appartenance sociale et familiale qui leur permettent de compter de façon inégale sur des liens familiaux et sociaux qui, bien qu'ils ne fournissent pas toujours des ressources de mobilité pérennes, structurent d'une certaine façon les raisons de départ. Cette appartenance première est à la fois celle qui pousse à maintenir une mobilité et celle qu'on cherche à mettre à distance. Reprenons les exemples de Charly ou de Miguel. Tous deux sont partis pour se réaliser dans l'ailleurs et tous deux portaient à bras le corps leurs histoires biographiques qu'ils essayaient de « travailler » à travers la mobilité bien que dans le cas de Charly, il était également question d'aider économiquement sa famille une fois aux États-Unis voire de les faire venir, chose qu'il a réalisé un an après son arrivée (conversations virtuelles, Facebook, juillet 2017).

Pour l'un, l'histoire travaillée par la mobilité portait sur l'abandon de son père et de son adoption manquée. Pour l'autre, cela prenait les formes d'une réaction contre ses parents et d'une inspiration par la figure de son grand-père. D'aucuns n'avaient un véritable réseau opérationnel de liens forts qui leur permettait d'avancer dans leur traversée du Mexique, pas même quelqu'un qui puisse leur envoyer un peu d'argent en cas de besoin, que ce soit depuis l'Amérique Centrale ou depuis les États-Unis. Ils avaient tous deux financé leur voyage en piochant dans leurs maigres économies, constituées à travers un travail d'arbitre de football ou à travers un travail dans un supermarché au Costa Rica. Pendant la traversée, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes : sur leur capacité à résister physiquement, ainsi que sur leur capacité à établir des liens de contingences qui leur permettraient de continuer à avancer. Et c'est ce deuxième point qui nous intéresse ici, car ce sont

bien les relations de contingence qui semblent permettre la mobilité, tout du moins l'entrée et le maintien dans celle-ci.

Apparaît alors comme une double règle tacite du jeu de la mobilité transnationale irrégulière dans laquelle les migrants mésoaméricains se trouvent insérés par défaut : il faut apprendre à être utilisé tout en utilisant les autres, donnant corps à des ensembles de relations de contingence liés au transit, auxquels se greffent des relations plus structurantes et des impératifs personnels. Afin de décortiquer cet écosystème de relations pour en comprendre les rouages, les raisons, les fonctions, nous nous demanderons à quelles conditions ces relations de contingence peuvent perdurer dans le temps ? Comment celles-ci s'articulent aux liens familiaux notamment lorsque ceux-ci se trouvent eux-mêmes engagés dans la mobilité géographique ? Dans quelle mesure ces liens familiaux facilitent, ou non, le déplacement ?

3.3.1 Apprendre à utiliser et à être utilisé par les autres pour tisser sa mobilité

S'il est vrai que Charly était parti sur « un coup de tête », sans prévenir qui que ce soit, pas même sa mère ni sa petite copine de l'époque, avec tout de même l'objectif clair de gagner de l'argent aux États-Unis pour améliorer les conditions de vie de sa famille, son récit évoquait à plusieurs reprises à quel point le transit migratoire impliquait nécessairement avoir recours aux autres, ces autres étant les personnes rencontrées au gré des aléas. Charly décrivait la chose de la sorte : d'une part, il fallait compter sur les autres le temps du voyage jusqu'à ce que les décisions individuelles ne coïncident plus ; d'autre part, il fallait accepter que les autres comptent sur vous. C'était là le seul moyen d'avancer, de soutenir la mobilité. Il donnait l'exemple de son téléphone portable, outil numérique parfois rare et valorisé en migration. Lui en avait un, tout du moins il en eu un jusqu'au moment où il décida de le vendre, faute d'argent. Il avait ainsi accepté, au fil des

rencontres et des groupes éphémères qui se constituaient autour de son passage, de devenir le pont avec la famille de chacun. Ses camarades de route pouvaient envoyer et recevoir des messages ainsi que des photos depuis son téléphone. En échange, lui qui ne connaissait pas ce territoire, profitait du savoir-faire des uns et des autres : les routes et villes à éviter, la localisation des prochains refuges, les façons de s'agripper au train de charge sans se mettre trop en danger, les différentes options pour traverser la frontière étatsunienne.

Charly et Toto, traverser la frontière ensemble

Les propos de Don José ici peuvent approfondir ces réflexions. Pour Don José, l'expérience de la guerre et l'expérience de la migration sont similaires, en ce sens que les relations qui y surgissent, en dépit de leur caractère contingent et aléatoire, n'en sont pas moins profondes. Issues de situations liminaires qui marquent (des questions de vie ou de mort, des moments de souffrance psychique et corporelle), elles sont le lieu d'un apprentissage et d'une transmission de savoir-faire, en même temps qu'elles deviennent l'espace de soin et d'engagement envers l'autre.

Au combat, on s'aime, on s'accompagne. Nous sommes des camarades à tout moment (*somos compañeros de todo*). De la même façon, nous sommes des compagnons sur la route (*somos compañeros en el camino*) [lorsque l'on migre]. On apprend de l'autre. Tu comprends ? Toutes deux sont des expériences positives de rencontres.

Don José, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Après notre dernier entretien et plusieurs semaines de silence, Charly repris contact par le biais de Facebook. Il venait de traverser la frontière et se trouvait désormais aux États-Unis, quelque part dans l'État de Virginie. Faute de ressources, l'expérience de frontière, pour Charly, s'était entremêlée à un récit de trafic de drogues. Il convient toutefois de désamorcer la charge morale et politique de ce récit. En effet, les passages frontaliers liés au trafic de stupéfiants restent

minoritaires en termes de nombres et en termes d'ampleur. Leur prise en considération doit exister, puisqu'ils reflètent une réalité vécue par les acteurs migrants. Cette considération doit toutefois enrayer l'exacerbation des fantasmes et le déplacement des débats que cette réalité génère, offrant souvent des arguments de validation pour la fermeture et la militarisation de la frontière nord ainsi que pour la criminalisation des acteurs migrants. Au travers du récit de Charly, se révélait tout de même un fait important : il avait fini par réaliser la traversée de la frontière et de la zone désertique avec plusieurs camarades migrants rencontrés quelques semaines plus tôt dans un refuge pour migrants.

Charly : C'était vraiment la seule option que j'avais et je t'ai dit que j'avais pas de famille ici aux States, personne qui réponde de moi. Y'a toujours le risque qu'ils te fassent passer et qu'ils téléphonent à ta famille pour qu'elle envoie 5000 dollars pour te faire passer vivant. Et c'est dangereux de traverser : ils peuvent te livrer comme appât à la police des frontières pour les distraire avec des gens qui passent pas d'herbe (*te tiran como carnada para los de migración y se entretengan agarrando la gente que no trae la mota*), tandis que ceux qui passent la beuh prennent un autre chemin. (...) C'est des groupes de 6 à 10 personnes, avec l'herbe, l'eau et la nourriture. (...) Ces maudits *gringos* ont des barrières de fils métalliques. Si tu touches un de ces fils, ils savent où tu es. (...) Les Mexicains et les Centraméricains sont [pour une fois] sur un pied d'égalité (*jalan parejo*). Y faut voir comment ces connards te traitent. Y veulent pas te laisser passer, ces cons de Mexicains (*como lo hacen mierda a uno que no lo quieren dejar pasar, mexicanos pendejos*). Et là ils veulent être tes amis. D'ailleurs les *narcos* préfèrent les Centraméricains : ils en ont dans le calbut (*le hacen más huevos*). Les Mexicains sont des pleurnichards. Ceux qui venaient avec nous, quels pleurnichards (*esos que venían con nosotros, ¡ fuela ! que llorones*) !

Charly :



Michelle : Cette photo, c'était où ?

Charly : C'est les dernières photos sur la frontière (*en la línea*) USA-Mexique. Là tu vois la barrière métallique entre le Mexique et les States. Tu te souviens de ces mecs-là ?

Michelle : Mais bien sûr que oui ! Donc vous avez voyagé ensemble !!

Charly : Oui. Au final j'ai voyagé avec un seul que je connaissais. Y'a que nous deux qui nous connaissons, moi et celui qui cache son visage sur la photo, celui qu'on appelait « Toto » (*el mentado Toto*). Les autres sont partis dans un autre groupe et j'ai pas de nouvelles.

Charly, conversations digitales, Facebook, février 2017

Image 5 - « La última foto en la línea / La dernière photo sur la frontière », photographie envoyée par Charly, auteur inconnu, février 2017

Comme reporté dans cette conversation, Charly avait entièrement réalisé la traversée de la frontière en compagnie de « Toto », qu'il avait connu dans le refuge d'Ixtepec, que j'avais moi-même connu et reconnu sur la photo, illustrant par-là l'idée que lui-même avait verbalisé : « Pour rester en migration quand on n'a rien, il faut savoir être utilisé et utiliser les autres ». C'est ainsi que s'était

tissée sa traversée sur le sol mexicain : la même personne qui avait reçu la photo du rêve américain sur le téléphone portable de Charly lui avait parlé de l'option du *mochilazo*, soit la traversée de la frontière étatsunienne en portant des sac-à-dos remplis de cannabis, orchestrée par des *narcos* locaux. Cette option est bien celle pour laquelle Charly optera. Puisqu'il n'avait aucun parent qui puisse l'aider de l'autre côté du mur ni même lui envoyer de l'argent pour payer un passeur, il se devait donc de trouver des solutions seul. Il accepta alors, depuis Ixtepec, de faire le chemin avec quelques camarades migrants rencontrés depuis peu qui « lui inspiraient confiance ». Eux aussi voulaient aller aux États-Unis pour pouvoir gagner de l'argent, en envoyer à leur famille et si possible les faire venir à leur tour de façon plus sûre.

Notons que la confiance nécessaire pour investir ces relations de contingence qui allaient accompagner Charly tout le long de quelques milliers de kilomètres s'était évaluée au regard des intentions migratoires de ces personnes et notamment au regard de leur attachement à des liens familiaux. Certaines formes de camaraderie de route, nous indique l'exemple de Charly tout du moins, peuvent perdurer dans le temps dans la limite où celles-ci emboîtent le pas à nos propres projets, ou dans la mesure où notre propre marge de négociation avec soi-même ne fait pas tomber aux oubliettes l'intention initiale du départ migratoire : une affirmation de soi tissée à une affirmation auprès des siens, moyennant des aides économiques ou matérielles concrètes. Si le groupe de camarades avait fini par se dissoudre à l'exception de la présence de « Toto », cela était dû non pas à une divergence dans les projets migratoires de chacun, mais à l'organisation en groupe même des *narcos* ; exemple criant de la façon dont les régimes-frontières, dont les questions de narcotraffic ont une place indéniable, fragilisent les liens de contingence et empêchent la formation pérenne de réseaux migratoires. Les autres camarades, partis dans un autre groupe, étaient désormais portés disparus.

Comme le rappelait Don José, les relations issues de l'expérience liminale en elle-même, qu'elle soit une expérience de guerre ou une expérience migratoire, ne cessent d'être engageantes au niveau des ressources qu'elles procurent, qui peuvent être à la fois affectives, pratiques et/ou monétaires. De la même façon que le corps devient un capital de mobilité dans ces conditions de transit incertaines et vulnérabilisantes en ce sens qu'il renferme les capacités physiques et morales dont l'individu fait preuve dans la difficulté ; les autres, les personnes rencontrées et avec qui l'on a établi des liens, peu importe la nature de ceux-ci, deviennent à leur tour une ressource de mobilité. Autrement dit, les relations de contingence sont des ressources (sans être les seules) qui soutiennent en grande partie la mobilité irrégulière.

Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) définit le terme ressource comme le « moyen permettant de se tirer d'embarras ou d'améliorer une situation difficile ». Les ressources peuvent être multiples : naturelles, économiques, humaines, mais également spatiales. Cette dernière notion, consolidée notamment grâce à la géographie sociale française des années 1990 - 2000, met en lumière comment la dispersion spatiale, la mobilité géographique ainsi que la multi-appartenance territoriale des individus et des groupes sociaux constituent des ressources en tant que telles puisqu'elles permettent de « se tirer d'embarras » ou encore « d'améliorer des conditions difficiles » ; ressources d'autant plus importantes à prendre en compte et à investir lorsque l'on sait le blocage en termes de mobilité sociale, la violence généralisée et systémique ainsi que l'inconsistante positionnelle et existentielle auxquels les personnes mésoaméricaines font face dans leur quotidien.

Il convient ici de resserrer l'échelle d'analyse aux individus supportant la mobilité et engageant leur corps dans le transit, puisque dans les régimes-frontière méso-américains il s'agit bien de ces formes de mobilité là, afin d'explorer la composante relationnelle qu'impliquent ces diverses

ressources spatiales. En effet, ces dernières n'existent, ne se consolident et ne se transmettent qu'à travers les interactions qui se donnent dans un contexte et dans une situation donnée. Il ne s'agit pas seulement des richesses que peut offrir un territoire donné mais bien de la capacité à en tirer parti qu'ont les acteurs territorialisés selon leurs propres savoir-faire et intentions. Ainsi, une « bonne » lecture territoriale permettra de rendre plus agile sa mobilité, de se mouvoir dans l'irrégularité en minimisant les risques, de connaître les différents secteurs de travail et les temporalités de ceux-ci le long du chemin, de trouver des solutions d'hébergement. Encore une fois, cette lecture se construit à travers les interactions sociales et notamment à travers les relations de contingence. Comme le rappelle Delphine Prunier (Prunier, 2015), la compréhension des ressources spatiales et de leurs usages relève et révèle des inégalités plus structurelles en ce sens que celles-ci dépendent d'une part des capacités de décodage, de compréhension, de consolidation des savoir-faire des acteurs, inégalement distribuées, et d'autre part elles participent à la régulation des « institutions productives et familiales » (Quesnel, 2010).

Saúd, apprendre à bouger au sein du groupe

Mutualisant leurs ressources et leurs savoir-faire (par où passer, où et quand *charolear*, où dormir, où contacter quelqu'un pour passer la frontière), le duo Charly et « Toto » réussit ainsi à se consolider et à perdurer jusqu'à la frontière étatsunienne. Une fois celle-ci traversée, ils avaient chacun remis de la distance, ne conservant qu'un contact lointain via Facebook. Le cas de Saúd est un autre exemple intéressant de liens de contingence qui structurent et soutiennent la mobilité irrégulière au Mexique.

Saúd est un jeune hondurien de 22 ans, rencontré en décembre 2017 à Guadalajara, dans un refuge pour migrants. Il venait de quitter San Pedro Sula, sa ville natale, à la suite de menaces de mort. C'était sa première expérience migratoire. Durant son adolescence, son père avait été tué ce qui

l'avait conduit à endosser des responsabilités familiales très tôt et de subvenir aux besoins de ses trois petits frères et de sa mère. Il finit donc par quitter son collège et à trafiquer des stupéfiants jusqu'à installer une *plaza de droga* dans son quartier, qui selon le chercheur mexicain Carlos Resa Nestares peut-être défini comme une « zone territoriale sur laquelle un individu ou un groupe de personnes maintiennent un monopole sur l'activité de production et de commerce de drogues en étroite collaboration avec les autorités de la zone, qui leur accordent cette licence temporaire en échange d'une somme d'argent fixe ou variable et d'autres actifs immatériels. » (Resa Nestares, 2003, traduction personnelle). Après l'assassinat de plusieurs camarades et notamment d'un de ses partenaires directs, plus d'un an après le début de ses activités liées au trafic de drogues, il découvre un temple évangéliste qui l'aidera, selon ses dires, à revenir sur le droit chemin.

À la suite de cela, il finit par ouvrir un petit stand de réparation téléphonique et de vente de produits connexes avec l'espoir fébrile de reprendre une vie tranquille. Mais très vite, le renouvellement des structures délinquantes locales font apparaître de nouveaux gangs qui connaissent son passé et le somment à collaborer avec eux. Saúd refuse. Sept de ses amis se font alors tuer devant lui. Il décide à ce moment-là de prendre la fuite, encouragé par sa mère qui lui dit préférer un fils absent mais vivant à un fils présent et six pieds sous terre (communication personnelle, décembre 2017).

Saúd se retrouve alors sur les chemins de la migration, sans trop savoir où aller. Doit-il viser les États-Unis ? Doit-il se contenter d'une bonne planque au Mexique ? Au moment de son départ, Saúd déclare ne compter sur aucune ressource : il n'a ni argent, ni contacts, ni connaissances particulières de la route à suivre. Rétrospectivement, la seule ressource profonde qu'il se reconnaissait était sa foi profonde, et la certitude que celle-ci le conduirait à bon port, lui apporterait la protection divine nécessaire. Alors que nous étions attablés en train de mener un entretien dans ce refuge pour migrants à Guadalajara qui, par son organisation millimétrée et son

excessive hygiène et blancheur, nous faisait irrémédiablement sentir étrangers, Saúd revenait sur cette relation divine en ces termes :

Dieu merci, j'ai pris ce voyage comme... comme un voyage. Comme quand j'étais au Honduras et que je partais en ville manger une glace [il rit]. Oui, vraiment. Depuis que j'ai quitté le Honduras, je n'ai cessé de croire en Lui [...] Dieu sait ce qu'il a préparé pour ma vie. Je sais qu'il a ouvert les portes sur mon chemin. Je sais que si je bouge d'ici aujourd'hui [du refuge pour migrants], Il prendra soin de moi. Et je ne sais pas comment le dire... Je me sens tellement confiant. Je sens une certitude aussi grande que... que la mort. La mort nous atteindra toujours (*la muerte siempre nos va a llegar*). C'est ce que je ressens. Je ressens ça, tout comme nous avons la certitude de la mort (*yo siento así como tenemos todos seguro la muerte*) ... c'est ce que je ressens. J'ai la certitude que si je pars, que si je bouge, je vais m'en sortir, je vais y arriver. Il sait comment placer les bonnes personnes sur mon chemin. C'est ce que je ressens. Saúd, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Malgré un début erratique et isolé, cette protection divine lui a permis, selon lui, de rencontrer les bonnes personnes au bon moment, et les termes que Saúd emploie pour désigner ces nouveaux liens semblent tout à fait révélateurs de ces économies relationnelles de contingence. Il mentionne d'abord les personnes qui lui sont venues en aide juste après sa traversée de la frontière Mexique – Guatemala au niveau de El Ceibo, qui correspond à la partie centre-est de cette frontière. Ne sachant où se diriger, il a accepté de se laisser guider par un groupe de trois guatémaltèques qui traversaient de façon routinière la ligne frontalière afin d'acheter des marchandises et de revenir au Guatemala en fin de journée. Ces derniers l'ont alors acheminé vers Tenosique, dans l'État de Tabasco, à une cinquantaine de kilomètres plus au nord. Ils savaient que dans cette ville il y avait un refuge pour migrants qui pourraient venir en aide à Saúd. Ce-dernier déclare, en faisant mention à ces guatémaltèques : « Nous avons été des amis pour quelques heures ». Quand je lui demande si cela lui été déjà arrivé, de se faire des amis seulement pour quelques heures, il répond avec aisance que oui, que c'est « toujours comme ça », que si je jetais un coup d'œil à ses « amis virtuels » de facebook, je m'en rendrai compte : l'écrasante majorité proviennent de rencontres

fortuites, peu structurantes. Il n'a que peu de vrais amis, affirme-t-il, mais le reste de ses « faux amis » lui ont servi forcément à quelque chose à un moment donné.

Après une nuit passée dans le refuge à Tenosique, il décide de se diriger machinalement vers les voies du train. Il connaissait déjà l'existence de *La Bestia* mais en avait très peur. Là, il rencontre un groupe de quatre jeunes honduriens qui attendaient le passage du train. Ils avaient l'air aguerris et soudés, et Saúd découvrira rapidement que l'un d'eux avait à son compteur cinq voyages entre le Honduras et les États-Unis. Se formera dès lors ce que Saúd appellera « la bulle de cinq » (*la burbuja de cinco*), espace de cohabitation et d'entre-aide conformé par ces quatre jeunes hommes et lui-même :

Moi je n'avais pas d'argent, je n'avais rien, mais les amis que je me suis faits là-bas, cette bulle de cinq personnes m'a dit : « allez, on est partis ». On a commencé à rire, on avait des choses en commun, on racontait des blagues. C'est là qu'ils sont devenus mes amis, qu'on est devenu la bulle de cinq. À partir de là, tout allait bien. [...] Nous avons marché ensemble. On a toujours tout partagé, tout discuté. Nous avons pris des décisions ensemble. C'était comme un film. [...] Ils m'ont appris à monter dans le train et ensuite, agrippés sur le toit, tout le monde a commencé à dire : « C'est ici que tout commence. C'est là que commence le film de chacun ». Vraiment, ils ont dit ça « C'est là que commence le film de chacun ». Et [nom d'un des membres du groupe] est venu et m'a dit « Ne les écoute pas (*no le pares bola*), nous allons aller à Tijuana, nous allons louer un petit appartement, nous allons tous vivre ensemble. C'est le début de notre film ».

Saúd, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Voilà que, par l'intermédiaire de ce groupe apparut de façon inespérée, Saúd apprenait peu à peu à user des ressources que contenait ce nouveau territoire imbriqué dans ce contexte migratoire. Saúd savait désormais comment grimper sur le train en minimisant le plus possible les risques, où s'agripper, à quelle vitesse et avec quel angle il fallait aborder le wagon, mais aussi comment *ponchar el tren*, « dégonfler » le train, c'est-à-dire comment ouvrir la valve de pression présente à

la fin de chaque wagon afin de faire baisser le niveau d'air des roues et activer un mécanisme qui conduirait obligatoirement à l'arrêt momentané du train. Ses nouveaux compagnons lui avaient également délivré les meilleures techniques pour *charolear*, où se placer, à quels horaires, quelle tête et quel discours fallait-il tenir. De même pour les techniques de surveillance la nuit et pour les différentes routes migratoires qui sillonnaient le territoire mexicain.

En définitive, par l'établissement et le maintien de ses liens de contingence au travers la mobilité, Saúd se forgeait peu à peu un véritable projet migratoire et aiguisait son propre capital spatial. Il se sentait si fortifié dans son capital de mobilité et dans ses connaissances que, une fois mis en attente par la procédure même du refuge de Guadalajara où il venait de passer cinq jours avec une partie des membres de sa bulle de cinq, il en arrivait à considérer son installation mexicaine. Deux membres de la « bulle » était resté, eux, au sud de Mexico. Ils avaient décidé de rester là, malgré la force des liens de contingence. Pourquoi ne pas en faire de même. La ville de Guadalajara n'était pas si mal, après tout. Il y avait de jolies filles ainsi que des possibilités de travail. Il avait vu pendant son trajet plusieurs annonces de restaurants recherchant des commis de cuisine. Surtout, les travailleurs du refuge pouvaient l'aider dans ses démarches administratives. Il était même possible de demander un statut de réfugié. Pendant notre entretien, c'était frappant de voir la sérénité et l'aplomb avec lesquels Saúd verbalisait ses nouvelles perspectives de vie. On était encore au petit matin, on buvait tranquillement un café pendant qu'il alignait ses projections. La journée s'écoula comme à son habitude, suspendue, enrayée, rythmée par une inactivité mortelle, qui donnait l'impression que le temps était resté à la porte d'entrée, qu'entre ces murs immaculés il ne coulait désormais plus. Des migrants qui avaient lancé une demande d'asile regardaient pour la énième fois un mauvais film d'action qui passait en boucle chaque jour. D'autres arrivaient, partaient, aidaient en cuisine, ou bien se mettaient à laver leur linge. Livrée à cette temporalité stagnante, j'essayais de regarder par-delà cette ankylose artificielle. Le soleil avait fini par avoir raison de cet ennui, et avait condamné cette journée à sa fin. Rien d'imprévisible jusque-là. Je me

retrouvais à la même table avec un autre migrant, en train de discuter. Je m'apprêtais à partir. C'était pourtant Saúd qui revenait vers moi pour m'annoncer son départ :

Saúd : On part là. Ils [les deux autres membres de son groupe] ne veulent plus être ici. Ils veulent partir chercher du travail et moi je ne peux pas rester ici seul sans eux.

[Surprise, je me tourne vers un des membres du groupe surnommé *El flaco*, Le maigrichon, et lui demande :] Bah ! *Flaco*, que s'est-il passé ?

Flaco : Ça fait des jours déjà. Je veux aller à Tijuana. Ça fait cinq jours. Moi je dois y aller, et on a parlé de cette décision depuis hier. On attendait les autres mais ils ne viennent plus, ils ont envoyé un message sur facebook. Ils veulent rester à Apizaco. Ils vont faire les démarches pour un visa humanitaire

Michelle : Et pourquoi vous ne le faites pas ?

Flaco : Parce que je dois aller travailler. Je dois travailler à Tijuana. J'ai ma copine là-bas. Je veux me marier. Et c'est encore loin. Le prochain arrêt c'est Tepic. Après Nayarit. Je connais déjà moi (*ya tengo rato de conocer*).

Saúd : Je ne veux pas partir...

Flaco : Moi je dois aller voir ma copine. Elle est à Tijuana. Tu le sais ça.

Saúd : Je ne veux pas y aller. [Silence, puis se tourne vers moi] Mais le groupe pèse plus lourd (*el grupo pesa más*).

Michelle : Je vais prendre une photo parce que cette situation est trop intense [*Flaco* rigole. Moment de silence. Je prends une photo du groupe]. Si un jour quelqu'un voit cette photo et me demande ce que c'est, qu'est-ce que je devrais raconter ?

Flaco : [il réfléchit] Tu as notre accord. Qu'est-ce que tu dirais toi ?

Michelle : Je dirais que... ce sont des gars (*unos chavos*) que j'ai rencontrés dans un refuge à Guadalajara. Ils n'étaient restés que quelques jours, et soudain l'idée leur est venue de partir ensemble à l'arrache (*de irse así al chile pero juntos*). Et ils étaient indécis. Il y a eu un moment de doute et c'est pourquoi j'ai pris la photo.

Flaco : [il rigole] L'histoire me convient

Saúd : [il regarde la photo et la commente] J'ai une tête de... de je ne me comprends pas moi-même (*una cara de ni solo me entiendo*).

Michelle : Je vais appeler cette photo comme ça : « Ils ne se comprennent pas eux-mêmes » (*ni solos se entienden*) [Les deux se mettent à rire de bon cœur, comme s'ils saisissaient l'absurdité et la fragilité de cette décision]

Dans une dernière tentative de comprendre la décision de Saúd qui, vue de l'extérieur, semblait si hâtive et changeante par rapport aux affirmations qu'il avait sereinement tenu le matin-même, je lui demandais d'écrire sur un bout de papier ce qu'il ressentait sur le moment. Saúd écrivait alors « *Ver el pie ausente de Cristian me causa miedo, me causa temor* » (voir le pied absent de Cristian me fait peur, me fait ressentir une grande crainte) en référence à un jeune homme hondurien résident du centre, Cristian, qui quelques semaines plus tôt avait perdu sa jambe droite après une mauvaise chute depuis le toit du train *La bestia*. Puis, se retournant vers moi, Saúd me lança : « Tu comprends pourquoi je les suis ? Tout seul je ne peux pas, tout seul je prends trop de risques. Je ne veux pas perdre mon pied » (communication personnelle, décembre 2017). Alors m'est revenu en tête ce que Saúd me disait lorsqu'il avait commencé à dealer après le décès de son père, puis lorsqu'il était rentré de plein pied dans une pratique religieuse évangélique : tout ne tenait qu'à un fil, qu'à une rencontre, bonne ou mauvaise, qu'à la réaction rapide face à une situation. Et pour cela, pour que ce fil tienne constamment, il fallait être aux aguets. Apprendre à utiliser et être utilisé par les autres dans ces contextes de mobilités ne se restreignait pas à la simple expérience de migration transnationale, loin de là, mais venait puiser dans une multiplicité d'expériences sociales primaires et secondaires qui avait déjà façonné cette disposition aux autres, à la rencontre, à la chance qui doit être saisie de but en blanc. En définitive, il fallait savoir prendre des risques de façon renouvelée, de faire encore et encore des « coups de poker », comme cet autre migrant hondurien déjà mentionné qui voyageait avec les premières caravanes.



Image 6 - « Ni solos se entienden / Ils ne se comprennent pas eux-mêmes », photographie personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Miguel, point de rupture du groupe

Saúd et *Flaco* étaient donc partis ensemble cette même nuit. Le groupe, bien qu'amoindri, résistait encore. Tel n'avait pas été le cas pour Miguel, qui, mis en migration pour la deuxième fois de sa vie par la dynamique de groupe qui s'était formée autour de ses compagnons de travail dans un supermarché de San José, au Costa Rica, avait néanmoins connu une forte déception qui avait mis à mal son image presque romantique de la migration. Comme il le rappellera lors de notre entretien, les États-Unis étaient une destination qui ne l'intéressait pas, lui voulait aller en Amérique du Sud. Mais il avait accepté la route vers le nord par camaraderie, par respect envers ses copains et par goût de l'aventure et du voyage. Quelle ne fût pas sa surprise lorsque, après onze jours de marche, d'incertitudes (l'épisode de la plage déjà narré) et d'épuisement physique dans l'isthme de Tehuantepec, il se fit « lâcher » par ses camarades vers Tres Picos. Souffrant de cloques aux pieds

et poursuivant les lignes du train avec l'espoir de voir celui-ci arrêté à un certain point et de pouvoir monter dessus, il avait fait une pause afin de récupérer un peu ses esprits et apaiser sa souffrance. Une fois écroulé sur le sol, il vit ses camarades non pas s'arrêter mais bien continuer, s'éloigner chaque fois un peu plus sans regarder en arrière. L'un d'eux en passant à son niveau murmura un discret « Désolé mec, on est si loin encore » (*lo siento mije, todavía falta mucho* ; communication personnelle, décembre 2017). Miguel demeura interdit et seul, sans trop savoir comment aborder cette nouvelle configuration de voyage qu'il n'avait jamais envisagé.

« J'ai fait ça [supporter la souffrance physique tout au long du chemin] ...seulement par coup de cœur, par camaraderie (*para la corazonada y para la camaradería que yo tenía*). Et aussi pour qu'ils ne sentent pas qu'à cause de moi ils prenaient du retard. Et ils ont continué... et moi je suis resté comme ça [il hausse les épaules et soupire] (...) Ça m'a frappé (*eso me golpeó*), je ne m'attendais pas à ça. J'espérais qu'ils s'assoient avec moi un moment, que je puisse me soulager, puis continuer. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Enfin... quelque part je les comprends car... dans leur tête il n'y avait que : « Continuer ». Chacun a ses raisons, ses motivations (*ahí cada quién*). Je me suis rendu compte de ça. Alors je suis resté une heure, jusqu'au passage d'un fermier qui m'a pris en stop jusqu'au village suivant ».

Miguel, communication personnelle, Mexico, décembre 2017

Ainsi, il touchait du doigt ce que Charly et Saúd avaient découvert : le groupe ne tient que tant que qu'il y a un cumul des ressources de mobilité, que tant que les aspirations individuelles de chacun concordent, ne s'annulent pas, permettent voire même supportent l'existence des unes et des autres, quitte à ce que certaines prennent l'ascendant sur les autres. Face au retard déjà cumulé lors de la traversée de la Barra San José, après Tapachula, tous étaient d'accord pour accélérer le pas, quitte à redoubler d'efforts et mettre encore plus à l'épreuve leur corps. Il fallait avancer dans cette épaisse frontière et il n'y avait pas de temps à perdre. Devant l'adversité du territoire et l'incertitude, il fallait maintenir comme cap leur projet migratoire et pour cela il fallait puiser dans leur corps qui encore une fois représentait un capital de mobilité à part entière. Tous étaient d'accord, sauf

Miguel, qui n'était là que par « camaraderie » et qui ne semblait pas connaître la même pression quant à la redéfinition matérielle de sa place sociale auprès des siens, même si nous ne pouvons pas pour autant dire la même chose de sa redéfinition symbolique. Concrètement, il n'avait pas d'enfants à nourrir, pas de partenaire laissée derrière lui, pas de parents à aider économiquement. L'épaisseur de ses liens familiaux s'effritait dans cette distance géographique, et il n'avait pour ressources immédiatement disponibles que ses liens de contingence ainsi qu'un vague projet d'expansion de ses expériences personnelles et de renouvellement biographique.

La posture de Miguel menaçait en quelque sorte le projet des autres, le plus simple était donc de s'en débarrasser. C'était en novembre 2016 et Miguel marchait déjà sur les pas sur lesquels allait passer le groupe de jeunes voyageant avec la caravane de migrants à Matias Romero en janvier 2019 lorsque ces derniers questionnaient la capacité de leurs liens à perdurer à travers le temps et à travers les épreuves. Notons néanmoins que deux jours après cette malencontreuse expérience, Miguel avait déjà intégré un groupe de deux salvadoriens qui l'ont alors emmené jusqu'au refuge pour migrants de la ville d'Arriaga. Miguel s'était tant bien que mal initié à la mobilité irrégulière et pouvait capitaliser ses nouvelles connaissances : il pouvait courir, dormir dans les monts, grimper sur le train. Il n'était donc pas vu comme un « boulet » au sens propre du terme par ses pairs migrants récemment rencontrés. C'est ainsi que dans le refuge d'Arriaga il put négocier sa place dans un groupe plus complet, composé de deux salvadoriens, un guatémaltèque, une hondurienne et un mineur non accompagné. Tous avaient, une fois de plus « l'air de bien connaître le chemin ». C'est vers Juchitan, près de Ixtepec, que Miguel décida de se séparer de son nouveau groupe. Il estimait ne plus en avoir besoin maintenant que se trouvait derrière lui la zone la plus tourbe et dangereuse, celle longeant la côte pacifique et faisant passer de l'état du Chiapas jusqu'à l'état de Oaxaca, et il savait, grâce à la femme hondurienne, qu'un refuge pour migrants existait à Ixtepec, lieu qui lui permettrait de se reposer physiquement et d'envisager la suite.

3.3.2 Une amplification des ressources par les liens de contingence

Certaines relations de contingence perdurent jusqu'à un certain point, d'autres s'évaporent, mais de toutes sont mises à l'épreuve et réajustées. Il devient alors intéressant d'étendre nos questionnements à des liens qui encadrent les formes de mobilités qui ne sont pas issus de rencontres fortuites mais bien de structures sociales préexistantes. C'est le cas de personnes voyageant avec leur famille. Cela a été le cas d'Antonio, qui rapportait de son expérience des éléments éclairants sur le sujet.

Antonio, des relations familiales qui font obstacles

Frère aîné d'une fratrie de quatre, il était parti cette fois-ci du Honduras le 30 décembre 2016, huit jours après son expulsion depuis Boston où il avait vécu onze ans sans intention de rentrer au pays. Cette situation arrangeait tout le monde puisque grâce à lui et à son apport économique, la famille avait pu acheter deux petites maisons et quelques commerces, de quoi subsister convenablement et de façon plus stable. Il était le seul à vivre aux États-Unis. Pourtant, en ce retour forcé au Honduras, il avait été contraint de repartir avec son plus petit frère, une décision appuyée par sa mère. Les autres frères géraient avec le père les commerces ; en ce sens le petit frère avait la possibilité de s'enfoncer un peu plus que les autres dans un désir de renouvellement biographique par la distance. La mère, reconnaissant la nécessité d'amplifier les atouts de la famille aux États-Unis, avait donc sommé Antonio de prendre en charge son plus jeune fils afin de l'initier à la mobilité irrégulière, veiller sur lui et une fois le moment arrivé l'aider à s'insérer dans sa nouvelle vie étatsunienne. Pourtant, l'aventure migratoire du frère fut rapidement écourtée. Face au manque d'agilité de celui-ci, Antonio finit par le perdre de vue au moment où lui avait réussi à s'agripper

au train de charge, quelque part vers Arriaga. Le train prenant de la vitesse, il lui avait été alors impossible d'en redescendre pour rejoindre son petit frère. Voilà que les deux étaient séparés.

Paradoxalement, cette séparation soulageait Antonio, qui confessait toutefois son inquiétude quant à la suite des événements pour son frère. Dans le refuge où il venait donc d'arriver, il allait attendre des nouvelles de sa famille, en espérant entendre que son frère avait été expulsé, qu'il était de nouveau parmi les siens, sain et sauf. Mais concernant sa propre mobilité, Antonio n'eut de cesse de le dire : pour lui c'était une aubaine que de se retrouver à nouveau seul. Il était non seulement plus agile, son corps ayant déjà intégré tous les mouvements et les restrictions qu'il lui fallait maîtriser, mais il se libérait également d'une responsabilité qu'il ne voulait pas endosser, celle de l'intégrité physique et morale de son petit frère. Ainsi, dégagé de cette responsabilité rendue obligatoire par les liens de sang, Antonio démontrait sa préférence pour des liens de contingence dans ces contextes de mobilités irrégulières, car seuls ceux-ci lui permettaient de maintenir, et non pas d'infléchir, son projet migratoire individuel.

Pour moi, être sans mon frère, c'est beaucoup mieux (*mucho más mejor*). Parce qu'avec lui je dois travailler double, être aux aguets (*estar pendiente*). Tu comprends ? Si quelque chose lui arrive, il m'arrive aussi quelque chose. Forcément. Il vaut mieux être seul, ou avec des gens sans trop d'importance. Quand je suis seul je vole, je suis une flèche, je cours, je me cache. Et surtout je ne dois rien à personne (*no le debo nada a nadie*).

Antonio, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Dans cette nébuleuse de formes de sociabilités et d'économies relationnelles qui se tissent sur le chemin et qui deviennent des ressources centrales de mobilité, la question des liens familiaux, non seulement dans une optique transnationale mais aussi intégrés physiquement au transit même, est un vaste sujet à explorer. Les liens familiaux en mobilité semblent pour l'instant restreindre ou du moins vulnérabiliser encore plus le déplacement géographique. Notons tout de même que, désormais, on observe une tendance assez claire concernant les dynamiques migratoires actuelles

au sein du couloir mésoaméricain, qu'elles soient régionales, continentales ou extracontinentales, qui sont de plus en plus familiales et collectives. Les contextes de violence et de précarisation des formes de vie ne poussent plus que des individus seuls à migrer, mais aussi des cellules familiales entières (Salord, Las Vanders, 2021).

Tanya, mettre à distance la famille

Il est vrai que la séparation entre Antonio et son frère a été en quelque sorte le fruit du hasard, d'un évènement non prévu. De la même façon, il est improbable de penser qu'une mère voyageant avec ses enfants viendrait les semer en plein vol, tant les raisons du départ viennent puiser dans un désir de vie, ou que la mère de Tanya trouverait les formes d'abandonner toute sa petite communauté composée d'enfants et de neveux afin de rendre plus agile sa propre mobilité, tant les raisons du départ et le projet migratoire se sont formés dans leur acception collective. L'essentiel du travail ethnographique a certes été réalisé avant l'avènement des caravanes migrantes qui sont devenues le catalyseur de ces formes collectives de mobilité. Toutefois, l'exemple de Tanya cité est d'autant plus intéressant qu'il nous montre les contradictions existantes dans le poids donné aux relations structurantes comme le sont la famille et aux relations de contingence, celles liées au hasard, à la rencontre fortuite et cela avant même les caravanes.

En effet, Tanya suivait sa famille depuis le début, la mobilité se pensait donc en termes de projet et de stratégie collectifs. Néanmoins, nous l'avons évoqué, Tanya était traversée par des désirs d'indépendance et d'affirmation personnelle. Ses désirs impliquaient une disponibilité individuelle de rencontres et de relations nouvelles. C'est lors du séjour où j'ai connu Tanya que cette-dernière a rencontré un jeune homme, migrant centraméricain dont l'origine exacte n'a pas été notée dans mes carnets, qui a révélé les fragilités du système familial et communautaire dans lequel elle était pourtant insérée. Par cette rencontre furtive et par la brève relation amoureuse de quelques

semaines qui s'en suivit, Tanya considérait la possibilité de poursuivre son chemin migratoire sans sa famille. « Comment peux-tu donner ta préférence à quelqu'un que tu connais à peine et arrêter de nous suivre ? » s'écriait la mère de Tanya (notes de terrain, janvier 2017).

Pourtant, pour Tanya le projet de mobilité propre à la structure familiale n'était pas avorté en soi. Elle savait que sa famille avait besoin d'elle et l'objectif restait les États-Unis. La demande de protection internationale qu'ils avaient lancée auprès de la Commission Mexicaine d'Aide aux Réfugiés (COMAR) à Tapachula n'interférait pas avec leur projet de *Norte* : ils savaient que les temporalités étaient dilatées, qu'ils allaient probablement rester plus longtemps que prévu au Mexique, alors autant pouvoir le faire de façon légale en s'assurant une protection officielle. Ils devaient continuer cette démarche-là. Pour Tanya donc, seuls les moyens mis en œuvre pour le projet familial, et notamment les moyens relationnels, étaient modifiés. Elle n'avait pas besoin de suivre sans faille sa famille pour avancer dans le projet de mobilité collectif, elle pouvait aussi se reposer sur d'autres personnes issues de rencontres imprévues, spontanées, qui représentaient alors un autre type de ressource, ou tout du moins une amplification des ressources de mobilités initiales. Comme Tanya me le fera noter plus tard, l'amplification de ses ressources relationnelles lui permettait d'asseoir, encore une fois, un désir d'affirmation individuelle face à une pression familiale constante :

Ils pensent que je suis restée à cause de lui, que si je ne suis pas partie avec eux c'est à cause de [son amoureux]. Mais... ils ne réalisent pas que si je suis restée c'est à cause d'eux, à cause de leur comportement à mon égard. Et qu'ils soient capables d'aller raconter des choses à mon copain pour l'éloigner. Ils ne le font pas par amitié, ils le font pour me faire du mal.

Tanya, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

L'exemple de Tanya permet de voir comment, y compris dans une configuration collective où les réseaux sociaux forts et structurels sont eux-mêmes pris dans la mobilité géographique et non pas

seulement dans l'organisation et le soutien à distance de celle-ci, il y a une disponibilité aux autres, à ce qu'ils peuvent nous apporter en termes de mobilités ou en termes de désirs personnels. Tout indique que dans ces contextes de mobilités géographiques il y a non seulement une certaine préférence pour les liens de contingences qui permettent de maintenir une fluidité dans la mobilité, mais aussi une disponibilité pour ceux-ci.

Dans ses travaux datant de 1995 où elle comparait les réseaux de vietnamiens, mexicains et salvadoriens dans la ville de San Francisco, Cecilia Menjivar expliquait l'échec tant social qu'économique des migrants salvadoriens en territoire étatsunien ainsi que l'émiettement de leurs liens familiaux de deux façons : d'une part, par l'incapacité matérielle à établir des réseaux migratoires transnationaux solides et pérennes, à la différence des mexicains étudiés et d'autre part, par l'absence de politiques d'État pour encadrer favorablement cette migration et offrir des voies légales d'existence, à la différence des personnes vietnamiennes prises en compte dans son étude (Menjivar, 1995). Vingt-sept ans après, il est difficile de s'écarter des mêmes conclusions lorsque l'on sait les violences extrêmes subies sur le chemin par les acteurs migrants mésoaméricains, la précarité de leur existence tant au départ que sur leur trajet ainsi que l'inexistence de solutions gouvernementales qui puissent améliorer l'inconsistance sociale et vitale dans laquelle ils se placent.

Concernant cette volatilité et arbitrarité de l'encadrement juridico-administratif, nous pouvons citer comme exemple récent le programme Migration Protection Protocols (connu sous les sigles de MPP ou encore sous le nom en espagnol de « *Quédate en México* », reste au Mexique), apparu en début d'année 2019 en réaction aux afflux massifs de migrants irréguliers organisés en caravanes qui cherchaient à traverser la frontière étatsunienne. Dans le cadre de ce programme, les personnes qui arrivaient à la frontière, souvent des familles entières et qui demandaient l'asile, soit à un point d'entrée sur le territoire mexicain soit après avoir traversé la frontière et s'être remis aux mains des

officiers de migration, étaient renvoyées systématiquement au Mexique où elles devaient attendre leur convocation devant le tribunal. En mai 2019, il y avait près de 3 700 demandeurs d'asile centraméricains dans cette situation, selon les chiffres du ministère de la Sécurité intérieure étatsunien (NPR, 2019). Le caractère hautement problématique de ce programme devient évident lorsque l'on sait l'état des infrastructures d'accueil et la violence profondément enracinée dans les territoires frontaliers du côté mexicain. La plupart des personnes et des familles dans cette situation n'avaient alors aucune ressource stable, que celle-ci soit économique ou juridique, qui puissent leur garantir des conditions d'attente dignes et sécurisées. Ces personnes devenaient alors des cibles faciles pour les réseaux de narcotrafic. De nombreux cas de kidnapping de migrants récemment renvoyés des États-Unis vers le Mexique ont ainsi été documentés durant cette période (Green, 2019).

Dès mars 2020, sous couvert de mesures sanitaires liées à la pandémie de la COVID-19, le MPP fut suspendu de façon confuse et changeante, conduisant certaines personnes à l'impossibilité d'accéder aux points d'entrée frontaliers pour déposer leur demande d'asile et d'autres à l'impossibilité de recevoir leur résolution ou leur report d'audience. La seule ressource disponible pour l'entrée régulière aux États-Unis devint le programme PAROLE qui consistait à accorder une libération conditionnelle aux personnes se trouvant au Mexique considérées comme vulnérables et nécessitant une attention médicale. Une fois que les personnes étaient bénéficiaires de ce programme et une fois qu'elles se trouvaient sur le territoire américain, elles pouvaient alors demander l'accompagnement d'avocats pour pouvoir commencer le traitement de leur demande d'asile (Salord, Las Vanders, 2021).

Ce qu'il convient de souligner ici est l'application arbitraire et variable de ces programmes ainsi que les désastres humanitaires que ceux-ci ont provoqués tout le long de la route migratoire mésoaméricaine et plus particulièrement sur la ligne frontalière séparant les États-Unis du

Mexique. Comme le pointait déjà Menjivar à la fin des années 1990, les personnes issues de ces dynamiques migratoires cherchent à soutenir une mobilité qui se construit face à une absence constante de politiques d'État favorables et à un manque de voies légales d'existence.

Michelle, se faire happer par la vulnérabilité des « sociabilités ordinaires »

Ainsi, voyager au sein d'une configuration collective où l'on se retrouve à vivre le processus migratoire avec des membres de notre famille ou des proches, comme c'est le cas ici de Tanya et comme c'est en grande partie le cas depuis les premiers exils centraméricains de 2018, ne signifie pas pour autant compter sur un réseau transnational opérationnel qui soutient (logistiquement, financièrement, administrativement) la migration.

Négocier sa mobilité au sein d'un territoire adverse et violent se fait alors dans une dynamique qui engage l'acteur social de façon individuelle dans un environnement social complexe et changeant et qui peut se faire au nom du groupe dans lequel on est inséré. Cela se fait donc à travers l'engagement et la résistance physique dont il faut faire preuve, et à travers sa disponibilité relationnelle et sa capacité à établir des liens de contingence. Concernant ce dernier point, certaines théories orientent l'analyse vers la nécessité de diversifier ses liens et de maximiser son capital social lorsque l'on manque de réseaux opérationnels structurés et structurants. Autrement dit, à défaut d'avoir un réseau opérationnel que certains chercheurs ont appelés de « liens forts », il s'agirait alors pour les acteurs sociaux de maximiser leur capital social en diversifiant le plus ses

liens et donc en établissant des « contacts non redondants » soit donc des contacts avec des personnes avec qui il n'y a pas forcément de proximité sociale (Burt, 1995).

Au regard de nos considérations migratoires, les éléments relationnels démontrés au cours de ce chapitre - cet apprentissage symétrique d'utilisation des autres et d'utilisation de soi-même par les autres durant le transit migratoire - peuvent aussi être rattachés à une lecture plus générale de la théorie du don et du contre-don. Loin d'être dans une configuration foncièrement utilitariste ou dans une mise en disponibilité de soi de façon désintéressée et gratuite, le concept de don et de contre-don nous renseigne plutôt sur un système d'échange qui suppose une circulation, une certaine réciprocité et qui permet de sortir du cercle familial et d'élargir ses horizons sociaux et relationnels. En ce sens, la pratique du don implique l'établissement de liens entre les groupes et entre les individus. Et tout l'enjeu réside bien là : la création d'un système, même précaire et temporaire qui par les interconnexions génère une forme de cohésion sociale.

L'intérêt ne réside donc pas dans une forme purement économique telle qu'elle peut être conçue dans une acception contemporaine et néo-libérale, mais dans ce que nous avons déjà pu nommer « économies relationnelles ». Encore une fois, l'accent est mis sur la relation à l'autre et comment cet autre est alors vu comme une ressource réelle de mobilité, qu'elle soit géographique et/ou sociale. Le cas du Brésil tel que rapporté par Dominique Vidal est intéressant. Malgré la distance géographique et l'histoire politique différente, ce pays a connu des processus similaires au Mexique (imposition coloniale, industrialisation, urbanisation hâtive) et surtout révèle à son tour une expérience sociale incertaine et inconsistante qui impute une charge de responsabilité tant aux

groupes sociaux qu'aux individus. Dans ce panorama, « la pratique de l'échange social révèle (...) la vulnérabilité de la sociabilité ordinaire » nous indique Vidal (Vidal, 2016, p.53), faisant référence à la facilité, à la souplesse mais aussi à la suspicion et à la fragilité des liens sociaux.

Le système de relations sociales compris comme une forme d'économie relationnelle qui traverse de part en part l'expérience migratoire ne se joue pas seulement entre les acteurs migrants eux-mêmes, mais intègre tout acteur qui pose un pied à l'intérieur de cet univers de sociabilités si particulier et qui présente une ressource potentielle. C'est ainsi que, lorsque je me trouvais à Matias Romero avec le groupe de jeunes qui voyageaient ensemble et qui ressemblaient à des acteurs d'un *road movie* californien et avant même que la joute verbale ait lieu, un monsieur très petit, assez mate de peau, à l'apparence un peu sale et au regard extrêmement profond et mélancolique vint me tirer de cette drôle d'ambiance. Il était accompagné d'une petite fille qu'il serrait très fort contre lui et me demandait s'il pouvait utiliser mon téléphone portable pour passer un appel au Honduras. Il m'expliquait alors qu'il voyageait avec sa fille, sans préciser les raisons de leur départ, et que sa famille restée au pays lui avait envoyé une certaine quantité d'argent. Faut de compter sur un passeport ou sur une carte d'identité il ne pouvait retirer l'argent au Mexique. Il avait demandé à une personne mexicaine de réaliser la démarche, mais celle-ci lui avait réclamé en retour un pourcentage exorbitant sur la somme totale. Il avait refusé. Il devait désormais prévenir sa famille, puisque le délai pour retirer l'argent avait été dépassé, afin qu'elle puisse prendre les mesures nécessaires pour récupérer la somme. Un appel me serait revenu trop cher, je lui propose donc d'essayer de les joindre par WhatsApp, chose à laquelle il acquiesce : son fils cadet pourrait

certainement répondre, puisqu'il avait un smartphone. Pendant que je composais le numéro, je ne pouvais éviter de me demander qu'elles étaient les implications de ce geste. Était-ce une bonne chose que de laisser mon numéro de téléphone personnel à des gens que je ne connaissais absolument pas ? Le fils de ce monsieur ne répondit pas à l'appel. Suite à mes recommandations, le monsieur accepta de lui envoyer un message vocal, lui expliquant la situation et les démarches à réaliser. On se mit d'accord sur le discours que je devrais tenir dans le cas où son fils essaierait de me recontacter : « Dites-leur qu'ils doivent retirer l'argent, que ma fille et moi-même allons bien, et que je les aime beaucoup » (communication personnelle, janvier 2019). Je lui demandai alors l'autorisation de les prendre en photo, chose qu'il ne pouvait que difficilement me refuser au regard du service que je venais de lui rendre.

Avant de nous quitter définitivement, il me demanda d'envoyer ces photos à son fils, pour qu'ils aient « la preuve qu'ils allaient bien ». Voilà que je devenais temporellement la médiatrice, le relai entre lui et sa famille, entre sa mobilité et son évanescence, entre sa géographie présente et son espace affectif. Ce n'était pas la première fois que quelque chose de similaire se formait, spécifiquement autour de l'image. Pensons à l'exemple de Charly qui me demandait en son temps de garder une copie de sa *memoria* incluant une importante quantité de photos et de vidéos. Une requête analogue eut lieu avec Miguel également, et avec d'autres personnes. Mais dans ce cas-ci, je me fis moi-même happer de façon plus durable, plus étalée dans le temps par ces économies relationnelles. Le fils m'appela le soir même, et de là s'ensuivit pendant des semaines une chaîne d'appels et de messages, demandant conseils et soutien, provenant de plusieurs acteurs migrants

qui avaient eu vent de mon contact et qui furent dans nombre de cas redirigés vers des organisations de la société civile afin de leur porter l'aide nécessaire. Cette expérience en dit long sur la capacité d'extension et d'amplification des liens de contingence et de l'utilité qui en est attendue. De même, elle éclaire sur le rôle que portent les acteurs de la société civile et la façon dans ces relations se tissent. Car il est question d'un opportunisme social qui met toutes les personnes en migration sur le qui-vive et qui ne se joue pas seulement entre les acteurs-migrants. J'avais moi-même touché du doigt, à mon tour, ce que Charly annonçait : il fallait apprendre à utiliser mais aussi à être utilisé par les autres pour avancer dans sa propre mobilité. Voilà qui rappelle l'ensemble des éléments abordés au travers de cette première partie et qui nous permet de reprendre le sens de la marche.



Image 7 - Portrait d'un père et de sa fille, photographie personnelle, Matias Romero, janvier 2019

*

Nous avons déclaré au cours de cette première partie, pour aussitôt le complexifier et le mettre quelque peu à distance, que la violence semblait être un fil rouge qui se tissait entre toutes les expériences du social en Mésoméridique. Il y a indéniablement, dans la fabrication des départs migratoires et dans l'expérience du transit géographique en lui-même, un cumul de violences (systémiques, de classe, de genre) qui se posent sur les corps et les trajectoires individuelles et qui déstructurent le tissu social. Rappelons-le : cet état corporel a des conséquences sur le social, puisqu'elle va dessiner les pourtours de certaines interactions, de certaines présences géo-spatiales et de certaines formes de vivre et de s'appropriier, ou pas, l'espace social. Le corps devient alors une composante et un filtre à part entier du social ; tous deux ne pouvant être séparés comme le voudrait pourtant une tradition intellectuelle et sociologique classique et occidentale.

La déstructuration des mobilités humaines a des conséquences sur les acteurs mêmes, laissant des traces pérennes sur leur corps. Il convient alors de prendre en compte ces dernières si l'on souhaite renouveler les enquêtes ethnographiques déjà réalisées sur les migrations mésoaméricaines et dépasser quelque peu les analyses portant sur les frontières et sur la violence. À travers les traces laissées sur les corps des acteurs migrants et la façon dont ceux-ci apprennent à se mouvoir dans l'espace, nous ouvrons des pistes de réflexions gravitant autour des formes d'individuation en Mésoamérique. Sans renier la certitude de la violence, qui est si capitale tant dans l'expérience du social que dans la compréhension scientifique et réflexive que l'on peut en faire, il semble néanmoins important de faire un pas de côté dans cette narrative qui tend à être quelque peu réifiante.

Dans ce magma d'incertitudes, d'inconsistance du social, d'expériences de vie décousues, de pressions sociales et de stratégies familiales, de désirs et de responsabilités individuelles, semble se profiler de façon de plus en plus nette la figure non pas seulement de l'individu mobile et disponible mais d'un contrat social fondé sur la mobilité et la disponibilité à cette dernière. Comme nous l'indique Dominique Vidal, dans des contextes d'incertitudes où tout peut très rapidement changer que ce soit en bien ou en mal, l'aspiration à une mobilité sociale ascendante « continue d'être toujours une attente partagée, fût-elle au prix d'une structure globale inégalitaire » (Vidal, 2016, p. 27)⁴⁶. Difficile de ne pas voir au sein de ces dynamiques sociales le rôle que joue encore la figure d'altérité interne qui découle des processus de métissages et des narratives nationalistes sur ces-derniers qui ont traversés chaque pays d'Amérique Latine depuis l'époque de la

⁴⁶ Ce désir de mobilité qui se fait au prix d'un travail acharné et de lourds sacrifices qui finissent par payer au moins pour les générations à venir, est par ailleurs intimement lié à des processus socio-historique internes à chaque pays ainsi qu'à la constitution d'une classe moyenne qui apparaît comme norme culturelle et représentante d'une intégration économique à niveau continental et international (ibid).

colonisation qu'il convient d'analyser pour mieux s'en extraire, comme le rappelle Danilo Martuccelli dans un livre au titre évocateur « Existe-t-il des individus au Sud ? » (Martuccelli, 2010).

Dans ces contextes-là, de la mobilité sociale à la mobilité géographique il n'y a qu'un pas, au regard de l'impossibilité structurelle de répondre pleinement à cette première au sein de son pays d'origine. La mobilité géographique découlant sans aucun doute d'une nécessité vitale dans des configurations de violences extrêmes ne cesse pour autant de s'intégrer dans un système collectif de recherche d'amplification de ses ressources tant sociales qu'économiques. La migration, en outre, apparaît comme un des moyens de répondre à ce désir de mobilité sociale au nom d'un groupe donné. Toutefois, il convient encore une fois de resserrer l'échelle d'analyse afin de déceler deux éléments fondamentaux. Premièrement, au sein de ces gestions collectives, il revient aux individus eux-mêmes d'assumer des responsabilités au nom du groupe. Enfin, cette posture de l'individu pris dans processus de mobilités et répondant à des pressions collectives ouvre la porte à des formes spécifiques d'affirmation individuelle qui passent irrémédiablement par la relation à son propre corps et par la relation aux autres. Comme le rappellent Araujo et Martuccelli « malgré la permanence d'importantes inégalités sociales, les individus tendent à canaliser leurs demandes croissantes d'épanouissement personnel moins par des revendications collectives de justice ou des demandes directes au système politique [stratégies de *voice*] que par le recours au monde privé, à la consommation, à la violence, à l'émigration ou à des stratégies individuelles de construction de sens et de survie [stratégies d'*exit*]. » (Araujo, Martuccelli, 2020, traduction personnelle). Pour les auteurs, sans renier l'existence des revendications collectives politisées ni des ressources collectives sur lesquelles s'appuient la migration, cette dernière cède inexorablement la place à une recherche personnelle, une stratégie d'*exit*. Ce panorama indique dès lors « le large éventail de réponses que les acteurs, collectivement ou individuellement, trouvent aux problèmes sociaux

[en Amérique Latine] » (Ibid). Le mouvement semble définitivement lancé, engagé sur les routes migratoires qui supportent les désirs collectifs et individuels des acteurs migrants.

En dépit de l'acquisition d'un capital de mobilité, d'un savoir-bouger, que celui-ci soit pratique, social ou économique, les voyages qu'entreprennent les migrants centraméricains au Mexique se font de façon irrégulière, dans un contexte de restriction politique. Ils se déplacent donc par des routes et des transports souvent inconnus, où le risque est toujours existant : risque de se perdre, risque d'être arrêté par les autorités, d'être placé en centre de détention ou d'être renvoyé, risque d'être séquestré, mutilé, braqué, violé, et finalement, risque de mourir. Prenant en compte ce contexte structurel, il est impossible de suivre une mobilité continue, linéaire. Les temporalités varieront selon les choix effectués par les migrants, parfois à l'aveugle, mais aussi des conditions matérielles et physiques de chacun. Les espaces d'attente font, par conséquent, partie intégrante de l'espace de mobilité. Après avoir entendu des voix, des pas, des corps se déplacer, répondre à un impératif de vie, céder à un déclic, fuir la violence, sauter les frontières et s'engouffrer dans un processus migratoire à travers la région mésoaméricaine, voici que le contexte migratoire rattrape les migrants. Les violences, les pressions, les désirs, les tactiques de mobilité et les formes d'interactions se trouvent exaltées dans un régime-frontière qui vise à les contenir, à les bloquer, à les étouffer. Nous voici désormais dans l'attente étirable parfois à perte de vue. Les migrants doivent freiner leur course, par défaut ou par tactique. Dans ce panorama, apparaît une nouvelle catégorie d'acteur aussi univoque que dissemblable, qui se propose d'accompagner et de rendre soutenables les vies et les corps des migrants mis en attente : les *albergues*⁴⁷, les refuges pour

⁴⁷ Il est à noter que le terme *albergue*, non traduit, apparaîtra tel quel dans l'écriture. Cela s'explique entre autres par la difficulté de traduire correctement ce terme (refuge ? centre d'accueil ? auberge ?) et par la prédominance du mot *albergue* par les acteurs de la mobilité eux-mêmes. En effet, même s'il existe un lexique très varié pour désigner sensiblement la même chose, nous le verrons, le terme *albergue* est de loin le plus communément utilisé.

migrants, parsemés tout au long de la route migratoire, gérés par un tissu associatif et souvent religieux.

DEUXIEME PARTIE:

INVESTIR L'ESPACE-TEMPS.

ETHNOGRAPHIE DES ACTEURS ET DES

SOCIABILITÉS DANS L'ATTENTE

CHAPITRE IV- De la prise en charge administrative et humanitaire de la mobilité humaine : la question des *albergues*

Lorsque nous nous sommes rencontrés, Antonio s'agrippait à une carte colorée, rafistolée, rayée, scotchée de part et d'autre, sur laquelle se dévoilait les dizaines et les dizaines de refuges pour migrants parsemés tout le long du territoire mexicain. À la voir de plus près, on pouvait y deviner les multiples plis apposés à la carte pour la faire tenir dans la plus petite poche de son jean, acquérant ainsi le statut d'outil de navigation passe-partout. Il s'agit en réalité d'une carte conçue et imprimée par Médecins Sans Frontières (MSF), relayée par de nombreux acteurs de terrain, associatifs et institutionnels, qui ont un contact direct avec des populations migrantes. Par codes couleurs, on y voit les routes possibles. Route du sud-ouest, en rose : on commence par Tenosique puis on passe par Tierra Blanca ; 565 kilomètres à pied, pour une moyenne de 135 heures. Route du nord-est, en bleu : de Queretaro jusqu'à Tijuana ; 2644 kilomètres à pied, 537 heures. Au total, six catégories de route, avec leurs variations possibles, se trouvent recensées sur la carte, de même qu'une petite dizaine de bureaux et de cabinets médicaux de MSF et une quarantaine de refuges pour migrants. Cette même carte existe sous des variantes différentes : celles réalisées par d'autres organismes non gouvernementaux, celles réalisées par des migrants eux-mêmes, souvent plus sommaires et moins précises, celles encore réalisées par la communauté scientifique qui s'attèle à comprendre les phénomènes migratoires au Mexique. À chaque version, apparaissent ou disparaissent certains éléments. Rien n'est constant, pas même le nombre de refuges pour migrants sur le territoire mexicain qui donne toujours lieu à des débats soutenus. Car entre les refuges qui

ouvrent, qui ferment, qui ré-ouvrent, qui n'offrent qu'un service de restauration, qui hébergent des migrants pour quelques nuits ou pour plusieurs semaines voire des mois, qui comptent sur un service de consultation médicale ou encore sur un service d'accompagnement juridique, qui reçoivent des financements internationaux ou qui vivent de dons de particuliers, qui se déclarent comme tels ou qui œuvrent discrètement, il devient aisé de perdre le compte.

Ces structures, en cherchant à combler un vide politique et répondre à une situation humanitaire urgente, se sont saisies des questions migratoires et de l'accompagnement aux personnes migrantes, devenant les acteurs les plus proches de la réalité du terrain, aussi diverse soit-elle, et donc les plus légitimes pour formuler des manquements et des dénonciations quant aux droits fondamentaux des migrants auprès des autorités publiques à échelles régionale et nationale. Par conséquent, elles incarnent par excellence, aux yeux de l'opinion publique et des autorités mexicaines, la figure de « société civile » qui se voudrait unie, engagée, neutre et légitime. Parallèlement, elles doivent s'adapter sans cesse à un contexte changeant et instable, renouveler leurs stratégies et leurs pratiques d'accueil, faire face à des menaces et à des agressions.

Dans l'actualité, les *albergues* sont souvent pensés et présentés collectivement comme des oasis, c'est-à-dire des espaces hors du temps et du contexte de violence qui sévit encore au Mexique et qui sans aucun doute affecte gravement la traversée des migrants. Le terme oasis est dans la bouche des travailleurs, des représentants d'*albergues*, dans des notes journalistiques, dans des rapports internationaux. Les considérer comme espaces privilégiés d'observation ethnographique et les penser en termes d'aide humanitaire semble donc aller de soi. Toutefois, sans nier l'énorme travail d'accompagnement et l'aide psycho-sociale apportée à des migrants qui se trouvent souvent dans des conditions de vulnérabilité grave, il a été nécessaire de rompre avec l'idée de neutralité de ces espaces. Ces espaces sont des constructions sociales faites de positionnements, de rapports de pouvoir, d'enjeux individuels et collectifs, qui ont une incidence sur la possibilité d'appropriation

et le dynamisme social des migrants. De plus, ces espaces se trouvent inscrits dans des territoires donnés qui recouvrent des réalités socio-géographiques et dynamiques locales diverses avec lesquelles les migrants interagissent. En ce sens, il est question d'aborder ces espaces comme à la fois produits et producteurs de, un peu à l'instar d'une définition que donnerait Henri Lefebvre sur l'espace. Aussi, convient-il avant toute chose de définir et d'historiciser l'implantation et le développement des *albergues* qui parsèment la route migratoire mésoaméricaine depuis la fin du XX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui.

Nous verrons alors comment l'émergence de structure d'aide et d'accompagnement à la mobilité a fait sienne des pratiques discursives en dispute autour des droits humains et de la religiosité dans un contexte de violences et d'insécurité socio-politiques. Également, nous étudierons la façon dont la création d'alliances et de réseaux entre structures donne lieu à des interférences politiques et offre une légitimité collective aux organisations. Puis, dans une deuxième et troisième partie, nous aborderons les différences organisationnelles et territoriales qui peuvent exister entre chaque structure à travers une présentation et une analyse de deux *albergues* implantés dans des contextes (une grande métropole de plus d'un million d'habitants, à l'ouest du pays ; et une petite ville de 20 000 habitants, au sud du pays) et par des acteurs (un groupe d'universitaires-activistes et un prêtre issu de la théologie de la libération) très différents. Nous tâcherons d'y déceler les formes de professionnalisation et de rapports de pouvoir dans ces réseaux d'aide, les enjeux autour de l'insertion communautaire et territoriale ainsi que l'imbrication de considérations biographiques des acteurs porteurs de ces initiatives.

4.1 Historiciser les *albergues* et leurs poids dans la gestion de la mobilité humaine

Comme le rappellent Luc Van Campenhout et Nicolas Marquis : « Seule la mise en perspective historique permet en effet de voir en quoi ce qu'on appelle une « réalité sociale » comme une institution (...) ou un problème (...) « ne tombe pas du ciel », n'a pas toujours constitué une « réalité » et n'a pris sa forme actuelle qu'au terme d'un long processus qui aurait pu tourner autrement » (2020). Donner à voir le processus de déploiement des *albergues* est une tâche ardue lorsque l'on a une idée des différences radicales qui les animent selon leur taille, leur gestion, leur histoire, leur emplacement, leur zone géographique, leurs financements ou encore leurs fondateurs. Si à l'origine la mission se veut la même – combler un vide humanitaire pour accompagner et aider les migrants en transit sur le territoire mexicain, de plus en plus nombreux et de plus en plus précarisés – les formes pour y parvenir sont en réalité diverses, ce qui débouche sur un écosystème de structures et d'acteurs parfois complémentaires, parfois opposés. Ce sont ces réalités multiples et complexes que nous allons chercher à rendre intelligibles.

Apparus dès le début des années 1990 au moment de la diversification des flux migratoires dûe aux contextes de guerre et de violence sévissant dans la région mésoaméricaine, les premiers *albergues* mexicains pour migrants ont d'abord vu le jour au niveau de la frontière nord Mexique – Etats-Unis (Tijuana et Ciudad Juarez pour les plus anciens), puis près de la frontière Sud Mexique – Guatemala, accentuant par là une prédominance des questions de frontières. Notons que, une décennie avant, le soutien envers ces populations centraméricaines poussées à l'exil était essentiellement porté par des ordres religieux, desquels se détachent les Scalabrinien, mais également les Jésuites et tout un courant intellectuel formé autour de « la théologie de la

libération » qui eut un rôle important pendant les insurrections civiles centraméricaines⁴⁸. Les premiers réseaux d'aide aux migrants étaient donc issus d'un mélange entre foi et activisme. La prégnance des initiatives et des acteurs religieux dans le champ de la mobilité humaine reste encore d'actualité. Pour les naissants *albergues*, il s'agissait alors d'atténuer les conséquences du contexte de mobilité en offrant un service de restauration sommaire (*comedores*) aux migrants qui venaient de commencer leur traversée du Mexique ou qui s'apprêtaient à passer aux États-Unis, tout en assurant un hébergement ponctuel⁴⁹ (*albergues* ou *casas del migrante*). Ainsi, à l'intérieur d'une nébuleuse d'appellations diverses se regroupent plusieurs catégories de lieux et de services à destination des populations migrantes qui ont perduré à travers les décennies. La liste suivante, probablement non exhaustive, essaie de regrouper toutes les appellations diverses entendues sur le terrain ou retrouvées dans des documents institutionnels :

⁴⁸ Les Scalabrinienis appartiennent à l'ordre catholique des Missionnaires de San Charles Borromée, fondé à la fin du XIX^{ème} siècle pour accompagner la migration d'italiens vers les États-Unis d'Amérique. Ils se sont depuis professionnalisés dans la protection et à l'assistance des migrants dans le monde, et particulièrement en Amérique Latine, où ils comptent sur une structure organisationnelle internationale, nationale et régionale forte, ainsi que sur une importante notoriété dans le champ des migrations. En ce qui concerne les jésuites, ils étaient en charge pendant la colonisation d'évangéliser les populations indigènes. Présents sur tout le continent, les jésuites ont donc un fort ancrage de terrain et un rapprochement historique avec des populations autochtones et migrantes. Enfin, la théologie de la libération, façonnée dans un contexte centraméricain de Guerre Froide et de soulèvements sociaux, est un courant théologique chrétien qui aboutit à l'action sociale et à l'engagement en faveur des pauvres et des exclus.

⁴⁹ En théorie les *albergues* n'hébergent les migrants que sur trois jours, mais la réalité du contexte a assoupli les pratiques d'accueil. Face à un contexte de mobilité ponctué par des barrages routiers, des détentions arbitraires ou encore des agressions, les temporalités s'allongent inexorablement : les migrants se trouvent de plus en plus bloqués, ou bien ils lancent des procédures administratives (statut de réfugié, protection complémentaire demande de séjour pour raisons humanitaires).

Tableau 4 - Lexique pour "albergues"

<p><i>Comedor</i> / <i>Desayunador</i></p>	<p>Un <i>comedor</i> est un réfectoire, indistinctement du repas tandis qu'un <i>desayunador</i> ne sert que le petit-déjeuner.</p> <p>Ces deux termes sont utilisés pour les espaces de restauration, sortes de cantines populaires servant un ou plusieurs repas dans la journée. Les aliments servis varient selon la taille, les financements et les dons. Ces espaces peuvent-être aussi bien gérés par des communautés religieuses, civiles ou des ONGs.</p>
<p><i>Centro de ayuda</i></p>	<p>Comme son nom l'indique, c'est un espace d'aide, généralement dédié à des questions administratives et/ou juridiques. Il est généralement géré par des ONGs</p>
<p><i>Dormitorio</i></p>	<p>Terme désignant les espaces où il n'est possible que de s'héberger, d'ordinaire de façon très courte (deux ou trois nuitées maximum). Comme pour les <i>comedores</i>, ils sont assurés par des communautés religieuses, civiles ou des ONGs.</p>
<p><i>Casa del migrante</i> / <i>albergue</i></p>	<p>Ce sont les termes qui regroupent la plus grande diversité de structures.</p> <p>Ils s'emploient pour mentionner des lieux qui offrent une solution d'hébergement indépendamment de la durée, de la capacité et des conditions d'accueil (des chambres mixtes, des espaces pour familles, des matelas à même le sol...), avec un service de restauration allant du simple <i>tortillas y frijoles</i> aux légumes assaisonnés avec plat de viande, selon leurs ressources, leurs aides, leur niveau d'institutionnalisation. Ils proposent souvent un accompagnement administratif et juridique, parfois très succinct parfois au contraire très développé, et dans certains cas comptent avec un service médical, plus rarement avec un service psychologique.</p>

Derrière cette dernière catégorie (*albergue*) se recoupe un éventail de réalités de terrain parfois tellement disparates qu'il conviendra de décortiquer et d'en extraire les ressorts qui les sous-tendent. De plus, par habitude, le mot *albergue* est devenu peu à peu un terme générique englobant

toutes les structures venant en aide aux migrants au Mexique. C'est dans cet usage que l'analyse se place.

Dans cette même décennie 1990 qui vit l'apparition des premiers *albergues*, le naissant processus de verticalisation de la frontière nord, déplaçant les enjeux de frontières et d'endiguement des mobilités humaines vers l'entièreté du territoire (voir chapitre 1), a entraîné une implantation de nouveaux refuges pour migrants. Ces derniers ne sont plus au niveau des lignes frontalières mais bien à l'intérieur des terres, souvent en juxtaposition des voies ferrées, amplement investies par les migrants centraméricains comme moyen de transport à travers *la Bestia*. C'est particulièrement le cas des refuges présents dans l'isthme de Tehuantepec (Oaxaca, Chiapas, Veracruz mais aussi Tabasco), région qui cristallise depuis les années 1990 les dynamiques de contention migratoire et de verticalisation des frontières. Notons qu'à la même époque, l'Institut National de Migration mexicain (INM) et les premiers centres de détention administrative sont fondés. Cette coïncidence est loin d'être anecdotique lorsque l'on sait les enjeux territoriaux qui ont enserré la région de l'isthme et le sud du Mexique depuis la fondation de l'INM. Aujourd'hui, on compte une centaine de structures d'accueil dédiées principalement aux populations migrantes recensées, allant des *comedores* aux *casas del migrante* répartis dans vingt-trois entités fédératives différentes (dans un pays qui en comptent 32), et concentrées particulièrement dans la région du Sud (Chiapas, Veracruz, Tabasco, Oaxaca), avec une vingtaine de structures recensées et dans la frontière Nord-Est Mexique/États-Unis (Chihuahua, Sonora, Baja California) avec une quarantaine de structures (BBVA Research, 2020).

Mapa de casas del migrante, albergues y comedores en las principales rutas de migración por México, 2020

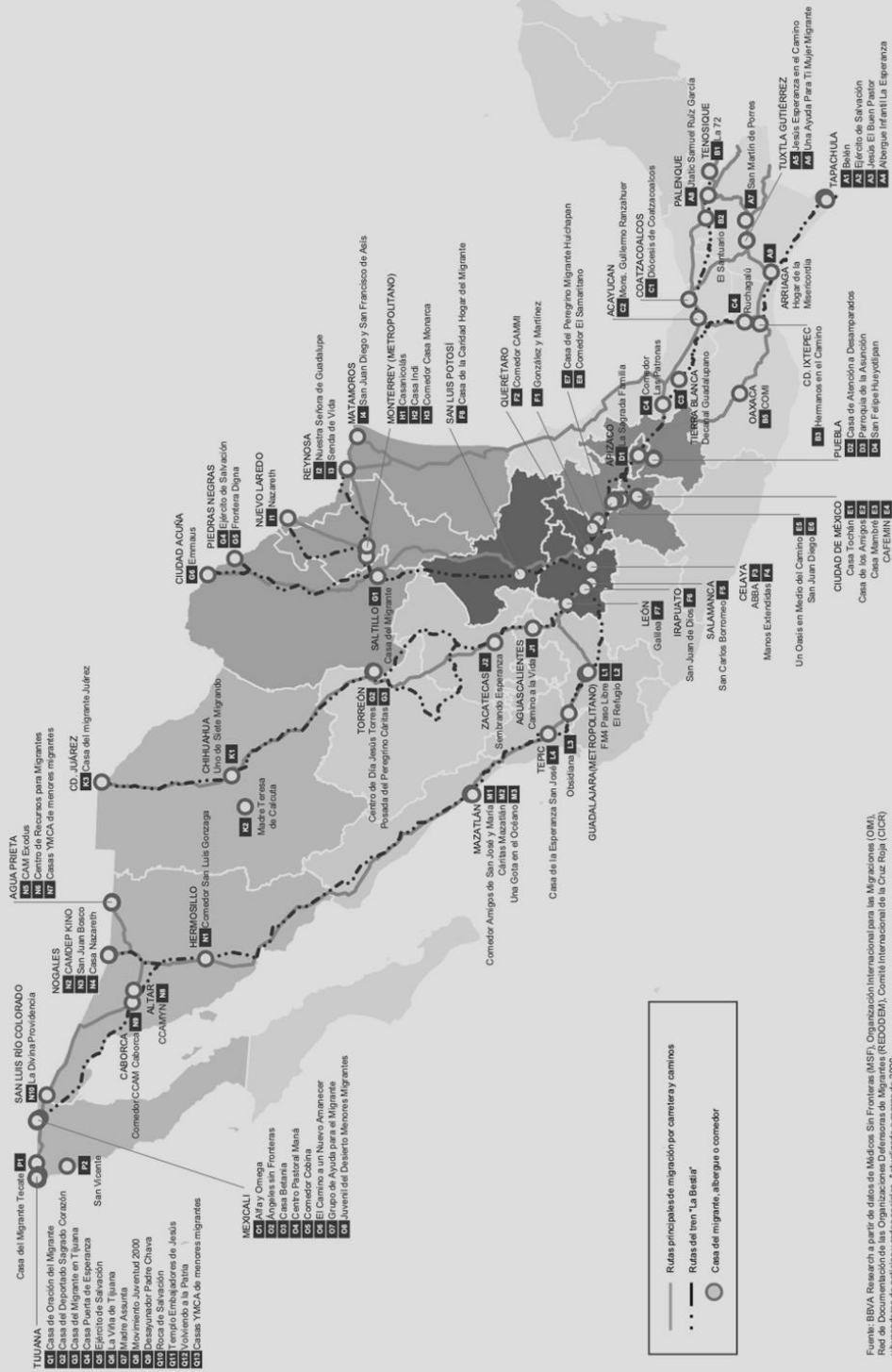


Figure 8 - Carte des refuges pour migrants et des principales routes migratoires, Mexique, 2020, BBVA

4.1.1 L'adaptation du discours des droits humains confortant la légitimité des initiatives collectives face à un contexte violent

« Nous sommes à une autre époque maintenant, nous ne sommes plus à l'époque de l'Inquisition, nous sommes à l'époque des droits humains. » (*Padre Solalinde*, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). Ces paroles reviennent au Père Solalinde, prêtre mexicain issu de la théologie de la libération et du « Royaume de Dieu », défenseur des droits des migrants internationalement connu, fondateur d'un refuge pour migrants dans la ville d'Ixtepec (isthme de Tehuantepec) et ancien candidat au prix Nobel de la paix. Durant notre entretien, il se positionnait contre une partie de la hiérarchie catholique mexicaine qui condamnait son engagement et son activisme. Il y décriait alors une corruption entre les hiérarchies institutionnelles du pays, qu'elles soient religieuses, gouvernementales ou criminelles. À ses yeux, ce qui unissait tous les mouvements sociaux, leur donnait une cohérence et leur offrait une légitimité socio-politique, c'était l'adhésion autour d'un discours en faveur des droits humains compris comme une conception politique, philosophique, sociale et juridique qui octroi aux êtres humains des droits fondamentaux et universaux, intrinsèques à leur condition humaine et donc indépendants de leur appartenance à un groupe, une race, une classe, un genre, une religion ou encore une nationalité. « Les droits humains sont les droits que nous avons tout simplement car nous existons en tant qu'êtres humains ; ils ne sont conférés par aucun État. » explique le Haut-Commissariat des droits de l'Homme de l'ONU sur son site internet⁵⁰.

De la même façon que l'Inquisition justifia en son temps une structure et des pratiques sociales données, le métarécit qui posait aujourd'hui un cadre et donnait une cohérence aux actions sociales relevait de l'ordre des droits humains. Cette affirmation peut pourtant paraître surprenante quand

⁵⁰ <https://www.ohchr.org/fr/what-are-human-rights>

on connaît la diversité qui habite les mouvements sociaux mexicains, mésoaméricains et latinoaméricains : luttes paysannes, autochtones, syndicales, ouvrières, urbaines, populaires, migratoires, féministes. Autant de mouvements qui arrivent pourtant à s'organiser et à s'articuler autour de l' « interprétation et de la reconstruction du discours des droits humains en tant que force émancipatrice en fonction des différents contextes culturels » (Paris Pombo, 2017, p. 237, traduction personnelle). Pourtant, ce discours surinvesti par des entités antagonistes aux mouvements sociaux telles que les autorités migratoires qui justifient nombre de leurs opérations au nom de la défense des droits humains⁵¹, est devenu un objet de lutte discursive entre le gouvernement, la société civile et les activistes eux-mêmes (Ibid.). Il convient donc de questionner cette capacité de fédération et d'adhésion collective que contiennent les droits humains.

Comme l'explique la chercheuse mexicaine Dolores Paris Pombo dans son livre *Violences et migrations centraméricaines au Mexique*, l'apparition des mouvements sociaux contemporains en faveur des droits des migrants doit avant tout se comprendre dans la transition politique (et économique) qui s'est ouverte au Mexique et en Amérique centrale à la fin de la Guerre froide. Dans ce contexte-là, on peut constater la convergence de deux crises paradigmatiques et de deux forces d'engagement socio-politique. D'une part, aux États-Unis où il devient de plus en plus difficile de justifier l'interventionnisme étatsunien et les dictatures en Amérique centrale, les discours en faveur des droits humains et de la démocratie gagnent une partie de l'opinion publique. D'autre part, en Amérique centrale, les mouvements de gauche qui luttent contre les dictatures (voir chapitre 1), portés par des idéaux de justice sociale et d'égalité, fatiguent et le modèle du socialisme en tant que « paradigme de la révolution sociale radicale » entre en crise (de Sousa,

⁵¹ Par exemple, tout le discours politique qui a justifié la mise en place du *Plan frontera sur* (voir chapitre 1) tourne autour des droits humains. Les arrestations arbitraires et les razzias de migrants perpétrés par des agents de l'INM se sont discursivement justifiées par « la protection humanitaire des migrants ».

2002, p. 61, cité par Paris Pombo, 2017, p. 202, traduction personnelle). Depuis la perspective centraméricaine, il devient urgent de chercher l'unification des luttes contre les dictatures et la terreur d'État. À cet effet, le discours de la transition démocratique et de la lutte pour les droits humains est récupéré puis intégré au « script émancipatoire » (Jelin, 1994, cité par Ibid., traduction personnelle) des luttes sociales. Autrement dit, le discours en faveur des droits humains s'adapte à l'existant, ne dénature pas l'engagement premier ni la conception initiale de celui-ci. Les mouvements de lutte finissent donc par s'organiser autour de revendications de respect des droits humains et de transition démocratique. Rappelons que les mouvements sociaux ont historiquement été soutenus par certains leaders religieux appartenant à des réseaux déjà structurés internationalement (les scalabrinien ou les jésuites, par exemple), ce qui va faciliter la légitimité de la reformulation des luttes, la diffusion des idées dans contextes différents ainsi que la restructuration des actions et des initiatives. Du côté mexicain, en plus de réseaux de solidarité déjà existants qui s'étaient exprimés en faveur des luttes centraméricaines, il y avait aussi une forte perméabilité des idées universalistes et démocratiques développées en nord-amérique et enracinées dans les luttes centraméricaines. Comme l'exprime Ariadna Estévez, citée par Paris Pombo, toutes ces conditions donnent lieu à « la rencontre entre deux discours qui se sont longtemps opposés et qui sont entrés dans notre pays par le biais des mouvements sociaux et des intellectuels latino-américains : la transition vers la démocratie et la théologie de la libération » (2007, p. 8, cité par Ibid., traduction personnelle).

Face à ce constat, il convient de souligner la façon dont ce contexte de démocratisation s'est également entretissé à un contexte de libéralisation économique qui n'est pas sans conséquences. Le Mexique, comme d'autres pays mésoaméricains et latinoaméricains, s'est historiquement transformé en une économie périphérique du capitalisme global où l'État existe pour le capital mais n'existe pas pour son marché interne. Dans le cas mexicain, cette situation a conduit à une « atrophie chronique de l'économie interne » (Solís, 2013), où le budget public se retrouve dédié

à des dépenses macro-économiques et non à des dépenses sociales⁵². Or, dans cette scène mondialisée, parallèlement à l'émergence du standard démocratique apparaît également le standard de bien-être social garanti par l'État. Une des conséquences du délitement de l'économie interne du pays sera alors « l'hypertrophie du secteur informel » qui devient une sorte de soupape de sécurité pour une écrasante majorité de personnes afin de résoudre des situations d'urgence mais qui en même temps génère des formes d'instabilité sociale et de vulnérabilisation, ainsi que de nouveaux conflits sociaux en raison des possibles liens entre le secteur informel et le trafic de drogue (Ibid.). Au Mexique, la construction d'un État clientélaire tourné peu à peu vers une économie globale a ainsi créé un vide institutionnel interne permettant l'apparition d'acteurs politiques intermédiaires organisés en société civile. L'apparition dès les années 1990 des organisations de la société civile illustre alors une nouvelle forme de collectivité légitime dans un contexte de démocratisation et de libéralisation économique qui s'est imposé dans la gestion des questions migratoires.

L'implantation et l'évolution des refuges pour migrants se trouvent par la suite façonnés par deux aspects légaux, délimitant des espaces renouvelés de pratiques sociales et de mobilisations civiles. Il s'agit d'une part des débats autour de la loi mexicaine sur l'immigration qui, jusqu'en 2010, criminalisait les personnes migrantes sans-papiers, considérant leurs situations à travers un prisme pénal et non administratif, et criminalisait par la même occasion les refuges pour migrants et les acteurs qui y travaillaient. D'autre part, il est question des vifs débats à propos du poids des Organisations de la Société Civile (OSC) et plus largement de la mobilisation civile dans la vie démocratique et la gouvernance politique du pays et de la nécessité de reconnaissance de cette légitimité par l'État, qui aboutira en 2004 à la loi fédérale sur la promotion des activités des OSC.

⁵² Dans le cas mexicain, par exemple, tandis que l'État s'adonne à une politique de stabilisation macroéconomique afin de garantir la libre circulation des capitaux et de créer les conditions pour être un paradis fiscal, les Petites et Moyennes Entreprises (PYMES de ses sigles en espagnol) ne comptent que sur un soutien économique marginal de la part de l'État fédéral alors qu'elles fournissent plus de la moitié des emplois dans le pays.

Comme le soulignent certains chercheurs, là où dans certains pays les OSC sont considérées comme des acteurs politiques ayant des intérêts spécifiques, c'est plutôt l'image d'entités neutres et donc apolitiques qui prévaut au Mexique, octroyant aux OSC une construction historique qui leur permettraient de jouir d'une légitimité collective qui représente de manière désintéressée la société dans son ensemble et défend par essence l'intérêt général. Dans certaines occasions, les OSC sont même, par abus de langage, assimilées à la société et à la mobilisation civile elle-même (Díaz Aldret ; Titova ; Arellano Gault, 2020). À ce sujet, il est intéressant de voir comment, dans les raisons qui ont conduit les *albergues* à se saisir des questions migratoires et de la gestion de la mobilité humaine sur le territoire mexicain, ces-derniers se sont inscrits dans le sillon de ces deux éléments soulevés, particulièrement vifs de la décennie 1990 jusqu'à nos jours.

Dans les faits, la méfiance envers l'action étatique, la menace de la corruption et la nécessité de mobilisation civile pour répondre à une urgence sociale en dehors de l'État et du crime organisé sont des éléments constants dans les discours tenus par les activistes, religieux ou pas. Dans son livre, Dolores Paris Pombo décrit plusieurs cas d'agressions vécues par des personnes travaillant dans des *albergues*, allant jusqu'à l'assassinat en novembre 2015 de deux volontaires de l'albergue de Huehuetoca (État de Mexico), Adrián Rodríguez et Wilson Castro, qui distribuaient de la nourriture à des migrants sur les voies ferrées⁵³. « Adrián et Wilson avaient dénoncé les crimes commis par les gangs [*maras*] de la région au bureau du procureur spécialisé dans les enquêtes sur le crime organisé [SEIDO de ses sigles en espagnol]. Bien que la municipalité ait promis de les protéger par une patrouille pendant leurs sorties, elle a toujours failli à sa tâche, comme ce fut le

⁵³ La description et l'analyse complète du cas, de même que celles d'autres agressions vécues par les *albergues* sur tout le territoire mexicain, peuvent être consultés dans : Paris Pombo, Dolores, "Redes de ayuda a los migrantes", *Violencias y migraciones centroamericanas en México*, El Colegio de la Frontera Norte, 2017, pp. 228-233.

cas le jour où des membres de gangs [*pandilleros*] sont venus les tuer.⁵⁴ » (Paris Pombo, 2017, p. 231, traduction personnelle).

Cette violence, cette méfiance des autorités qui couvrent le crime organisé et cette nécessité de prendre part à l'action civile pour se protéger sont des éléments qui sont également ressorti dans le travail de terrain. Ils étaient souvent exaltés face à ma propre découverte de l'étendu de certains lieux d'accueil pour migrants, du volume de l'espace, des tâches menées, de l'organisation autour de celles-ci, des process mis en place. C'est explicitement le cas d'une des personnes en charge d'un *albergue* à Guadalajara, dans la partie nord-occidentale du pays, qui après m'avoir questionné sur les structures publiques d'hébergement pour migrants et réfugiés en France me répondait : « Ici au Mexique, il n'y a pas de vide politique. Si un vide n'est pas occupé par les autorités, il le sera par les *narcos* ou alors par la société civile. Mais il est toujours occupé. [...] Nous, dans l'organisation nous travaillons avec l'objectif de ne plus exister : nous voudrions que l'État assume sa responsabilité. Mais en fin de compte, si l'État ne résout pas ce problème, nous comblons le vide, tout en se protégeant parce que chaque acte que nous faisons pour combler ce vide est aussi une dénonciation » (Sebastian, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). C'est également le discours tenu par plusieurs acteurs rencontrés, indépendamment du lieu et du type de structure.

Dans un rapport de la Commission Nationale des Droits Humains (*Comisión Nacional de los Derechos Humanos*, CNDH) intitulé « Rapport spécial sur les cas d'enlèvement de migrants » (*Informe especial sobre casos de secuestros en contra de los migrantes*⁵⁵) datant de 2009, on

⁵⁴ En dix ans d'activisme dans la zone, Adrián déclarait avoir trouvé 30 corps de migrants assassinés. De plus, l'*albergue* de Huehuetoca avait déjà reçu des menaces directes de la part du crime organisé et avait remarqué la présence de *halcones*, des vigilants mandatés par le crime organisé pour faciliter l'enlèvement de migrants.

⁵⁵ Consultable ici : <https://www.cndh.org.mx/documento/informe-especial-sobre-los-casos-de-secuestro-en-contra-de-migrantes>

découvre que près de 10 000 enlèvements de migrants ont été enregistrés en seulement cinq mois cette année-là, soit 65 enlèvements par jour. Plus de la moitié d'entre eux impliquaient des fonctionnaires en tant qu'auteurs directs ou complices des crimes. En 2011, avec le même rapport mis à jour, le chiffre est passé à 75 enlèvements par jour. L'organisation a averti que le chiffre pourrait être plus élevé car de nombreux migrants, n'ayant pas confiance dans les autorités, ne déposaient pas de plainte. C'est donc dans l'objectif de combler un vide et d'enrayer la situation d'extrême violence que l'implantation des *albergues* mexicains le long des routes migratoires se trouve ainsi marquée par ce rapport étriqué à l'État et cette valorisation de la collectivité organisée. Notons, par ailleurs, que dans le cas de la loi mexicaine sur l'immigration, les personnes mobilisées défenseuses des droits des migrants ont obtenu des résultats significatifs après une longue bataille législative : la criminalisation a été éliminée et les droits des migrants à la santé, à la justice et aux visas humanitaires lorsqu'ils sont victimes de crimes ont été approuvés (modification de l'article 138 de la loi générale sur la population). De manière surprenante, les *albergues* ont été reconnus comme des espaces « sanctuaires » (article 76 de la loi sur les migrations) : désormais la loi interdit aux services d'immigration ou de police de se trouver à moins de 100 mètres des refuges ou d'y pénétrer pour effectuer des arrestations ou des opérations (Rea, 2017). Cette avancée législative significative qui, en théorie, sécurise le travail des défenseurs des droits des migrants et le séjour des migrants eux-mêmes, renforce par la même occasion l'idée d'une figure collective légitime et accroît le poids que celle-ci peut avoir dans les négociations. Elle alimente *in fine* l'ambivalence qui existe dans les rapports de force avec différents acteurs institutionnels.

4.1.2 Réseaux et alliances : professionnalisation dans le champ migratoire et rapports de pouvoir ?

Le poids qu'ont pu avoir certains *albergues* et OSC du champ migratoire, dans le processus de dépénalisation de la migration et de « sanctuarisation » des refuges, est révélateur de leur capacité d'organisation et de leur travail de plaidoirie en faveur de la cause. Cela reflète une

professionnalisation dans le champ migratoire, ainsi qu'une disposition à entrer dans des espaces politiques et symboliques de pouvoir. Face à une augmentation du nombre de migrants et des besoins en termes d'aide humanitaire, dans un contexte de violence et d'harcèlement de la part du crime organisé, la plupart des *albergues* ont souvent dû apprendre sur le tas la maîtrise de certains rouages administratifs et juridiques afin de se protéger et de garantir leur autonomie, ouvrant la voie à une possible professionnalisation et engageant une structuration en réseaux des organisations impliquées. Dans ce nouveau chemin, il faut reconnaître néanmoins l'apport inégal en capitaux, tant sociaux, culturels qu'économiques au sein des parties prenantes.

Bon nombre des initiatives viennent d'« en-bas », c'est-à-dire des acteurs de terrain qui répondent à une urgence sociale et qui essaient de combler le vide humanitaire avec leurs moyens et leurs connaissances. C'est la logique de « *apaga-fuego* », d'extinction des incendies à défaut de pouvoir éteindre les causes de ces derniers, si souvent décriée par nombre de mes interlocuteurs (carnet de terrain, Ixtepec, janvier 2018). Une grande majorité de refuges ont été fondés en réaction à un événement violent, un événement de mort, qui constitue le déclic qui fait entrer les acteurs sociaux impliqués dans une action se déployant sous l'égide d'une urgence impérieuse. Il faut agir d'abord, avec les moyens du bord, viendra après, si on a le temps, la structuration et la stratégie. Le refuge *Casa Belén* dans la ville de Saltillo, état de Coahuila, non loin de la ville industrielle de Monterrey et des villes frontalières telles que Nuevo Laredo ou Reynosa s'est, à titre d'exemple, fondée en réaction à l'assassinat des trois migrants honduriens dans la même ville, poursuivis puis tués par des gardes privés de chemin de fer armés. C'était en 2011. Le *comedor* et l'assistance humanitaire assurés par *Las Patronas* en référence au nom de la commune d'où elles sont originaires, groupe de femmes veuves, célibataires, mariées, jeunes et moins jeunes, préparant depuis 1995 des repas à emporter pour les migrants qu'elles lancent ou distribuent sur les voies ferrées dans l'état de Veracruz, ont également été impulsés par des histoires de migrants retrouvés morts. De même, l'implantation de l'*albergue Hermanos en el Camino* fondé par le *Padre Solalinde* à Ixtepec, dans l'isthme de Tehuantepec, fait écho à l'histoire du déraillement de plusieurs wagons en marche où se trouvaient des centaines de migrants qui ont été tués ou profondément mutilés (communication

personnelle, Ixtepec, janvier 2017). L'histoire la plus exemplaire reste néanmoins celle du refuge *La 72* créé et maintenu par un réseau de prêtres franciscains dans la ville de Tenosique, état de Tabasco, Sud-Est du Mexique, qui s'est fondé et nommé de la sorte en mémoire des soixante-douze corps de migrants centraméricains et sudaméricains retrouvés dans une fosse commune dans la municipalité de San Fernando, état de Tamaulipas, Nord-Est du pays⁵⁶ en 2010.

L'horreur et la violence constituent bien souvent le socle commun d'une action sociale et d'une mémoire collective pensées à la marge des pouvoirs gouvernementaux. Toutefois, les circonstances locales et les moyens mis en place varient, faisant de chaque structure, de chaque *albergue*, un faisceau de tactiques, de stratégies et de pratiques distinctes des autres. L'inégalité de distribution des capitaux nécessaires à l'exercice d'une influence politique et sociale dans le domaine de la migration va se jouer notamment dans la capacité pour ces organisations de structurer ses process internes et de créer des alliances institutionnelles. Comme me le disait Dante, un espagnol travaillant pour une ONG internationale qui avait aidé à plusieurs reprises

⁵⁶ Laissant paraître le caractère extrêmement violent et à la fois familier de ce qui sera appelé par la suite « le massacre de San Fernando », voici comment la Commission Nationale mexicaine des Droits Humains (CNDH) présentait l'événement : « Le 22 août 2010 a eu lieu le premier massacre de San Fernando, [...] bien que d'autres meurtres de masse aient été commis dans cet État [...] commis par le cartel de Los Zetas [...] dans l'ejido d'El Huizachal, dans la municipalité de San Fernando au Tamaulipas. Les victimes étaient 72 migrants d'origines diverses, qui transitaient par le Mexique pour se rendre aux États-Unis. C'est pourquoi cet événement a également été appelé le "massacre des 72" et vient s'ajouter à la liste des crimes non élucidés par l'État mexicain. Les 72 personnes exécutées - 58 hommes et 14 femmes - étaient principalement des Centraméricains et des Sud-Américains. Ils ont été tués par derrière et leurs corps ont été empilés et laissés à l'air libre, ce qui a accéléré le processus de décomposition. Le crime a été commis à moins de 150 km de la frontière américaine. Selon les autorités mexicaines, les migrants ont été enlevés par le cartel des Zetas et détenus dans un ranch où, lorsqu'ils ont refusé de travailler pour le groupe, ils ont été tués » (site de la CNDH, traduction personnelle) https://www.cndh.org.mx/noticia/masacre-de-san-fernando-tamaulipas-masacre-de-los-72-migrantes-0#_ftn1

l'organisation du Père Solalinde⁵⁷, le type d'évolution et de structuration des OSC pour migrants étaient extrêmement variés et dépendant de la personnalité et de la vision des acteurs qui avaient décidé de fonder et/ou de gérer une structure d'accueil :

Les *albergues* ressemblent beaucoup à leur père et à leur mère. Ils sont très différents les uns des autres. Selon la personne qui a donné naissance à l'organisation, ils auront une personnalité différente. Par exemple, à *La 72*, ils sont très organisés, ils planifient tout. À *Palenque*, qui appartient à des religieuses, l'organisation est très stricte. À *Arriaga* aussi, ça ressemble plus à une caserne militaire qu'à un *albergue* [...] Ça n'a rien à voir avec la religion. Enfin si, parce que le lieu prend une philosophie religieuse. Par exemple à *Palenque*, c'est une congrégation de nonnes, des nonnes très religieuses, à mille lieux de la théorie de la libération. Le refuge a un régime de couvent, c'est comme ça que ça marche. *Fray Tomás* lui est un Frère bon enfant (*bonachón*), alors *La 72* est à son image. Solalinde vient du « Royaume de Dieu », alors Dieu pourvoira. [...] - *Et (nom du coordinateur) du FM4, à Guadalajara ?* - Wah... (rires) je ne parle pas devant la caméra. Mais je m'entends très bien. Très bien. Mais la façon d'organiser sa structure, c'est autre chose [...] - *Quand je t'ai raconté un peu l'expérience que j'ai eue là-bas, tu m'as dit "oui, c'est très (nom du coordinateur). Mais pourquoi ?* - Oui, à cause de la personnalité de (nom du coordinateur). Très organisé, très institutionnel, très fonctionnel, très stratégique. En fait, si tu ne sais pas qui a fondé un *albergue*, tu peux y passer deux ou trois jours et essayer d'imaginer la personnalité de la personne fondatrice. C'est un jeu de devinettes très facile.

Dante, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Ainsi, des institutions jouissant d'une expérience plus systématique, comme le sont plusieurs organismes religieux, ont pu capitaliser leurs savoir-faire et devenir des éléments clés dans la défense nationale et transnationale des droits des migrants. Pour ce faire, ils ont intégré des équipes de défenseurs (avocats, activistes) formés, souvent laïques, qui plaident de façon continue auprès des institutions étatiques, nationales et internationales en faveur des migrants et qui deviennent

⁵⁷ Au moment de nos échanges, Dante se trouvait à l'*albergue* d'Ixtepec depuis la fin de l'année 2017. Il intervenait en tant que chargé de projets et de financements internationaux, mission à laquelle il s'adonnait de façon bénévole.

donc des professionnels du sujet. C'est le cas par exemple du Centre de Droits Humains Fray Matías de Córdoba (*Centro de Derechos Humanos Fray Matías de Córdoba*), organisation civile fondée en 1998 à Tapachula, près de la frontière avec le Guatemala, en mémoire du frère (*fray*) Matías Antonio Córdoba, homme religieux politisé originaire de la région⁵⁸. Cette ONG qui a pour objectif la défense et la promotion des droits humains des personnes dans divers contextes de mobilité dans la région Sud du Mexique est reconnu parmi l'écosystème de structures de défense des migrants par sa grande ténacité dans la plaidoirie et dans le contentieux stratégique en dépit des menaces et des adversités (notes de terrain, Tapachula, avril 2021). Un autre exemple marquant pourrait être celui de la Dimension Pastorale de la Mobilité Humaine (*Dimensión Episcopal de la Pastoral de Movilidad Humana*, DEPMH de ses sigles), section de la Conférence Épiscopale Mexicaine⁵⁹ constituée en OSC qui se donne la mission d'« assister, accompagner, accueillir et conseiller les personnes qui font partie du phénomène migratoire sur le territoire mexicain. » (site internet DEPMH⁶⁰).

Le travail mené par la DEPMH de regroupement des acteurs civils et de la documentation produite par leurs activités a été une expérience fondamentale dans la mise en réseau des OSC du champ migratoire, tant au niveau national que régional. Un des aboutissements phares de cette mise en réseau a été le « Rapport spécial sur les cas d'enlèvement de migrants » de la CNDH publié en 2009 qui puise directement dans les huit mille dossiers de migrants interviewés par les acteurs des OSC, regroupés par la DEPMH. Aujourd'hui, il existe encore d'importantes structures qui

⁵⁸ Comme fait notoire, le *fray* Matías proclama, en 1821, l'indépendance du Chiapas région qui faisait alors partie du Royaume de Guatemala peu avant l'indépendance de la vice-royauté de Nouvelle-Espagne.

⁵⁹ « Une conférence épiscopale ou conférence des évêques est d'après le concile Vatican II une association qui se veut permanente des évêques d'une nation ou d'un territoire donné, exerçant ensemble certaines charges pastorales pour les fidèles (...) afin de mieux promouvoir le bien que l'Église universelle offre aux hommes »
https://fr.wikipedia.org/wiki/Conférence_épiscopale

⁶⁰ <https://www.depmh.org>

chapeautent et rassemblent les différentes initiatives dans le champ migratoire. C'est le cas du Groupe de Travail sur les Politiques Migratoires (*Grupo de Trabajo sobre Políticas Migratorias*, GTPM), regroupement de deux cent quarante-six OSC allant du Panamá au Canada, incluant également Haïti et la République Dominicaine. Ce groupe de travail a explicitement la finalité d'« exercer une influence sur les cadres politiques en matière de migration et d'asile dans les pays concernés du point de vue des droits humain, des enfants, de l'égalité des sexes et de l'interculturalité » (site internet GTPM, traduction personnelle⁶¹).

L'*albergue* implanté dans la ville de Guadalajara nommé *FM4* est également une importante illustration des disparités entre les structures d'accueil et de la répartition inégale des capitaux en début de parcours. Fondé par un groupe d'universitaires, cette organisation a depuis le début jouit d'une importante maîtrise des rouages institutionnels, médiatiques et économiques ainsi que d'une vision stratégique d'implantation. Ce n'est pas anodin que pendant plusieurs années *FM4* ait assuré la direction de la REDODEM, le Réseau de Documentation des Organisations de Défense des Migrants (*Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes*), une initiative constituée en OSC qui permet à ses membres de partager leurs bases de données au niveau national, afin de faire le lien entre une réalité des dynamiques migratoires micro et une analyse qui se veut plus macro. Ces bases de données sécurisées, accessibles seulement par les vingt-trois membres, sont composées essentiellement des informations recueillies lors des entretiens d'entrée des migrants mais aussi lors des éventuelles démarches administratives et médicales réalisées au sein de la structure. À partir de cette base de données partagée, est élaboré tous les deux ans un rapport avec des statistiques incluant les caractéristiques socio-démographiques des populations migrantes accueillies, la durée de leurs séjours, le type d'accompagnement réalisé, ainsi que les délits et les violations commis contre les migrants durant leurs parcours. Aujourd'hui, les rapports de la REDODEM sont devenus des références importantes pour saisir et interroger les dynamiques

⁶¹ <https://gtpm.mx/quienes-somos/>

migratoires au niveau mésoaméricain, au même titre que les rapports d'autres organismes internationaux tels l'UNHCR ou l'OIM.

Parallèlement à cela, on observe depuis 2018 et le début des migrations « en caravane », au Mexique et en Amérique centrale, l'implantation non négligeable d'*albergues* fondés et gérés par des acteurs venant non plus « du bas » (militants, religieux, défenseurs des droits humains qui au cours de ces nouvelles fonctions se professionnaliseront éventuellement), mais venant directement de la sphère institutionnelle et étant par conséquent déjà des professionnels de l'humanitaire. C'est le cas d'agences tels que l'UNHCR, l'OIM, le Comité International de la Croix Rouge (CICR) qui ont ouvert, parfois en collaboration avec des associations locales parfois seuls, des structures d'accueil exclusives aux demandeurs et demandeuses d'asile, dans des contextes sociogéographiques clés tels que San Salvador (Salvador) en 2018, Coatzacoalcos (État du Veracruz, Mexique) en 2019 ou à Tapachula (État du Chiapas, Mexique) en 2020.

Comme l'indique Sylvie Mazzella, cette course pour l'institutionnalisation de ses pratiques d'accueil et la reconnaissance de son travail dans laquelle se retrouvent souvent plongées les structures d'accueil pour migrants emmènent ces-dernières « [...] non seulement à occuper des fonctions centrales de coordination au sein des processus consultatifs régionaux, mais aussi à produire toute une activité cognitive d'expertise par la création de centres de recherche et de formation, par la formulation et la diffusion d'indicateurs statistiques ainsi que par la diffusion d'un guide pratique afin d'aider les gouvernements à [...] élaborer des politiques publiques » (Mazzella, 2021). Il devient alors intéressant d'inclure cette potentialité d'intégration dans des rapports sociaux de force dans un contexte de gouvernance mondiale des migrations, qui illustre le type de stratégie de développement déployable par les *albergues*. La mise en réseaux et la constitution d'alliances constituent ainsi des éléments clés aux yeux des acteurs pour prendre part au champ (au sens bourdieusien) de la migration. Cette capacité brasse alors des rapports de pouvoir et de capitaux inégaux, puisque les structures les plus petites et les plus précarisées se

trouvent souvent exclues de ces plateformes collectives. Plus que professionnaliser certains acteurs, la mise en réseau soutient également des carrières professionnelles et politiques.

En ce qui concerne le travail ethnographique, afin d'aborder la spécificité de chaque structure, il a été nécessaire de dégager une dizaine de critères qui ont permis d'appréhender les *albergues* comme des structures sociales desquelles émanent des pratiques sociales comprises comme des façons de faire, des actions individuelles ou collectives socialement situées et envisagées. Il s'agit de critères qui, loin d'être exhaustifs, sont apparus sur le terrain comme autant de leviers actionnables, dosés différemment par les acteurs, et qui mis bout à bout permettaient de d'entrevoir la singularité des structures :

Tableau 5 – Critères à prendre en compte pour aborder les « albergues »

Critères		Exemples de spécification
Contextualisation temporelle et socio-géographique	QUI	Individu : personnalité religieuse Collectif de personnes : femmes, universitaires
	OÙ	Région : Disparité des régions entre le Sud et le centre/Nord Prégnance ou pas de la notion de frontière Contexte urbain : ville, périphérie, semi-urbain Climat : froid, humide, chaud... Emplacement : centre-ville, périphérie, voies ferrées
	QUAND	Date(s) micro à mettre en parallèle selon contexte macro/politique
Récit fondateur	POURQUOI	Un événement qui provoque un déclic d'actions ? Ou au contraire une action sur la durée qui, accumulée, débouche sur cela ? Ou une stratégie déjà formalisée ?
	POUR QUI	Migrants en général ? Pour familles, réfugiées/demandeurs d'asile ? Est-ce qu'ils se prononcent dessus et formalisent une stratégie ? Si oui, à partir de quand ? Si non, pourquoi ?
	CONTRE QUI	Est-ce que dans le passage à action il y a construction d'un « ennemi » commun, une entité, une figure, une personne contre qui se positionner

		afin de concrétiser le projet et le travail qui l'accompagne ? À mettre en parallèle avec l'acceptation et la performativité de la notion « société civile ».
Moyens initiaux et renouvelés	COMMENT / SOUS QUELLES FORMES	Structure d'accueil : <i>Albergue</i> de jour, <i>albergue</i> 24h, <i>comedor</i> , lieu de repos... Quels types de services proposés et quel degré de structuration de ces-derniers ?
	AVEC QUI ?	Quelles alliances / financements / aides ? Avec quel type d'acteur et à quelles échelles ? : bureau du procureur régional ? commerçants ? institutions locales ? ONGs internationaux ?
Narratives et stratégies	PROPOS GENERAL	Quelle est la rhétorique, la pratique discursive principale ?
	CHAMP D'ÉVOLUTION	Quelles sont les transformations internes (dues à un ou plusieurs critères) ? : fondateur médiatisé, transformation des services, aide d'organismes privés ? Y a-t-il une intégration à des organismes régionaux / à des espaces de plaidoiries ?

En suivant le travail ethnographique et donc les données récoltées et analysées, nous nous appuyerons désormais sur le cas de deux structures d'accueil spécifiques qui reprennent des modèles d'organisation, des stratégies de développement et d'institutionnalisation, et ont des incidences très distinctes sur la vie des migrants. En révisant les récits fondateurs et les moyens déployés pour exister, nous questionnerons en creux la façon dont cette figure d'organisation collective légitime, accompagnant les mobilités humaines, est endossée et les éventuelles contradictions que cela comporte. Dans le premier cas, celui de l'*albergue* de Guadalajara, nous verrons comment une planification stratégique et un usage spécifique de son capital social entérine l'incorporation de la structure dans le champ de la mobilité humaine et permet une consolidation institutionnelle et une standardisation de ses process internes d'accueil. Apparaît alors l'ambivalence entre un accueil à porte fermée et une insertion socio-territoriale particulière.

4.2 Deux poids deux mesures : entre une mécanique d'accueil « huilée » à Guadalajara...

« Cet endroit c'est comme un décor de film de science-fiction. Murs blancs, caméras de surveillance, protocoles, quelqu'un qui fait le guet à la porte (...). C'est comme un petit laboratoire social, je pense » me disait Alberto, un migrant du Guatemala d'une quarantaine d'années, bien qu'il parût dix ans plus vieux, tant son regard était mélancolique et sa peau était craquelée, marquée par le passage abrupt du temps (Alberto, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). « Au Guatemala, nous sommes habitués à souffrir en permanence » déclarait-il, expliquant en quoi le chemin migratoire entrepris n'était qu'une extension de cette souffrance initiale. Je l'avais rencontré en décembre 2017.

À l'intérieur du refuge pour migrants FM4, dans la ville industrielle, urbaine et dense de Guadalajara, État de Jalisco, nous étions les témoins du processus d'entrée d'un nouvel arrivant. Posté dans la rue, devant le grand portail noir qui délimitait l'intérieur de l'*albergue*, un volontaire chargé de la surveillance le faisait rentrer dans un premier sas. Avant d'autoriser son entrée officielle, une série de questions lui était alors posées par un autre volontaire, plus aguerri, dont les réponses étaient immédiatement vérifiées sur la base de données en ligne de la REDODEM. Si la personne accumulait une série d'incohérences (temporelles, géographiques, factuelles) dans son récit, ou si encore on découvrait qu'elle était passée par cette même structure peu de temps avant – avec toute l'interprétation subjective que cette estimation de temporalité implique – l'entrée lui était refusée. On lui donnait alors un kit de survie : une carte imprimée des routes migratoires et

du réseau d'*albergues*, une bouteille d'eau, des biscuits secs et les meilleurs vœux de continuation. « Que Dieu te bénisse tout au long de ton voyage », lançaient certains volontaires, pendant que la personne refoulée se faisait raccompagner sur le pas de la porte, affrontait à nouveau le soleil impitoyable et regardait les sommaires victuailles fraîchement grapillées (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). Mais ce migrant avait réussi la procédure de vérification, appelée par certains travailleurs bénévoles du centre la « procédure de sécurisation ». Désormais admis et « sécurisé », le nouveau venu était fouillé. Il devait déposer tous ses effets personnels sur une table en plastique prévue à cet effet : des tongs, des sacs plastiques troués, des t-shirts et un jean, une casquette, une brosse à dent et un pot de vaseline. Et aussi, une bible, régnant paisiblement dans ce fouillis ; un format de poche à la couverture bleu et souple. À l'intérieur de celle-ci, on pouvait déchiffrer une écriture manuscrite: « Tegucigalpa – San Pedro Sula – Agua Caliente – Río Hondo (Guatemala) – Santa Clara – Santa Rosa – Palenque – La unión – Chiapas – Tierra Blanca – Córdoba – Puebla – Ciudad de México – Irapuato – Guadalajara ». C'était sa carte à lui.

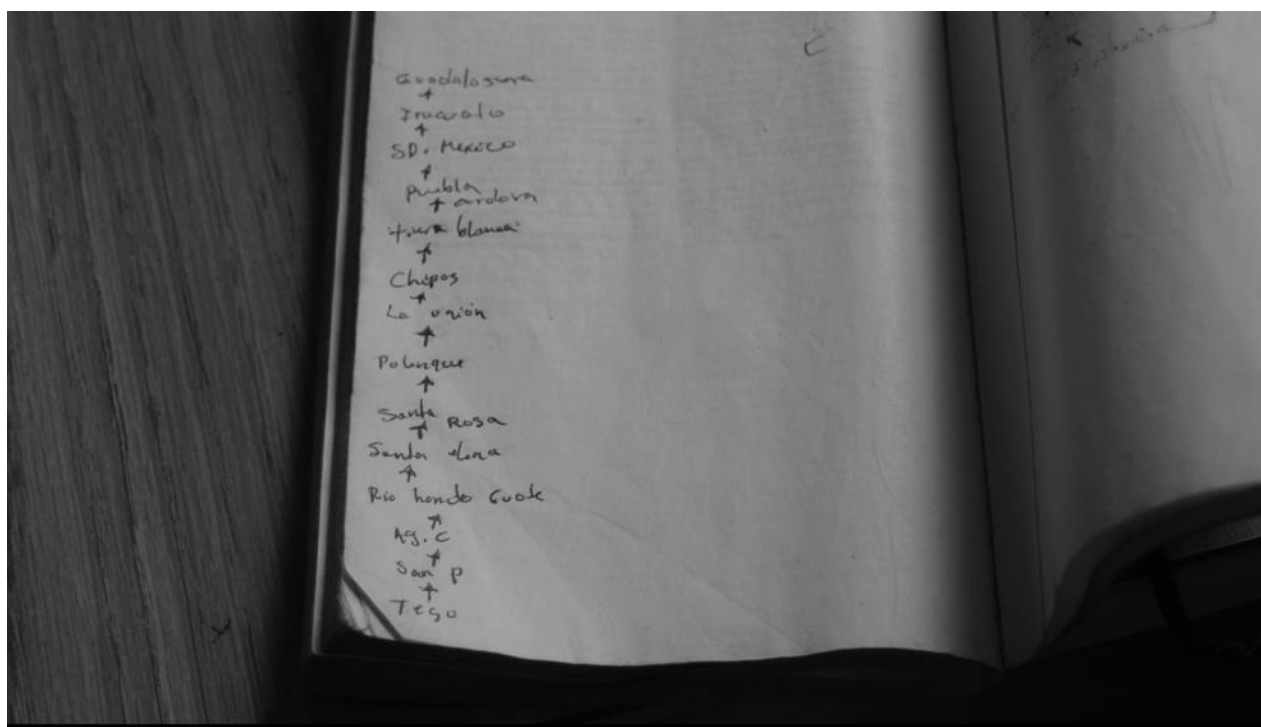


Image 8 - « Itinéraire et plans de Dieu », Photographie personnelle, Guadalajara, décembre 2017

L'itinéraire se terminait là. Pour l'instant. Chaque objet était scrupuleusement examiné et consigné un à un dans un casier numéroté, nouvellement attribué au migrant, qui se trouvait dans la *paquetería*, sorte de vestiaire géré par un bénévole où se conservaient toutes les affaires malodorantes, usées, déchirées des migrants admis dans l'*albergue*. Des quelques fois où l'on m'a demandé de gérer ce vestiaire, j'ai gardé en mémoire (et en notes dans mes carnets) ce que cela me faisait de recevoir les affaires sales et poisseuses du voyage des uns et des autres : la tendresse teintée de répulsion qui m'habitait quand je devais fouiller cette intimité en plongeant ma main au fond d'un casier ou dans un sac lorsqu'on me demandait pudiquement si je pouvais « s'il-vous-plaît, *señorita* » leur donner quelque chose. « Je suis le numéro 3 » ou « je suis le numéro 57 » me disait-on en pointant du doigt le casier correspondant. Parfois, certaines personnes s'excusaient de demander ça et me fuyaient du regard, comme anticipant l'odeur âcre et la texture raide d'un tissu noircit qui en son temps devait être souple. D'autres fois, la situation était tournée en dérision. Ce fut le cas par exemple lorsqu'un migrant fraîchement débarqué qui me tendait ses affaires dans un état assez abject se fit réprimander par un autre migrant grimaçant, spectateur de la scène : « Tu devrais plutôt jeter ton slip pourri, frérot ». Le migrant expliqua alors qu'il s'était fait braquer quelques jours plus tôt vers Mazatlán, et que lors d'un braquage on lui avait tout piqué, même les chaussettes. « Je le mettrai à l'envers, le slip » confessa-t-il en pouffant de rire (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017).

Le nouvel arrivant encore anonyme s'était donc, à son tour, vu consigner ses affaires dans la *paquetería*. Désormais, il devrait demander à quelqu'un de lui passer chaussettes, slips, brosse à dents et tout autre objet, aucune affaire personnelle n'étant admise dans l'enceinte du lieu. Un badge numéroté lui était alors attribué, qu'il devait désormais garder constamment autour du cou. Il devenait le numéro 27. Alberto et moi assistions donc à cette scène où la minutie des gestes et des étapes nous surprenaient, pendant qu'il me racontait son histoire migratoire. C'était la première fois qu'il entreprenait ce voyage, parce qu'il ne tolérait plus la précarisation constante et la violence

banalisée dans laquelle il vivait. Il n'avait aucune connaissance du territoire, du chemin à parcourir, pas de contacts, pas de ressources économiques. L'espace de repos mental et physique que lui permettait l'*albergue* devenait alors l'espace-temps où il pouvait reconstituer un capital de mobilité, à travers son corps, seul outil pérenne de déplacement, et à travers les éventuels liens établis avec d'autres migrants et les informations recueillies auprès des migrants eux-mêmes, mais aussi des travailleurs du lieu. Il savait que des *albergues* existaient sur la route, il en avait visité quelques-uns plus au sud du pays. Mais jamais il n'aurait pensé connaître pareille structure digne d'un film de science-fiction : « Une petite ville avec tous les services inclus et avec un contrôle total de la population. (...) C'est définitivement le laboratoire le plus organisé que j'ai jamais vu. » (Alberto, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017).

Avant de découvrir quelles sont les logiques d'organisation et d'accueil propres à ce lieu et les façons d'accompagner la mise en tension des projets de mobilité initiaux des migrants, il convient d'examiner le processus d'implantation de cet *albergue* et les stratégies collectives qui entourent ce-dernier.





Image 9 - « La paquetería », photographies personnelles, Guadalajara, décembre 2017

4.2.1 Incorporation au champ de la mobilité humaine

À Guadalajara, l'*albergue* FM4⁶² est situé dans le quartier semi-résidentiel Arcos Vallarta composé de plusieurs maisons de classe moyenne et de plusieurs tours d'immeubles investies par des entreprises, des services administratifs ou encore des campus universitaires privés. Malgré une gentrification de plus en plus marquée, cette zone reste peu fréquentée, enclavée entre de grands axes et juxtaposant les voies ferrées où passe une des lignes du train de charge qui s'insère à ce qu'on appelle la « route du pacifique » qui conduit à Ciudad Juárez, à Nogales, à Mexicali ou encore à Tijuana.

⁶² En référence aux documents migratoires demandés par les autorités du Mexique pour entrer de façon régulière dans le territoire national appelés *forma migratoria*, (FM, de ses initiales),

L'histoire de l'*albergue* est relativement récente, composée de deux volets principaux. Un premier, en 2009, lorsqu'une dizaine de jeunes et d'étudiants en carrières sociales et en sciences sociales, ayant déjà eu des expériences de bénévolats dans d'autres refuges pour migrants, décide de fonder une association civile pour pouvoir toucher une aide financière de la part d'une université jésuite, l'Institut Technologiques d'Études Supérieures d'Occident (ITESO) et combler ainsi le vide institutionnel et associatif que connaissait la ville : il n'y avait encore aucun refuge pour migrants à Guadalajara (communication personnelle, décembre 2017, avril 2018). Plusieurs initiatives existaient à droite et à gauche, le seul autre *albergue* de la ville a d'ailleurs vu le jour en 2012, mais eux voulaient profiter de cette opportunité pour capitaliser sur leurs expériences de terrain et s'insérer dans un champ d'action sociale - la gestion des mobilités humaines et l'accompagnement des populations migrantes - qui avait déjà fait ses preuves et gagné en notoriété depuis les années 1990 au sein des organismes de la société civile mexicaines et étrangères.

Loin de s'engouffrer dans une brèche de façon irréfléchie, ils avaient dès le départ une vision d'organisation et étaient désireux de se professionnaliser au travers de celle-ci (communication personnelle, décembre 2017, avril 2018). En 2010 ils instaurent donc un *comedor de día*, un réfectoire ouvert en journée où les migrants pouvaient venir se restaurer et se reposer, dans un entrepôt loué à un kilomètre des voies ferrées, dans le même secteur que l'actuel *albergue*. Ce *comedor* appelé aussi *Centro de Atención al Migrante (CAM)* ouvrait six jours à la semaine, quatre heures par jour. Par l'intermédiaire des bénévoles rassemblés grâce à la diffusion interne au sein de la même ITESO et de leurs propres réseaux, pendant que la nourriture était préparée, les migrants étaient reçus, interrogés, on leur offrait un appel téléphonique, des vêtements, un bain et de la nourriture pour qu'ils puissent continuer leur chemin. Ce *comedor* continua d'opérer jusqu'en

2015 (communication personnelle, décembre 2017, avril 2018 ; site internet de la FM4⁶³). Il faut noter à ce stade que l'association faisait déjà partie de la REDODEM, dont elle avait réussi à récupérer la coordination au niveau national depuis 2014. Elle avait déjà présenté un premier rapport basé sur les données collectées au sein du CAM et participé à un espace international de plaidoyer stratégique (*incidencia estratégica*) à travers le « Dialogue de haut niveau sur les migrations et le développement des Nations Unies »⁶⁴, à New-York. De ce fait, elle était déjà positionnée dans un domaine d'expertise encore inoccupé dans la région métropolitaine de Guadalajara ainsi que dans le champ international de gouvernance des mobilités humaines. Par conséquent, elle jouissait déjà d'une certaine notoriété régionale et d'un intérêt national. Des entretiens menés avec deux fondateurs, il y ressort une certaine clairvoyance quant au rôle endossé par les personnes qui se greffaient au fil du projet. En effet, parallèlement à l'accroissement des activités, il y avait une extension du tissu social gravitant autour des premiers fondateurs, beaucoup de bénévoles étant très liés aux mêmes espaces universitaires, voire se trouvant encouragés par leurs propres universités à rejoindre la structure (communications personnelles, Guadalajara, décembre 2017). Les entretenus parlent ouvertement de la mise à profit d'un capital social de plus en plus qualitatif, consolidé d'abord à l'échelle de la ville, qui a débouché inexorablement sur une échelle élargie : les bénévoles et personnes engagées dans le projet sont passés d'étudiants à professeurs d'universités, fonctionnaires, juges, responsables d'ONGs de la ville, de la région, de la capitale, du pays et ainsi de suite.

Après une série d'agressions et d'actes de violence commis par des criminels de droit commun et des autorités à l'encontre des personnes présentes dans le CAM, migrants et bénévoles, il est décidé

⁶³ <https://fm4pasolibre.org>

⁶⁴ <https://www.iom.int/fr/dialogue-de-haut-niveau-des-nations-unies-sur-les-migrations-internationales-et-le-developpement-de-2013>

de fermer le lieu en suivant une stratégie médiatique et institutionnelle définie. Le capital social et les alliances qu'ils avaient réussi à structurer allait en effet permettre le relai médiatique de cette annonce. L'État fédéral de Jalisco, soumis à une forte pression locale et nationale, annonçait vingt-quatre heures après l'octroi en contrat de prêt à usage renouvelable tous les six ans d'un entrepôt encore occupé à ce jour⁶⁵ qui allait permettre une importante consolidation organisationnelle et institutionnelle du CAM (Sebastian, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Après le *comedor del migrante* naissait l'*albergue* FM4, intégré à l'OSC *Dignidad y justicia en el camino*, (dignité et justice sur le chemin). Cette nouvelle structure avait élargi ses heures et jours d'ouverture ainsi que le nombre des services offerts qui incluaient désormais un accompagnement médical, psychologique et juridique. Il est intéressant de souligner l'utilisation judicieuse faite des liens avec des institutions publiques. Bien que l'action du refuge se soit annoncée en opposition à l'inaction des autorités locales et nationales, ces dernières n'ont pas été exclues des stratégies de consolidation et de développement de l'organisation de la société civile, bien au contraire. Ainsi, le jour de l'inauguration des nouveaux lieux, étaient mises en avant la présence, entre autres personnalités, du ministre du développement de l'intégration sociale de l'État de Jalisco, du président municipal de Guadalajara ainsi que de l'ancien représentant de l'UNHCR-Mexique⁶⁶, symbolisant les alliances inter-institutionnelles et multi-scalaires qui ont soutenu et financé ce nouveau lieu (communications personnelles ; notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017).

Après cette situation de violence, nous avons décidé tout d'abord de nous mettre en priorité, c'est-à-dire de demander au gouvernement municipal de faire quelque chose pour nous, d'autant plus que pour nous ce que nous faisons est en réalité une obligation de l'État, donc

⁶⁵ Le contrat a donc été renouvelé depuis.

⁶⁶ Il s'agit du Secrétaire du Développement et de l'Intégration Sociale, du Président Municipal de Guadalajara, du Coordinateur de FM4, et du représentant de l'UNHCR-Mexique, ainsi que d'autres autorités (notes de terrain, avril 2018)

oui, ils devaient faire leur part pour fournir un meilleur espace, n'est-ce pas ? Nous voulions un meilleur espace, cela avait déjà été pensé. C'était la responsabilité de l'État, c'était clair (...) Nous avons essayé, mais ensuite le dialogue municipal a été épuisé. Ça n'a pas marché, et c'est pour ça qu'on a réussi à entamer un dialogue avec l'État (à échelle fédérative). (...). Quand nous avons publié que nous fermions, c'était comme même quelque chose de très, très cool (*muy muy chido*), il y a eu un très fort boom médiatique et nos réseaux ont mis beaucoup de pression sur le gouvernement municipal, si je ne me trompe pas, en moins de 24 heures ils ont annoncé qu'ils nous donnaient cet espace en prêt à usage (*comodato*); cependant, leur stratégie, très rapidement, a été de publier le plus rapidement possible que ce lieu allait être le nouveau refuge pour les migrants, sans tenir compte du conseil de quartier.

Sebastian, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Dans cet extrait issu d'une conversation avec Sebastian, le responsable de l'accompagnement global des migrants dans le refuge (*acompañamiento integral*), où il reprend tout le processus de fermeture et d'octroi du nouvel espace en prêt à usage, il apparaît une donnée importante qui indique le type d'insertion résidentielle qu'allait avoir le nouvel *albergue*. En effet, par le poids médiatique et politique exercé, l'octroi du nouveau lieu a été extrêmement rapide. Dans cette rapidité, celui-ci est passé outre la consultation du conseil des voisins existant dans le quartier. Cela a eu pour conséquence de dessiner les pourtours d'une relation compliquée entre le l'*albergue* et le voisinage, ce dernier ayant à deux reprises présenté un recours d'*amparo*⁶⁷ administratif (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). Les tensions avec les habitants du quartier, couplés à la volonté d'incidence politico-médiatique de l'organisation civile et à une vision de l'accueil

⁶⁷ Le recours d'*amparo* au Mexique est une garantie de protection de droits constitutionnels des individus, dans le cas où un individu ou un groupement d'individus estimerait qu'une autorité gouvernementale légalement reconnue soit responsable d'une violation des droits garantis par la constitution. Dans ce cas-ci, l'*amparo* était porté par plusieurs voisins en représentation légale de leurs enfants, au nom de la protection de l'enfance, argumentant que la zone était habitée par des mineurs, qu'il y avait une école primaire non loin de là et que la présence de l'*albergue*, du fait de sa population, les mettaient en risque. Finalement, l'*amparo* n'a pas abouti.

managériale et normative de plus en plus marquée, ont eu pour effet d'une part de tracer un accueil à huis clos, conçu comme une affaire exclusive du collectif constitué en association civile qui apparaissait comme la seule experte en la matière avec le soutien politique et économique de leurs nouveaux partenaires institutionnels. De même, cela eut pour effet de générer une population flottante récemment sortie ou refusée par l'*albergue*, interdite d'errer dans les rues immédiates et obligée de se cacher des voisins, limitant ainsi les espaces de sociabilités. Avant de considérer ces dimensions, cherchons à comprendre la structuration et la vision stratégique de l'organisation récemment installée dans ces nouveaux locaux.

4.2.2 Extension des services et professionnalisation des équipes

Les défis qui émanent de cette nouvelle étape se cristallisent désormais dans les besoins de consolidation institutionnelle continue et dans la standardisation des process internes. Ces éléments permettaient à l'*albergue* de compter hebdomadairement sur des équipes de plus de 150 personnes, dont seulement quatorze personnes salariées, le reste étant des bénévoles capables de s'occuper du lieu et de prodiguer uniformément les services prévus pour les migrants résidant dans le centre. « Le modèle de bénévolat que nous avons choisi présente de nombreuses complications mais un grand avantage est clairement l'augmentation de notre capital social », m'expliquait Sebastian (communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Les services administratifs du lieu se trouvaient divisés en sept secteurs : Coordination générale, Centre d'attention aux migrants, Accompagnement global des migrants, Développement interinstitutionnel, Assistance juridique et Recherche/Documentation. L'équipe de salariés se constituait en grande partie des coordinateurs de chacun de ces secteurs, en complément des différents chargés de projet comme les achats et l'intendance, les services de nuit, la comptabilité (communications personnelles, Guadalajara, 2017). Parmi la troupe de bénévoles, il y avait en première ligne une vingtaine de chefs d'équipe (*encargados de turno*) qui déterminaient le roulement hebdomadaire interne des

bénévoles : qui ira au sas d'entrée, qui s'occupera de la *paquetería*, qui mettra de l'ordre dans le vestiaire ? Une équipe de bénévoles se constituait de six à huit personnes. Par jour, intervenaient trois équipes de bénévoles : une le matin, une le midi, une le soir. Une seule équipe de bénévoles était fixe : celle en charge de la cuisine⁶⁸. Cette rationalisation et uniformisation des process qui a pour ambition de « créer un système qui fonctionne parfaitement que ce soit avec dix ou avec deux-cents personnes » (Sebastian, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017) comporte plusieurs implications qui vont du recrutement jusqu'à la professionnalisation des équipes.

Tout d'abord, le recrutement. Il faut filtrer les candidats bénévoles, leur communiquer en avance les postures professionnelles attendues par l'organisation. Il est important par exemple de savoir dire non aux migrants, de respecter les limites fixées par l'organisation voire d'y adhérer. Le mauvais bénévole serait cette personne prenant des photos et des selfies sans cesse, partageant des informations sur les réseaux sociaux, fumant des cigarettes avec les migrants en embrayant inlassablement la conversation (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). Si la candidature du bénévole est validée c'est tout un système d'ajustement perpétuel qui se lance, à travers des journées de formation, une communication interne soutenue ou encore des assemblées générales hebdomadaires visant à rétro-alimenter et lisser les pratiques des uns et des autres. Une des illustrations de « lissage de pratiques » qui m'avait été donné à voir concernait les critères d'admission à l'*albergue* et les éléments à prendre en compte pour déterminer si la personne en face était un « vrai » migrant ou « simplement » une personne « *en situación de calle* », sans abri (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017).

⁶⁸ Le fait qu'il y ait une équipe fixe dédiée à et organisée autour de la cuisine expliquait grandement la qualité des aliments servis dans le centre, ce qui est une donnée rare parmi les *albergues*.

L'espace physique dans lequel se déployait cette kyrielle de bénévoles et le système organisationnel qui le sous-tend s'étire sur à peu près 80 mètres de profondeur et 20 mètres de large, avec en plus une grande mezzanine et un bâtiment supplémentaire, ancienne maison à étages, où se trouvent les sept bureaux administratifs. Depuis la rue, aucune visibilité n'est possible, le lieu étant protégé par un grand portail noir en fer forgé. Une fois le sas d'entrée dépassé, dont le protocole a déjà été présenté à travers l'arrivée d'un migrant, nous découvrons un patio d'une quinzaine de mètres carrés, seul espace à l'air libre accessible aux résidents du centre où ils peuvent fumer des cigarettes, écouter de la musique, rester en silence ou discuter avec d'autres. Si un des bénévoles accepte de prêter le matériel, ils peuvent également tailler leurs barbes ou se couper les cheveux entre eux en suivant une esthétique urbaine directement inspirée des stars de *reggaeton* et de *trap* du moment⁶⁹ (notes de terrain, avril 2018). Le reste de l'entrepôt est divisé en trois parties : Une première partie avec la fameuse *paquetería* ainsi que trois box où se réalisent les entretiens administratifs pour la REDODEM avec une personne en charge de ce système, les entretiens juridiques avec un avocat et les entretiens psycho-sociaux avec un psychologue et un médecin. Ces trois entretiens qui durent entre trente minutes et une heure chacun sont obligatoires et font partie du protocole d'admission pour tout nouvel intégrant. Généralement, le coût du personnel de santé est absorbé par des ONGs tels que Médecins Sans Frontière ou la Croix Rouge avec qui un accord était préalablement passé (notes de terrain, décembre 2017). Dans un des box il était également possible pour les migrants ayant l'autorisation de passer des appels internationaux, les téléphones portables étant interdits dans l'enceinte du lieu et se trouvant confisqués dans la *paquetería*, consultables uniquement à l'extérieur de l'*albergue*.

Face à ces trois cabines se trouve la salle à manger avec plusieurs tables disposées en *u* ainsi que la cuisine ouverte où se préparent trois repas par jour pour une centaine de personnes à des heures

⁶⁹ Genres musicaux fusionnant des rythmes combinés des musiques caribéennes, *reggaeton* et *trap*

fixes. Passée cette première zone nous nous retrouvons devant le vestiaire, espace de stockage de tous les vêtements reçus par donations individuelles ou via des partenariats institutionnels, où chaque migrant reçoit dès son arrivée une tenue complète : sous-vêtements, pantalon, t-shirt, pull ou veste. Derrière le vestiaire, c'est l'espace de loisirs : on y trouve un billard, une table avec des jeux de société, des équipements fixes pour pratiquer du sport (un vélo et des barres de tractions) et une salle de télévision où se répètent inlassablement les mêmes films d'action mal doublés en espagnol. Enfin, tout au fond se trouvent les dortoirs et les salles de bain, composés de quatre parties : une zone pour les migrants en transit (ceux qui n'ont pas d'accompagnement juridique et/ou psycho-social), une zone pour les migrants en procédure juridique et/ou psycho-sociale, une zone pour les personnes lgbtttiq+ et enfin une zone pour les femmes et les mineurs. Sans oublier l'énorme plasticité des chemins migratoires et le fait que les routes et les composantes démographiques de celles-ci pouvaient mettre en avant ou invisibiliser certains aspects, il m'a été curieux de voir, lors de mes séjours ethnographiques, que cet *albergue* était exclusivement peuplé d'hommes migrants. Seuls ou regroupés en bande, leurs âges allaient de dix-sept ans jusqu'à une quarantaine d'années, originaires principalement du Honduras, puis du Salvador et du Guatemala, même s'il y avait également une part non négligeable de mexicains s'étant fait rapatriés par les autorités étatsuniennes récemment et reprenant à nouveau la route vers le nord. La distinction de dortoirs n'avait donc pas lieu d'être à ce moment-là.

À travers cette description des services proposés et des rouages précis de ces-derniers, il devient intéressant de souligner le caractère presque totalisant de la structure. « Un lieu de résidence [...] où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. ». Tel est la définition qu'Erving Goffman donne au terme d'institution totale (1968). À la lecture de cette définition, difficile de ne pas faire le parallèle avec certaines modalités d'accueil de l'*albergue*.



Image 10 - « À l'intérieur de l'albergue : le portail d'entrée (en haut), les espaces communs (en bas) », photographie personnelle,

Guadalajara, décembre 2017

4.2.3 Une institution totale ?

Le découpage chirurgical d'une journée était répété jour après jour, donnant la fausse impression de similitude froide entre chaque journée, comme si le temps s'était cruellement dilaté. Était-ce lundi, était-ce jeudi ? Ni moi ni Alberto ni aucun migrant ne le savions désormais, sous ce toit de tôle éclairé artificiellement englobant le mince filet de lumière qui venait du patio. En apparence, aucun élément externe n'apportait d'indication temporelle. Lever à sept heures du matin, douche à sept heures trente pour ceux qui le désiraient. Toutes les chambres devaient être désoccupées à huit heures. Puis petit-déjeuner. Avant de s'asseoir à table, tous les résidents étaient priés de se mettre en cercle afin d'assister au rituel de prière, présenté comme un acte bénévole mais de fait imposé à tous. Ainsi, les personnes le désirant pouvaient exprimer des mots de gratitude, puis une prière était lue. Silence. Le bénévole en charge de cette zone répartissait alors les tâches du jour : il nous faut quelqu'un en cuisine, quelqu'un pour balayer le patio, quelqu'un pour ranger l'espace de loisirs, quelqu'un pour... Les migrants volontaires qui levaient la main se voyaient retirer leur badge afin que le bénévole responsable retienne que le numéro 23, le numéro 7 et le numéro 14 s'étaient engagés à servir la communauté (notes de terrain, avril 2018).

Les tripes vrombissantes des migrants devaient à ce stade encore patienter avant d'assouvir leur faim. Car après le rituel de la prière et le rituel des tâches venait le rituel des règles mis en chanson par le bénévole responsable transformé en chef d'orchestre faisant fredonner en cœur le public : Il est interdit de donner à manger au chien⁷⁰. Il est interdit de demander le numéro personnel des bénévoles. Il faut toujours avoir son badge autour du cou et faire la queue pour accéder à un service. Si on sort, il est interdit de traîner près des lignes du train. Il est interdit de rester dans le quartier

⁷⁰ Il y avait en effet un chien dans l'*albergue*, devenu la mascotte du lieu.

à cause des voisins. Il faut marcher au moins dix pâtés de maisons avant de se poser. Le chien. Le numéro. Le badge. Le train. Les voisins. Le chien. Le numéro. Le badge. Le train. Les voisins. Bon appétit. Et quel appétit. Quelle cuisine. De toutes mes expériences ethnographiques, les repas de l'*albergue* FM4 sont non seulement les seuls qui ne m'aient pas fait tomber malade, mais ils sont surtout les seuls qui se dégustaient avec plaisir, au point d'avoir envie de se resservir, de lécher son assiette, de récupérer les miettes tombées, de demander la recette. Du jamais vu, s'exclamaient certains migrants pendant qu'ils faisaient la queue pour renouveler leur portion initiale et où qu'ils pointaient du doigt leurs bourrelets naissants. Certes, dans l'*albergue* on s'ennuyait ferme mais qu'est-ce qu'on y mangeait bien, me disaient mes entretenus (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017, avril 2018). C'est Alberto qui, en filant sa métaphore narrative, me disait se sentir dans un conte, celui où les enfants sont emprisonnés par la sorcière déguisée en gentille qui prépare d'innombrables plats, tous plus délicieux les uns que les autres, pour engrosser les petits. Ce que les enfants ne savaient pas, c'est la sauce à laquelle ils allaient être mangés eux-mêmes (communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Car la qualité des plats étonnamment bons, variés et colorés, à mille lieux de l'habituel menu migratoire à base de *frijoles* visqueux, brûlés, sur-dilués, accompagnés de légumes avariés récupérés à droite à gauche, reflétait à elle seule les profondes contradictions d'un *albergue* devenu institution totale d'accueil. À une échelle individuelle, l'équipe de cuisine dédiée à ça travaillait en musique, avec amour et célérité pour préparer les repas et remplir les panses des migrants avec autre chose que de la haine et de la souffrance. À une échelle plus large, plus stratégique, propre à l'organisation, il y avait intentionnellement l'idée de (ré)éduquer une population à travers leurs pratiques quotidiennes : dormir, faire le lit, s'attabler et manger, demander des services poliment, nettoyer l'espace, et j'en passe. Sebastian me disait ainsi :

Il y a aussi un autre défi, qui va au-delà de dire « Oh, parce que nous pouvons et parce que nous avons plus de ressources à Guadalajara, nous devons accueillir plus de personnes ». Au contraire, la population doit être limitée, plus contrôlée, parce que le défi est aussi d'inviter le

migrant à maintenir ces nouvelles conditions de vie quand il arrive et quand il part. C'est un peu l'idée que le projet d'insertion s'accompagne aussi de nombreux processus de formation et d'éducation, n'est-ce pas ? D'une certaine manière, il s'agit de rééduquer par l'espace et par les pratiques.

Sebastian, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Pour cette structure, la vision de l'accueil auprès de ce genre de population semble se préciser, tant la perspective normative ressort de ce dernier extrait. Éduquer des personnes avec peu de discipline à travers l'espace : respecter les murs blancs, la propreté et la réduction au maximum des objets et des meubles. Un peu à l'instar d'un hygiénisme architectural qu'on pourrait rapprocher du fonctionnalisme des années 1970 et 1980 qui a vu apparaître les grands ensembles français où l'on cherchait à travers la délimitation fonctionnelle de l'espace éduquer les classes populaires. Comme si l'*albergue* était le premier espace destiné à ces « inadaptés sociaux » sélectionnés au préalable, qu'il fallait éduquer avant leur insertion réelle dans la cité, dans la ville. Car, en même temps que les migrants s'attablaient et dégustaient leur repas, les bénévoles en charge de cette tâche (curieusement, le plus souvent c'étaient des bonnes sœurs qui s'engageaient dans l'*albergue* bien que celui-ci était laïque) s'attelaient à la fouille des dortoirs, faisant parfois preuve d'une grande inventivité et suspicion. Les matelas étaient levés, les couvertures dépliées puis repliées, les chaussures vérifiées, les murs blancs laiteux passés au crible. Parfois même, les rainures entre les murs étaient inspectées, au cas-où un petit malin y aurait caché un téléphone, une cigarette, ou pire, un cutter. À ce tableau, pourrait s'ajouter l'interdiction des migrants de sortir du lieu sauf pour des motifs médicaux justifiés, pour un éventuel entretien administratif, pour aller au travail (pour ceux en voie de régularisation administrative ayant signé un contrat de travail) ou encore pour aller à la supérette la plus proche acheter des vivres accompagnés d'un volontaire du lieu. Ces éléments confirment les pourtours d'un accueil qui se fait à huis clos, avec des entrées et sorties très régulées et un règlement qui permet un contrôle voire une « éducation » de la population migrante. Surtout, cela dessine un accueil qui accompagne la mise en tension des projets migratoires initiaux des personnes hébergées.

Que se passe-t-il lorsque l'organisation d'accueil vit un décalage entre sa médiatisation et sa capacité de structuration interne ? Lorsque, imbibée d'une perspective de dévotion chrétienne, loin de professionnaliser et d'« éduquer » les acteurs engagés, elle fait infléchir leur propre projet de vie ? Comme point de comparaison, nous analyserons désormais une structure d'accueil qui bien qu'ayant adopté la même mission, accompagner et aider les migrants, s'implante dans un contexte radicalement différent et s'organise et génère un tout autre système. C'est celle fondée par le prêtre Alejandro Solalinde dont l'histoire personnelle se trouve profondément entremêlée à celle de sa structure.

4.3 ...Et une gestion à vue de nez à Ixtepec

Image 11 - Devant l'albergue, des officiers de migration viennent chercher certains migrants pour des démarches administratives, tandis que d'autres restent boire un café dans les commerces improvisés, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2018

La chaleur est aussi dense que le brouhaha constant qui s'entend au loin. Il devient évident que « *la casa del migrante* » se trouve là, au fond de cette allée terreuse et cabossée qui nous remplit les yeux de poussière. Je reviens sur mes pas la première fois que j'ai découvert l'*albergue Hermanos en el Camino*. Je venais d'avoir 24 ans, c'était pendant l'été 2016. Je n'avais même pas



envisagé de thèse, je ne faisais que suivre les traces de ma propre histoire biographique éclatée, ou plutôt j'essayais d'en remonter des pistes, patiemment, de part et d'autre de l'Atlantique. À l'instar de Miguel qui avait intégré à sa propre constellation la figure de son grand-père, pourtant jamais

connu mais qui représentait un ancrage dans sa vie dont il se sentait dépositaire ; pour une étrange raison, moi aussi je me sentais dépositaire d'une partie de la force vitale de mon grand-père, originaire de cette région. Je cherchais un quelconque sillon qu'il aurait laissé sur ce territoire accablé par le soleil. Et voilà que dans cette quête, les seuls sillons trouvés m'ont conduit à des voies ferrées puis à une ruelle et enfin à un refuge pour migrants qui paraissait être le centre névralgique de tout ce tumulte. J'ai vécu cette première expérience comme une explosion de découvertes, de sentiments, d'affects, de sociabilités. Sur la façade de l'entrée, encadrée par un portail grand ouvert, des inscriptions peintes en noir sur fond blanc nous souhaitaient la bienvenue : « J'avais faim et on m'a donné à manger. J'avais soif et on m'a donné à boire. J'étais un migrant et on m'a accueilli. Mathieu 25:35. *Hermanos en el Camino. Albergue de migrantes, Ixtepec, Oaxaca.* »⁷¹ La facilité à entrer dans *l'albergue* et à discuter avec les gens était surprenante: je me laissais porter par les histoires, par les temps de pause, les silences, les affinités qui se nouaient, se défaisaient, qui me conduisaient à un recoin de *l'albergue*, puis sur les voies ferrées, plus loin au début de la ruelle, et jusqu'à une rue perpendiculaire.

Avant de chercher à comprendre cette dynamique relationnelle qui semblait envelopper *l'albergue* et lui donner une identité très particulière, il semble important de revenir sur l'histoire de la structure, la façon dont elle s'est insérée dans un tissu institutionnel et social pré-existant. Portée par un prêtre expulsé de l'ordre des Carmes et affilié à la théologie de la libération, il apparaît alors que l'histoire de l'implantation de *l'albergue*, faite de confrontations avec les autorités ecclésiastiques, répondait avant tout à un vide institutionnel, social et spirituel dans lequel se trouvaient les migrants.

⁷¹ "Tuve hambre y me dieron de comer. Tuve sed y me dieron de beber. Fui migrante y me hospedaron. Mateo 25 :35"

4.3.1 Se penser en confrontation aux autorités et répondre à un vide institutionnel (et spirituel)

Je marchais souvent le long d'un terrain de football en revenant de la paroisse et, à travers la haie, je pouvais voir les dimensions du terrain. C'était un terrain immense, 16 000 m². Collé aux voies ferrées. (Silence) Et tu sais quoi, en y repensant je me demande comment j'ai pu l'acheter, comment j'ai pu acheter ce terrain. Tout était contre moi. Tout.

Solalinde, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

C'était à l'ombre d'un petit toit grillagé qui nous protégeait du soleil meurtrier qu'Alejandro Solalinde laissait échapper ces paroles devant mon dictaphone et ma caméra. Il gardait les yeux fermés et était vêtu d'une chemise beige à manches courtes où apparaissait au premier plan une petite croix concave en bois⁷². On était à la fin du mois de janvier 2017, au sein de son propre albergue, à Ixtepec, pendant un de mes premiers longs séjours ethnographiques dans l'isthme de Tehuantepec. Solalinde était déjà, non sans polémiques, une référence internationale en matière de droits humains. Les séjours dans le refuge qu'il avait fondé, et dont il était toujours le directeur, devenaient de plus en plus rares, de plus en plus courts. En cette fin d'après-midi, Solalinde s'était extirpé du temps et s'était trouvé presque par hasard devant l'intimité d'une caméra rafistolée et d'une jeune femme qui ne lui posait que très peu de questions. Il se laissait aller aux souvenirs :

Non seulement je n'avais pas d'argent, mais tout était contre moi. Le président de la municipalité était totalement contre moi. Le gouverneur aussi. Et le président suivant aussi. Il a d'abord ordonné qu'on me batte et qu'on m'envoie en prison. (Nom), c'était le président municipal, issu du Parti de la Révolution Institutionnelle (PRI). Ils étaient tous du PRI. Celui

⁷² Selon les propres termes de Solalinde, « La croix concave exprime l'initiative de Dieu qui nous a aimés en premier, qui nous a choisis avant que nous ne le choissions ; c'est une croix d'étreinte, de proximité, mais aussi d'engagement de la part de celui qui la porte : l'engagement envers de bonnes relations interpersonnelles. » (Solalinde, 2016, p. 2, traduction personnelle)

qui est venu (Nom), avec son secrétaire à la sécurité, les mêmes... des gens corrompus jusqu'à la moëlle (*una gente corrupta, corruptísima*). (...) Il est venu personnellement pour brûler le refuge et pour me brûler moi. Oh que oui. Et les patrouilles... C'est incroyable. On n'avait rien, rien de tout ça n'existait. Les patrouilles sont arrivées. Il y avait des gens avec des bâtons, de l'essence, des pioches, des habitants d'ici, et le président de la municipalité à l'extérieur. Pour voir l'albergue brûler. Tout cela pour me forcer à quitter le terrain, à fermer le refuge et à faire ce qu'ils voulaient avec les migrants. C'était de la marchandise, ils voulaient faire des enlèvements massifs, de la traite d'êtres humains, de la prostitution, de l'extorsion, tout ce qui pouvait être exploité dans l'industrie du *cachuco*⁷³, car c'est ainsi qu'ils les appellent.

Solalinde, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

Les événements mentionnés par Solalinde ont eu lieu en 2006, un an avant l'ouverture officielle de l'*albergue Hermanos en el Camino* qui allait se situer dans ce terrain de football à moitié abandonné, collé aux voies ferrées. C'était bien avant la loi mexicaine sur l'immigration qui allait offrir une protection tangible aux *albergues* et bien avant le *Plan Integral Frontera Sur* qui allait déstructurer, fragiliser et vulnérabiliser profondément les mobilités humaines dans la région. Bien avant ces deux événements politiques, certes, mais bel et bien dans le sillage des débats et des animosités qui ont conduit à ces derniers. Face au projet d'implantation d'un albergue pour migrants, des arguments teintés de xénophobie et de répression faisaient surface, portés par des représentants institutionnels, religieux et politiques et repris dans une certaine mesure par les populations locales. C'est en confrontation avec ces catégories d'acteurs, dans un contexte de violences multiples, que devait s'établir cette nouvelle structure civile défendant les droits des migrants.

⁷³ Selon Solalinde et d'autres personnes rencontrées, *cachuco* était le terme que les résidents de la ville d'Ixtepec où allait s'implanter son *albergue* utilisaient pour désigner les migrants centraméricains : *Ca* de centre-américain. *Chuco* étant le mot utilisé par les migrants pour dire que quelque chose était sale. *Cachuco* devenait « les centraméricains sales ».

À l'origine, le refuge a réellement été conçu comme un point d'assistance humanitaire super basique. Il s'agissait avant tout d'un endroit où les gens arrivaient. Il n'y avait pas de murs. Il n'y avait que l'arbre [il pointe du doigt le seul arbre qui trône au milieu de l'allée centrale]. C'était juste un bout de terrain à côté des voies ferrées. - *Il y avait la chapelle ?* - La chapelle a été construite très rapidement. Mais en 2007, il n'y avait rien, juste l'arbre. C'est là que les gens se réunissaient et qu'on leur donnait des consignes de sécurité. L'idée était de leur permettre de se rassembler en un seul endroit et qu'ils se protègent. Dans les faits, il est plus difficile d'attaquer un grand groupe que des personnes seules qui dorment sur les voies. Il était donc question de leur donner un endroit où dormir, un endroit où manger... (...) C'est à Ixtepec que le train arrivait, et dans une ville de 20 000 habitants où le noyau central en compte peut-être 5 000, tout à coup 1 800 migrants arrivaient. Nom d'un chien ! (*jhostia!*). C'est une invasion. Et c'était toujours la même chose lorsque le train arrivait. Les gens avaient donc peur. C'était un contexte très dangereux, très compliqué.

Dante, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

À cette époque la présence des migrants étaient effectivement très visible, voire spectaculaire. Plusieurs photos de Dante, engagé dans l'*albergue* dès ses débuts, attestaient de la masse parfois amorphe qui se profilait sur le toit des wagons (notes de terrain, Ixtepec, janvier 2017). Il était question de centaines et de centaines de migrants par jour, majoritairement des hommes, qui étaient accrochés au toit de *la Bestia*, débarquant de façon obligée dans cette petite ville de près de 20 000 habitants, sans trop savoir où aller ni quoi faire. En effet, Ixtepec était et reste encore aujourd'hui un point d'attente important dans les mobilités humaines qui investissent les voies ferrées. Les trains arrivant du Chiapas et, longeant le pacifique, s'y arrêtent obligatoirement avant de remonter vers Medias Aguas, dans l'état de Veracruz, et de continuer vers le centre du Mexique en passant par la ville de Mexico. C'est en ce sens qu'Ixtepec et cette zone de l'isthme de Tehuantepec représentent un véritable goulot pour les acteurs migrants provenant du sud

Pendant notre conversation, deux événements ont été évoqués par Solalinde pour expliquer la création de l'*albergue*. Le premier, le plus diffus, reprend l'histoire d'un migrant guatémaltèque qui s'était vu refuser l'entrée aux deux paroisses existantes à Ixtepec, Santa María de Guadalupe

et San Jerónimo, alors qu'il cherchait à déposer une offrande à la vierge de Guadalupe pour qui il vouait un culte depuis sa jeunesse. Après avoir croisé sur sa route le Père Solalinde, il lui a laissé l'offrande en lui demandant de trouver un lieu saint où la déposer et a continué sa route. Solalinde, à l'époque, faisait partie du diocèse de Juchitán qui englobait aussi la ville d'Ixtepec. Il avait déjà collaboré avec un refuge pour migrants à Arriaga, dans l'état du Chiapas, près de la côte pacifique. Il pensa alors : il faut absolument créer un espace sacré ici, où les migrants pourront adorer leurs saints en toute sécurité (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). La deuxième histoire fondatrice reprend un événement tragique qui a impulsé une action urgente en faveur des migrants : il s'agit du déraillement de plusieurs wagons en marche qui a tué ou gravement blessé des migrants qui se trouvaient sur le toit. C'est le refus du prêtre en charge de la paroisse la plus proche de s'occuper des survivants qui constitua le déclic véritable pour Solalinde : il devait, coûte que coûte, acheter ce terrain en friche cette même année 2007 et en fonder un sanctuaire, celui des damnés des routes migratoires. Aux confrontations existantes avec les autorités politiques locales qui cherchaient à invalider son projet de protection des migrants, voilà que s'ajoutaient les confrontations avec les autorités ecclésiastiques. Celles-ci refusaient systématiquement l'entrée dans les paroisses aux migrants, de peur qu'ils ne volent ou salissent les lieux (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). La convergence de lutte entre ces deux autorités (politiques et ecclésiastiques) dessina alors les pourtours d'une action sociale pensée à la croisée d'une foi religieuse dont le sens découlait d'un aspect individuel et non institutionnel.

Maintenant je peux le dire, l'une des choses les plus douloureuses... mince alors (*hijole*)... ce sont les coups portés par mes propres frères catholiques. Quand tout a commencé avec le refuge, ils m'ont fait beaucoup de reproches. Que je faisais tout pour les feux de la rampe, pour être dans les médias, pour être célèbre. Hé, est-ce que vous vous mettez en ligne de mire pour vous faire tuer ? Juste pour être dans la presse ? Ne déconnez pas (*no frieguen*) (il rit. Silence après le rire) (...) Quand ils ne peuvent pas gérer une personne, ils cherchent quelqu'un qu'ils peuvent manipuler, parce que ce sont des lâches. Un président de la municipalité l'a essayé : des coups et de la prison. Cela n'a pas marché. L'autre est venu pour brûler *l'albergue* et me

brûler. Cela n'a pas marché pour lui non plus. Ensuite, ils sont allés voir mon évêque, hypocritement, et ont dit : "Messieurs, nous sommes aussi catholiques, et regardez, nous sommes très inquiets pour le Père Solalinde, espérons qu'il ne lui arrivera rien, vous feriez mieux de le renvoyer parce que sa vie est en danger". Je ne les ai pas laissé faire. Je leur ai dit : Dites-moi à qui je dois obéir, à vous ou au Christ ? (...) L'idée était que l'Église elle-même, la hiérarchie catholique elle-même me fasse taire. (...) Personne ne fera taire ma conscience, il n'y a aucune hiérarchie, ni civile ni ecclésiastique, qui soit au-dessus de ma conscience. C'est entre moi et Dieu. Rien de plus.

Padre Solalinde, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017

À travers les propos de Solalinde, il est intéressant de mettre en évidence le fil rouge qui l'a mené à fonder son *albergue*. Car, au-delà d'une urgence humanitaire évidente et incontestable, il s'agissait de combler un vide institutionnel laissé non seulement par les autorités politiques qui ignorant les droits fondamentaux des migrants ne leur garantissaient pas de conditions dignes de mobilités, mais aussi, et surtout, par les autorités religieuses. En effet, dans son analyse, les migrants qui appartenaient à des structures ecclésiastiques dans leur pays d'origine perdaient, au cours de leur migration, toute la protection et le support que pouvaient représenter ces institutions. « J'ai été amené à aborder le sujet de la migration par nécessité, car personne ne s'occupait des migrants. Ils étaient comme des brebis sans berger » (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). C'est donc l'Église comme institution sociale traditionnelle, protectrice et socialisatrice, qui se trouve ici regrettée et remplacée par l'action d'une institution intermédiaire et civile, celle de l'*albergue*, personnifiée sous les traits de Solalinde qui se sentait investi de la mission. Cette recomposition des critères traditionnellement organisateurs de la vie sociale (ici, le religieux et son institution, l'Église) sous le signe de l'individu, interroge. Et c'est cette personnification de l'action sociale régulatrice, à travers la trajectoire d'un homme qui se dit de « Dieu » plus que d'Église, que nous allons désormais aborder.

4.3.2. Trajectoire d'un homme et personification du lieu

Né en 1945 à Texcoco, Solalinde se décrit comme un enfant turbulent et indiscipliné. Il a grandi dans le quartier *Anáhuac* dans les années 1950 dans la ville de Mexico, au sein d'une famille modeste, inquiétée non pas par leur impossibilité de payer les frais de scolarité de leurs enfants mais par l'inconsistance scolaire de leur fils Alejandro qui ne cessait de se faire renvoyer (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017 ; propos recueillis par Ruiz Parra, 2011). Durant son adolescence, Solalinde souligne son inquiétude grandissante face à la montée du capitalisme anglo-saxon et du communisme soviétique autoritaire qui condamnaient l'existence de Dieu (Ruiz Parra, 2011). Sa première formation religieuse se fait auprès de l'ordre des Carmes déchaux, avant de se faire exclure par celle-ci. De cette expérience, il en retire surtout la rencontre avec le Père Camilo Maccise, qui l'a introduit à la théologie de la libération et lui a inculqué une idéologie moderne en adéquation avec les tensions internes qui le traversait. « Je n'ai jamais été inquieté par ma foi en Jésus, mais par la structure de l'Église. (...) Mon combat a été de rester moi-même, de ne pas trahir ma conscience. Ça m'a attiré les foudres de certaines autorités » (Solalinde, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). Prenant ses distances avec la théologie de la libération, il a, peu à peu, conformé sa croyance dans le « Royaume de Dieu », façonnant sa propre interprétation de Jésus qu'il considère non pas comme une substance divine qui eut certes un stade humain, mais bien comme une personne de chair et d'os, profondément humaine et terrestre, persécutée, rebelle, pédagogue, migrante, pauvre et surtout défenseure des droits humains (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017 ; Ruiz Parra, 2011). Les migrants n'ont traversé sa route que des décennies après, quand il avait la soixantaine passée. Depuis, il dit entrapercevoir dans les visages des migrants celui de Jésus-Christ lui-même.

Quand on s'intéresse aux discours fondateurs qui gravitent autour de l'*albergue Hermanos en el camino*, il est difficile de démêler l'histoire du lieu de l'histoire de son fondateur, toutes deux

inexorablement mêlées. Toute la narration se tisse alors au travers des actions d'un homme qui a résisté et qui a tenu tête, et autour duquel se sont greffés d'autres personnages. À la lecture du croisement entre la trajectoire de Solalinde et l'apparition de l'*albergue*, il est difficile ici de ne pas voir la cohérence biographique qui lie ces deux éléments, illustrant l'individuation du religieux propre à une modernité bien entérinée. Car l'histoire de l'*albergue Hermanos en el camino* vient ainsi se greffer à une profonde posture d'opposition non seulement aux autorités migratoires et mais aussi aux autorités ecclésiastiques. Ces oppositions se trouvent cristallisées toutes deux en un homme porté sur le devant de la scène, en dépit du soutien et du dévouement de plusieurs personnes engagées au fur et à mesure dans le processus. Le naissant *Hermanos en el camino* devenait l'*albergue* de l'indiscipliné Père Alejandro Solalinde. Alejandro Solalinde, ce prêtre médiatique devenait le directeur de *Hermanos en el camino*. C'est au nom de l'un et de l'autre que ces deux entités se nommaient et existaient dans l'espace social et médiatique, transformant l'histoire du refuge en une histoire protagonisée non pas par un collectif mais par une personne.

À l'époque de notre entretien, le travail de défense des droits des migrants mené par Solalinde avait depuis longtemps été reconnu par des organismes tels qu'Amnesty International ou encore par la Cour interaméricaine des droits humains qui avait fait pression sur le gouvernement mexicain pour qu'il bénéficie de mesures préventives de protection (*medidas cautelares de proteccion*)⁷⁴ à l'échelle nationale à la suite de nombreuses tentatives d'homicides et de violence à son encontre. Solalinde depuis quelques années déjà se promenait toujours avec son garde du corps qui n'était jamais trop près jamais trop loin. Il avait fait la Une d'innombrables journaux,

⁷⁴ Comme stipulé dans le règlement intérieur de la Cour Interaméricaine des Droits Humains (CIDH) qui prévoit à l'article 25 le mécanisme de mesures préventives : « dans des situations de gravité et d'urgence, la Commission peut, de sa propre initiative ou à la demande d'une partie, demander à un État d'adopter des mesures préventives pour éviter qu'un préjudice irréparable ne soit causé à la personne ou à l'objet d'une procédure dans le cadre d'une pétition ou d'une affaire en instance ». (Site internet de la CIDH : <https://oas.org/es/cidh/decisiones/cautelares.asp>)

avait donné des conférences, était passé à la radio, à la télévision. On lui avait dédié des documentaires, des articles de presses, des livres biographiques. Cette médiatisation de son activité aurait par la suite une incidence certaine non seulement sur l'évolution de sa structure mais aussi, comme nous le verrons, sur le type d'insertion territoriale ainsi que sur le vécu même des migrants hébergés par l'*albergue*.

Bon, ici nous avons un grand avantage et un inconvénient à la fois : Solalinde est une personnalité publique. Il est tellement médiatisé que les gens aiment ce refuge et le respectent beaucoup. Il représente l'autorité du Père. Il serait très difficile de trouver une patrouille migratoire devant le centre d'hébergement attendant les migrants, parce qu'ils savent que le lendemain, ils auraient le *Padre* dans tous les médias – *Et puis il y a aussi des mesures de sécurité dans ce centre* - Oui, bien sûr (...) mais cela signifie aussi qu'il a moins de temps à accorder à sa structure, ce qui entraîne des problèmes d'organisation, mais ça c'est très spécifique à cet *albergue*. Le fait que le directeur ne soit pas dans son *albergue* (...) rend les choses très compliquées. Mais l'avantage est que ce centre a les mesures de sécurité qu'il a, et ça nous permet d'être plus ouverts parce que sans ces mesures de sécurité, on ne pourrait pas se permettre d'ouvrir davantage les portes.

Dante, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Si cette activité médiatisée avait apporté des bénéfices certains à l'*albergue*, elle était à double tranchant puisqu'elle conduisait Solalinde à s'absenter de plus en plus de son refuge et de délaier quelque peu la gestion et la structuration pourtant nécessaires à une organisation qui avait grandi rapidement. Plusieurs migrants qui étaient déjà passés par ce refuge ou qui avaient des proches qui étaient passés par Ixtepec ne cessaient de le dire : c'était mieux avant (notes de terrain, Ixtepec, janvier 2017, janvier 2018). L'âge d'or de l'*albergue Hermanos en el Camino* semblait avoir amorcé son départ, laissant derrière lui un sillon de frustrations et de sentiments mitigés comme en témoignaient silencieusement les craquements de plus en plus visibles de la fresque délavée qui ornait la cour extérieure représentant le même Solalinde, plus jeune, posant devant *la Bestia*, sourire aux lèvres, couvrant de ses bras des enfants migrants. Pourtant, en dépit des attaques

médiatiques qui l'accusaient de tirer un profit économique et politique de ses activités et malgré les plaintes de son équipe qui le sommait à limiter ses interventions médiatiques et à se concentrer sur la gestion du lieu, Solalinde continuait à faire comme Dieu et Jésus lui ordonnait de faire, ne devant une justification qu'à ces derniers. « C'est entre moi et Dieu. Rien de plus », avait-il lancé (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017).

4.3.3 Un pacte entre Dieu et soi

L'action au nom de Dieu rend inébranlables les pratiques sociales qui en découlent, les entourant d'une protection divine, les rendant peu regardantes sur les moyens existants. À la différence du refuge FM4 de Guadalajara, l'impériosité de l'action a dans ce cas-ci précédé la planification et la stratégie. Il fallait non seulement aider les migrants qui était « comme des brebis sans pasteurs » mais aussi donner suite à cette recherche personnelle de congruence entre ses croyances religieuses et son engagement social. Ici, à l'instar des migrants qui se lancent à corps perdu dans une entreprise folle qui semble, à bien des égards, perdue d'avance, sans ressources structurelles ni moyens pérennes ; l'action sociale peut aussi se lancer tête baissée, sans se structurer au préalable. En ce sens, le déclic migratoire et le déclic d'action sociale peuvent être posés sur la même ligne, toutes deux engendrées par l'imprévu mais rendues possibles par une patiente socialisation et disponibilité à ce que Norma, la coordinatrice de *Las Patronas* interrogée par l'artiste Dani Zelko nommait « la rencontre » :

« Je ne suis pas de celles qui vont à l'église, déclarait-elle. J'ai côtoyé les prisonniers et Dieu y était (*yo he estado con los presos y ahí está Dios*). J'ai côtoyé les prostituées et Dieu y était. J'ai côtoyé les malades et Dieu y était. Dieu a des visages (*Dios tiene rostros*). C'est juste que nous ne voulons pas les voir. Parce que nous ne voulons pas d'engagements. Parce que

lorsqu'une rencontre vous saisit, elle ne vous lâche plus. Elle vous fait entrer dans l'équipe.
(*porque cuando un encuentro te agarra, ya no te suelta. Te hace parte del equipo*) ».
Témoignage de Norma, recueilli par Dani Zelko, 2018, p. 59.

Plus loin, dans la description qu'elle offre d'elle-même, Norma précisait penser mener une vie tranquille, anonyme, sans se douter qu'un jour adviendrait cette *rencontre*, métaphorique, divine et plurielle qui allait la faire basculer à tout jamais dans un engagement vital enveloppé d'une couverture sacrée. Un pacte entre Dieu et elle, entre Dieu et Alejandro Solalinde, entre Dieu et les migrants, qui consacre l'individualité de l'acteur social, lui donne corps, et chair, et souffle, et le fait se démarquer d'entre les foules. Voilà donc l'origine de l'*albergue Hermanos en el camino*. Un pacte sacré, contre vents et marées, prenant corps en la personne de Solalinde. Voilà donc les débuts de l'*albergue*, un terrain vague devenu terrain privé, acheté avec des fonds personnels en dépit de l'opposition des autorités migratoires et ecclésiastiques où seule une petite chapelle entre-ouverte avait été construite, offrant un maigre toit aux migrants qui s'y agglutinaient et dormaient à même le sol, offrant un autel pour les offrandes qu'ils transportaient dans leurs sacs.

Le cas des *Patronas* mobilisé ici apporte des pistes de réflexions intéressantes. Dans son livre déjà cité, Dolores Paris parle d'une « capacité de mobilisation liée à l'autorité morale que confère la réinterprétation de la tradition religieuse. (...) L'altruisme de Las Patronas et d'autres mouvements de solidarité peut également être considéré comme une manifestation d'éthique pure (dépouillée de la notion d'intérêt), ou d'« éthique de conviction » selon des termes wébériens (1964, p. 423), c'est-à-dire que l'action collective n'est pas guidée par le calcul des moyens pour atteindre certaines fins, mais uniquement par des valeurs telles que la justice sociale, les droits ou la dignité humaine. D'une certaine manière, cette position s'explique précisément par l'opposition à la violence pure des agresseurs. » (Paris, 2017, p.221, p. 218). S'il est vrai que certains acteurs entrent dans l'activisme et dans l'action sociale afin de répondre à des valeurs politiques et à des compétences déjà acquises et projetées (le cas de Guadalajara), tous témoignent de la « stérilité que l'on attribue

à la *doxa* ou au rituel, académique (politique) ou religieux » (Ibid. p. 220) et à la nécessité d’agir concrètement. Les divergences se révéleront plus tard, dans le type de structuration interne et de croissance de l’organisation, puis dans la manière de s’intégrer à un tissu spatial et social préexistant. Ce sont les implications de cette vision impériuse et divine dans la structuration d’une organisation de l’envergure de l’*albergue Hermanos en el camino* que nous allons essayer de déchiffrer.

4.3.4 Dieu pourvoira, alors pourquoi planifier ?

L’*albergue* ouvrit ses portes en 2007. Il fallait désormais gérer cet espace de repos et de rassemblement de migrants. Dans l’objectif qu’ils soient moins vulnérables face au contexte de violence et de présence de la criminalité organisée, il fallait leur permettre d’échanger entre eux et de recevoir des conseils émanant de Solalinde et de son équipe de bénévoles constituée sur le tas : quelles routes prendre, de qui doivent-ils se méfier, quels sont leurs droits ? C’est ainsi qu’une forme d’activisme et de défense (*incidencia*) a commencé à se mettre en place, sans le vouloir. Les migrants dormaient dans la chapelle et auto-géraient les aliments recueillis sur les marchés avoisinants et cuits au feu de bois dans le nouvel *albergue*, qui disposait d’une toute nouvelle clôture métallique et d’un portail. Le père dormait dans une paillote fermée. La journée, il accompagnait les migrants au bureau du procureur (*fiscalía*) d’Ixtepec pour déposer des plaintes pour violences ou aux bureaux de l’Institut National de Migration pour donner suite à leurs demandes de régularisation, il avait même réussi à avoir le numéro personnel de la responsable de l’INM de la ville d’Ixtepec et à entamer une relation cordiale avec elle (Solalinde ; communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). Il conduisait certains blessés à l’hôpital, informaient les infirmiers des droits des migrants. Il s’assurait qu’aucun des migrants ne serait pris en guet-apens par les autorités, que leurs droits seraient respectés. Parfois il tenait également tête aux autorités,

les empêchant d'accéder au terrain, déclamant qu'il s'agissait d'une propriété privée et que sans mandat elle ne pouvait être foulée. Tout se faisait au jour le jour, selon les besoins, selon les ressources. C'était ainsi au tout début, pendant les premières années de vie de l'*albergue*. Et après ? Comment faire tenir sur la durée cette initiative ?

La réalité est que la structuration de l'*albergue* s'est faite au petit bonheur la chance, en reposant beaucoup sur la figure médiatique du Père qui a permis d'attirer un soutien stratégique d'organismes internationaux et de personnes clés (comme le cas de Dante, par exemple) au fil des années. Comme l'avait annoncé Dante lors de notre entretien « Solalinde vient du « Royaume de Dieu », alors Dieu pourvoira. Il est comme ça, il ne pense pas, car Dieu pourvoira » (Dante, communication personnelle, janvier 2018). Cette conception divine allait donner plusieurs particularités à l'organisation *Hermanos en el Camino* qui méritent d'être abordées. La première est un investissement de certains acteurs migrants qui infléchissaient leurs projets migratoires face au projet de l'*albergue* en qui ils trouvaient un substitut vital.

Un événement qui incarne intimement ce premier aspect est l'arrivée de celui qui allait vite devenir le coordinateur de l'*albergue*, Alberto Donis, débarqué à Ixtepec en 2010 en qualité de migrant guatémaltèque. En dépit du manque d'éléments discursifs et biographiques provenant d'Alberto⁷⁵ lui-même, un détour par son histoire paraît nécessaire. Celui qu'on surnommait « Beto » était arrivé à Ixtepec sur les toits de *la Bestia* avec des dizaines d'autres migrants, avec l'objectif de traverser le pays et d'atteindre les États-Unis. Comme d'autres, il fut hébergé sur un matelas désossé, comme tout le monde il mangea les mêmes *frijoles*, mais surtout il fut particulièrement touché par les discours exaltants dont seul le *Padre* Solalinde avait le secret, de ces discours qui

⁷⁵ Alberto Donis est décédé dans un obscur accident de voiture en 2017, peu de temps après mon premier séjour ethnographique, alors qu'il revenait d'une mission auprès de l'ACNUR situé à Tapachula.

soulevaient les individus du sol et leur faisaient sentir la sacralité même de leur vie. Par-dessus-tout, ces discours ouvraient une fenêtre sur le monde : celle du présent, celle du sur-place. Engagez-vous, ne risquez pas vos vies, nous avons besoins de vous pour construire ce lieu, ici c'est votre foyer, votre nouveau pays, votre royaume, celui des damnés, exclamait Solalinde (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018). Avec une certaine distance temporelle, je pense que mon engouement ethnographique pour l'*albergue* d'Ixtepec, en plus de considérations scientifiques sérieuses et de mes propres considérations biographiques, s'est également joué au travers de la matière dont étaient ceints les discours de ce prêtre. Il permettait de croire en un projet collectif.

Beto abandonna donc ses rêves américains et s'investit corps et âme dans l'*albergue*. Avec l'appui du Père Solalinde, il entama des alliances avec des organismes internationaux, dégagea des fonds pour construire une cuisine, puis un dortoir, puis deux ; il pérennisa les relations de l'*albergue* avec l'INM, il assista à la naissance d'une *fiscalía* entièrement consacrée aux questions migratoires à Ixtepec et vu l'installation permanente de la congrégation des Sœurs de l'Ange Gardien (*Hermanas del Angel de la Guarda*⁷⁶), désormais en charge du fonctionnement quotidien du lieu. Il cordonna les équipes de volontaires, les structura en sous-équipes, ceux de la cuisine, ceux des tâches ménagères, ceux des accompagnements sociojuridiques, ceux des accompagnements de santé, ceux s'occupant des enfants, et ainsi de suite. Il rencontra une jeune femme, migrante salvadorienne, avec qui il s'installa. Puis il mourut dans un étrange accident de voiture, laissant un grand vide dans l'organisation du lieu. Sa compagne quant à elle s'installa définitivement à Ixtepec.

⁷⁶ Une présentation de l'histoire de cette congrégation peut être découverte sur leur site internet : <http://www.hnassantoangel.com/Historia-de-los-origenes.html>

L'histoire de Beto n'est pas isolée. Il y a aussi l'histoire de Gonzalo, l'histoire d'Abraham, l'histoire de Sara, dont les noms ont déjà été évoqués, mais aussi l'histoire de Dalila et de Climaco, l'histoire de Vicentita et de tant d'autres migrants anonymes devenus soudain personnages du lieu connus et reconnus de tous pour de bonnes ou de mauvaises raisons ; devenus meubles fondus dans ce décor fait de briques, de poussières, de *frijoles* et de fresques craquelées ; incarnant une présence devenue fantomatique qui n'était même plus remise en question tellement elle allait de soi. Gonzalo, migrant d'origine guatémaltèque, devenait celui qui s'occupait des projets de menuiserie et de construction. Il dormait dans l'atelier de menuiserie. Il s'était en plus engagé dans un travail d'accompagnement juridique et de plaidoirie auprès des autorités locales. Abraham, migrant d'origine salvadorienne ayant obtenu la résidence mexicaine avec l'aide de l'*albergue*, s'occupait de l'intendance ainsi que des animaux tels que des poulets ou des brebis qui vivaient dans la grange lorsque celle-ci fut construite. Même s'il résidait dans le refuge de façon pérenne, son alcoolisme l'entraînait dans des fugues de plus en plus récurrentes dans d'autres villes voisines. Climaco, d'origine salvadorienne, devenait l'homme à tout faire, assurant notamment la maintenance électrique du lieu. Dalila, la compagne de ce dernier, migrante salvadorienne, prêtait main forte dans la cuisine.⁷⁷ Vicentita, mexicaine de la région de l'isthme d'une cinquantaine d'années qui a été installée dans l'*albergue* par le prêtre fondateur vers 2011 suite à l'assassinat de son fils, avait la charge de la production de pain qu'elle préparait dans le four acheté grâce à une donation privée. Elle seule avait accès à ce four, et on racontait qu'elle dormait avec les clés du local accroché à son cou. Sara quant à elle n'était que Sara, celle qui dormait tout le temps et braillait sur les gens, mais son manque de contribution factuelle au lieu était excusé par son état

⁷⁷ Dalida et Climaco vivaient tous deux dans une partie à part de l'*albergue* avec leurs enfants respectifs et communs, lui du Salvador et elle du Honduras. Ils sont arrivés à la fondation du lieu, et après de nombreuses épreuves, dont notamment le viol collectif souffert par Dalila qui a donné fruit à son premier enfant, ils sont tombés amoureux et sont restés là. Leurs enfants vont à l'école de la ville.

de santé. Elle était la protégée de Solalinde, n'en déplaise aux personnes travaillant dans l'*albergue*. Le prêtre fondateur s'était épris de Sarita et de sa folie, et c'était donc sans difficulté particulière que ses médicaments lui étaient fournis chaque semaine. Et quels médicaments. Troubles de l'humeur, hallucinations, crises psychotiques, anxiété, diabète. Rendez-vous chez le psychiatre et le médecin, billets de bus si nécessaires, médicaments, piqûres. Ces frais seront désormais inscrits dans les dépenses fixes du lieu (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018, avril 2018). Étonnante prise en charge qui m'a questionnée à plusieurs reprises.

Le dénominateur commun des trajectoires qui ont été racontées ici réside dans le fait d'avoir rencontré le Père Solalinde à un instant T, dans un contexte de grande vulnérabilité (accidents graves, menaces de mort, assassinat, viol, maladie mentale) imbriqué à un processus de mobilité humaine. Le Père les avait convaincu d'investir le lieu comme leur nouvelle maison et de mettre en pause leur course folle. Non seulement le lieu assumait désormais les conditions structurelles de leur vie au travers du soutien médical, du soutien juridique et administratif dont chacun avait besoin, en plus de fournir un toit et de la nourriture, mais surtout, l'*albergue* tentait de remplacer par tous les moyens le projet de vie initial qui les avait conduit vers les chemins de la migration. S'il est vrai que ce lieu s'inscrit dans un allongement généralisé de la temporalité lié au durcissement des politiques migratoires, il est paraît normal, dans un sens, de retrouver des trajectoires arrêtées, des individus migrants qui ont fini par s'installer dans la ville, dans la région. Toutefois, le cas de ces personnes apporte un élément original qui est propre à cette structure d'accueil. Car dans ce lieu, son fondateur animé par sa foi a inventé un espace où, quelques damnés de la terre sélectionnés pouvaient trouver une place sociale au sein d'un tissu relationnel en constante évolution, même si à quelques égards cette place relevait plutôt de la précarité et de l'illusion.

L'exemple de Beto, évoqué plus haut, permet d'aborder le deuxième aspect qui caractérise l'organisation de Solalinde : l'*albergue* se structure autour d'une vision organisationnelle qui se veut « horizontale » et qui se base sur le volontariat, indépendamment du temps et des compétences des personnes. Cela implique dans les faits une absence d'équipes spécialisées et fixes qui viendraient assumer la prise de décision stratégique. En effet, l'organisation ne compte pas sur des objectifs spécifiques en termes de croissance ou d'impact, à différence de celle de la FM4. Elle s'appuie essentiellement sur la force de travail disponible et bénévole constituée en premier lieu par la congrégation espagnole des Sœurs de l'Ange Gardien, avec qui une alliance avait été négociée du temps de Beto Donis. Leur présence répondait à l'un des versants des missions promulguées par la congrégation : l'action sociale et la défense des droits humains⁷⁸. Il s'agissait de quatre sœurs de la congrégation, bruyantes et caractérielles qui, six jours sur sept, du matin au soir, administraient bénévolement le quotidien du centre : l'une chargée de la trésorerie et des donations, l'autre de l'accompagnement des femmes et des enfants, une autre rattachée aux services administratifs et enfin une dernière faisait le lien avec la REDODEM et d'autres partenaires de terrain. Ne recevant pas de salaire de la part de l'organisation, elles étaient hébergées à Ixtepec et nourries au frais de la congrégation. Parallèlement au travail des religieuses, il y avait celui des volontaires. Loin du fonctionnement de la FM4 armée d'une centaine de bénévoles qui étaient passés par des campagnes de recrutement, par des formations en amont et par des ajustements continus des pratiques, l'*albergue* Hermanos en el Camino captait des bénévoles grâce à la popularité du lieu et à la figure médiatique de son fondateur. Des volontaires provenant de tout le pays mais aussi de l'étranger (États-Unis, Canada, Allemagne, France, Espagne) venaient ainsi s'engager dans la structure et profiter de la grande liberté de pratiques d'accompagnement que celle-ci offrait. Dans les faits, il n'y avait pas de critères ni de processus d'admission : il suffisait

⁷⁸ <http://www.hnassantoangel.com/Accion-Social.html>

de remplir un formulaire sur le site internet de l'organisation, en expliquant ses intérêts et en posant ses dates d'intervention.⁷⁹

Ça c'est un autre problème, le fait que le flux de volontaires soit si rapide, si court. Encore heureux que nous ayons réussi à imposer trois semaines minimum, contre l'avis du *Padre*. Il a dit : « si un volontaire vient pour un jour, bienvenue ». Mais non ! Ça c'est un visiteur, pas un volontaire. Nous ne pouvons pas donner une formation, expliquer le fonctionnement et, une fois qu'ils savent comment faire, ils partent. Avec période aussi courte tu ne peux pas mettre en place des systèmes de planification à long terme. Tout est une logique d'extinction des incendies (*todo es un apaga-fuego*). Tout se fait au jour le jour.

Dante, communication personnelle, janvier 2018

Les volontaires nationaux et internationaux étaient en nombre et à la durée des séjours très variables⁸⁰. Pas de préparation en amont, pas d'espaces d'ajustement des pratiques ou de réflexion commune dépendant de l'*albergue*. S'il y en avait, ils découlaient de l'initiative des bénévoles eux-mêmes. La présence des volontaires pouvaient être aussi bénéfique que disparate, découlant rarement d'une planification. Sauf quelques volontaires qui étaient déjà présents depuis quelque temps et qui s'étaient fixés des missions spécifiques (accompagnement de certains migrants dans

⁷⁹ La demande se fait sur ce lien : <https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSdeSilOcYo-G-qZ7brgIDQwBWm-gCAmBg9ISOEYexhPoZ7qew/viewform?ts=63cb53b9&pli=1>. En ce qui me concerne, il a suffi de me pointer devant l'*albergue* un jour en plein mois d'août 2016, pour me faire enrôler comme volontaire. Aucune question ne m'a été posée concernant mes idées d'activités ni mes temporalités. Lors de mon premier séjour je ne suis restée que six jours. Il convient de noter le caractère atypique de ce fonctionnement : la majorité des OSC axées sur l'accueil des migrants et jouissant d'une certaine notoriété ont des procédures de sélection de bénévoles, demandant souvent un projet par écrit, une lettre de recommandation et un séjour d'au moins trois semaines. Cela a été le cas pour la FM4 à Guadalajara. De même pour La 72 à Tenosique à qui j'avais adressé une demande de volontariat pour un temps plus court : celui-ci m'avait été refusé.

⁸⁰ Ils étaient parfois plus de quinze, parfois à peine trois personnes. La durée des séjours variaient entre deux semaines et plusieurs mois, avec des décisions de prolongement ou de départs souvent pris à la volée. (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018, avril 2018)

leur parcours de santé, par exemple, notes de terrain, janvier 2018), on y intervenait au petit bonheur la chance, selon les besoins et les envies du jour : un jour atelier de musique, un autre jeu pour enfants, un autre aide en cuisine, et à la fin sortie en ville avec des migrants. Pas d'encadrement réel, pas d'anticipation des actions. C'est très certainement ce même manque de définition des interventions volontaires qui m'a garanti une certaine liberté et disponibilité ethnographique et a permis le recueil d'un important matériau de terrain. Pendant mes séjours, il m'a souvent été donné de voir certains débordements tels que des amourettes d'un soir entre volontaires et migrants qui partaient en cachette badiner dans la grange ou ailleurs, dans les voies ferrées, dans les dortoirs, jusqu'à ce que le volontaire se détourne de la personne ou le migrant décide de partir sur un coup de tête, mettant un terme à l'histoire naissante (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018).

Aux côtés de l'équipe de religieuses et des volontaires, se trouvait la coordination de l'*albergue* avec pour mission de gérer techniquement et administrativement l'unité, de coordonner toutes les activités quotidiennes et l'équipe opérationnelle du centre, de préparer les différents rapports, de faire le lien avec les institutions partenaires et surtout de suivre les différents accompagnements juridiques (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018). Dans les faits, seule une personne avait officieusement assumé ses fonctions, Alberto Donis, non pas parce que ce poste répondait à un plan de croissance de l'organisme, mais bien parce qu'il y avait un vide fonctionnel à combler. Comme tout fonctionnait sur la base du volontariat et de la force de travail disponible, les fonctions de coordination n'échappaient pas à la règle. Comme me le précisait Dante : « Beto était coordinateur de facto, mais pas sur le papier. Il ne voulait pas l'être sur le papier, mais c'est lui qui prenait les décisions de facto. Il n'y avait pas de coordinateur en tant que tel. Il assumait les fonctions, il n'était donc pas nécessaire de nommer un coordinateur » (communication personnelle, janvier 2018).

L'organisme avait été façonné à l'image des engagements de Donis. À la mort de celui-ci, la structure bancaire n'était pas en mesure de remplacer l'engagement personnel de Donis qui avait permis au lieu de grandir et de continuer. Cela eut pour effet de fragiliser et de diviser l'équipe déjà sur place c'est-à-dire les religieuses, les volontaires de longue date et les migrants engagés (notes de terrain, janvier 2018, avril 2018). Cette division fut entérinée lors de la décision de Solalinde : à la mort de Beto, il nomma sept personnes de son entourage basées à Mexico afin de former une équipe de coordination externe, sans consulter préalablement les équipes présentes à Ixtepec⁸¹. Ces-dernières vécurent cette décision comme une imposition, soulignant leur isolement vis-à-vis de la direction et condamnant les relations entre la coordination externe et l'équipe de terrain à une méfiance et une compétition constante (notes de terrain, janvier 2018, avril 2018). « *El padre te cambia el punto a cada rato* », le Père ne cesse de changer de cap, me disait une volontaire qui connaissait l'*albergue* depuis des années (notes de terrain, avril 2018). Après avoir mis à la porte un migrant qui était revenu complètement ivre la veille et avait été accusé de voler des affaires d'autres migrants, elle avait été contrainte de l'accueillir à nouveau suite à la visite surprise du Père qui s'était opposé à cette décision. Dans les faits, c'était l'équipe de terrain, usée par le travail, avec des tâches et des fonctions peu définies et redondantes, qui vivait toute la tension et toutes les conséquences des désaccords entre les différents niveaux structurels. Aux yeux de l'équipe de coordination et de la direction, l'équipe de terrain n'en faisait qu'à sa tête et il fallait se méfier d'eux. Aux yeux des migrants et des personnes hébergées, cette même équipe faisait preuve d'arbitrarité, voire d'abus, et n'avaient que peu de légitimité. Pourtant, l'équipe administrative était celle qui faisait tenir au jour le jour l'*albergue*, avec les moyens du bord. Pour eux, l'avis de l'équipe de coordination et l'avis du Père, qui n'était jamais considéré que comme

⁸¹ Comme me l'exprimait Dante : « il s'agissait d'une équipe très abstraite, car les membres de cette équipe n'étaient même pas dans le refuge, ils étaient à Mexico. Les gens prenaient des décisions par WhatsApp ! Sans jamais se rendre au refuge. C'était du délire (*¡flipabas !*) » (communication personnelle, janvier 2018)

un « volontaire de courte durée » qui agissait à sa guise sans penser aux conséquences, étaient vécus comme des impositions qui niaient la réalité et les efforts de leur travail quotidien. Surtout, les failles structurelles de l'organisation caractérisée depuis toujours par une logique d'urgence couplée à une logique de dévotion christique (ce que Dante appelait le « *Dios proveerá* », le « Dieu pourvoira ») se trouvaient particulièrement perméables aux événements et aux aléas souvent tragiques.

Dans ce contexte, l'intervention de Dante a eu deux conséquences. D'une part, la désignation d'une coordinatrice de terrain qui habiterait à Ixtepec⁸². D'autre part, la constitution d'une équipe plus ou moins fixe dédiée à la cuisine, qui jusqu'alors s'organisait selon la volonté des bénévoles et des migrants présents sur place. Cette nouvelle équipe était composée, non pas de bénévoles extérieurs, mais de personnes migrantes ayant lancé une démarche administrative dans l'*albergue*, justifiant l'allongement de leur séjour et qui, moyennant une faible rémunération (moins de 75 € mensuels) versée par la structure d'accueil, étaient aux fourneaux du matin au soir.⁸³ Finalement, ces petits succès relevaient aussi d'une logique de « *apaga fuego* ». Le fonctionnement de l'*albergue* d'Ixtepec reposait sur un personnel présent très restreint, changeant, souvent dépassé par la gestion du quotidien qui ne pouvait compter sur une structure fonctionnelle.

La quantité de choses que fait le refuge dépasse déjà le petit arbre où les gens avaient l'habitude de se poser pour manger et dormir. Et pour faire tout ça, il faut une organisation, il faut

⁸² Soulignons que cette personne, très proche de Donis, le faisait par sentiment de devoir et de dette envers lui (conversation personnelle, janvier 2018, avril 2018). Elle ne percevait pas de salaire pour cette mission. Seul son hébergement était pris en charge.

⁸³ C'était une tâche pénible, souvent ingrate et peu reconnue par les autres résidents aveuglés par les petits privilèges dont les cuisiniers bénéficiaient, comme par exemple, regarder la télévision, choisir leur propre portion, avoir un lien direct avec la direction du site et potentiellement un traitement préférentiel pour leurs démarches administratives. Les tensions entre l'équipe de la cuisine et le reste des résidents étaient évidentes et constantes (notes de terrain, janvier 2018, avril 2018, janvier 2019).

s'asseoir, préparer les gens, savoir qui fait quoi, pourquoi, avoir des objectifs clairs. Ça n'a jamais été envisagé ici, rien n'est jamais envisagé ici (*Aquí nunca se han planteado eso. Nunca se plantean nada*). (...) Une fois, j'ai dit "le refuge doit fermer pendant un mois, s'organiser et rouvrir", mais bien sûr, il ne peut pas fermer pendant un mois. (...) La question du traitement des migrants au quotidien évolue en même temps que le fonctionnement de l'équipe. Si l'équipe est surchargée de travail et ne se sent pas reconnue, la relation devient froide, et ce n'est pas parce qu'ils le veulent, mais parce qu'il faut d'abord éteindre l'incendie (*hay que apagar el fuego primero*).

Dante, communication personnelle, janvier 2018

Ce manque de structuration scellé par une perspective religieuse allait impacter matériellement l'organisation de l'espace lui-même, ainsi que sa possibilité d'intégration dans le tissu social et territorial préexistant. De plus, la suite du travail ethnographique étant majoritairement centrée sur l'isthme de Tehuantepec et sur l'*albergue* d'Ixtepec (et non sur celui de Guadalajara), il paraît important de proposer une description plus ou moins précise du lieu.

4.3.5 Spatialisation d'une non-planification

Une fois, il y a eu un financement du Dalaï Lama... avec ça je t'ai tout dit. C'est comme ça que le Père a construit l' « agora »... Tu vois, encore une fois, ici on construit sans trop réfléchir. L'*albergue* n'a pas de plan de croissance, pas de financement stable, et elle en a besoin. Le père dit "Dieu pourvoira", mais ça ne marchera pas toujours.

Dante, communication personnelle, janvier 2018



1. Limites de l'albergue

2. Zone 1. Bureaux administratifs / cabinet avocat / appels téléphoniques / entrepôt de vêtements

sécurité privée / Casiers / Chappelle

4. Zone 3. Comedor et cuisine / Coin four

5. Zone 4A. Paillote / Dortoirs femmes / Dortoirs mixtes volontaires

6. Zone 4B. Dortoirs hommes

7. Zone 5. Agora

3. Zone 2. Cabines

8. Zone 6. Aire pour réfugiés / Cabinet médical
9. Zone 7. Espace sécurisé (mesures *cautelares*) / Menuiserie
10. Zone 8. Terrain de football / Terrain vague / Ferme
11. Zone 0. Ruelle d'entrée
12. Voies ferrées
13. Direction du centre-ville
14. Entrée actuelle

Le refuge *Hermanos en el camino* se compose d'une dizaine de zones qui regroupent les bâtiments et les services sur lequel l'*albergue* s'appuie. Au sein de ce qui a été catalogué comme la zone 0 dans le plan ci-dessus, nous nous retrouvons happés par le tumulte et le brouhaha de la ruelle qui mène à l'entrée de l'*albergue* qui, à la différence du refuge *FM4*, est toujours grande ouverte. « Dans l'*albergue*, on entre comme dans un moulin (*como Pedro por su casa*) » me disait souvent Mirna quand j'allais lui rendre visite, une ancienne migrante salvadorienne jadis passée par l'*albergue* qui s'était depuis installée à Ixtepec après avoir fait venir sa famille. Elle avait acheté un petit local de 3m² à l'angle de l'entrée de l'*albergue* où elle vendait aux migrants boissons gazeuses, chips, bonbons et quelques fois des *pupusas*, galette épaisse de maïs du Salvador, fourrée aux *frijoles* ou au fromage (communication personnelle, notes de terrain, Ixtepec, janvier 2017, janvier 2018). Elle savait mieux que quiconque à quel point on pouvait faire des affaires avec les migrants. De sa bicoque, elle voyait le flot continu d'entrées et de sorties entre la ruelle et l'*albergue*, agrémentées de pauses-café interminables, de cigarettes échangées, de disputes absurdes. De fait, l'*albergue Hermanos en el Camino* se distingue profondément des autres *albergues* pour cette raison. Grâce au travail communautaire réalisé par Donis et par différents bénévoles (journées interinstitutionnelles, coopérations avec la municipalité, interventions dans des écoles), la présence de l'*albergue* avait été acceptée par la population locale, et les relations avec les migrants s'étaient pour le moins pacifiées. De plus la figure médiatique de Père permettait des conditions de sécurité peu communes : *Hermanos en el camino* était une structure d'accueil ouverte sur le quartier.

En passant le portail métallique blanc qui se trouve presque toujours ouvert, on aperçoit immédiatement sur la droite une petite esplanade entourée de casiers un peu vétustes où, les chanceux migrants qui ont réussi à en obtenir un, peuvent librement ranger leurs affaires, les mettre en sécurité, les récupérer quand ils le souhaitent. Sur le flanc gauche de cette esplanade apparaît la fameuse chapelle qui, en dehors des célébrations religieuses, sert d'abri ombragé aux personnes désirants faire une sieste à même le sol. Face à l'esplanade, de l'autre côté de l'allée, se trouve la bicoque des vigils privés qui résident 24/7 dans l'*albergue* et ont accès aux caméras de sécurité installées un peu partout. Leur présence découle essentiellement des mesures de protection dont bénéficie le père Solalinde qui, par extension, a réussi à les mettre en place dans son propre *albergue* (zone 2). Ce sont eux qui, en théorie, font les fouilles des nouveaux arrivants. En quatre longs séjours ethnographiques étalés sur près de trois ans, je n'ai assisté qu'une seule fois à une fouille. Les bureaux administratifs se trouvent immédiatement sur la gauche depuis l'entrée du lieu, en enfilade, regroupant les services d'accompagnement juridique où se réalisent les démarches relatives aux dépôts de plaintes, aux visas humanitaires, aux renouvellements de ceux-ci, aux demandes d'asile et de protection subsidiaire, aux regroupements familiaux, aux demandes de couverture sociale ou encore aux détentions arbitraires par des représentants de l'INM.

Également, les services administratifs où se font notamment les entretiens d'admission de la REDODEM à laquelle l'*albergue* appartenait à l'époque (ce n'est plus le cas en 2023) ainsi que l'espace où il est possible de passer des appels internationaux. Au-dessus de ces bureaux, se trouve une mezzanine où sont entassés les quelques vêtements collectés via des donations. À la différence de l'*albergue* FM4, l'attribution de vêtements, nettement moins nombreux à Ixtepec, à de nouveaux arrivants n'était pas systématique et se faisait plutôt à la discrétion de la bonne sœur en charge. C'est par ailleurs dans cet espace que Solalinde et moi avons mené notre discussion (zone 1). En reprenant l'allée principale et toujours sur notre gauche, après les bureaux administratifs, se

trouve un bâtiment verdâtre qui abrite le réfectoire et la cuisine qui fonctionne encore au feu de bois, puis un peu en retrait le coin four où Vicentita prépare pains et viennoiseries (zone 3). Le réfectoire sert trois repas par jour : le petit déjeuner à 8h30, le déjeuner à 14h et le dîner à 19h30. Ce ne sont pas des repas très luxueux, plutôt fades, mais généralement assez copieux : du riz, des haricots noirs, des *tortillas*, parfois de l'avoine, du café, de la salade, des légumes récupérés des invendus des marchés avoisinants et plus rarement de la viande blanche. Il n'était pas rare que quelqu'un tombe malade, enfants, migrants, visiteurs externes (dont moi) après un repas dont les aliments étaient quelque peu avariés. « *Es lo que hay* », c'est à prendre ou à laisser, me disaient souvent les personnes en cuisine, bien conscientes de la situation (notes de terrain, janvier 2017).

Plus au fond, de part et d'autre de l'allée, se trouve la paillette désormais investie par Climaco et sa famille, qui recèle des trésors insoupçonnés tels qu'un hamac en état d'usage et une machine à laver, la seule et l'unique du lieu. Puis, un peu plus loin, les dortoirs avec leurs salles de bains correspondantes, souvent bouchées et regorgeantes. Du côté gauche de l'allée, le dortoir des hommes, de plain-pied. Il s'agit d'une grande pièce verdâtre avec peu de fenêtres, remplie de lits superposés et de matelas au sol. L'odeur qui en émane est âcre. Du côté droit, un bâtiment de trois étages, avec, au rez-de-chaussée, une petite pièce abritant des livres, des tables basses avec des jeux de société ainsi que quelques ordinateurs. C'était la pièce destinée aux ateliers pour enfants et adolescents. Puis, juste à côté de cette sorte de médiathèque, toujours au même niveau, le dortoir des femmes et des enfants, puis, le dortoirs des volontaires bénévoles à l'étage que l'on pouvait visiter par un escalier en colimaçon suicidaire et instable (zones 4a et 4b). Les dortoirs étaient désordonnés, débordants d'affaires et de sacs, avec des lits superposés les uns à côté des autres, recouverts de couvertures déchirées aux motifs kitchs.

L'allée centrale, quant à elle, débouche sur un large grillage à travers lequel nous pouvons apercevoir les voies ferrées qui se trouvent à une vingtaine de mètres. C'était jadis l'entrée

principale de l'*albergue*. En s'écartant de cette allée principale et en s'aventurant par un nouveau chemin qui se dessine entre la paillotte et le dortoir des femmes, on découvre sur la gauche un renforcement circulaire en béton, bordé de plusieurs niveaux qui recréent des espèces de bancs, protégés du soleil par le feuillage généreux d'un arbre de Neem planté au milieu. C'est ce qu'on appelle « l'agora » (zone 5), espace qui s'est construit par décision de Solalinde, en dépit des réticences de l'équipe de terrain qui se demandait comment il était possible d'investir de l'argent dans ce projet-là. Solalinde souhaitait créer un espace où les migrants pouvaient se réunir, débattre, participer aux décisions qui concernaient le lieu, prendre part à vie de la cité. Dans les faits, l'agora est le lieu de prédilection des enfants du centre qui trouvent dans la surface plate en béton un support adapté à leur expression artistique naissante qui jaillit du bout de leurs pinceaux et de leurs craies. En contournant l'agora, à l'écart des autres espaces communs, symboliquement délimité par un grillage, apparaissent de nouveaux bâtiments rose saumon, dédié en théorie aux personnes demandant l'asile, construit avec la participation financière de l'ACNUR-Mexico qui avait injecté une somme d'argent importante en 2015 (zone 6). En réalité cet espace n'a que peu servit aux demandeurs d'asile et a plutôt été investi par les femmes migrantes et volontaires, ainsi que par le personnel de santé du lieu suite aux tremblements de terre de 2017 qui ont rendu inutilisables les dortoirs précédemment décrits. Enfin, juxtaposée aux chambres, se trouve une dernière pièce fermée à clef, investie par le personnel de santé, notamment par la psychologue, qui y donnait ses consultations et rangeait ses médicaments.



Image 12 - Une personne traverse l'allée centrale de l'albergue, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Le personnel de santé était souvent changeant, financé parfois par des organismes tels que Médecins Sans Frontières ou plus tard par la Croix-Rouge. Viennent désormais les dernières zones de l'*albergue*. La zone 7 qui correspond à la menuiserie construite vers 2016, où résidait Gonzalo. Plus tard, lorsque Gonzalo quitta l'*albergue* après y avoir passé une dizaine d'années, vers 2018, cet espace fut investi par le prêtre fondateur qui le transforma en un bastion personnel répondant aux critères de protection dont il bénéficiait toujours : bâtiment isolé, orné de caméras de sécurité et entouré de barbelés. C'est désormais là que lui et ses gardes séjournèrent. Parmi les résidents du centre, seul Climaco y avait accès. Enfin, la zone 8 représente un espace d'une trentaine de mètres carrés, quelque peu en friche, où les migrants pouvaient jouer au foot et où vivaient quelques animaux rescapés d'un projet de grange qui un jour traversa l'esprit de Solalinde qui aussitôt chercha l'argent parmi ses donateurs les plus fidèles.

*

Tout ce panorama dépeint une réalité sociale bien différente de celle de l'*albergue* de Guadalajara, où, en dépit d'une action a priori commune, celle d'accompagner les mobilités humaines irrégulières et de défendre les migrants, la contextualisation temporelle et socio-géographique, les récits fondateurs, les moyens initiaux et renouvelés, les histoires et les stratégies déployées varient de bout en bout, ayant des répercussions directes sur les formes d'implications expérientielles et stratégiques des migrants, ainsi que pour celles des locaux qui se greffent bon an mal an autour de ces dynamiques. En ayant fait attention à ne pas romantiser l'aventure de certains acteurs, l'examen détaillé de ces deux structures nous a permis d'une part de relier une activité humaine à un contexte à la fois global et local, et d'autre part de s'affranchir d'une grande catégorie habituellement mobilisée, celle des *albergues* de la société civile mexicaine pour ainsi la replacer dans le magma sociologique dans lequel ces structures se débattent. Aujourd'hui on comptabilise à peu près une centaine de structures d'accueil, tenues à plus de 80 % par des communautés religieuses (notes de terrain, janvier 2017, décembre 2017, janvier 2018), qui se distinguent tant par leurs règles que par leur application, leur financement, leur structure organisationnelle, leurs alliances et leurs relations de pouvoir. Si dans leurs premières formes, il était question d'offrir aux migrants une aide d'urgence et une protection temporaire, avec un espace sécurisé et une possibilité de récupération corporelle sommaire, ces structures ont rapidement diversifié leurs services, en offrant notamment un accompagnement juridique dans des démarches administratives (visas pour raisons humanitaires, demandes d'asile, renouvellements, plaintes etc.) et un travail d'incidence politique qui a coïncidé avec un contexte de transit violent et une dilatation des temporalités vécues par ces derniers. La plupart des migrants qui ne devaient rester que quelques jours dans le foyer se retrouvent alors contraints de rester plusieurs jours, plusieurs semaines voire plusieurs mois dans l'attente d'une récupération physique, d'un envoi d'argent nécessaire pour continuer, mais également dans l'attente de l'aboutissement d'une démarche administrative

proposée par la structure d'accueil. Dans cette temporalité rythmée par l'attente, la personne migrante est alors amenée à suivre les horaires de repas, les horaires de coucher, se vêtir avec les habits offerts, accepter les interdictions tels que ne pas fumer, ne pas boire, etc. Une infinité d'observations ethnographiques pourraient venir étayer la tension vécue alors par les migrants quant à l'acceptation des services et des règles du foyer et de la violence symbolique, souvent inconsciente, émanant des bénévoles et des travailleurs des *albergues*.

Ainsi, il sera question désormais de voir la façon dont les éléments dégagés pour chaque structure peuvent façonner une forme d'usage interne et externe au lieu, une possibilité de redéfinition du lieu pour les migrants et pour les acteurs locaux qui gravitent autour de ces écosystèmes. Finalement ces espaces d'accueils privés, seule véritable offre d'accueil quelque peu durable pour les migrants au Mexique⁸⁴, sont des espaces où se vit la dilatation des temporalités et où peut se matérialiser la tension entre blocage et mobilité, entre les projets migratoires initiaux et l'impossibilité de poursuivre. Dans quelle mesure et à quels coûts cette tension permet d'aboutir non seulement à une appropriation des lieux, mais à des tactiques de contournement et au maintien d'un projet de mobilité ? Quelles sont les conséquences pour les communautés locales et dans quelles mesures les relations entre migrants et locaux peuvent évoluer ?

⁸⁴ Si l'on écarte les *estaciones migratorias* de l'INM qui sont en réalité des centres de rétention administratifs manquant aux normes humanitaires les plus basiques, comme l'attestent les différents incendies survenus dans ces lieux qui ne comptaient pas avec un plan d'évacuation et avaient des installations vétustes, <https://politica.expansion.mx/mexico/2023/04/27/que-ha-pasado-a-un-mes-del-incendio-en-la-estacion-migratoria-de-ciudad-juarez>

CHAPITRE V – Pratiques sociales dans les territoires de l'attente et de l'accueil

Dans cette épaisseur socio-temporelle matérialisée par les *albergues* et contenue par des régimes-frontières violents, tout se retrouve lié : les espaces à parcourir étant plus longs et plus dangereux, le temps de traversée des migrants l'est également. Arrivant à des points d'aide, comme le sont les *albergues*, leur temps de séjour est considérablement allongé. Cela est dû notamment à leurs conditions physiques et émotionnelles, ainsi qu'à la possibilité d'effectuer une démarche administrative et de se régulariser temporairement sur le territoire mexicain. Enfin, l'état corporel de la personne devient une composante centrale, puisque pendant le transit c'est le corps qui assure en partie la mobilité. Une fois arrivé dans le refuge, le corps étant grandement dégradé, il faut alors le réparer. Des corps au repos, des corps en attente et immobilisés. La permanence de l'ennui et de l'apparente immobilité reflète le quotidien qui se vit dans les *albergues*.

Aux yeux de l'observateur hâtif, tous les jours se ressemblent et tout passe sans que rien ne s'y passe. Les mêmes histoires se font écho, les mêmes disputes pour une brosse à dent ou un t-shirt, la même dynamique ; on finit presque par confondre les visages des migrants. Pour cette raison, les *albergues* ont le potentiel de devenir des espaces de désœuvrement pour les acteurs migrants jadis si vifs, si sollicités et si inventifs dans leurs tactiques de mobilité, où s'engouffrent désormais leurs angoisses, leurs pressions préexistantes à l'attente et leurs désirs. En effet, si chaque refuge a ses propres logiques d'organisation et d'accueil, chacun participe, à sa manière, à la mise en

tension entre les projets migratoires initiaux et l'attente longue et forcée des migrants. La mise en attente génère des tensions entre les résidents mais aussi des tensions psychiques internes à chaque migrant. À Guadalajara, par exemple, des personnes rencontrées à la volée pendant un de mes séjours comparaient le protocole d'entrée avec les trois entretiens comme une façon de se faire enfermer sauf peut-être pour les personnes qui avaient consciemment un besoin juridique ou administratif en adéquation avec leur projet migratoire, cas plutôt rare à leurs yeux (notes de terrain, avril 2018). Un migrant du centre comparait l'expérience au sein de l'*albergue* comme un enfermement (*un encierro*), et rajoutait : « Seul un militaire pourrait supporter ça, en raison de la discipline. Ils nous font subir beaucoup de tension face à notre empressement d'arriver à notre destinée (*nos ponen mucha tension ante el afán de llegar que tenemos*) » (communication personnelle, Guadalajara, avril 2018).

Comment saisir ce qui se joue dans cette épaisse quotidienneté ? En reprenant la théorie de Lefebvre sur la production de l'espace, Michel de Certeau, loin de les reléguer au second plan, n'hésitait pas à exalter les histoires du quotidien vues comme « l'ensemble des pratiques fortuites exercées par les acteurs sociaux, (à l') aspect banal, mais (...) dignes d'être étudiés de façon scientifique et systématique » (Zine Mohammed, 2010). Sans oublier l'apport analytique bourdieusien qui voit dans les rapports sociaux spatialement situés un effet des rapports de domination et de force, il s'agira, à l'instar de de Certeau, d'y voir également une possibilité de résistance et de renouvellement des pratiques sociales. C'est donc à un déplacement du regard qu'il faut se soumettre afin de procéder à un examen attentif et patient de tout ce qui se fait et se défait dans les pratiques du quotidien, dans les acteurs qui interviennent, dans les conflits extérieurs et intérieurs, dans les tensions, dans les opportunités. Car, à travers ce nouveau regard, apparaît la

rencontre de trois catégories d'acteurs, *albergues*, migrants et locaux, au sein d'un même territoire, celui de l'attente forcée et semi-institutionnalisée. Ce chapitre se propose par conséquent de considérer la permanence de la quotidienneté et de la mise en attente comme lieu de création et de renouvellement de pratiques sociales porté par différentes catégories d'acteurs qui, bien qu'à l'arrêt, flirtent toujours avec une forme de mobilité, que celles-ci se fassent dans l'enceinte même des *albergues* ou qu'elles finissent par déboucher sur les quartiers avoisinants. Ainsi, nous verrons que « la mobilité, ce n'est pas seulement le déplacement, c'est aussi la possibilité, la potentialité, la virtualité de déplacement. Nous sommes impliqués dans le mouvement même lorsque nous sommes arrêtés » (Gallez, Kauffman, 2009). Autrement dit, « ce retour à l'espace, au mouvement, ne s'accompagne ni d'une négation de la dimension sociale de la mobilité, ni d'une réduction de la mobilité à sa dimension effective, à savoir le déplacement » (Ibid.).

Pour ce faire, nous aborderons dans une première partie la façon dont les migrants mis en attente au sein de nos deux structures d'accueil spécifiques négocient les marges et négocient leur propre histoire. Nous verrons alors comment les *albergues* matérialisent la tension entre les projets migratoires initiaux et l'impossibilité de continuer. Dans une deuxième partie, nous développerons la question des modalités de déversements de ces négociations sur les communautés où sont implantés les deux *albergues*. En dernière partie, nous resserrerons l'analyse autour de l'*albergue* d'Ixtepec et de sa communauté socio-territoriale d'insertion, faisant suite à la continuité du travail ethnographique. Nous verrons alors comment ces pratiques sociales cristallisées autour de l'échange marchand s'adaptent continuellement, tirant profit des contextes quand cela est possible, réagissant à la contingence et aux événements, même les plus tragiques.

5.1 Une épaisse quotidienneté au sein de *l'albergue* : expériences de l'attente et pratiques de contournement

Si lors des premiers chapitres de cette thèse il a été question d'une analyse permettant de renouveler certains facteurs explicatifs aux migrations en s'intéressant aux acteurs, à leurs parcours, à leurs logiques de départ.; acteurs qui, pris dans des contextes sociaux accablants, cherchent toujours à se saisir d'une certaine marge de manœuvre, questionnant de cette façon le basculement qui les ont conduit au départ migratoire et les ressources qui ont été mobilisées pour y parvenir, il est question ici de resserrer l'échelle d'analyse en situant notre réflexion au sein des structures d'accueil que nous venons tout juste de présenter. En d'autres termes, nous considérons ici que les *albergues*, inscrits dans des territoires de l'attente, galvanisent les tensions entre les projets migratoires initiaux et l'impossibilité de continuer imposée aux migrants par de multiples formes (violences, incertitudes, contrôle, enfermement) dans un contexte global complexe, porté par différents acteurs et institutions.

Au travers d'une patiente observation ethnographique mais surtout par le biais de longs échanges verbaux et non verbaux, il apparaît que la vie dans un *albergue* se transforme souvent pour les individus en une expérience de mise en attente où ils se trouvent dépossédés de leurs projets de vie qui s'étaient imbriqués dans une mobilité géographique. « Les gens arrivent plus abîmés, plus malmenés » (*la gente viene más puteada, más golpeada*), affirmait avec franchise Don Abraham lors de notre hasardeuse rencontre à Tapachula en avril 2020, alors que je faisais du terrain pour

un organisme de défense des droits humains mexicain (communication personnelle, avril 2020)⁸⁵. Il était parti de l'*albergue* d'Ixtepec et vivait à Tapachula depuis moins de deux ans. Nous venions de nous croiser par chance au détour d'une rue. En plus de son activité salariée pour la ville de Tapachula, il faisait du bénévolat dans différents centres d'accueil pour migrants de la ville ; une expérience qui lui permettait d'observer la dynamique de la migration et les conditions dans lesquelles les gens arrivaient. À cette première affirmation qui était la même que celle qu'il m'avait tenue lors de nos précédentes rencontres, il avait ajouté une nouvelle donnée : Lorsque je lui demandais ce que les gens hébergés dans les *albergues* voulaient, il répondait que les gens ne voulaient plus rien, ou plutôt qu'ils n'avaient pas le droit de vouloir quoi que ce soit, pas l'occasion de désirer. Tant d'obstacles, tant de soupçons constants, tant de violences, tant de limitations, tant de nuits à la rue faisaient perdre aux gens la clarté de leurs propres projets de vie. Ce n'était pas les *albergues* en soi qui provoquaient cela, mais ils s'inscrivaient bel et bien dans cette tension (Don Abraham, communication personnelle, avril 2020).

Si cette affirmation portée par Abraham relève d'une véritable expérience de la mise en attente vécue par les migrants, elle devient également un enjeu scientifique. On ne peut se permettre de porter son regard uniquement sur l'expérience de la dépossession, cette posture conduisant à une analyse en circuit fermé, qui se répète, ne reformule rien et passe à côté de toutes les tactiques de survie et de projection portées par les vivants. Avec le concept de tactique, inspiré du *métis* de la

⁸⁵ Mission d'observation à la frontière sud mexicaine pour l'organisation féministe de défense des droits humains de femmes migrantes « Las Vanders », avril 2020. Rapport scientifique consultable ici : https://www.academia.edu/51186569/Informe_sobre_la_misión_de_observación_en_la_frontera_sur_mexicana_Las_Vanders_Contextos_fronterizos_y_formas_de_habitar_el_espacio_de_tránsito

pensée grecque, inexorablement relié au *kairos*, à l'occasion, à l'instant, à la contingence, de Certeau aborde une clef d'analyse qui permet potentiellement d'éviter cet écueil : la pensée est indissociable de l'agir. Autrement dit, l'expérience est indissociable de la pratique. Loin d'une pensée héritée de la philosophie moderne, abstraite et *per se*, il s'agit ici d'une manière de penser qui s'investit forcément dans une manière d'agir. L'expérience de la mise en attente apparaît alors comme un espace d'invention. « Le quotidien s'invente avec mille façons de braconner » (de Certeau, 1990), mille façons d'investir un lieu qui n'est pas sien, d'y déployer des tactiques de contournement qui entraînent inexorablement vers le dehors, mais aussi des stratégies plus denses de renouvellement de son histoire, de ses désirs, de ses relations ; en bref, de mettre en place une « poétique de l'agir qui caractérise les pratiques sociales » (Zine Mohammed, 2010). De l'expérience et du sens donné aux actions et aux vécus, on débouche dès lors sur des pratiques, des actions, des postures, des comportements concrets. En ce sens, la mise en tension vécue par les migrants représente une « rupture instauratrice » fertile (de Certeau, 1990) où se renouvellent et se renégocient les façons de faire et les projets individuels.

Ces renégociations et les pratiques qui en découlent seront abordées d'abord dans l'*albergue* de Guadalajara qui, comme évoqué, est une structure d'accueil plus définie, plus imposante, où il existe une sensation d'enfermement matérialisée. On cherchera à voir alors comment se négocient les marges, l'autorisation de sortie du lieu. À Ixtepec au contraire, la structure d'accueil est plus poreuse, l'enfermement spatial est moins évident dû entre autres à la possibilité de sortir facilement. Ce qui se négocie se déplace alors sur un terrain plus intime : on négocie face à soi-même et à son histoire. Ce découpage répond non pas à une impossibilité de trouver des éléments

ethnographiques et d'analyse chez l'un ou l'autre *albergue*, mais à un souci d'intelligibilité qui fait usage des traits les plus prononcés de chaque lieu d'attente.

5.1.1 Mobilités bricolées internes à l'institution (Guadalajara)

Je m'ennuie d'être enfermé si longtemps, mais en même temps, on apprend à vagabonder mentalement (*divagar la mente*). La cuisine, la salle à manger, tu prends une douche, tu t'amuses au billard. Il y a des petites choses comme ça. Je n'ai jamais eu l'habitude d'être enfermé mais je pense que c'est possible (...) Bien sûr, nous ne pensons pas tous de la même manière. La plupart des gens... réagissent différemment. « Je veux y aller, *pucha*, je m'ennuie déjà. Je veux partir au Nord (*quiero pegarle pa'riba*) ». Vous entendez peut-être le train et vos jambes vous démangent, pour ainsi dire. « Je veux repartir ». Parce que... tu as besoin de travailler, d'aider la famille. Je suis peut-être comme ça, je suis plus calme, parce que je n'ai pas d'enfants peut-être. Tu vois ce que je veux dire (...) Je sais qu'ils sont bien là-bas. Tu comprends ? Et s'ils vont bien, je dois aller bien. C'est pour ça que je ne me prends pas la tête (*no me la caliento*).

Saúd, communication personnelle, décembre 2017, Guadalajara

C'est ainsi que Saúd partageait avec moi son expérience de l'*albergue* de Guadalajara. De l'ennui, face à cet enfermement imposé, mais pas de quoi vriller, ni s'affoler. Il fallait rester tranquille et apprendre à faire du sur place. Cela impliquait l'acceptation tacite des règles du jeu : ne pas broncher quand on se fait confisquer son téléphone ni quand il faut répéter en chœur les règles du lieu avant de manger. Dans son discours, il nuancait toutefois sa situation de celle d'autres migrants : il n'avait pas d'enfants, pas de bouches dépendantes de lui à nourrir, et il ne pouvait qu'imaginer à quel point cette préoccupation devait ronger les nerfs, accentuer la tension vécue par l'immobilité et précipiter la reprise de la mobilité géographique comme le cas d'un jeune hondurien qui venait d'arriver, absolument exaspéré par l'attente. Il avait appris l'existence du lieu par des gens qui traînaient près des voies du train. Il semblait si pressé qu'il se rongait les ongles

jusqu'au sang et tremblait constamment des jambes. Il était si désespéré de devoir suivre le protocole d'entrée, attendre l'entretien et déposer ses affaires, lui qui ne voulait que changer de chaussures, de sac-à-dos et filer. Il me parlait de façon hachée et il avait presque les larmes aux yeux (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). Saúd le regardait et respirait profondément : ses frères et sa mère dont il se sentait responsable étaient bien et stables. Il le savait et cette sécurité lui mettait du plomb dans les semelles (communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017).

Le secret résidait dans ce plomb que chacun se devait de trouver et de conserver individuellement. Car au-delà de la tension vécue traversée par le potentiel ennui, toujours récurrent, il était possible de revêtir l'espace de vie de l'*albergue* d'une enveloppe protectrice, le dévoilant comme une soupape de sécurité, non sans contradictions, où les migrants pouvaient se poser, renouveler leurs ressources et renégocier leurs projets. En dépit des nuances qu'ils pouvaient contenir en rapprochant cet *albergue* à un laboratoire de contrôle quasi panoptique, les propos d'Alberto sont ici éclairants, lui qui comptait avec si peu de ressources et de connaissances. Il rapprochait désormais l'*albergue* à une espèce de café pour damnés :

Ici, ça te donne un peu de tranquillité d'esprit pour penser à l'étape suivante. C'est comme arriver dans une ville, s'asseoir dans un café et lire la carte. Tu commences à te demander "où vais-je aller ?". Nous, nous n'avons pas ce café. Cet endroit est semblable à un endroit où l'on peut discuter avec un groupe de voyageurs. Nous partons tous en voyage. On peut se consulter sur les meilleures options (...). Ce que je veux dire, c'est que ces endroits sont ceux qui te donnent la sécurité nécessaire pour continuer. Pas à cause de la nourriture. Pas parce que je peux m'asseoir. C'est parce que je n'ai pas les angoisses de la rue. Je ne crains pas de me faire agresser, de me faire prendre par une voiture d'officiers de migration ou de me faire menotter par l'un de ces méchants policiers.

Alberto, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

« Quel est le prix de cette sécurité ? » se demande Saúd pendant qu'il guette du coin de l'œil Cristian, cet autre résident hondurien récemment amputé de sa jambe droite à la suite d'une

mauvaise chute du train, avachit sur le canapé de l'*albergue* regardant *Fast & Furious* pour la deuxième fois de la journée (notes de terrain, décembre 2017). Cette question le taraudait, faisait tomber le masque de l'apparente maîtrise de soi. Cela faisait presque une semaine qu'il se trouvait dans l'*albergue*, arrivé avec sa bande d'amis rencontrés sur le chemin. Pendant notre entretien, avant qu'il ne décide de quitter les lieux de façon hâtive, il avait eu le temps de partager avec moi son expérience au sein de l'*albergue* qui était toute entière parsemée de petites tactiques pour *desaburrirse*, pour se désennuyer et ne pas sentir l'enfermement. Libéré de la préoccupation propre aux migrants qui parlaient non pas seulement pour eux mais au nom de toute une structure familiale, il pouvait prendre le temps de discuter avec les bénévoles du lieu, de guetter les horaires de livraison pour proposer son aide, de venir en renfort en cuisine avant même que cela ne lui soit demandé. En bref, il se présentait à ce lieu et aux personnes comme quelqu'un de disponible et d'investi.



Image 13 - Des résidents du centre regardent *Fast & Furious*, photographie personnelle, Guadalajara, décembre 2017

En dépit de la rigueur du lieu, en cinq jours à peine, il avait réussi à négocier des sorties d'une heure quasi quotidiennes pour accompagner les volontaires pour promener le chien avec en plus

la possibilité de récupérer son téléphone et de l'utiliser à l'extérieur. Sur l'ordinateur commun, il restait plus longtemps sur facebook à commenter photos et publications de ses contacts, sans que les volontaires ne lui rappellent les vingt minutes réglementaires par personne et par jour. Il avait même réussi à conserver une petite crème hydratante qu'il rangeait sous son oreiller et qu'il utilisait avant de dormir pour s'hydrater visage et bras (communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Preuve que son savoir-faire relationnel, au prix d'efforts minimes et de minutieuses observations, portait ses fruits rapidement et s'actionnait en toute circonstance, pas seulement pendant la mobilité en elle-même. Saúd savait investir ses liens de contingence et soigner l'aspect que les autres pouvaient apercevoir de lui : il fallait paraître gentil, respectueux, à l'écoute, quitte à cacher sa malice et élaborer sa stratégie en silence. Tel était le secret, me disait-il, quand je lui demandais comment il réalisait ces exploits :

Il s'agit avant tout de parler aux gens. Négocier patiemment. Il y a des gens avec qui ça fonctionne mieux, qui vont t'apprécier. D'autres moins, à mettre à distance donc. Tu dois toujours être vigilant. Toujours tout analyser mais sans que ça se voit. C'est impossible que tout le monde m'aime, mais moi j'essaie de faire en sorte que tout le monde m'aime, sans forcer non plus (...) Regarde, c'est comme pour le *charoleo*, il faut toujours demander et faire une tête de chat botté (le chat du dessin animé Shreck : nldr) (il rit). Sérieusement, le chat botté ! c'est mignon et inoffensif. Il y a beaucoup de gens qui ne te donnent rien, mais tu ne te fâches pas et tu dis "Pas de problème, mon frère, que Dieu te bénisse", et tu t'en vas en souriant même si, à l'intérieur, tu les insultes gentiment.

Saúd, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Ce savoir-faire relationnel le suivait depuis toujours, et s'était avéré particulièrement utile non seulement pendant l'expérience de mobilité avec l'exemple du *charoleo* ici⁸⁶, mais aussi dans cette nouvelle expérience d'enfermement relatif. Plus étonnant encore, c'était non seulement cette

⁸⁶ Pour de plus amples explications de cette pratique « *charolear* », voir sous-partie 2.2.2

capacité à se mettre dans la poche certains volontaires qui, sans demander l'avis au chef d'équipe, allaient le laisser sortir se promener, mais aussi le fait qu'il n'alimentait pas d'animosités d'autres migrants à son égard, ce qui était assez rare dans un contexte d'enfermement et d'intimité forcée. Lorsqu'il se badigeonnait de crème le soir, il n'hésitait pas, par exemple, à proposer à ses camarades de chambre d'en faire de même, créant de la sorte une camaraderie scellée par le partage d'un secret puisqu'il était évidemment interdit d'avoir des affaires personnelles dans les dortoirs (communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Après avoir évoqué le sujet avec un migrant qui était dans le même dortoir que Saúd, il m'avait fait un signe de « chut » en rigolant et avait murmuré : « au moins, nous n'avons pas l'air de *frijoles* écrasés (*frijoles apachurrados*) quand nous avons l'occasion de sortir » (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). C'était par ailleurs dans ce même dortoir de « dissidents » complices que j'avais découvert un tag d'une dizaine de centimètres « *Viva catrachos* » lorsque j'avais accompagné une volontaire faire la révision des chambres, tag que je m'étais empressée de cacher derrière un oreiller en espérant qu'il ne soit pas remarqué (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017).

Mais Saúd est un cas particulier de liberté relative, corrélée à son appartenance générationnelle et à la « faiblesse » de ses liens structurants dans la mobilité. Son déclic migratoire puise dans un projet individuel de survie, ce qui lui laisse une marge de manœuvre suffisante pour conscientiser ses besoins, ses envies, ses ressources. Dans nos discussions, il me partageait ses réflexions sur le mariage par exemple, sur le fait qu'il rêvait de trouver une fille avec qui partager sa vie mais qu'avant de se marier il voulait prendre le temps de la connaître, de vivre avec elle, de voir s'ils étaient compatibles. Rares sont les personnes rencontrées qui déclaraient avoir autant de temps à offrir, et il devient intéressant de questionner les projections de Saúd en les opposants à la précipitation de son départ déjà abordé.

En plus de la pause clope, de la sieste, des pompes, du visionnage de films d'actions ; d'autres résidents répondant à des situations de vie différentes réussissaient tout de même à élaborer des tactiques de *desaburrimiento*. Lors de mes séjours ethnographiques, à plusieurs reprises j'ai pu observer des migrants dresser la liste des courses à réaliser dans l'épicerie qui se trouvait à une centaine de mètres de l'*albergue*. Rappelons-le, les sorties étaient interdites, et même si les trois repas par jour étaient assurés par le lieu, les sucreries, les sodas et la *junk-food* en général ne l'étaient pas. Il fallait ruser pour s'en procurer. C'étaient les résidents qui se trouvaient dans le centre depuis plusieurs jours qui avaient trouvé le filon pour pouvoir s'extraire du lieu, sortir un peu, se dégourdir les jambes, avoir un semblant de vie sociale en discutant avec l'épicier, puis revenir en traînant des pieds. Plusieurs étapes étaient toutefois nécessaires pour l'établissement d'une liste de courses : il fallait être prêt à assumer la responsabilité de toute l'entreprise et avoir à son actif un capital de sympathie auprès des volontaires et auprès des résidents. Plusieurs résidents, auprès de qui j'avais questionné cette pratique s'étaient déclarés *quemados*, grillés auprès des volontaires à cause d'un manquement aux règles et donc d'une perte de confiance (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017).

Une première logistique était lancée afin de sonder les participants à la liste et de constituer la cagnotte. C'était une tâche délicate car il fallait être digne de confiance pour récupérer l'argent, se souvenir de l'apport de chacun et rendre la monnaie de façon exacte à chaque participant. Puis, il fallait négocier auprès du volontaire en charge de l'entrée. L'initiative de la liste des courses n'était donc lancée que si on savait d'avance que le volontaire en charge était une personne « sympa » (*buena onda*) car elle pouvait aussi bien faire miroiter la possibilité d'aller à l'épicerie sans donner suite ou donner son feu vert après plusieurs heures d'attente (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). En cas d'échec, c'était bien le lanceur d'initiative qui devait essuyer les potentiels reproches liés à la déception collective. Dans le scénario où le volontaire en charge acceptait la mission, il fallait encore trouver un autre volontaire disponible pour accompagner le

migrant car aucun résident du centre ne pouvait se permettre de se promener seul dans les environs, excepté les départs définitifs et les personnes qui résidaient dans le centre depuis plusieurs mois et qui avaient réussi à trouver un travail légal. Voilà donc que le portail noir s'ouvrait et laissait apparaître au loin la vitrine de l'épicerie. Une dernière difficulté se présente alors : il ne fallait pas se tromper dans les choix de chacun (coca-cola, coca-cola light, *takis fuego* ou *takis chips* ?).

Plus périlleux encore, le remplacement d'un produit par un autre si le premier venait à manquer, ce qui impliquait potentiellement des brimades et des moqueries dans le cas d'un mauvais choix. « C'est un nid à emmerdes (*Es una chinga*) mais ça en vaut le coup », m'avait confié une fois un des responsables de la liste des courses à son retour de l'épicerie (conversation personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Car après l'effort venait la récompense symbolique : il était possible, sous réserve de l'accord du volontaire accompagnant, de se poser sur un banc en buvant son coca et d'y voir la vie urbaine couler, voitures, bus, passants, pigeons, de faire un petit détour par les rues annexes avant de rentrer au centre, de regarder le ciel dégagé, en bref, de flâner, de s'adonner à ce que de Certeau nommait des « énonciations piétonnières » (de Certeau, 1990, p. 148).

Une autre technique de *desaburrimiento* plus discrète encore était celle de parler avec moi, celle qui venait de l'extérieur, qui ne restait que pour quelques temps, qui était apparentée à une sorte de journaliste. Cette pratique-là n'est apparue que par confession, au terme de plusieurs jours de présence dans le centre avec des horaires aménagés : le matin, du travail bénévole dans le centre, l'après-midi des entretiens et des ateliers de réalisation documentaire à travers l'image et le son. Des migrants s'approchaient de moi, répondaient à mes questions, m'invitaient à m'asseoir et alimentaient des conversations parfois pendant plusieurs heures. Cette disponibilité à l'échange et plus particulièrement au dispositif qu'est l'entretien avec ses contraintes, comme le fait d'être enregistré ou le fait de prendre des notes pendant une discussion, m'étonnait. Parfois, certains

venaient même me dire « moi aussi j'aimerais bien être interviewé » (notes de terrain, Guadalajara, décembre 2017). Difficile de ne pas céder à une sorte de satisfaction ethnographique. Dans les faits, discuter avec moi présentait un double intérêt : tuer le temps en focalisant son attention sur une situation précise et se libérer légitimement des tâches ménagères auxquelles il fallait participer. « Je ne pouvais pas, j'étais avec l'enquêteuse, celle qui pose des questions et cherche à comprendre ». Le premier à avoir lâché le morceau est Saúd. D'autres ont alors suivi, au fil des discussions, comme Malvin dont la rencontre mérite d'être exposée.



Image 14 - Préparation de la liste des courses, photographie personnelle, Guadalajara, décembre 2017

Sa situation n'était pas claire mais j'avais compris que Malvin était d'origine hondurienne, qu'il avait vécu dix ans au Texas avant de faire de la prison puis de se faire rapatrier. Il vivait au Mexique depuis cinq ans. Vers Ciudad Juárez, il avait établi une relation avec une femme et avait affectivement adopté ses enfants. Qu'est-ce qu'il faisait à Guadalajara ? S'était-il fait nouvellement rapatrier et avait-il repris la route vers le Nord ? Quoi qu'il en soit, il vivait assez mal l'enfermement de l'*albergue* mais reconnaissait qu'il avait besoin de l'aide juridique et

administrative que le lieu lui fournissait. Il allait donc rester au moins trois mois à *FM4* (Malvin, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Il me disait qu'il en avait marre d'être mobile, qu'il espérait que son propre fils qu'il avait laissé aux États-Unis allait le réclamer quand il aurait atteint la majorité, lui permettant de revenir sur le sol *gringo*. En attendant, il fallait apprendre à être patient et revenir sur le droit chemin. Lorsqu'il parlait de ses projets, de son passé et son futur et de ses rêves, il employait une métaphore photographique : « L'image pour laquelle je marche n'est pas la même qu'avant (*la foto por la cual yo camino*). L'image pour laquelle je marche est la tranquillité. Je veux de la tranquillité dans ma vie » (Malvin, communication personnelle, Guadalajara, décembre 2017). Avec l'aide de l'*albergue*, il avait réussi à trouver un emploi légal dans une usine de jouets. Le lendemain de notre rencontre était d'ailleurs son premier jour de travail. À ses yeux, me parler lui permettait de continuer ce processus de bonne conduite et d'« intégration » auquel il avait décidé de se tenir. Dans la mesure du possible, il se rendait disponible auprès des volontaires, des journalistes et des chercheurs qui visitaient le centre. De plus, je lui paraissais sympathique, me disait-il, et l'on pouvait me parler de façon décontractée (*alivianada*) (communication personnelle, décembre 2017). Nos discussions lui permettaient de se sentir bien vu auprès des personnes extérieures. Ainsi, il ressentait un regard d'approbation dans les yeux des autres.

Il devient alors intéressant de questionner cette technique de « désennuiement » consistant à « utiliser » le dispositif d'enquête pour contourner la mise en attente et l'immobilité subie. À travers cette technique, les rapports de force se trouvaient inversés. En effet, dans cette interaction l'enquêteur-e, censé-e s'imposer et maîtriser le déroulé, ne maîtrisait que trop peu de choses et allait là où les personnes voulaient bien le mener. Plus difficile à percevoir encore, c'était l'importance de ce qui se jouait dans l'espace-temps de l'entretien. Pouvoir parler de façon « *alivianada* », tisser dans la discussion quelque chose de différent de ce que les entretiens administratifs obligatoires permettaient.

Cherchant à faire un pas de côté vis à vis des principes méthodologiques qui régissent en théorie la situation d'entretien et en reconnaissant l'extrême complexité qu'implique ce dispositif qui casse le caractère ordinaire des échanges et intègre un rapport de force et une violence symbolique, Bourdieu propose à la toute fin de l'ouvrage collectif sur *La misère du monde* (1993) une réflexion qui permet de rapprocher l'exercice de l'entretien sociologique à un exercice quasi spirituel : « L'essentiel des « conditions de félicité » de l'entretien reste sans doute inaperçu. En lui offrant une situation de communication tout à fait exceptionnelle, affranchie des contraintes, notamment temporelles, qui pèsent sur la plupart des échanges quotidiens, et en lui ouvrant des alternatives qui l'incitent ou l'autorisent à exprimer des malaises, des manques ou des demandes qu'il découvre en les exprimant, l'enquêteur contribue à créer les conditions de l'apparition d'un discours extraordinaire, qui aurait pu ne jamais être tenu, et qui, pourtant, était déjà là, attendant ses conditions d'actualisation. (...) Ainsi, au risque de choquer aussi bien les méthodologues rigoristes que les herméneutes inspirés, je dirais volontiers que l'entretien peut être considéré comme une forme d'*exercice spirituel*, visant à obtenir, par *l'oubli de soi*, une véritable *conversion du regard* que nous portons sur les autres dans les circonstances ordinaires de la vie. » (Bourdieu, (1993) 2007, pp. 1406-1407).

À travers ces quelques exemples issus d'un contexte spécifique d'enfermement relatif⁸⁷, nous pouvons sentir l'immanence de la mobilité, la potentialité de celle-ci même lorsqu'elle est mise en arrêt. Il s'agit de tactiques de contournement qui, comme un élan vital, cherchent leur chemin vers l'extérieur de l'enceinte du lieu mobilisant tour à tour les ressources déjà mises en lumière : les

⁸⁷ Rappelons-le, nous restons dans un cadre où le respect des droits fondamentaux des migrants est garanti. La vie dans un *albergue* ne se compare en rien avec la vie dans des centres de rétention administratifs opérés par l'Institut National de Migration mexicain.

autres et son propre corps. On s'efforce à sortir physiquement, à maintenir sa présence dans les réseaux sociaux, à soigner son corps, son aspect physique et le regard moral que des acteurs clefs venus du monde extérieur tant convoité peuvent porter sur soi. En définitive, la disponibilité à la mobilité et aux autres ne s'évapore pas, y compris dans une situation d'attente couplée à un enfermement. Toutefois, ces élans comportent un double mouvement : tout en cherchant à se frayer un chemin vers le monde extérieur, ils génèrent également une mobilité interne, subjective, biographique, contenue et matérialisée par les mêmes structures d'accueil. L'attente ouvre donc un gouffre où se renégocie, encore une fois, sa propre histoire et la gestion de sa propre mobilité. C'est ce deuxième aspect que nous aborderons à partir des personnes rencontrées dans l'*albergue* d'Ixtepec.

5.1.2 Dans l'attente, face à soi-même (Ixtepec)

En plus du va-et-vient habituel des migrants qui arrivent et des migrants qui partent propre à n'importe quel *albergue*, celui d'Ixtepec a la particularité d'être peuplé par des personnages fantomatiques, intégrés au paysage et incorporés aux murs eux-mêmes. Leurs présences agacent parfois l'équipe sur place mais ne peut pas être remis en question du fait de la « protection » dont ils bénéficient du prêtre fondateur. Ce dernier leur a insufflé une mission vitale et a généré une dette quasi insolvable auprès d'eux. Ces personnages paraissent alors tellement embourbés dans cette structure qui scelle leur mise en attente, leur immobilité et l'arrêt de leur course migratoire folle, qu'ils finissent par incarner et personnifier le dilemme, le vrai, qui devient alors une affaire personnelle : faut-il accepter la mise en arrêt, infléchir ses projets migratoires ? faut-il reprendre la mobilité géographique, coûte que coûte ? Tous ces personnages étaient habités par ce dilemme qui constituait la matière principale de leur quotidienneté dans l'*albergue*.

Lors d'un de nos nombreux échanges, Charly, ce jeune migrant salvadorien anciennement arbitre de football, âgé à l'époque de 22 ans qui pourtant n'était à l'*albergue* « que » depuis quelques semaines, avait accepté de réaliser un schéma mental. Il devait lister par ordre d'importance toutes les questions et sujets qui le taraudaient et l'angoissaient à cet instant précis de sa vie : au seuil de sa première expérience migratoire et par là de sa première expérience de blocage. Il se retrouvait coincé à Ixtepec, obligé de s'y réfugier suite à une agression vécue sur le chemin dans l'attente de son visa humanitaire que des travailleurs du refuge l'avaient incité à demander (Charly, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017).

Dans la tête de Charly



Image 15 - « Dans la tête de Charly / En la cabeza de Charly », mental mapping, Ixtepec, janvier 2017

Liste des

éléments

présents dans sa tête (à droite) :

1. Famille, ceux qui sont restés
2. États-Unis, les rêves
3. Argent, prospérer
4. Vouloir partir, se sentir pris au piège
5. Peur, braquages, *pandillas*
6. Mon père, abandon, histoire familiale
7. Vie parallèle

Distribution de ces éléments selon leur poids (dans le cercle) et explications de chacun :

1. Les rêves, U.S.A. : « Les États-Unis, c'est le rêve, c'est l'argent, pour prospérer, pour moi et pour ma famille »
2. Famille / *family* : « La famille, c'est ceux qui sont restés là-bas. Que va-t-il leur arriver ? »
3. Abandon de mon père : « L'abandon de mon père et l'histoire familiale. Je veux comprendre pourquoi il a fait ça, et voir comment ça a bouleversé nos vies »
4. Je me sens coincé, pris au piège (*me siento atrapado*) : « Je voudrai partir d'ici, je me sens vraiment coincé »
5. Je veux continuer mon chemin (*quiero seguir mi camino*) : « Je ne veux pas rester ici. Je veux pouvoir aller là où je le souhaite. Être libre »
6. Peur de se faire séquestrer (*miedo al secuestro*) : « C'est la peur des agressions, de la violence, etc. Cette peur ne te lâche plus jamais sur la route ».
7. Vie parallèle : « Que se serait-il passé si ma mère m'avait laissé chez la dame américaine (ndlr : celle qui voulait l'adopter), à quoi aurait ressemblé ma vie ? Elle aurait été plus facile, c'est sûr »

Il est intéressant de voir l'enchevêtrement des couches biographiques qui composent l'expérience de mise en attente de Charly, travaillé à la fois par son projet migratoire, par la responsabilité familiale, par la fabulation de ce qu'aurait été sa vie s'il avait été adopté, s'il n'avait pas été

abandonné par son père mais aussi par les réalités violentes du contexte migratoire. Face à cela, Charly se sentait « pris au piège » et souhaitait plus que tout « continuer son chemin » et « être libre » (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017).

Abraham et Gonzalo, aller voir ailleurs

Ce sentiment d'être pris au piège matérialisé par les murs de l'*albergue* était également présent dans les discours de Don Abraham, par exemple. Il ne cessait de faire ce que les bonnes sœurs appelaient « des fugues ». Il disparaissait un beau matin sans donner de nouvelles et réapparaissait plusieurs mois après pour être réintégré à l'*albergue* par décision solennelle de Solalinde. Certains disaient qu'Abraham repartait au Salvador, d'autres à Arriaga ou encore à Tapachula. C'est bien dans cette dernière ville que je l'ai croisé complètement par hasard plusieurs années après notre rencontre. À entendre les bonnes sœurs et certains résidents du centre, Don Abraham n'avait aucune raison de se comporter de la sorte : l'*albergue* lui offrait un toit, des repas, une occupation, une certaine reconnaissance sociale et une relative liberté puisqu'il avait la possibilité d'aller travailler ailleurs et de revenir dormir le soir (notes de terrain, Ixtepec, janvier 2019). La structure d'accueil et les acteurs qui la composait faisait tout pour que des personnes comme Abraham, dont la présence était imposée par le fondateur, n'aient plus à risquer leur peau. Tout ce qu'on lui demandait en retour c'était qu'il accepte les règles de la maison, sans trop bouger ni faire d'histoires.

Pourtant, Don Abraham avait en lui une dépression grandissante, une perte de sens qui remettait en question sa vie à Ixtepec et son dévouement à l'*albergue* et à Solalinde envers qui il sentait encore une dette (communications personnelles, janvier 2017, janvier 2018). En apparence, rien ne présageait cette forme d'instabilité qui n'était en réalité qu'une reprise de mobilité individuelle, aussi ingrate et tirée par les cheveux puisse-t-elle paraître aux yeux de l'*albergue*. C'est Gonzalo

qui avait réussi à expliquer le mieux la situation de Don Abraham, considérant qu'elle était également la sienne. Après notre rencontre en janvier 2017, Gonzalo et moi avons maintenu un contact régulier via Facebook. Il m'écrivait souvent pour me faire part du désespoir croissant qu'il ressentait dans sa vie à l'*albergue* : il s'était engagé corps et âme dans le projet collectif de défense des droits des migrants et de celui de construction d'un lieu digne pour les migrants. En faisant un pas de côté, il réalisait que, pour autant, rien ne lui était assuré, que son existence restait toujours en suspens, que dans le quotidien se tissaient des rancœurs et des animosités portées par l'équipe de terrain constituée principalement des bonnes sœurs et qui ne disparaissaient que lorsque le prêtre pointait le bout de son nez et réinsufflait de la confiance auprès de son armée de damnés (Gonzalo, conversations virtuelles, Facebook, février, mars 2017). Lors de nos retrouvailles en décembre 2017 dans la ville de México où il se rendait de temps à autre pour suivre ses thérapies de rééducation, à la suite de l'attaque qu'il avait vécu, perpétrée par des membres du gang des *Zetas*, il avait déclaré :

Dès mon arrivée (à l'*albergue*), j'ai décidé que j'allais rester, que ce serait ma nouvelle maison. Imagine un peu. J'ai lutté. J'ai surtout survécu. J'ai récupéré. J'ai travaillé, j'ai collaboré. (...) Le refuge ne m'a jamais vraiment soutenu en réalité. Celui qui m'a soutenu, c'est le Père. Et c'est comme ça que les choses se sont construites, mais on ne peut pas vivre comme ça. Parce que j'ai travaillé très dur là-bas, j'ai fait beaucoup d'efforts. L'*albergue* est presque finalisé, il est presque complet. C'est au contraire moi qui ne suis pas complet. (*El que no está completo ahí soy yo*) C'est ce que je ressens. Et il y a plusieurs personnes comme ça : il y a moi, Abraham, Omar, le cuisinier... (...) Il y a Climaco... (...) Il y a trop de conflits, trop de problèmes. (...) Pour travailler avec les migrants, il faut être un peu psychologue, parce que... imagine un peu. Les bonnes sœurs (celles en charge quotidiennement du lieu), ça fait combien d'années, je ne sais pas, sept ou dix ans. Elles en ont assez de travailler avec les migrants (...) Si on travaille là c'est pour une cause. On le fait avec amour, avec dévouement. (...). L'équipe s'ennuie déjà. Les bonnes sœurs sont vieilles aussi, aigries (*las monjas ya están viejitas y amargadas*). Il ne faut pas qu'il y ait de ressentiment. Les donations qui arrivent sont pour les migrants qui en ont besoin, elles ne devraient pas les cacher comme elles le font immédiatement (...) En y pensant... ça m'inquiète... imagine un peu. Plus que tout, c'est comme si... en regardant ça d'un

point de vue un peu désespéré (*observándolo desde un puntito de desesperación*) : Mon truc ça a été de survivre et de ne rien avoir. J'avais quelque chose, mais plus maintenant, j'ai tout laissé derrière moi quand je suis venu ici. Les trucs de l'atelier (de menuiserie) ne sont pas à moi, ils seront pour tout le monde. Moi je n'ai que l'opportunité de travailler là. Ce n'est donc pas facile, ce n'est pas facile... de lutter, de survivre pendant ces quatre années dans ces conditions. De ne pas avoir d'emploi, de salaire. De ne pas avoir un emploi stable, d'attendre, de ne pas se sentir reconnu. J'ai l'impression que si je pars, rien ne changera pour eux. C'est pour ça que je me sens un peu désespéré de chercher, d'aller voir ailleurs (*me siento un poco desesperado por buscar, por irme a buscar otro lugar*). Partir, donc, et ne plus attendre.

Gonzalo, communication personnelle, Mexico, décembre 2017

Au début de l'année 2019, Gonzalo et Don Abraham ont chacun quitté définitivement l'*albergue* d'Ixtepec, sans prévenir personne et sans donner d'explications. Gonzalo a laissé tout le matériel de menuiserie en vrac, de même que quelques chantiers sur lesquels il s'était engagé et qu'il n'a jamais terminés. Don Abraham est parti avec un maigre sac-à-dos. De la bouche de certaines bonnes sœurs, s'exprimaient des ressentiments infinis : « exemples d'ingratitude », « qu'ils ne reviennent même pas » (notes de terrain, janvier 2019). Parmi d'anciens migrants qui avaient infléchi leurs projets de vie pour demeurer dans l'*albergue* d'Ixtepec, il ne restait que Climaco, Dalila ainsi que Sara. De la part de Gonzalo, je n'ai reçu que quelques messages sporadiques via Facebook. Il me disait qu'il était rentré au Guatemala, qu'il allait bien et qu'il pensait à moi (Gonzalo, conversations virtuelles, Facebook, avril 2019). De Don Abraham, je n'ai reçu aucune nouvelle jusqu'à cette rencontre hasardeuse à Tapachula. Nous avons pris le temps de discuter, il m'avait aidé à faire du terrain en m'accompagnant dans des zones compliquées et en me présentant des migrants qu'il connaissait. Il sortait d'une longue dépression et addiction à l'alcool. Il reconnaissait avoir besoin d'une aide psychologique, chose pour laquelle il me demandait du soutien, mais admettait se sentir à nouveau maître de sa vie (Don Abraham, communication personnelle, Tapachula, avril 2020). Il n'y avait a priori plus d'attente inutile ni de sacrifice aveugle. Il avait réussi à se construire quelque

chose d'apparemment stable à Tapachula par lui-même, et déclarait pouvoir partir à tout moment sans devoir rien à personne, et cela le mettait en paix avec sa vie et avec sa propre histoire⁸⁸.

Sara, la malédiction du mouvement

De tous les personnages habitant le refuge pour migrants d'Ixtepec, c'est de loin Sara la figure la plus emblématique de la mise en attente et de l'immobilité migratoire, espèce de clé de voûte permettant de saisir l'ampleur de cette tension portée par tout un chacun en toute circonstance. Pour elle, la quotidienneté de sa vie avait comme point de départ et point d'arrivée un matelas. Quatre murs, un toit, un lit métallique qui grince, et un matelas pourri qui en avait vu passer des paires de fesses et qui abritait sans doute un peuplement de puces transnationales. Ce matelas, censé rester anonyme, réutilisable, impersonnel, a pourtant porté les rêves de Sara pendant des années. En réalité, personne ne voulait du matelas de Sarita. À de nombreuses reprises, j'ai pu entendre de la part de ses camarades de chambre que les aisselles de Sarita sentaient les oignons et qu'elle pétait tout le temps (notes de terrain, Ixtepec, janvier 2017, janvier 2018, avril 2018).

Sara s'amusait de ces commentaires sur son apparence physique. Elle en jouait. « Bénit soit le Seigneur, je suis vieille et grosse. Plus personne ne porte son regard sur moi (*Bendito sea Dios que ya esté anciana y gorda. Ya nadie se fija en mí*) » me criait-elle (Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018). Dégagée de son apparence corporelle initiale, elle se rapprochait de cette

⁸⁸ Des éléments concernant cette étape de vie de Don Abraham à Tapachula sont présents dans le rapport réalisé à l'occasion de ce travail de terrain : *Informe sobre la misión de observación en la frontera sur mexicana, Las Vanders - Contextos fronterizos y formas de habitar el espacio de tránsito, avril 2021.*

https://www.academia.edu/51186569/Informe_sobre_la_misión_de_observación_en_la_frontera_sur_mexicana_Las_Vanders_Contextos_fronterizos_y_formas_de_habitar_el_espacio_de_tránsito

libération tant convoitée et elle pouvait tout compte fait s'abandonner à une nonchalante léthargie. Cette libération par le corps déchu et vieillissant devient un élément intéressant à prendre en compte. De ce fait, il nous indique un rapport au corps particulier, d'autant plus quand il s'agit d'un corps genré, et la place qu'il occupe dans les relations sociales. Même si parfois elle regrettait sa silhouette de jeune fille, Sara le confirme : c'est à partir du moment où ses seins se sont flétris, son ventre a gonflé et ses dents ont commencé à tomber à cause du diabète qu'elle a commencé à se sentir plus en sécurité dans son propre corps, qu'elle a commencé à avoir des relations sociales plus discrètes et une vie sociale plus retirée (Sara, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018). On n'attendait plus rien ni d'elle ni de son matelas où personne ne voulait s'allonger. C'est donc par défaut qu'elle a pu garder ses quatre coins de tissu gonflé qui, à la longue, avait pris la forme de son corps.

Pour elle, tout s'échoue et tout se condense là, sur un matelas qui, dans ce contexte politique, se transforme en un tapis volant tellement il finit par coller à la peau, accompagnant la mise en tension des migrants où, tard dans la nuit, quand le chant des grillons est étouffé par les ronflements, ils se demandent ce qu'ils doivent et peuvent faire : dois-je rester, attendre, dois-je partir, essayer ? Le cas de Sara est particulier. Lors du premier entretien que j'avais eu avec la coordinatrice du lieu, remplaçante d'Alberto Donis, elle m'avait dit que, quand Sara était arrivée pour la première fois à l'*albergue* accompagnée du *Padre* Solalinde, elle ne savait plus où elle était, elle était complètement déboussolée (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018). Plus de nord, plus de sud, plus d'orientation du tout. Une absence dans le regard, une folle et constante envie de se mettre toute nue et de crier des obscénités. Vivre dans l'*albergue*, l'investir comme lieu de vie exclusif, c'est aussi vivre dans la tension entre ses projets migratoires initiaux et sa mise en arrêt. Sarita ne vivait a priori pas cette mise en tension, du moins, elle ne le montrait pas de prime abord. Je relis de nouveau sur mon carnet de terrain les fois où elle me disait fermement vouloir mourir ici, sur ce même matelas (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018, avril 2018). Ce matelas et

ce qui l'entoure, c'est sa vie, son espace. Elle n'avait ni la force, ni l'envie, ni la nécessité d'aller chercher quelque chose ailleurs. Elle avait un lit, un toit, ses médicaments, de la nourriture, des espaces de sociabilité et une reconnaissance de la part des autres résidents. En 2017, elle déclarait pour la première fois devant ma caméra « attendre avec patience et tranquillité la mort ». « Je veux que ça reste bien enregistré pour que les autres générations entendent qu'il faut accepter la mort comme un rêve », continuait-elle à déclarer. Puis, se questionnant « Et tu vas mettre ça dans un film !? (J'acquiesce avec la tête). L'idée me plaît. Je voulais que ça soit enregistré et regarde, tu as réussi à rendre cela réel. Merci encore » (communication personnelle enregistrée, projet Down The Line, 2017⁸⁹).

Malgré la mise en tension de son statut de résidente par les bonnes sœurs du lieu qui étaient souvent agacées des traitements préférentiels que le père Solalinde avait à l'égard de Sara, elle considérait ce refuge pour migrants quelque peu paumé tout au sud du Mexique comme la dernière demeure pour son corps « vieux, gros et fatigué » (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018). En surface, elle paraissait avoir accepté l'immobilité comme un destin auquel elle ne pouvait échapper, qui viendrait au contraire la délivrer d'une vie de violence et de mouvements perpétuels. Après lui avoir demandé les raisons pour lesquelles elle tenait tant à ce que son témoignage soit enregistré, elle m'avait répondu : « Au cas où mes enfants chercheraient un jour un enregistrement de moi. Je les aime de tout mon cœur et j'espère qu'ils attendront la mort comme moi, avec patience et tranquillité » (communication personnelle enregistrée, projet Down The Line, 2017).

⁸⁹ Ces extraits font partie du projet documentaire et d'anthropologie visuelle « Down The Line » mené en janvier 2017 à Ixtepec, Une présentation du projet peut être consultée ici : https://www.academia.edu/36844957/DOWN_THE_LINE_projet_documentaire_proyecto_documental_de_Michelle_Salord

L'extrait mentionné est visionnable ici : <https://vimeo.com/307389610>

Derrière ce récit d'acceptation de l'immobilité définitive jusqu'à l'arrivée de la mort elle-même, quelque chose chez Sara sonnait faux, comme un bruit de boulon détaché de cette mécanique discursive en apparence lisse. Car parallèlement à sa transformation physique, la source d'argent s'était définitivement tarit, pour elle comme pour tous les autres. Elle devait désormais miser sur son capital relationnel pour élaborer une économie de débrouille notamment à travers des accords avec les commerçants du coin pour leur faire de la promotion auprès des migrants du centre contre quelques denrées gratuites. Au-delà de cette activité commerciale, elle déclarait ne rien faire de ses journées à part dormir (les médicaments contre la schizophrénie l'assommaient, selon elle ; communication personnelle, janvier 2017, janvier 2018), manger de la purée d'haricots noirs périmés et de temps en temps aller dans des temples de témoins de Jehovah qui à son grand bonheur foisonnaient dans toute cette région. En réalité, quand Sara s'extirpait de son sommeil de plomb, c'était un sacré personnage qui apparaissait : elle restait dans la ruelle de l'*albergue* à négocier des dettes, des prêts et à convaincre les gens de lui offrir un café. Elle brayait l'après-midi en chantant des chansons aux paroles douteuses (sa préférée était celle de la « saucisse allemande », notes de terrain, janvier 2018) en revendant dans l'enceinte de l'*albergue* les *pupusas*, les galettes de maïs farcies de Mirna, cette salvadorienne installée durablement à Ixtepec. Elle montait sur le porte bagage de mon vélo en me suppliant de lui faire faire un tour en dépit des risques de chute. Elle réprimandait tous les gamins qui imitaient une hexis corporelle de *marero*, de jeune appartenant à un gang. Elle se promenait avec ma caméra et acceptait sans difficultés toutes mes requêtes : poser, chanter, lire des poèmes à voix haute en étant filmée. Elle volait des aliments dans le réfectoire pour les donner aux chatons qu'elle avait recueillis et qu'elle avait caché tout au fond de l'*albergue*.

En réalité, le récit que Sara faisait de son expérience de vie était bourré de contradictions et ses actions brassaient une sorte de poésie crue et subversive. Avec le recul, j'admets avoir eu du mal à rendre intelligible ces détails, ses paroles, ses gestes, qui laissaient entrevoir quelque chose de

plus profond : je les percevais mais je ne les comprenais pas. En janvier 2018, j'écrivais sur mon carnet de terrain : « Sara, j'ai l'impression que je ne la comprendrai jamais, je tourne autour d'elle et je n'arrive pas à comprendre, je passe à côté de tout, mais de quoi ? » (notes de terrain, janvier 2018). Au fond, même chez Sara, l'appel (l'injonction ?) de la mobilité continuait à se faire entendre jusqu'à vrombir dans ses entrailles. « *Me pones en jaque mate y me haces diarrea, porque siempre me recuerdas las decisiones que tengo que tomar : o el albergue, o la calle, o morir aquí, o mis hijos / Tu me mets en échec et tu me donnes la diarrhée, parce que tu me rappelles toujours les choix que j'ai à faire : soit le refuge, soit la rue, soit mourir ici, soit mes enfants* » (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2019) m'avait-elle lâché un jour comme une bombe, au détour d'une conversation, me laissant sidérée par l'ampleur de la tension et de la violence interne qui la submergeait lorsqu'on faisait des entretiens et que j'avais mis tant de temps à vraiment saisir. C'est ainsi qu'elle s'exprimait lors de mon avant-dernier séjour ethnographique à Ixtepec, l'entretien s'était déroulé sur ce même matelas poisseux sur lequel nous étions toutes deux allongées :

J'ai survécu comme une chienne. On m'a fait toutes sortes de choses mauvaises... Tu crois que mon linge a séché ? Bon... On m'a fait toutes sortes de cochonneries pour survivre (*me han hecho puras cochinadas para vivir*). Et mes enfants (...) Oh, je ne veux pas en parler... Je préfère dormir. Je veux dormir et tu ne me laisses pas dormir (*y no deja usted nomás*) ! Ça donne envie de pleurer. Parce que ça fait mal. Parce que ça fait M-A-L-EUH, ça fait mal à l'esprit. Ça fait mal. (...) La douleur est toujours là. La malédiction est toujours là. Ça fait mal autant que le fait d'avorter. Oh comme c'est moche. (Silence) Je veux dormir maintenant. Heureusement que ça n'enregistre pas. Oh non, si, ça enregistre. Mais si je m'endors maintenant, je n'ai pas de couche, je vais mouiller la couverture. Oh, la bonne sœur va m'engueuler (*la monjita me va a putear*). "Tu as pissé au lit !" (*¡ te measte en la cama !*), va-t-elle me dire avec sa voix de sorcière. Allez, dors maintenant.

Sara, communication personnelle, Ixtepec, avril 2018.

Me parler, c'était ouvrir une brèche artificiellement cachée sous l'épaisseur du quotidien à l'*albergue*, c'était replonger dans un magma d'histoires restées en suspens. Ce n'était pas anodin que Sara soit reconnue comme « l'animal dormeur » de l'*albergue*, dépassant parfois les douze heures de sommeil par jour. Dormir était son échappatoire face à ce qu'elle avait nommé une fois « la malédiction du mouvement » (communication personnelle, avril 2018). En dépit de son apparence léthargique, Sara était travaillée, peut-être plus que tous du fait de sa situation clinique et de son histoire. Le reste n'était que subterfuge pour tromper la tension interne qui l'habitait.

Un matin de printemps quelconque, alors qu'elle se dirigeait vers la ruelle de l'*albergue* pour négocier, comme à son habitude, une boisson gratuite auprès des commerçants de fortune, une des bonnes sœurs la héla : Sara, tu as reçu un appel. Sara qui reçoit un appel !? Elle-même était étonnée. C'était sa fille, sa fille de chair et de sang, celle qu'elle avait dû laisser aux États-Unis (notes de terrain, avril 2018). Il s'avérait que cela faisait des années qu'elle était à sa recherche. Suspectant la condition migrante de sa mère, elle avait vaillamment appelé tous les centres pour migrants de l'Amérique Centrale et du Mexique, un à un, en décrivant le personnage tel qu'elle pensait la connaître : Sara, grande, blanche de peau, cheveux bouclés, plutôt folle et aimant se faire appeler Olivia. Ces retrouvailles à distance furent le détonateur qui mit en évidence une tension qui était pourtant déjà là, latente, tapie sous le matelas. Sa fille lui envoya de l'argent pour pouvoir payer ses cafés, s'acheter un téléphone portable, des couches et des lunettes de vue pour sa presbytie. Elles se téléphonaient chaque semaine. Elle lui racontait sa vie de famille. Elle venait d'avoir un bébé et lui disait qu'elle aimerait l'avoir auprès d'elle. Elle lui racontait se sentir, elle aussi, folle et colérique. A cela, Sara lui répondait en rigolant de son rire édenté que la folie c'était de famille (communication personnelle, janvier 2019). Sara, quant à elle, lui racontait sa vie dans l'*albergue* faite de petites débrouilles, sans trop de pudeur mais sans jamais reparler du passé. Elle lui racontait les ragots du quotidien : tel migrant s'est fait virer parce qu'il était bourré, tel autre est accusé de vol, une des bonnes sœurs pique de l'argent dans la caisse, un volontaire est tombé

malade à cause de la nourriture. Désormais, Sara disposait de suffisamment d'argent pour amplifier ses activités relationnelles et commerciales déjà établies, mais pas assez pour assouvir l'injonction à la mobilité qui avait éclaté en pleine face. Le gouffre et les conflits internes étaient bien là, comme en attestent ces quelques lignes rédigées par Sara à la suite d'une activité d'écriture intuitive où je lui demandais d'exprimer ses envies et ses projections maintenant qu'elle avait renoué un lien avec sa fille :



Image 16 - « Si j'avais des dents, je me marierais pour la troisième fois ». Projections de Sara, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2019

1. Si j'avais des dents, je me marierais pour la troisième fois, mais comme je n'en ai pas, cette possibilité n'existe plus (*Si tuviera dientes me casaría por 3era vez pero como no los tengo ya no hay esa posibilidad*)
2. Si l'argent était là, je partirais sur le champ pour Piedras Negras et Houston (ndlr : là où vivait sa fille) (*Si hubiera dinero me iría ahora mismo por Piedras Negras y Houston*)

Si la déchéance de son corps lui avait apporté une certaine sérénité dans son quotidien de résidente à l'*albergue*, cette situation n'était pas sans un prix à payer. Alors que l'appel du large s'était concrétisé, désormais, elle ne pouvait plus miser sur son capital corporel pour assurer sa mobilité, ravivant encore une fois cette hybridité des tactiques de mobilités qui puisent à la fois dans un registre relationnel (ici, se marier, probablement avec un étatsunien) et dans un registre corporel (pour être une bonne candidate au mariage, encore faut-il avoir des dents). Voilà que Sara, elle aussi, s'allongeait sur son matelas le soir, bercée par le bruit du train et des ronflements et se demandait les yeux ouverts rivés sur le mur craquelé de sa chambre « Dois-je partir, dois-je rester ? » avant d'être assommée par l'effet de ses médicaments. Mais elle le savait, elle était folle et vulnérable physiquement (communication personnelle, janvier 2019), faire un voyage « clandestinement » serait quasi suicidaire. Dans un autre exercice d'écriture intuitive, elle avait rédigé la phrase suivante : « Terrorisée à l'idée d'être violée (*pavor al ser violada*) et de dormir dans la brousse. Je n'ai plus l'âge (*ya pasé la edad*) » (notes de terrain, janvier 2019). Lors d'une promenade faite ensemble, on s'était posée sur les voies du train sous un manguier pour boire un coca. Le paysage était fait de terre battue mélangée au goudron brûlant sous le soleil de plomb, cerné par les sempiternelles voies ferrées. En le contemplant, elle s'était questionnée à voix haute « Pourquoi la mort n'est-elle pas arrivée avant ma fille ? » (notes de terrain, janvier 2019).

Saúd, Alberto, Malvin, Charly, Gonzalo, Abraham, Climaco et Sara : voilà les pourtours d'histoires singulières qui incarnent à leur façon la mise en immobilité, voire pour certains l'acceptation (relative) de celle-ci, rendue possible par l'institutionnalisation de l'attente portée et déployée par les acteurs de l'accueil dans un contexte partagé de mobilités humaines et dans un contexte local changeant. Vues depuis un instant T, celui de l'attente forcée, il s'agit d'histoires qui parfois, contre toute attente, alimentent et reprennent un projet de mobilité qu'il soit mental ou effectif. Analysées depuis la perspective sociologique qui reconstruit une épaisseur affective et

sociale, il est ici question d'individus qui puisent dans un magma de prédispositions et d'injonctions à la mobilité et à la débrouille, dans une mentalité accrue de l'opportunité.

S'il est vrai que les pratiques de mobilités sont déjà présentes chez les acteurs sociaux mentionnés ici, déjà déployées de façon continue à la fois dans un registre spatial et dans un registre social/relationnel/corporel, ce savoir-faire n'est pas tari par le contexte migratoire. L'immobilité imposée et institutionnalisée ne vient pas éteindre ce qu'on pourrait presque nommer comme un « réflexe social » voire une forme de « pulsion sociale ». En dépit de la rigidité de certaines structures d'accueil, cette disponibilité finit inexorablement par se déverser sur les communautés d'accueil, par être portée par d'autres acteurs extérieurs aux régimes de mobilités humaines irrégulières. En bref, elle donne corps à des économies relationnelles renouvelées, spatialisées et étendues, propre aux régimes-frontières et à la plasticité de ceux-ci. C'est sur ce nouvel aspect que nous apposerons notre attention en suivant nouvellement le cas de l'*albergue* de Guadalajara, puis celui d'Ixtepec.

5.2 Épanchements relationnels et économiques dans l'espace de l'attente

Dans chacun de aspects qui constituent l'expérience sociale et migratoire des acteurs (socialisation, départ, déplacement, arrêt etc.) il existe des chaînes d'exploitation qui absorbent les flux migratoires et la présence des acteurs sociaux transformés en migrants afin d'en tirer des bénéfices dans des marchés souvent délictueux et criminels : il s'agit alors d'enlèvements, de traite des êtres humains, de disparitions forcées ou encore de massacres. Comme le souligne Dolores Paris, cette économie criminelle directement liée aux régimes-frontières est formée par une

pluralité d'acteurs « parfois alliés, parfois en conflit - dont des trafiquants de drogue, des trafiquants d'êtres humains, des hommes d'affaires légitimes et des agents de l'État. » (Paris Pombo, 2017 traduction personnelle). Néanmoins, même si la frontière peut parfois s'avérer fine, un certain nombre d'acteurs qui tirent un bénéfice économique de la migration et des migrants ne s'inscrivent pas dans une économie criminelle bien que dans une économie informelle. Ces acteurs économiques interviennent plutôt dans différents aspects de la mobilité, que ce soit pour faciliter cette dernière ou pour accompagner sa mise en arrêt. Ils peuvent à ce titre être considérés comme faisant partie de ce que certains auteurs ont appelé « l'industrie de la migration » (Hernández-León, 2013). C'est le cas bien évidemment des passeurs, mais aussi des acteurs de l'hôtellerie, des transports, ou même des petits commerçants présents le long des routes migratoires, nouvelles et anciennes, ainsi qu'autour des zones d'attentes et donc des *albergues*.

À Ixtepec, c'est Solalinde, lors de notre entretien, qui avait donné un peu de profondeur temporelle à quelque chose déjà constaté empiriquement : le quartier de San Antonio, souvent appelé « La Soledad » par ses habitants, là où s'était installé *Hermanos en el camino*, n'avait eu de cesse de se transformer au rythme de l'*albergue* et du contexte migratoire (Solalinde, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017). Au tout début de son implantation, certains voisins du quartier s'étaient réunis et avaient collecté des signatures pour demander la fermeture du lieu. Il s'agissait en grande partie de commerçants qui avaient depuis de nombreuses années installé leurs locaux au niveau des voies ferrées, habitués à voir arriver massivement les migrants au-dessus des wagons et de les voir traîner le long des lignes du train. Ils avaient alors le monopole sur ce marché informel ô combien dynamique constitué de ventes de biens (aliments, sodas, vêtements) et de services (douches, wc, téléphone) auprès des migrants.

Avec le *Plan frontera sur* qui ne permettait plus l'utilisation massive du train comme moyen de transport pour les migrants et avec l'implantation durable de l'*albergue* qui permettait aux

migrants de rester en sécurité dans un seul lieu sans avoir à « zoner » dans la rue, les échanges sociaux et commerçants s'étaient déplacés, en passant de la face sud-est du refuge, là où se trouvent les voies ferrées, vers la face nord-est, où se trouve l'entrée principale de l'*albergue* qui débouche sur la fameuse ruelle déjà mentionnée à plusieurs reprises. Les anciens commerçants des voies ferrées ont dû mettre la clef sous la porte tandis que les résidents de la ruelle menant à l'*albergue* et peu à peu des ruelles avoisinantes se sont improvisés commerçants, vendeurs de café et d'aliments, loueurs de téléphone, de douches, de wc, ne manquant jamais d'imagination dans l'offre proposée. Des animosités se ravivent et d'autres se tassent au gré des affaires réalisées par les résidents du quartier avec les migrants centraméricains. Solalinde concluait : « les migrants sont une source économique, ils ont la possibilité de tout transformer, de créer une nouvelle société » (communication personnelle, Ixtepec, janvier 2019).

S'il est vrai que les structures d'accueil sont des espaces normatifs qui encadrent et délimitent les espaces sociaux et géographiques où les migrants mis en attente peuvent se déplacer et être partiellement légitimes, leur contrôle reste relatif tant la question de l'accueil dépasse les *albergues* et a la capacité de se déverser dans le tissu urbain et social qui anime le quartier, la ville parfois même la région, se cristallisant autour de l'échange marchand. Comme l'écrivait Bourdieu : « Les pratiques économiques dans les routines les plus banales de l'expérience quotidienne [...] dérivent de processus d'incorporation, de normes et de valeurs. [...] [Par conséquent] Le monde social est tout entier présent dans chaque action économique » (Bourdieu, 2000 : 13). À sa façon, cette partie cherche à contribuer aux études sur l'industrie de la migration, en partant de l'espace qui contient la quotidienneté ethnographique et de l'attente forcée, considérée encore une fois comme partie intégrante du spectre large de la mobilité. Ce déploiement analytique part des *albergues*, cette catégorie d'acteurs intermédiaires s'opposant à l'(in)action des corps étatiques tout en participant à l'institutionnalisation de l'attente, car ils représentent une formidable entrée ethnographique qui, bien qu'elle comprenne des angles morts, facilite l'accès au terrain et l'examen attentif d'une

épaisse quotidienneté pourtant compliquée à disséquer. À partir du focus réalisé autour des *albergues*, il est donc bien question de maintenir le fil d'analyse construit autour des acteurs migrants. Toutefois, il convient de le mentionner dès maintenant : l'analyse tissée autour des migrants comme acteurs sociaux de la mobilité, socialisés à celle-ci, dansant les épreuves biographiques, élaborant des tactiques visant à maintenir une disponibilité à la mobilité, se révèle également valable pour cette nouvelle catégorie d'acteurs qui vient d'émerger, celle des acteurs-frontières apparaissant ici comme des acteurs économiques (et non comme des acteurs criminels), mexicains ou résidents, installés durablement dans des territorialités marquées par les flux migratoires que ce soit en termes de déplacement et/ou d'attente et qui, dans leurs propres configurations socio-affectives, participent eux aussi à une recherche de mobilité qu'elle soit sociale ou géographique.

Le cas de l'*albergue* de Guadalajara, qui sera d'abord abordé, montre comment, en dépit d'un accueil à huis-clos limitant hautement les espaces de sociabilités externes à la structure, il est possible d'assister à des zones de frottements entre une population régulée par l'*albergue* et une population locale marginalisée à la recherche d'un échange économique. Le cas de l'*albergue* d'Ixtepec, pris en compte dans un second temps, (puis étayé plus loin, dans une dernière partie), lève complètement les barrières entre un accueil internalisé par une structure d'accueil et le reste des relations et des pratiques sociales de la localité en question, révélant la porosité et la plasticité des économies-frontières.

5.2.1 Quand l'institution d'accueil ne peut tout contenir (Guadalajara)

Un bout de ferraille long et plat transformé en machette improvisée, entouré d'un tissu rouge et d'une ficelle en plastique jaune en guise de manche. Une prise électrique avec deux câbles métalliques, utilisée comme ouvre-boîte. Des médicaments anti-toux, anti-douleurs, antispasmodiques, antibiotiques. Quelques pipes bidouillées en aluminium et quelques seringues rouillées, témoignant d'une certaine consommation de drogues. Des chaussures aux semelles arrachées, usées, éparpillées autour de lacets décolorés. Et des paquets de chips, des emballages de gâteaux, des canettes de sodas et de mauvais alcool, jonchant le sol, tapissant ce décor de ferraille (notes de terrain, Guadalajara, avril 2018). À une centaine de mètres de l'*albergue* FM4, voilà quelques exemples des traces matérielles trouvées sur les voies du train, attestant du passage des migrants et de l'usage socio-spatial qu'ils entreprennent sur leur chemin. Des objets qui, par leur présence isolée, renvoyaient à la propre invisibilité et fragilité des migrants.

Lors de mon deuxième séjour ethnographique à Guadalajara, après avoir observé une série de refus adressés à certains migrants qui n'avaient pas passé la fameuse « procédure de sécurisation » je m'étais questionnée sur le devenir de ces candidats refoulés (notes de terrain, Guadalajara, avril 2018). Cela était dit et redit : rester dans le quartier était interdit. Il fallait marcher au moins dix pâtés de maisons avant de pouvoir, éventuellement, se poser. L'installation rapide et politisée de l'association civile dans le hangar désormais occupé avait engendré des relations épineuses entre le voisinage et l'*albergue*, et donc par extension avec les migrants. De fait, les tensions avec les habitants du quartier, couplées à la volonté d'incidence politico-médiatique de l'organisation civile et à une vision de l'accueil quelque peu hygiéniste et normative portée par les fondateurs et les travailleurs du lieu laissaient en suspens le type d'interactions possibles entre migrants et résidents du quartier jouxtant le refuge.

Qu'en était-il alors de cette population flottante, récemment sortie ou refusée par l'*albergue*, interdite d'errer dans la rue et à proximité de l'*albergue* ? Même si cela ne représentait plus, à ce

moment-là, le moyen de transport privilégié des migrants irréguliers, l'intérêt ethnographique pour les voies ferrées restait, tant celles-ci s'étaient dévoilées dans d'autres séjours et d'autres contextes comme des espaces de sociabilités importants particulièrement adaptés à des formes de marginalisation (notes de terrain, janvier 2017, décembre 2017, janvier 2018, avril 2018). En menant des incursions de plus en plus poussées sur les voies ferrées, photographiant et examinant les objets-outils trouvés, j'ai ainsi découvert l'existence d'un bidonville caché, appelé ironiquement *Pueblo Quieto*⁹⁰, « village tranquille », constitué de plusieurs centaines de baraques en tôle ondulée, carton, contreplaqué et parpaings, qui longeaient littéralement les lignes du train sur près de deux kilomètres. Les achats quotidiens de mangues pas assez mûres à une vieille dame qui tenait une échoppe alimentaire improvisée au bord des voies ferrées ont fini par porter leurs fruits (notes de terrain, avril 2018). La quotidienneté de mon geste avait amené des bavardages de plus en plus francs, de plus en plus ouverts. Percevant mon intérêt pour l'histoire du bidonville et les relations que le lieu entretenait avec les migrants, cette dame finit par m'emmener chez une de ses voisines, Doña Concha, considérée comme une des doyennes du bidonville, arrivée à la fin des années 1960 avec son mari, décédé depuis, avec qui elle avait construit la bicoque dans laquelle elle vivait toujours (notes de terrain, Guadalajara, avril 2018).

Doña Concha me reçut dans sa cuisine éclairée par une petite ouverture aux rideaux verts, où elle me raconta la misère paysanne de l'époque, qui poussa des travailleurs journaliers de la région à s'installer dans la capitale, en quête de travail et de meilleures conditions de vie. L'absence criante de planification urbaine leur permit de s'installer là, dans cette enclave coincée entre de grands axes routiers et les voies ferrées. Ce qui devait être temporaire devint leur nouvelle vie. À la misère

⁹⁰ Ce sont les habitants de *Pueblo Quieto* qui m'ont postérieurement indiqué le nom du lieu. Une rapide recherche sur internet confirme son existence déjà bien connue par les médias locaux qui le dépeignent comme un repaire de criminels et délinquants.

paysanne s'ajouta la misère urbaine, sa violence, ses addictions. Peu à peu le lieu se fit connaître par ses activités illicites et criminelles. En ce qui concernait les migrants, elle considérait qu'il y en avait toujours eu, et qu'eux-mêmes avaient migré de la campagne à la ville, avaient perdu leurs attaches familiales et avaient dû se reconstruire dans des territoires inconnus et hostiles (Doña Concha, communication personnelle, avril 2018). Les centraméricains qui passaient par là ne la dérangeait pas, au contraire, c'était une source de revenus, elle qui avait récemment mis en location ses WC, qu'elle refusa pourtant de me faire payer. Avant de prendre congé, elle me conseilla de parler avec son petit-fils, Dil, un jeune du village qui avait des « affaires » directes avec les migrants. « Tu prends tout de suite à gauche, tu rentres dans la cour, tu descends les escaliers sur ta droite, tu t'engages dans la ruelle et c'est la maison qui fait l'angle. N'oublie pas de dire que tu viens de ma part » (communication personnelle, avril 2018). Après une longue inspiration qui, je l'espérais, ne serait pas la dernière, je m'engageais dans ce labyrinthe de bicoques et de terre battue. « Mais que fait cette *güerita* ici !? » me criaient les regards croisés. « Je viens de la part de Doña Concha, je viens de la part de Doña Concha », répondais-je à voix haute, comme un passe-droit qui semblait m'entourer d'une aura de protection et qui me permit d'arriver à bon port. Première surprise, ce fut la maman de Dil qui me reçut la première. Les nouvelles se déplaçaient plus vite que moi, elle avait déjà eu vent de ma visite : « une journaliste, c'est ça ? une chercheuse ? Passez *señorita*, je vous en prie. Mon fils Dil ne va pas tarder » (Maman de Dil, communication personnelle, avril 2018).



Image 17 - Dans la cuisine de Doña Concha, photographie personnelle, Pueblo Quieto, Guadalajara, avril 2018

Elle semblait amusée et flattée de ma présence. Elle me proposa un verre d'eau et des petits biscuits. Je prenais place dans une chambre obscure avec un lit superposé, quelques posters au mur, un fauteuil quelque peu éventré, des fringues par terre. Une chambre d'ado, en somme. Dil arriva quelques minutes après, il sortait de sa douche. Il était d'apparence chétive et frêle, tout mince, avec son t-shirt rentré dans son pantalon. Il sentait la crème corporelle à plein nez (notes de terrain, Pueblo Quieto, avril 2018). Rien à voir avec l'image que l'on pourrait se faire de

quelqu'un faisant des « affaires » avec des migrants dans un quartier aussi miteux. Dans une diction marquée par un accent *norteño*, un accent du nord du Mexique, dans des phrases correctes, sans gros mots, lui et sa maman qui intervenait de temps en temps dans la discussion, m'expliquaient : Dil, cet adolescent de 17 ans, qui était né et avait grandi à *Pueblo Quieto*, avait réussi à développer une activité assez étonnante, la « *ponchada* » *del tren*, la « crevaision » du train ; activité dont il avait désormais le monopole, de plus en plus reconnue par ses clients qui n'étaient ni plus ni moins que les passeurs et les migrants qui transitaient par-là, et dont les bénéfices économiques étaient tels qu'ils subvenaient aux besoins du foyer familial (Dil et sa maman, communication personnelle, avril 2018). Sa mère en était très fière. La *ponchada del tren* consistait à monter sur le dernier wagon du train de charge alors que celui-ci roulait à toute allure afin d'y lever une valve qui se trouvait au niveau des roues arrière et de provoquer une sorte de rupture du bandage caoutchouté qui recouvrait les roues, donnant l'impression de crever un pneu (bien que ces trains de charge ne comptaient pas sur des pneumatiques mais bien sur des pneus métalliques). Mécaniquement, le train se trouvait contraint de stopper sa course jusqu'à intervention automatique ou manuelle, offrant un laps de temps considérable qui permettait aux migrants de monter sur le train, de s'y cacher et de s'y attacher sans prendre de risques mortels.

J'ai commencé à « crever le train » à l'âge de 14 ans. C'étaient les premières incursions, et le train filait à toute vitesse (*andaba bien recio*). C'était un défi, entre amis, et j'ai réussi. J'étais le plus agile.

Dil et sa maman, communication personnelle, Pueblo Quieto (Guadalajara), avril 2018

Très vite, en voyant la quantité de migrants qui stationnaient dans cette zone-là et dont le chiffre était resté stable voire avait augmenté y compris avec l'instauration du *Plan Frontera Sur* et l'implantation de l'*albergue* dans le quartier, il a pensé à transformer ce passe-temps en activité économique :

Mon premier... disons, client, j'avais 15 ans. C'était... comme on dit... un passeur centraméricain [*un pollero*]. Sympa le mec, [*buena onda*] bonne relation. Il n'arrêtait pas de m'envoyer des gens. Moi je demandais 50, 70, 100 pesos par personne. Ça dépendait. Et puis mon contact a commencé à tourner. Les gens sont toujours passés par ici. Avant il y avait facile 200, 300 personnes. Maintenant, il y en a moins, une centaine, mais il y en a toujours... toujours... [...] Le refuge n'a pas changé cela. Il y a toujours des gens, parfois même plus, c'est-à-dire qu'ils restent plus ici, dans cette zone, le long des voies. Les gens continuent à passer, même s'ils prennent moins de trains. Ils restent ici à attendre. Parfois on picole même avec eux [*luego pisteamos con la gente*]. (- La mère -) Et maintenant il y a plus de petits magasins, ils peuvent acheter leurs fruits et leurs chips (- Dil reprend -) Quand je les vois comme ça, je leur dis qu'il y a une maison pour migrants [*casa del migrante*], derrière une grille noire. Je leur dis. "Merci mec [*gracias vos*]" et ils y vont. Ensuite, ils me disent qu'ils sont sortis du refuge, ou qu'ils n'ont pas été autorisés à entrer. Qu'ils sont très exigeants. Il y en a qui sont déjà passés et qui me reconnaissent [...] Ce qui me déprime [*lo que sí me agüita*], c'est quand je vois des femmes avec des enfants. C'est dur. J'ai l'impression qu'il y en a plus qu'avant. Il y a un mois, j'ai fait monter une femme avec trois enfants.

Dil et sa maman, communication personnelle, Pueblo Quieto (Guadalajara), avril 2018

Aux yeux de la maman de Dil, effectuer cette activité commerciale et la gérer ensemble était source de fierté. C'était une affaire de famille. Pendant que Dil déployait la partie commerciale et technique du travail, elle assurait la logistique, préparait les encas, lui achetait des vêtements adaptés, confectionnait des mitaines pour protéger les mains de son fils. Pour Dil, cette activité lui permettait de prendre place face à l'absence de son père parti des années auparavant aux États-Unis sans donner de nouvelles, et de devenir ainsi l'homme responsable de la maison maintenant que son grand père était mort. Il n'excluait pas la possibilité de partir à son tour, lui qui était tant familiarisé avec le contexte, les tactiques de mobilités, les routes, les pièges à éviter (communication personnelle, avril 2018). Plus qu'une simple activité économique, c'était aussi une activité hautement sociale permettant des rencontres et des sociabilités en tout genre, constitutives du renouvellement de leur cadre de références, tant pour Dil que pour sa mère. Dil picolait et discutait de temps à autre avec certains migrants. Sa maman entamait des conversations

avec d'autres femmes migrantes, aidait à s'occuper des enfants. Elle m'avoua à la fin de notre rencontre qu'elle gardait contact avec certaines femmes migrantes rencontrées par l'intermédiaire de l'activité de son fils, qu'elles étaient devenues des « copines de Facebook » se donnant des nouvelles de temps à autre (communication personnelle, avril 2018). Certaines étaient encore au Mexique, coincées à la frontière nord, d'autres s'étaient déjà installées aux États-Unis. Rencontrer des migrants permettait à tous deux d'alimenter leur propre réservoir à histoires, à projections et à désirs.

Dans ce contexte-là, l'espace d'interrelations est restreint d'une part par le contrôle de l'*albergue*, d'autre part par l'animosité du voisinage qui se distingue par le nombre de grilles, de caméras de vidéosurveillance, de clôtures électrifiées, de protections aux fenêtres, par des déplacements uniquement en voiture⁹¹. Ces deux éléments ont convergé et ont fait apparaître sur la scène interactionnelle d'autres acteurs également résidents de la zone : des acteurs marginalisés, illégitimes, qui se caractérisent aussi par le fait de vivre cachés. En restreignant l'accès au centre, en virant certains migrants pour mauvaise conduite, l'*albergue* crée une population flottante à laquelle s'ajoutent les migrants récemment sortis qui, obligés de se cacher du voisinage, part s'abriter sur les voies ferrées où est implanté *Pueblo Quieto*. Ainsi, cette population flottante, qui peut aller d'une dizaine de migrants à une centaine par jour selon Dil, a su interagir avec les résidents de *Pueblo Quieto*, qui ont vu en eux un moyen de faire des affaires : présence de petites épiceries de fortune, location de téléphones ou de wc, et de loin la plus emblématique, service de « crevaison » du train. Autrement dit, à *Pueblo Quieto*, où vivent des personnes très marginalisées, pauvres, souffrant d'une mauvaise réputation dans la ville, les habitants ont appris à interagir avec

⁹¹ Même si, dans le quartier, la zone résidentielle est minoritaire, je n'ai jamais réussi à échanger avec un ou une voisine pour discuter de leurs relations avec l'*albergue* et les migrants, ayant essuyé plusieurs refus assez catégoriques, (notes de terrain, avril 2018).

les migrants par l'opportunité économique qu'ils représentent, mais également par opportunité sociale comme en attestent les soirs que Dil et ses amis passent à écouter de la musique avec des migrants, à discuter de leurs pays respectifs, à entretenir une géographie mentale de l'ailleurs.

La présence de ces migrants, en partie produite par la réglementation de l'*albergue*, fait partie du paysage et mobilier local, en témoignent les bouts de canapés éventrés à l'ombre des arbustes où s'installent les migrants en attendant le top départ de Dil (notes de terrain, avril 2018). Ces interactions ne sont pas pérennes, mais au contraire très ponctuelles, localisées, bien que constantes dans le temps. Chez les uns comme chez les autres, migrants et locaux, tous deux marginalisés, ces interactions démontrent une nouvelle fois cette capacité à établir des liens interpersonnels de contingence, dans la recherche de mobilité et d'expansion des horizons personnels. Elles nous invitent par conséquent à penser à la spatialité des jonctions entre les populations migrantes en transit et les populations locales, à voir dans quelle mesure, sous quelles formes et dans quels territoires celles-ci peuvent créer du lien social.

Je n'ai nulle part où aller. Je ne peux pas être là [dans l'*albergue* : ndlr], je ne peux pas être ici dans la rue. Je ne pense pas que ça soit juste ce que vous dites, qu'on ne peut pas être ici [*Yo lo veo mal, eso de que digan que no se puede estar aquí*]. Vous ne devriez pas dire ça. Vous, vous avez vos espaces, vos bars, où vous buvez vos bières, et personne ne s'en mêle. Eh bien, nous, nous avons ceci : la rue. C'est un territoire fédéral. Ce n'est la propriété de personne. Vous ne devriez pas nous sortir d'ici, surtout pas nous. Nous ne sommes personne, nous sommes pauvres. Il y a un peu d'ombre ici, je peux fumer une cigarette. Je ne vais pas bouger d'ici. Dans vos maisons, vous pouvez imposer vos règles, vous pouvez décider si nous entrons ou non dans votre *albergue*. Mais pas ici. Et vous pouvez appeler la police. Peut-être qu'ils m'emmèneront, peut-être qu'ils m'expulseront, peut-être que je mourrai avec le train [...] Je n'ai qu'ici, et ici je resterai. Regardez-les [il pointe Pueblo Quieto], ils n'étaient personne non plus, ils sont d'ici désormais, cette rue est la leur. Je suis comme ça.

Migrant « x », communication personnelle, voies ferrées, Guadalajara, avril 2018

Cet extrait provient d'une discussion à la volée avec un migrant récemment débouté de l'*albergue* que j'ai rencontré par hasard sur le chemin du retour, après m'être entretenue avec Dil et sa maman. La rencontre s'est déroulée sur les voies du train, à l'ombre d'un grand manguier. Je ne sais pas d'où il venait, de quel pays, de quel contexte, je sais juste qu'il venait d'être refusé dans l'*albergue* car, d'après les volontaires en charge de la porte ce jour-là, il répondait plus aux critères de « situation de rue » que de « migrant » (communication personnelle, avril 2018). José était donc assis, à l'ombre d'un manguier, à attendre je ne sais quoi. Il m'a regardé de loin avec un regard désapprobateur, puis, lorsque je suis arrivée à son niveau il m'a expliqué avec un accent qui détonait du parler local, pourquoi il considérait que, dans ce territoire spécifique là, acculé par les voies du train, sa présence était plus légitime que la mienne. J'appartenais à l'*albergue*, « cela se voyait », mon champ d'intervention s'arrêtait donc au seuil du portail noir et je n'avais pas à venir ici, dans ce recoin, imposer nouvellement ma loi (communication personnelle, avril 2018).

Ainsi, à travers les quelques paroles de cette personne mises en lien avec la présentation de *Pueblo Quieto* qui est apparu comme un territoire de rencontres et un support de sociabilités marginalisés, nous pouvons voir comment se forment des sujets territorialisés au sein d'un espace qui, par son activité sociale et symbolique (régulation d'une certaine population par l'*albergue* et dynamiques d'exclusion urbaine par la ville et ses institutions), marginalise certaines populations, crée ou permet des expériences de subalternité. En ce sens, l'*albergue* n'est pas un précurseur mais participe de ces dynamiques déjà présentes. Ici, personne ne se trouve en dehors de la société, mais plutôt acculé aux marges. Le contrôle exercé par l'*albergue* crée ainsi une légitimité par défaut dans un territoire marginalisé où les migrants déboutés avaient leur place, moi je ne l'avais pas. Qu'est-il alors de l'*albergue* d'Ixtepec qui a cette particularité d'être ouverte sur son quartier d'implantation, favorisant les échanges entre migrants et locaux ?

5.2.2 Territoire de mobilité autour de l'albergue : un maillage serré de pratiques sociales tous azimuts (Ixtepec)

Les souvenirs de mes premiers terrains ethnographiques à Ixtepec étaient d'une densité folle et je comprenais mal où étaient les limites entre le centre d'accueil et le reste du quartier tellement cette porosité était saisissante. Celle-ci m'était donnée à voir à travers les relations nouées qui, dans leur propre processus de mise en attente, s'inscrivaient inexorablement dans une pratique spatiale. Il suffisait de les suivre. S'il est vrai que, lors de ma deuxième visite à l'*albergue*, une grande partie des personnes rencontrées quelques mois plus tôt étaient parties, tout semblait être resté à l'identique. Demeuraient d'une part les personnages incontournables, déjà cités, Abraham, Sara, Gonzalo, Climaco, etc. D'autre part, se trouvaient les nouveaux arrivants qui reprenaient tout de suite les pratiques socio-spatiales de leurs prédécesseurs, voire en inventaient de nouvelles. Enfin, il y avait également des réapparitions persistantes de migrants déjà passés par là, qui avaient continué leur quête de mobilité, étaient partis aux États-Unis, plus au Nord du Mexique, ou pour certains encore dans leur pays d'origine. Dans la circularité de leur mobilité, ils avaient décidé de repasser par l'*albergue* par intérêt (refaire leur papier, se reposer quelques jours, voir certains amis) où ils réapparaissaient un beau matin, au seuil du portail d'entrée ou dans le réfectoire. « José, qu'est-ce que tu fais là !? Miguel c'est toi !? Jafeth, bien sûr que je te reconnais ! » (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018). Ces trois éléments, dans des proportions et formes certes changeantes, ont toujours caractérisé mes séjours ethnographiques à Ixtepec.

Loin de donner l'impression d'être encerclé par le quartier et de dresser une forteresse en conséquence, la présence de l'*albergue* et de ses habitants dégageait dans ce premier, le quartier *San Antonio*, aussi nommé par ses habitants *barrio de la Soledad*, le quartier de la solitude, faisant référence à Notre Dame de la Solitude, la sainte patronne du coin. Un nom curieux pour une zone relativement récente dans l'histoire de la ville qui s'était constituée au travers de migrants interrégionaux venus du Chiapas mais aussi de migrants venus de Chine ou d'Iran dans le cadre des travaux de réaménagements des voies ferrées. C'était un sas d'entrée, un premier endroit où s'insérer après le processus migratoire dans ce nouveau contexte socio-géographique et que l'on quittait dès lors qu'il y avait une amélioration de sa situation sociale, généralement vers la *Moderna*. Les lignes de train ont dès lors toujours façonné, d'une façon ou d'une autre, cette zone qui n'allait avoir de cesse de se transformer au fil des circonstances. Pour comprendre dans quelle mesure les interactions entre migrants et locaux peuvent se déployer dans l'espace d'attente, il paraît important d'analyser en première instance le contexte socio-urbain dans lequel l'*albergue* se trouve inséré.



Figure 10 - Plan de la ville d'Ixtepec, cartographie personnelle, 2023.

1. Titre : PLAN DE LA VILLE D'IXTEPEC

2. Quartiers : 1^{ère} section ; 2^{de} ; 3^{ème} ; 4^{ème} ; Centre ; *Cheguigo* (Zapata et Juárez) ; *Picacho* Nord et Sud ; Moderne ; Docteurs ; *Alejandro Cruz* ; *San Antonio* ; *Breña Torres* ; Ancien aérodrome ; *San Jerónimo*

3. Directions voies ferrées : Couloir interocéanique (nord-est) ; Juchitán / Chiapas / Frontière Sud (est) ; Salina Cruz (sud-ouest)

4. Encadré voies ferrées : Arrêt commun du train toutes directions confondues, Ville d'Ixtepec

5. Encadré du quartier *San Antonio* : Refuge pour migrants « *Hermanos en el Camino* »

6. Indications de lieux : Hôpital « trente lits » (nord-est) ; Hôtel de ville (nord) ; Bureau du procureur spécialisé (dans la criminalité à fort impact - *Fiscalia especializada en delitos de alto impacto* ; sud-est)

7. Indication fléchée : Vers l'Institut National de Migration Mexicain (INAMI)

Le terrain vague tant convoité par le prêtre Solalinde où l'*albergue Hermanos en el Camino* allait s'installer et déployer son activité se situe donc dans le quartier *San Antonio*, face à la *Doctores* qui se trouve de l'autre côté des voies ferrées, là où bon nombre de locaux et de migrants plus anciens, installés dans cette zone par défaut, avaient établi des commerces à destination des migrants centraméricains, profitant de l'engorgement de ceux-ci sur les voies ferrées. Cette dynamique, à cause de la présence durable de l'*albergue*, s'était renversée. Les commerces jouxtant les voies ferrées du côté de la *Doctores* se trouvaient désormais vides, rouillés, et c'est à l'intérieur de *San Antonio* que, plus discrètement, se tenait toute l'effervescence commerciale informelle à destination des migrants. *Alejandro Cruz* quant à lui était de loin un des quartiers les plus récents et qui comptait le moins d'infrastructures. Il était physiquement séparé de tout le reste, connecté par un pont terreux sous lequel coulait des eaux usées. Par sa présence, la *Doctores* et *San Antonio* n'étaient plus les quartiers pauvres, puisque *Alejandro Cruz* gagnait désormais cette distinction. Quoi qu'il en soit, tous trois étaient éloignés de ce qu'un ami architecte originaire de la ville avait nommé « le vrai Ixtepec » (communication personnelle, janvier 2018) : le centre, où se trouvaient la mairie et la plupart des infrastructures culturelles et politiques ; les première à quatrième sections où se trouvaient la population plus jeune, plus dynamique, ainsi que les restaurants ; les quartiers *Cheguigo Juárez* et *Cheguigo Emiliano Zapata* au nord de la ville, de l'autre côté du fleuve *Perros* et qui représentaient les quartiers traditionnels zapotèques, avec des

maisons à l'architecture typique : des petites fenêtres hautes pour déjouer la chaleur, des murs en pisé pour conserver la fraîcheur, des attaches encastrées dans les salons pour pouvoir attacher ses hamacs. En réalité, le quartier de *San Antonio* avait pour interlocuteur spatial principal le quartier de la *Moderna*, et plus particulièrement son versant nord-ouest, du même côté des voies ferrées. Cette zone de la *Moderna* était devenue courant des années 1990 le nouveau centre commercial de la ville : le marché couvert s'y trouve, ainsi qu'une infinité de commerces qui y pullulent, tous plus colorés, plus bruyants, plus chargés les uns que les autres. On y voit également les banques, les boutiques de prêteurs sur gage ô combien nombreuses, des grandes enseignes tels que Elektra ou Oxxo (qu'on ne retrouvait plus dans la partie nord et nord-est de la ville), des commerces de vêtements, de jouets, de maquillage, de chaussures, des stands de restauration rapide, quelques bars. C'est dans ce périmètre cacophonique que se tissait une écrasante majorité des déambulations spatiales des migrants hébergés par l'*albergue*, étendues de temps à autres dans des zones excentrées pour des visites ponctuelles de santé ou pour des raisons administratives, comme lors des rendez-vous à l'Institut National de Migration, par exemple (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018).

C'est donc dans cet espace et à partir de celui-ci que, pour les migrants mis en attente, se tisse peu à peu un territoire de mobilité gravitant autour de l'*albergue*. Les pratiques sociales de l'attente se révèlent être des pratiques hautement spatiales : ces premières sont soutenues par ces dernières et l'espace se transforme au gré des usages que les acteurs, migrants et/ou locaux, lui en donne. Empruntant les termes propres aux tremblements de terre si fréquents dans la région de l'isthme, la mobilité étant une disposition déjà là, nous allons considérer l'*albergue* comme l'épicentre de ces micromobilités, comme la projection à la surface de l'espace de l'attente d'un hypocentre, foyer réel de la mobilité situé dans les profondeurs de la mémoire des migrants. Profitant de la complicité qui nous liait, peu de temps après notre rencontre j'ai demandé à Charly de me montrer les commerces les plus emblématiques du quartier, en dehors de l'*albergue*. C'est dans la continuité de la ruelle, à l'air libre, sous le regard attentif de ma caméra, que Charly, rapidement rejoint par les enfants Kevin et Jafeth, exposait :

Bon, si tu veux prendre une douche, tu peux le faire ici (il montre une direction derrière lui), dans ce magasin, dans le cyber-café (il pointe une autre direction derrière lui) et dans le magasin de cette dame (il indique une direction devant lui). La douche coûte 6 pesos. Tu es libre d'utiliser autant d'eau que tu le souhaites. C'est la différence avec l'*albergue*, là-bas tu n'as droit qu'à un seau, et avec ça tu dois réussir à te doucher. Tandis qu'ici tu peux utiliser jusqu'à quatre seaux, pour 6 pesos ! (Il sourit) Parmi les migrants, on trouve que c'est un bon prix. Après, pour laver (tes vêtements), ils te font payer toujours 5 pesos. Bon, dans celui d'ici et dans celui de là-bas (il pointe vers la direction opposée) je crois savoir que tu laves tes vêtements toi-même, ils te facturent seulement l'eau. Dans celui d'ici (devant lui), je ne sais pas vraiment si la dame peut te les laver, je n'y suis jamais allé, seulement dans les autres. – *Ah donc, tu as déjà fait ça ?* - Oui pour laver mes vêtements, et je suis déjà allé me doucher parce que parfois je rentre tard du travail et comme ici à l'*albergue* c'est de 7 à 9 heures du matin, on ne peut pas se doucher plus tard. Parfois j'arrive à 9h30 et l'eau est déjà coupée (ndlr : quand il accepte des boulots de nuit et qu'il rentre au petit matin). Je dois alors payer 6 pesos. Ce n'est pas par envie, ce n'est pas un luxe que je m'offre, c'est une obligation, on rentre du travail tout sale (*todo chuco*). Et puis aussi, il y a les toilettes. 5 pesos aussi. Il y a des migrants qui n'aiment pas aller aux toilettes du refuge parce que... c'est très sale. Et parfois, on les laisse sales et on ne les lave pas soi-même, mais bon. (...) Ils préfèrent aller payer 6 pesos là-bas. 6 pesos pour la douche, 5 pesos pour la lessive et 5 pesos de plus pour aller aux toilettes. 16 pesos d'un coup pour soulager ses besoins physiologiques. (*Kevin et Jafeth arrivent, je leur demande s'ils connaissent des magasins ou des commerces pour les migrants ici. Kevin répond*) Alors, regardez, il y a un petit magasin ici, un autre, une maison. Il y a tout un tas de choses (les enfants rient).

Charly, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2017



Figure 11 - Pratiques socio-économiques du quartier San Antonio. Éléments annotés par observation en janvier 2017 à Ixtepec, cartographie personnelle, 2023

1. Services / Commerces pour migrants :

- Téléphonie nationale et internationale
- Cyber / Internet
- Petit magasin / Épicerie
- Stands de nourriture
- Douches
- WC
- Laverie / Blanchisserie

2. Autres :

- Limites du quartier San Antonio « La Soledad »
- Limites de l'albergue
- Ruelle de l'albergue
- Point de discussion avec Charly
- Place urbaine Garibaldi

Les commerces qui apparaissent sur la carte ci-dessus, à l'exception de l'épicerie « *Abarrotes Doña Elva* » et du cyber-internet dans la rue Isabel la Católica, sont tous apparus à la suite de l'implantation de l'*albergue*. Certains, récents, n'avaient même pas quelques mois, c'est le cas des services d'hygiène (douche, wc, laverie) que mentionne Charly. D'autres fêtaient déjà leurs cinq ans, comme c'est le cas des activités commerciales de Doña Rosa qui n'ont eu de cesse de s'élargir avec le temps. Cette cartographie des pratiques socio-économiques a été « fixée » à partir d'observations et d'une pratique relationnelle avec des migrants du centre en janvier 2017. Aussi, il apparaît important de le notifier : ce qui était valable en janvier 2017 ne l'était certainement pas de la même façon en janvier 2016 ni même en juillet 2016, pour donner des dates au hasard. Cela ne l'était encore moins, nous le verrons, en janvier 2019. Cette première analyse se base donc sur un instant T relatif à un séjour ethnographique. Les formes d'investissement spatial se transforment inlassablement au gré des opportunités.

Voilà où se loge la densité des activités sociales, relationnelles et, inéluctablement, économiques entre les migrants de l'*albergue* et les habitants du quartier : 300 mètres en sortant de l'*albergue*, tout de suite à droite. 150 mètres en sortant et en continuant tout droit. Acheter des *pupusas* à Mirna, dont la trajectoire migrante a déjà été brièvement mentionnée. S'offrir un café chez Don Abac, un peu plus haut dans la ruelle, où Sara se postait tous les matins pour écouter les nouveaux ragots et négocier un café gratuit. Se payer une douche chez la *madre* Tere, cette mère de famille témoin de Jéhovah qui avait réaménagé toute sa maison récemment agrandie pour s'adapter aux besoins des migrants : cabines de douches et wc supplémentaires, aire de laverie dans l'arrière-cour, loin de la maison principale. S'enfiler un repas chez Karina, espèce de réfectoire improvisé pour migrants devenu incontournable pendant toute l'année 2017. C'était le lieu où, les migrants ayant un petit apport économique, fêtaient les anniversaires, les bonnes nouvelles familiales ou administratives, les journées de travail hardies. Beaucoup de couples, entre migrants ou mixtes, ont scellé et célébré leur union dans ce lieu, remplissant d'espoir les yeux et les cœurs des migrants présents (notes de terrain, janvier 2017, janvier 2018). Tous ces commerces semblaient n'être que la partie émergée d'un iceberg difficile à saisir dans son entièreté. Quelques mètres à droite et

quelques mètres tout droit suffisent pour contenir une quotidienneté épaisse et répétitive⁹². Cette mobilité s'étendait parfois jusqu'à la place Garibaldi. Ceux qui comptaient avec de l'argent et donc par extension ceux qui avaient réussi à mobiliser un capital relationnel (pour travailler, pour convaincre un proche d'envoyer de l'argent sur le compte d'une personne mexicaine qui acceptait de recevoir la somme) allaient visiter les banques, puis s'installer à une table afin de manger des tacos ou des *tlayudas*, galette de maïs farcie typique de la région de Oaxaca. Les autres, ne comptant qu'avec peu de ressources, préféraient se poser sur les bancs et voir la vie défiler, se changer les idées.

À la différence du quartier où était implanté l'*albergue* de Guadalajara, à San Antonio et plus généralement à Ixtepec, il était relativement aisé de discuter avec les habitants, d'échanger avec eux, de se faire inviter dans leur maison, dans leurs célébrations. Même si la ville avait connu plusieurs transformations démographiques⁹³, les relations sociales restaient imbibées de rapports communautaires ritualisés. Les célébrations communes de la vie par exemple (décès, naissances, mariages, anniversaires), répondaient à une codification rituelle, avec des étapes, des répétitions, des symboliques et une distribution des rôles entre membres de la communauté⁹⁴. Ces célébrations

⁹² Rétrospectivement, il paraît compréhensible que tout le reste de la ville, au-delà de San Antonio et de la Moderna, n'ait été exploré et découvert qu'à la fin de mon deuxième séjour et lors de mon troisième séjour, tant tout semblait se comprimer dans ce petit périmètre de 1,5 kilomètre.

⁹³ Cela peut être relié à plusieurs facteurs : en partie aux dynamiques économiques et d'extraction pétrolière du port de Salina Cruz et de l'expansion démographique de la ville de Juchitán de Zaragoza, villes qui se trouvent respectivement à une soixantaine et à une vingtaine de kilomètres d'Ixtepec. D'autre part, Ixtepec, comme déjà indiqué, est un arrêt ferroviaire incontournable pour toutes les marchandises qui transitent du Sud au Nord (matières premières, fruits, légumes) et du Nord au Sud (matériaux de construction, outils etc.).

⁹⁴ Cela est le cas, par exemple, avec la célébration du *Xandu'*, équivalent du « *Día de muertos* », de la fête des morts, qui, dans l'isthme, est célébrée un peu plus tôt, au mois d'octobre. À cette célébration se rajoutent celles du *Xandu' yaa* et du *Xandu' iropa* qui équivalent respectivement aux quatre mois et à la première année du décès d'une personne.

étaient surtout festives et éminemment sociales, en ce sens que, en leur sein, se rejouaient des rapports sociaux de distinction et se générait de la dette. Telle personne serait sollicitée pour devenir la « marraine » de la musique, par exemple, impliquant des frais et du travail d'organisation afin qu'un groupe de musique soit présent lors de la célébration. Telle autre deviendrait le « parrain » des desserts. En acceptant ces rôles, en dépit de la contrainte que cela impliquait, l'on s'assurait de conserver une étiquette et une fonction sociale qui ne se réifiaient que dans le collectif. De même, en acceptant d'assumer la dette que cette tâche comportait, on se constituait des relations ressources que l'on pouvait légitimement solliciter au gré des besoins et de la conjoncture. À l'instar de l'explication apportée par Jules Falquet dans l'introduction faite au livre de Yásnaya Aguilar, ces systèmes communautaires de « charges » amèneraient les membres de la communauté à occuper une « charge » répétitive, gratuite et d'intérêt collectif qu'elle soit d'ordre religieux, administratif, social, et/ou festif. « Ces dépenses obligées, qui finissent par être considérables (...) peuvent être analysées comme une manière de favoriser la redistribution et d'empêcher l'accumulation – et donc, à terme, la différenciation sociale et l'apparition de l'État » (Aguilar, 2022, p. 24). Cette grande ouverture et flexibilité quant à l'intégration de personnes étrangères au sein des célébrations, des repas, des intimités festives, se doit par conséquent d'être comprise dans ce cadre-là, d'autant plus lorsque ces personnes étrangères représentent une altérité socialement légitime. Être blanc-he, être universitaire, venir de la capitale. C'est ainsi que, dans une facilité déconcertante, j'ai pu être invitée au sein d'une célébration mortuaire équivalente au *Xandu' yaa*. Placée aux premières loges, j'ai reconnu Doña Rosa que j'avais déjà entraperçue un an auparavant au seuil de sa porte d'entrée lors de plusieurs promenades avec des migrants résidents de l'*albergue*. Comme l'annonçait un petit panneau jauni accroché à sa porte, elle louait son téléphone pour que les migrants puissent appeler à l'international. Accueillant chaleureusement l'intérêt que je portais à son activité commerciale et

Au-delà de ces dates, les proches du défunt déposent une offrande permanente dans l'autel familial (notes de terrain, janvier 2018).

à sa relation avec les migrants, elle me proposa un rendez-vous chez elle afin de répondre à mes questions plus tranquillement.



Image 18 - Maison de Doña Rosa (haut) et « Abarrotes » de Doña Elva, toutes deux voisines de l'alberque, photographies personnelles, Ixtepec, janvier 2017

Doña Rosa était une femme d'une cinquantaine d'années. Fille d'un père chiapanèque arrivé au tout début des années 1960 et d'une mère zapotèque originaire d'une localité rurale à une vingtaine

de kilomètres au nord d'Ixtepec, elle était elle-même née à Ixtepec où elle avait suivi sa scolarité jusqu'au lycée. Sa famille pourtant d'origine rurale s'était éloignée de plus en plus de la terre. C'est dans l'échoppe de fruits et légumes que tenait son père, dans le quartier de la Moderna, qu'elle avait rencontré celui qui allait devenir le père de ses huit enfants, quatre filles, quatre garçons. Ce-dernier était pourtant parti de la maison depuis plus d'une décennie, sujet sur lequel Doña Rosa préfère ne pas parler pendant notre conversation. Elle s'était installée dans sa maison actuelle au début des années 2000, elle avait donc assisté à toutes les transformations qu'avait connues le quartier depuis l'arrivée du refuge pour migrants situé à 250 mètres de chez elle, en descendant la ruelle sur la gauche. La première chose que Doña Rosa soulève, c'est l'apaisement des relations entre voisins et migrants au fil des années, en grande partie lié à la présence de l'*albergue*. Témoin de plusieurs scènes de violences perpétrées par les forces de l'ordre contre les migrants dans le quartier, avant que l'*albergue* ne s'installe, elle relate ainsi une discussion qu'elle avait eue avec un candidat pour la mairie de la ville :

Je lui ai dit : "Écoutez, j'espère que si vous gagnez, si vous devenez maire, j'espère que la police ne traitera plus aussi mal les immigrés. Parce que j'ai vu, j'ai vu la façon dont la police traite les immigrés et ce n'est pas acceptable. Ils ne me l'ont pas dit, je l'ai vu. Comment ils viennent, ils harcèlent les immigrés, ils leur jettent la nourriture qu'ils ont, ils les battent, ils prennent leurs affaires, ils les mettent dans la voiture et les emmènent on ne sait où. Pourquoi la police les maltraite-t-ils ? Ce sont aussi des gens et ils cherchent les moyens de subsister (*andan buscando su vida*) (...) C'est vrai, ils sont là depuis dix ans, depuis que les gens des droits de l'Homme se sont impliqués et que le Père s'est impliqué là, avec son refuge. La situation a beaucoup changé et regardez, ils (les policiers) ne viennent plus trop ici. Ce n'est plus leur terre. Ils restent au loin. Et s'ils entrent, ils sont cordiaux. C'est ce que j'ai vu. Maintenant, quand les immigrés passent, on peut davantage discuter avec eux. On leur demande s'ils veulent un *taco*, s'ils veulent quelque chose d'autre. C'est plus calme maintenant.

Doña Rosa, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

À travers cet extrait, il est intéressant de voir comment la présence de l'*albergue* et le travail d'accompagnement sociojuridique auprès des migrants a grandement contribué à la normalisation

de la présence de ces-derniers dans le quartier en délimitant un espace symbolique, spatial et interactionnel légitime et en permettant des relations relativement apaisées. Le positionnement de l'*albergue* et de son représentant le Père Solalinde en faveur du respect de la loi mexicaine sur l'immigration de 2012 interdisant la présence de policiers ou d'agents migratoires à moins de 100 mètres des *albergues* avait permis la fin des mauvais traitements souvent spectaculaires de la part des autorités envers les migrants qui investissaient la zone. Les migrants arrêtent d'être les boucs-émissaires ou encore les étrangers dangereux à neutraliser. Ils ne représentent plus l'image de parias, légitimée par les pratiques abusives des agents publics. Au contraire, les personnes migrantes hébergées par l'*albergue* et transitant plus ou moins librement dans le quartier deviennent au mieux des gens lambdas que l'on peut ignorer ou avec qui on peut discuter, et au pire, des gens un peu perdus dont on peut tirer bénéfice. Doña Rosa reconnaît à l'*albergue* une autre fonction centrale pour la pacification et l'amplification des relations migrants-locaux au sein du quartier. En « captant » et centralisant les migrants qui erraient dans la zone et autour des voies ferrées, l'*albergue* contribuait à ce que la présence des migrants apparaisse moins invasive, plus contrôlée.

Depuis l'ouverture de *Hermanos en el Camino*, il n'y avait plus de campement anarchique de migrants sur les voies du train. Si toutefois une personne se faisait renvoyer de l'*albergue*, celle-ci pouvait facilement investir d'autres espaces d'accueil monétisés qui s'étaient constitués au fur et à mesure dans le quartier, où de plus en plus d'habitants louaient, parfois à des prix exorbitants, des chambres à des migrants. S'il est vrai que l'*albergue*, qui était toujours restée ouverte sur le quartier, ne régulait pas le type d'interactions entre les migrants et les locaux, ne garantissant pas que ces interactions se fassent sans abus, (son action n'allant pas si loin), sa présence facilitait tout de même la rencontre avec les migrants. Dans les faits, l'*albergue* centralisait la population, offrait une ouverture à l'extérieur et agissait in fine comme un label de bonne conduite, qui rassurait les habitants et favorisait les échanges. « Ce ne sont pas des voyous, (« *no son maleantes* »), ce sont des gentils ceux-là » me disait le gérant d'une épicerie de la Moderna en parlant des migrants du refuge (communication personnelle, janvier 2017). Il allait parfois chercher des bras en renfort là-

bas, dès qu'il en avait besoin. Il savait qu'il pouvait toujours trouver des gars disponibles qui n'allaient pas la lui faire à l'envers (« *no me la van a hacer de pedo* »). Et puis, me disait-il, ils acceptaient des rémunérations en-deçà de celles prévues pour les travailleurs nationaux.





Image 19 - Déchargement d'un camion rempli de fruits et de légumes par des migrants résidents de l'albergue pour une épicerie du quartier de la Moderna, photographies personnelles, Ixtepec, janvier 2018

En dépit de l'absence de liens directs entre le personnel de l'*albergue* et les habitants du quartier, la présence des migrants semblait être légitimée presque par défaut, ce qui facilitait les interactions localisées et parfois monétisées avec les habitants du quartier. Un examen attentif de la rapidité avec laquelle apparaissaient, disparaissaient, se transformaient des commerces en tout genre autour de l'*albergue* laissent alors entrevoir des considérations similaires à celles posées pour les acteurs migrants : cette nouvelle catégorie, « acteurs locaux », semble être tout aussi prise dans une recherche d'expansion de leurs ressources, sociales, affectives, économiques, considérées ici comme les moyens permettant de se tirer de l'embarras et/ou d'améliorer une situation difficile. C'est ainsi que Doña Rosa racontait comment, encouragée par les conseils d'un de ses fils, elle en était venue à proposer d'abord des services de téléphonie aux migrants puis des services de plus en plus élargis :

Mon fils a commencé à vendre depuis la maison des cartes de recharge téléphonique, vous voyez, les cartes qui se vendaient à 20, 30, 50, 100, 200, voire 500 pesos. - *Il l'a fait en pensant aux gens du refuge ?* - Oui, parce qu'ils venaient acheter les cartes, ils nous les ont demandées.

Après cela, son fournisseur lui a dit qu'il allait sûrement arrêter, qu'il allait nous retirer ces cartes. Mon fils a continué à les vendre, et à partir de là, ehm, nous n'avions plus de téléphone, alors c'est lui qui a commencé à... comment ça s'est fait ? Ah, je pense que c'était au coin de la rue, ils offraient des appels (aux migrants), mais ils les faisaient payer très cher, 8 pesos la minute, ils les faisaient payer très cher et les mêmes personnes qui venaient acheter les cartes nous ont dit, pourquoi pas, que pourquoi ne pas leur louer un téléphone pour qu'ils puissent appeler. Et puis, je ne me souviens plus pourquoi, mais ils (les voisins) l'ont enlevé (ce service téléphonique) et donc les immigrants sont venus me dire que oui, s'il vous plaît, qu'on leur loue le téléphone et comme mon fils est celui qui paie les factures, je lui ai en ai parlé et il m'a dit "Eh bien, prêtez-leur le téléphone". On facturait 3 pesos par minute et c'est comme ça qu'ils (les migrants) ont commencé à affluer. Ils se sont passé le mot et à partir de là tout a commencé. Comme beaucoup de gens venaient, nous avons commencé à leur faire payer 2 pesos. C'était un meilleur prix pour eux. Mon fils a ensuite acheté ce chronomètre, d'abord on le faisait sur le téléphone portable, et je ne savais même pas comment utiliser un téléphone portable ! « Regarde, maman, tu cliques ici (*mire madre, de aquí le aprieta*)". Avec le chronomètre, je contrôle les minutes, c'est plus facile. C'est comme ça que les appels sont arrivés (...) Écoutez, j'ai eu des problèmes de santé et avant je vendais de la nourriture avec ma fille, à la sortie des écoles et d'autres choses comme ça. Et je me plaignais d'avoir mal au pied. C'est là que je me plains. Mon fils m'a dit : "Où es-tu allée vendre ? Reste à la maison !", "Non, si je reste ici, je vais tomber malade, qu'est-ce que je vais faire ici ?", "Regarde la télé, va te coucher, dors, je vais te donner 100 pesos par jour, ne pars pas", "Oh non ! Je vais tomber malade si je n'ai pas d'activité", et il a eu l'idée de créer un commerce à la maison, pour que je n'aie pas besoin de sortir. Ça a tout changé pour moi. C'est un revenu, c'est une sécurité, j'ai pu payer mes médicaments, je pouvais me reposer tout en étant occupée par eux tous (...) Au début, je ne voulais pas. Je ne voulais pas qu'ils (les voisins) me disent que je leur prenais leur commerce, je ne voulais pas de concurrence. Vous savez comment les gens peuvent être ici. Ils veulent toujours ce qui leur appartient et ne veulent pas qu'on le leur prenne.

Doña Rosa, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Cette première activité marchande lui a donc permis de répondre à une urgence de santé qu'elle devait affronter : cela lui garantissait un petit revenu tout en lui permettant de ménager sa santé. Surtout, elle aimait sentir qu'elle aidait les migrants, elle qui avait deux fils qui étaient partis aux États-Unis. Elle traitait les centraméricains du quartier de la même manière qu'elle souhaitait que

ces fils soient traités là-bas, *al Norte* (communication personnelle, janvier 2018). Quelques mois après avoir installé le service de téléphonie dans son salon en agençant une table basse avec le téléphone fixe et un carnet avec des stylos ainsi que deux fauteuils adossés à une commode qui séparait la zone du reste de la pièce afin de garantir une certaine intimité, Doña Rosa et ses enfants virent l'engouement pour cette activité : les migrants qui accouraient à eux leur partageaient les difficultés éprouvés au sein de l'*albergue* où il y avait souvent trop de monde, trop de promiscuité pour passer des coups de téléphone alors qu'il y avait des sujets sensibles comme l'envoi d'argent qu'il valait mieux traiter en toute discrétion, sans se mettre inutilement en danger (communication personnelle, janvier 2018). D'autres services de téléphonie existaient dans le coin, mais ils étaient souvent jugés trop cher. Doña Rosa était connue comme une personne bienveillante, qui offrait souvent des vêtements ou des sandwiches aux migrants. Qui de mieux pour se positionner dans le marché des services aux migrants ? Peu à peu, des services téléphoniques, Doña Rosa passa à la vente de boissons gazeuses, puis de cigarettes, de savonnettes, de déodorants, de crèmes hydratantes, tout cela sous l'impulsion de son fils aîné et surtout des migrants qui étaient demandeurs de ces produits. Elle veillait à acheter des produits accessibles, afin de les vendre à un prix juste, comme avec les savons : « Je ne prends pas les produits chers (*no agarro del caro*), je prends les produits bon marché (*agarro del barato*), pour qu'ils puissent les acheter. Et ils m'en remercient » (communication personnelle, janvier 2018). Dans ses activités commerciales, elle s'était attiré le mécontentement de quelques voisins qui craignaient la concurrence qu'elle représentait, d'autant plus quand ils réalisaient que pour les mêmes services elle proposait un prix plus bas. Face à ces tensions naissantes, elle trouvait du réconfort dans la gratitude qu'exprimaient les migrants. Elle reconnaissait sans problème l'abus dont certains locaux faisaient preuve et l'injustice que cela représentait :

Les gens ici profitent d'eux, parce qu'il y en a de toutes sortes : il y a des gens injustes et il y a des gens bien, (...) ils profitent de ces gens, et il y en a, je vous dis, même avec un niveau économique, qui vont vendre à un prix élevé, parce qu'ils pensent que les Salvadoriens et tous

ceux-là ont de l'argent et c'est pourquoi ils abusent, parce que, comme je le répète, au lieu de vendre pas cher pour leur donner un coup de main. Moi je dis qu'on a aussi besoin d'eux. Ils m'ont déjà aidé, dans la maison, à porter des choses, à faire des travaux de construction. Et j'ai gagné un peu d'argent grâce à eux, ça m'a bien aidé. Et beaucoup ne reconnaissent pas qu'ils ont tiré un bénéfice d'eux. Ceux du cyber par exemple (celui sur la même rue) comme je l'ai dit, ils les font payer plus cher. Moi je dis que ça ne devrait pas être comme ça, mais chacun a son monde, sa tête et sa façon de penser (...) - *Alors, depuis que ce n'est plus comme ça, que les migrants ne sont pas juste de passage et qu'ils restent un peu plus longtemps, est-ce qu'on peut dire que la ville a un peu changé avec la présence des migrants ?* - Eh bien, qu'ils le veuillent ou non, oui, oui, elle a changé et cet endroit a aussi bénéficié de leur présence, même si beaucoup ne le reconnaissent pas, mais je dis que oui, le quartier a bénéficié de leur présence - *Seulement le quartier ou aussi la ville ?* - Eh bien, tout, moi je dis. Le quartier et la ville, parce qu'ils ont besoin d'eux, parce qu'ils les font venir ici pour travailler, parce que j'ai vu qu'ils venaient ici pour travailler. Alors oui, il est clair que ce lieu en a profité. Et surtout, les quartiers d'ici : San Antonio, La Soledad, La Tito Enriquez, La Doctores, La Rubén, je dis que tous ces endroits ont clairement profité de la présence des migrants.

Doña Rosa, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

L'entretien avec Doña Rosa prit fin. Elle attendait la visite de son fils en regardant des vidéos sur facebook. Je pris congé. Une fois dehors, les paroles de Doña Rosa résonnaient encore en moi et tintaient de manière particulière à la vue de ces maisons récemment agrandies, affichant encore un ciment frais, une fenêtre fraîchement posée, une peinture pas complètement sèche. Ces transformations étaient-elles dues aux bénéfices économiques découlant de la présence des migrants ?

Face à ce questionnement, il devient intéressant d'invoquer de nouveau l'analyse proposée par Dominique Vidal sur les relations sociales entre brésiliens, dans un contexte social, politique et économique incertain (Vidal, 2016). L'auteur rattache la facilité, la souplesse, la recherche de bénéfices et l'utilitarisme des liens sociaux à la nécessité, selon des stratégies individuelles ou familiales, de trouver des solutions aux problèmes qui surgissent quotidiennement en utilisant au mieux ses contacts. Car face à cette inconsistance sociale et à une structure gouvernementale qui

ne peut garantir une amélioration des conditions de vie, autrui, encore une fois, constitue potentiellement une ressource. Il devient donc évident que ces formes d'économies relationnelles vont bien au-delà des acteurs migrants, dépassent même les questions migratoires pour devenir une caractéristique intrinsèque de l'expérience du social où la recherche de mobilité et d'amélioration de sa situation de vie se joue de part et d'autre des frontières, indépendamment du statut migratoire. Cela est valable tant pour *Pueblo Quieto* que pour le quartier qui jouxte l'*albergue* d'Ixtepec.

Dans les deux cas il devient intéressant de voir comment les structures d'accueil, de façon intentionnelle ou non, interagissent avec le tissu social préexistant, accompagnent le renouvellement de celui-ci, définissent les pourtours d'un espace d'interactions légitimé, participent à la création de nouveaux acteurs sociaux territorialisés et favorisent l'émergence de toute une économie informelle fragile mais persistante qui tire ses bénéfices de la présence des migrants mais qui, en l'absence de ceux-ci, chercherait d'autres ressources, d'autres formes de bénéfices. Cette recherche du bénéfice débouche parfois sur des pratiques abusives, prenant des formes d'assujettissement. Toutefois, loin de répondre exclusivement à une forme de cynisme, elle aboutit aussi à des rencontres, des relations sociales, des amitiés, des histoires d'amour. Dans notre conversation, Doña Rosa racontait comment elle voyait des jeunes couples, entre migrants ou mixtes, se former, s'organiser peu à peu notamment autour des demandes d'argent. Elle avait été invitée à plusieurs reprises à des mariages mixtes, elle avait même été « *madrina de lazo y de arras* » pour un couple qui s'était rencontré dans cette même ruelle : durant la cérémonie elle avait eu la charge de poser une guirlande de fleurs sur les épaules des jeunes mariés symbolisant leur nouvelle union et d'offrir treize pièces de monnaies traditionnellement en or, métal abondant dans la région, pour représenter la prospérité dans leur futur projet. « Beaucoup restent ici à cause de cela, ils font leur vie ici, beaucoup, il y en a déjà plusieurs qui sont restés ici. Et donc, soit ils se mettent ensemble, d'abord ils se mettent ensemble ici, et puis ils se marient quand ils ont déjà des enfants », m'expliquait-elle (communication personnelle, janvier 2018).

Au sujet de l'amour et de la façon dont l'espace de l'attente permettait des rencontres malheureuses mais aussi amoureuses, Miguel partageait dans un de nos entretiens un souvenir qui selon lui l'avait le plus ému et marqué positivement depuis le début de son entreprise migratoire : celui d'avoir assisté à la naissance d'un couple formé par deux personnes migrantes, rencontrées à l'*albergue* d'Ixtepec, qui avaient fini par avoir un enfant qui allait constituer le nouveau point de départ dans leurs trajectoires de mobilité :

L'une des plus belles expériences de tout ce voyage a été celle-là : voir naître l'amour. C'est cela qui est beau. L'amour migrant. L'amour des migrants. C'était magnifique. José et Fernanda (également originaires du Nicaragua) se sont rencontrés dans l'*albergue*, à Ixtepec. C'était bien, ils ont appris à se connaître, ils ont commencé à parler, ils sont allés se promener, ils ont commencé à tomber amoureux et... il y a eu un moment où ils ont voulu commencer à faire le voyage ensemble, vers le Nord. En d'autres mots, imaginer l'idée de bouger d'un espace à un autre a également donné naissance à quelque chose. C'était comme un projet commun, qu'ils n'auraient jamais imaginé chacun de leur côté (*estando en sus lugares*). Qu'ils allaient faire un autre projet de vie. Parce qu'en plus, il y avait un bébé en route (elle est tombée enceinte). Ça change ta vie, ça te fait voir le monde d'une manière différente dans tout ce processus de migration. Tu adoptes (*adoptás*) une autre façon de voir les choses. Tu ne penses plus égoïstement à toi-même (*ya no pensás egoístamente por vos mismo*), tu commences (*empezás*) à penser à un tiers, à une troisième personne. C'était si beau. Et ils sont bienheureux (*bendecidos ellos*), car je suis sûr qu'ils sont heureux. – *Ils sont encore ensemble ?* - Oui, oui. Je disais à José que l'une des plus belles expériences de tout ce processus était de les voir, de voir leur amour naître. C'était tellement beau. Et de savoir qu'ils sont ensemble, qu'il y a un bébé en route, qu'ils ont un autre projet de vie, parce que je lui ai demandé : « Est-ce que vous allez revenir au Mexique ? Est-ce que vous avez encore l'intention de traverser la frontière pour les États-Unis ? » Et bien non. C'est-à-dire que leurs projets ont changé. Il ne pense plus au départ (*ya no piensa en movimiento*). Il pense au bébé.

Miguel, communication personnelle, Mexico, décembre 2017

La rencontre amoureuse devient ici emblématique de la plasticité des phénomènes migratoires et sociaux présents dans la région centraméricaine : elle illustre d'une part la fragilité des contextes,

toujours en prise avec l'événement, celui qui, par définition, peut arriver, advenir, rompre avec le cours routinier de l'existence et avec cette quotidienneté de l'attente qui pourtant paraît si épaisse, si contradictoirement enracinée. D'autre part, elle révèle la réactivité et l'inventivité des acteurs sociaux qui créent inlassablement, dans le cadre qui leur est permis, de nouvelles modalités d'interactions, de nouvelles projections, de nouvelles formes de mobilités. Pour José, l'Événement avait le visage de Fernanda, celui de l'amour, celui de la parenté fleurissante. Mais l'événement peut également avoir le visage de l'accident, de l'horreur. « La contingence fait que l'accident, tout comme l'événement, c'est ce qui arrive, mais qui aurait pu aussi bien ne pas se produire. La contingence s'oppose à la nécessité qui fait que l'accident est avant tout *coïncidence*, et ne répond ni à des lois générales, ni à des facteurs de constance. Le contingent, c'est l'incalculable dans les effets que produit l'accident sur un sujet : c'est ce qui fait rencontre. Un événement traumatique concerne toujours un sujet. Il comporte à la fois *une part de réel qui relève de l'accident*, l'indicible de la rencontre, et *une part de subjectivité* dans laquelle le sujet est engagé. » nous dit le psychanalyste Guy Briole (Briole, 2018).

Dans les épanchements relationnels et économiques qui se tissent dans l'espace de l'attente étendu, tout paraît si pérenne en dépit des petites adaptations observées. Durant tout le début de l'année 2017, les récits recueillis via Facebook par les personnes migrantes qui étaient encore à l'*albergue* d'Ixtepec relataient les mêmes pratiques, les mêmes lieux. Tout semblait si permanent, si englué dans les petites pratiques de l'attente observées. Pourtant, un événement relevant de la catastrophe naturelle s'apprêtait à secouer les failles et les aubaines de cette économie relationnelle, levant le voile sur cette apparente stagnation autour de la ruelle du refuge pour migrants, permettant un approfondissement de l'analyse déjà lancée. Il s'agit du tremblement de terre du 7 septembre 2017 d'une magnitude de 8,2 sur l'échelle de Richter, suivi de ses répliques du 19 et 23 septembre, tout aussi dévastatrices, qui ont frappé l'isthme de Tehuantepec, causant plus d'une centaine de morts,

une destruction considérable des habitations et des infrastructures⁹⁵ et une restructuration du tissu social. C'est ainsi que, faisant suite au travail de terrain qui s'est peu à peu recentré sur l'isthme de Tehuantepec et non pas sur la ville de Guadalajara et de ses environs, nous allons aborder lors d'une dernière partie la façon dont cet événement a non seulement mis en évidence une économie relationnelle basée sur la recherche d'opportunités et la relation à l'autre, déjà présente dans le quartier, mais aussi a étendu cela à l'ensemble de la région, élargissant la territorialité des pratiques sociales dans l'attente. Cet événement traumatique, en plus de mettre en lumière les économies relationnelles formées autour de l'attente et l'extension territoriale de celles-ci, révèle la profonde perméabilité des contextes sociaux aux événements, l'imbrication constante des uns avec les autres. Car des tremblements de terre de septembre 2017, s'en suivirent les « caravanes migrantes » de novembre 2018, puis la pandémie de Covid-19 de 2020 réactualisant, déstructurant, renégociant constamment le tissu social formé autour de l'attente, de la mobilité humaine et plus largement de l'expérience du social.

Un peu plus haut nous avons souligné la façon dont l'*albergue* d'Ixtepec avait permis sans le vouloir la création d'un espace qui offrait aux migrants une expérience territorialisée de l'attente, très vive même si très limitée au quartier immédiat. Par l'action durable de l'*albergue*, la présence des migrants se trouvait pacifiée et se justifiait par le gain marchand qu'ils représentaient aux yeux des voisins. Voilà que la conjoncture malheureuse post-séisme offrait une nouvelle occasion aux migrants de parcourir leur territoire de l'attente de façon encore plus étendue et légitime.

⁹⁵ On estime que près de 80 000 habitations et 800 écoles furent gravement touchées dans l'état de Oaxaca. 688 écoles affectées se trouvaient dans l'isthme de Tehuantepec.

<https://www.zonadocs.mx/2019/09/19/el-sismo-de-8-2-grados-que-destruyo-el-istmo-de-tehuantepec/>

5.3 Plasticité sociale face aux événements et à la contingence

Il était 23h30 passées. Huzmany naviguait sur plusieurs couches de peinture, précisant un peu plus le portrait de sa mère qu'il avait commencé à peindre des mois auparavant. Il était assis à même le sol, un sol écaillé de couleur bleu turquoise, vêtu d'un léger chemisier en coton et d'un short qui accompagnait la contorsion de plus en plus extrême qu'il effectuait au-dessus de son chevalet. La fenêtre entrouverte laissait passer un mince filet d'air pourtant bien maigre au regard de cette chaleur étouffante. Les moustiques étaient criminels, s'acharnaient sur chaque centimètre d'épiderme découvert. Cet architecte de profession, peintre à ses heures perdues, était absorbé par sa création. Sa muse, sa mère, originaire de la petite ville de Guevea de Humboldt, dans les montagnes au nord d'Ixtepec, se trouvait dans le salon, allongée sur le hamac qui se balançait de part et d'autre du salon rempli de pinceaux, de pots de peinture, de toiles, de carnets, d'outils en tout genre. Elle aimait accompagner son fils dans cette maison qui lui servait de studio. Elle savait mieux que quiconque la frénésie qui pouvait l'emparer quand il se mettait à peindre. C'était donc le refuge de l'artiste, cette maison construite selon des normes modernes, implantée à la limite de la 3^{ème} et de la 1^{ère} section de la ville d'Ixtepec, en face du cimetière moderne. Bien différente de leur bâtisse traditionnelle du quartier de Cheguigo où dans les années 1970 elle s'était installée avec son mari décédé depuis. Les minutes défilaient, le sommeil gagnait du terrain. Elle entendait au loin des chiens aboyer. Les chiens aboient toujours. C'est bruyant les chiens. Mais en cette soirée du 7 septembre 2017, à 23h30 passées, les chiens du quartier aboyaient anormalement. Comme si leurs hurlements se répondaient entre eux. Bientôt, la ville fut enveloppée par un vacarme aux sonorités animales. Et puis, plus rien. Il était 23h48, plus rien du tout. Un silence de mort, jusqu'au vrombissement tellurique, le plus terrifiant, le plus profond qui soit. Le monstre qui habitait la terre commença à se secouer comme jamais, à ouvrir ses entrailles et avaler ce qu'il pouvait sur son passage. Le hamac rentra en collusion contre le mur. Huzmany sortit en trombe de

la chambre, entoura sa mère de ses bras, et commença à lui susurrer « *Toda va a estar bien, madre mía, todo va a estar bien* ». « Tout va bien se passer. » Leurs corps devenus matière se faisaient trimpler de gauche à droite, de bas en haut. Les objets qui remplissaient la pièce devenaient, l'espace d'un instant, d'assassins projectiles. Près de trois minutes, un temps infime en temps normal. Mais dans la dilatation temporelle que provoqua ce tremblement de terre, ces trois minutes étaient éternelles. Elles renfermaient en elles la certitude de mort de tout un chacun. Après ces trois minutes passées en enfer, tout paraissait irréel. Les murs fendus, le toit ébranlé, les meubles renversés, la poussière. Tout. Huzmany et sa mère, tout comme des milliers d'autres personnes, avaient fait la rencontre du trauma, de l'horreur, et les effets du réel provoqués par ces-derniers pouvaient déjà se faire sentir. Une excursion dans les rues suffisait pour le confirmer : des maisons écroulées par dizaines, anéanties ; des cris d'effroi face à la découverte des cadavres ensevelis. En tant que vivants dans ce décor fracassé, voilà que Huzmany et sa mère se trouvaient dépositaires du poids de la mort, faisant pied à ce que Maurice Blanchot, à ses quatre-vingt-sept ans, écrivait dans *L'instant de ma mort* (2002) : « L'instant de ma mort désormais toujours en instance ». Les habitants de l'isthme de Tehuantepec n'étaient pourtant pas étrangers aux colères que piquait parfois le centre de la terre. Cette région était une zone de frontière dans tous les sens du terme, car, dans son for intérieur, pendant que se débattaient en surface des êtres humains en quête d'habitabilité dans le monde, œuvraient des forces profondes qui faisaient se rencontrer plusieurs plaques tectoniques : la plaque du Cocos, dans l'Océan Pacifique, les plaques d'Amérique du Nord, des Caraïbes, et du Panamá. Mais, en ce mois de septembre 2017, les grondements telluriques étaient différents, prenant comme origine le golfe de Tehuantepec, à 133 kilomètres au sud-ouest de Pijijiapan. Il ne s'agissait pas d'une « simple » rencontre entre deux plaques tectoniques, libérant une quantité massive d'énergie et un ajustement de la surface terrestre. Au cours de ce séisme d'une intensité rare (le plus fort enregistré en un siècle dans tout le pays), une fissure sur toute la largeur de la zone s'était créée, d'une profondeur de près de quatre-vingts kilomètres. Deux jours après le séisme, les autorités avaient enregistré 482 répliques. Quinze jours

après, 4326 répliques dont la plus forte s'était élevée à 6,1 sur l'échelle de Richter. Il s'agissait donc d'un état d'alerte prolongé dont les conséquences étaient effrayantes. Surtout, cet état d'alerte et de désajustement allait avoir des incidences multiples que nous allons essayer d'aborder. Tout d'abord, des incidences sur la structure d'accueil pour migrants dont les missions internes déjà malmenées étaient mises à mal parallèlement à une ouverture vers l'extérieur. Puis, sur le quartier



Image 20 - Débris de maisons, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2018

et ses habitants fragilisés mais réactifs qui remplissaient le manque à gagner émanant des défaillances de l'*albergue*. Enfin, sur la ville et la région entière qui, dans un contexte de crise faisaient émerger une économie du désastre et de la reconstruction. Ces trois éléments allaient converger et rendre évidents la nature du contrat social qui anime ces contextes sociogéographiques : une méfiance partagée envers les institutions, un surinvestissement des initiatives privées et individuelles, un ancrage spatial des interactions sociales.

5.3.1 Pour l'*albergue*, des missions affaiblies en interne, élargies en externe

À 2,5 kilomètres au sud de la maison-atelier de Huzmany, se trouvait l'*albergue Hermanos en el Camino* avec ses résidents et son équipe, ainsi que le quartier San Antonio, ses commerces et ses habitants. Le même effroi avait traversé tout ce petit monde qui donnait chair à ces économies relationnelles de l'attente. Il allait sans dire que l'*albergue* avait été profondément affecté par les tremblements de terre. L'aire administrative et les bureaux étaient inutilisables, de même que tous les dortoirs, que ce soit ceux des hommes, des femmes ou des volontaires. Ces-dernières, femmes et volontaires femmes, s'étaient rapatriées dans l'aire initialement destinée aux réfugiés et aux personnes demandant une protection internationale. Un nouveau toit en tôle couvrait leurs têtes pendant leurs nuits. Les autres migrants et volontaires investissaient des tentes immenses qui défiguraient quelque peu le terrain du refuge. Elles avaient été envoyées en urgence par l'UNHCR, organisation ayant fourni une importante aide financière et matérielle au refuge d'Ixtepec et dont on pouvait encore deviner le logo à moitié effacé sur les devants des tentes qui s'étaient pourtant usées très vite, déchirées de part et d'autre par le vent. Le soir, les hommes s'endormaient bercés par le bruit du cordage et des bâches plastifiées.



Image 21 - Un résident de l'albergue prend la pose dans le « dortoir » des hommes, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2018

À cette période, les repas servis étaient pires que jamais, l'équipe chargée de l'intendance fonctionnait en sous-effectif et beaucoup de matériel de cuisine avait été endommagé (notes de terrain, janvier 2018). Le traitement des démarches administratives s'était considérablement prolongé, non seulement du fait de l'équipe du centre mais aussi des institutions migratoires à Ixtepec qui devaient elles-mêmes faire face à des crises internes et à des moyens en-deçà des demandes. Les répercussions dans la vie quotidienne de l'*albergue* se faisaient ressentir, à travers un désœuvrement de plus en plus marqué auprès de certains résidents, qui en plus du traumatisme vécu, devaient étirer encore plus leur temps d'attente et négocier de plus belle les tensions biographiques qui étaient les leurs. Il faut dire que les conditions de vie étaient pour le moins rudimentaires, ne serait-ce qu'au regard des dortoirs improvisés. J'ai pu assister, entre janvier 2018

et avril 2018, à plusieurs règlements de compte entre migrants, que ce soit entre hommes ou entre femmes, souvent couronnés par des expulsions de la part de l'équipe administrative.

Les conflits et les tensions préexistants entre les différentes équipes internes à l'organisation *Hermanos en el Camino* devenaient évidents dans ce contexte catastrophé qui avait eu pour effet de priver le site de sa maigre stabilité matérielle et d'entériner la possibilité de structuration interne. Depuis le décès de Beto Donis, il n'y avait pas eu un vrai temps de deuil pour l'équipe de terrain pourtant déjà limitée, qu'une nouvelle catastrophe surgissait : le séisme.

L'équipe s'est beaucoup divisée (*se descabezó mucho*) avec la mort de Beto. L'idée était de former (*capacitar*) l'équipe, c'est pour ça que je suis revenu ici : j'ai de l'expérience dans ce domaine, je coordonne beaucoup de projets, j'ai l'habitude, j'ai la confiance du Père. En théorie en tout cas, pour certaines choses. L'idée était de voir comment, avec les personnes disponibles, on pouvait réorganiser l'équipe. Et puis, de façon inattendue, il y a eu le tremblement de terre et les priorités ont changé, bien sûr. Ils devaient faire leur deuil et un séisme s'est produit. - *Tu n'as donc pas pu aller jusqu'au bout du processus de réorganisation ?* - Non non, rien n'a été fait en réalité. Absolument rien. Nous avons commencé avec l'équipe en place à aborder la question du travail d'équipe, de la répartition des tâches, des fonctions, la cuisine, mais maintenant la réorganisation est secondaire. Et ça va rester comme ça. Tout le monde est déjà à bout (*están todos quemadísimos*) et cela se répercute sur la qualité de l'attention portée à la population. En plus, je pense qu'ils veulent tous partir. Ça sera un problème. Et ceux de Mexico ne s'en rendent pas compte. Le Père ne s'en rend pas compte. Honnêtement, je ne sais pas ce qu'il adviendra de l'équipe de terrain. (La personne chargée des finances) va probablement partir, (la coordinatrice) aussi.

Dante, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

La croissance de l'organisation et la notoriété que celle-ci avait pu gagner tant à une échelle locale, nationale et internationale n'arrivaient pas à masquer les fragilités internes dues à ce manque de structuration interne et à cette logique d'urgence, de « *apaga-fuego* ». Dans ce contexte post-séisme, cela se voyait non seulement à travers la gestion du quotidien, avec des expulsions et des réadmissions parfois arbitraires et contradictoires entre les membres

de l'équipe⁹⁶ ; mais surtout au travers de la gestion des donations financières et matérielles, régionales, nationales et internationales que l'*albergue* désormais recevait et redistribuait :

Cet *albergue* a grandi comme ça, sans ordre. Ce n'était pas prévu qu'il devienne ce qu'il est aujourd'hui. C'était un simple lieu d'aide humanitaire. Cet endroit a toujours été un *apaga-fuego* mais c'est devenu autre chose, maintenant (...) nous sommes même un point de collecte pour la communauté ! La moitié de mon travail consiste à aider la communauté. Pas seulement les migrants. Et ça ça se fait à travers le refuge, c'est une nouvelle tâche qui est devenue une référence à la suite du tremblement de terre, car la communauté n'a pas confiance dans le gouvernement, alors elle envoie des choses à l'*albergue* pour qu'il les gère. Des dons, de l'argent et des objets, du matériel.

Dante, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Ce nouveau rôle important qu'avait commencé à occuper l'*albergue* dans les quartiers et les communautés avoisinantes juste après les séismes est à ce titre révélateur d'une certaine plasticité sociale. Avec le tremblement de terre, le rôle et les services du refuge intérieurement mis à mal s'étaient pourtant élargis vers l'extérieur : le refuge était devenu un centre de réception et de distribution de donations tels que des médicaments, de la nourriture, des bouteilles d'eau ou des bouteilles d'électrolytes⁹⁷ mais aussi du mobilier domestique envoyé par des entreprises implantées dans la ville comme des matelas, des frigos, des cuisinières. À ces donations multiples, s'ajoutaient les montagnes de vêtements que recevait l'équipe terrain quasi hebdomadairement,

⁹⁶ À cette période, il m'a été donné d'intervenir, par exemple, auprès d'une mère hondurienne avec ses deux enfants en bas-âge qui venaient de se faire expulser de l'*albergue* à la tombée de la nuit par une religieuse du centre et qui n'avaient pas d'endroit où dormir. Selon la femme hondurienne, le motif de son expulsion résidait dans l'agacement éprouvé par la religieuse face à son insistance pour avoir des médicaments et des vêtements pour ses enfants ; le père Solalinde venait de partir, la religieuse en aurait profité pour « faire du ménage » Notes de terrain, janvier 2018.

⁹⁷ Envoyés essentiellement par des ONGs telles que UNHCR, Comité International de la Croix Rouge (CICR), Amnesty International, même si certaines de ces donations provenaient d'initiatives privées, Notes de terrain, janvier 2018.

envoyés par des particuliers de la région, mais aussi de la ville de Oaxaca, Puebla, ou encore de México, comme l'attestaient certaines notes laissées dans les sacs et certains bordereaux d'envois. Enfin, une dernière donation non visible mais tout de même considérable se formait autour de l'argent reçu tant par des fondations privées étrangères, que par des ONGs ou encore des particuliers venus d'horizons divers. La perception de fonds internationaux et de donations destinées à la réhabilitation des bâtiments et au fonctionnement général du lieu (eau, électricité) ainsi que le stockage des donations matérielles étaient à la charge de la bonne sœur qui assurait déjà la trésorerie de l'*albergue*. Les anciens dortoirs s'étaient ainsi transformés en entrepôts et le pick-up que le père Solalinde laissait dans le centre était réquisitionné de temps à autre pour aller distribuer d'innombrables victuailles et objets. Même si les services habituels continuaient à tourner tant bien que mal (restauration, hébergement, accompagnement juridique et psychosocial), on pouvait voir se profiler une gestion financière opaque. Lors d'une rencontre informelle avec plusieurs membres de grands organismes internationaux comme le CICR ou Save The Children dans la ville de Tijuana en janvier 2019, certaines personnes ont confessé continuer à financer « ce genre de lieu » comme l'*albergue* d'Ixtepec en dépit de l'opacité de la gestion budgétaire et du manque criant de rapports financiers (communications personnelles, janvier 2019). L'équipe en charge ne rendait que peu de comptes du budget mobilisé et cela depuis des années, mais malheureusement ils ne pouvaient pas ne pas donner si ce n'est un peu d'argent à Solalinde et à sa structure, qui à l'époque était candidat pour le prix Nobel de la paix. Tourner le dos à Solalinde ne pouvait se faire dans le champ de la prise en charge administrative et humanitaire de la mobilité humaine, cela serait trop mal vu. Il fallait donc trouver des stratégies pour jouer le jeu tout en « limitant la casse », m'expliquaient ces personnes. Cela se traduisait entre autres par le maintien des collaborations déjà en place ou encore par l'envoi de sommes d'argent raisonnables sans attentes particulières quant aux dépenses de celles-ci. Ce rôle de réception et de distribution des dons ne fait donc l'objet d'aucun inventaire ni d'aucun rapport interne à la structure (notes de terrain, janvier 2018, avril 2018). Et pourtant, elle pouvait impliquer des volumes de marchandises



importants, comme en attestent cette distribution qui avait été réalisée en avril 2018 dans le quartier improvisé jamais entendu auparavant, connu sous le nom de « *Imperio Jeromeño* » où s'étaient agglutinés des rescapés et des damnés des tremblements de terre qui, après avoir perdu leur maison, vivaient dans des bicoques en tôle et en carton.



Image 22 - Distributions de vivres et de mobilier domestique orchestrées par l'albergue, photographies personnelles, Ixtepec, janvier et avril 2018

5.3.2 Une économie du désastre

De son côté, Doña Rosa partageait pendant notre entretien le traumatisme qu'elle ressentait encore en pensant à cette nuit cauchemardesque. Plusieurs de ses connaissances avaient péri sous les décombres. Elle en avait des crises d'angoisse rien que d'y penser. Sa chambre était inhabitable, une partie de la toiture s'était délabrée. Depuis, elle avait dû élire résidence dans le salon, elle qui était si fière d'avoir pu s'offrir une maison avec plusieurs pièces (communication personnelle, janvier 2018). Mais elle n'était pas à plaindre, ses enfants avaient une bonne situation et l'aidaient à payer une partie de la reconstruction. Surtout, elle n'avait pas à vendre sur gage ses tenues traditionnelles *istmeñas* de « gala » agrémentées de ses bijoux en or, colliers et boucles d'oreilles, pourtant si représentatifs des festivités communautaires de la région, qu'elle avait hérité de sa mère

et de sa belle-mère.⁹⁸ En effet, en se promenant dans la ville d'Ixtepec mais aussi dans les autres villes voisines de l'isthme, on percevait une transformation marchande bien particulière à la suite des tremblements de terre. Les maisons de vente et prêt sur gages affichant des tenues traditionnelles et des bijoux, tous plus extravagants et impressionnants les uns que les autres, pullulaient et entérinaient dans ce décor de maisons éventrées une ambiance tendue et douloureuse, incertaine et déloyale. Voilà que les femmes de la région se faisaient dépouiller de leurs biens les plus précieux qui, loin d'avoir une simple valeur économique, avaient une valeur hautement sociale et symbolique, profondément imbriqués à un tissu social traditionnel très présent.

Le quartier dans lequel était implanté l'*albergue Hermanos en el camino* était toujours très actif et venait pallier les carences du refuge, donnant lieu à une amélioration des services déjà existants et surtout à une diversification de ceux-ci. En plus de la location de WC, de petites épiceries, de cyber-cafés, de services téléphoniques, on y trouvait désormais des services de coiffure improvisés dans les arrière-cours des maisons et surtout des locations de chambres pour les familles avec enfants. Ces-dernières n'étaient pas affichées dans la devanture des maisons, mais l'information circulait vite. C'est Madre Tere, la mère de famille témoin de Jehovah qui avait sa maison à l'angle de la ruelle qui m'en avait parlé la première. Après les tremblements de terre, elle avait besoin de solvabilité économique pour payer une partie des dégâts. Sa fille était partie de la maison quelques

⁹⁸ Les tenues traditionnelles connues comme *trajes istmeños* se composent de la partie d'en haut appelée *huipil*, de la jupe longue appelée *enagua* avec sa sous-jupe appelée *refajo* ainsi que des bijoux en filigranes d'or gravés à la main. Chaque pièce confectionnée à la main contient des broderies complexes en fil de soie représentant des fleurs ou encore des motifs géométriques répétés. Si cette tenue peut être portée de façon quotidienne, la tenue de gala, faite en velours et de loin la plus onéreuse (les prix peuvent varier de 250€ à plus de 2000€ si la tenue a des broderies en fil d'or) se porte pour les *Velas*, les veillées célébrées dans toute la région de l'isthme généralement à partir du mois de mai, en honneur des saints patrons des familles, groupes, métiers ou quartiers impliqués. Les dates varient donc, celles de Juchitán par exemple se célèbrent en mai tandis que celles d'Ixtepec ont lieu en septembre. Comme cela a déjà été mentionné plus haut, les *velas* sont l'aspect festif d'un tissu social relativement structuré et persistant dans le temps,

mois plus tôt, pour aller vivre avec son mari. Une chambre venait donc de se libérer. La proximité tant géographique qu'affective avec les migrants du centre lui avait rapidement dévoiler ce manque à gagner : les conditions d'hébergement au sein du refuge pour migrants laissaient à désirer, et ceux qui pouvaient se le permettre cherchaient d'autres solutions d'hébergement (communication personnelle, janvier 2018). Voilà que sa maison était tout entière adaptée au commerce avec les migrants, allant de la simple restauration, de l'épicerie, de la location de WC, de la blanchisserie, jusqu'à l'hébergement. Ainsi, plusieurs habitants du quartier, embourbés dans une situation relativement vulnérable après le tremblement de terre, avec un besoin économique important, proposaient des chambres plus ou moins aménagées, plus ou moins improvisées, pour les migrants qui souhaitaient et pouvaient sortir de l'*albergue*. En réalité, dans ce décor de maisons en ruine et de rues éventrées, le quartier de San Antonio connaissait un dynamisme social et économique considérable. La ruelle était plus investie que jamais, abritant des commerces inventés tenus non seulement par des locaux mais également par des migrants du centre.

Plus frappant encore, c'était l'apparition de *blockeras* improvisées, c'est-à-dire de point de vente de parpaings, qui avaient poussés comme des champignons. Ce qui jadis étaient des maisons lambdas devenaient des magasins de blocs en béton. Des blocs en béton stockés sur le trottoir, dans les couloirs, dans les chambres, partout où cela était possible. C'était toute une économie marchande du désastre et de la reconstruction qui avait émergée. Dans le périmètre de 1,5 kilomètres allant de l'*albergue* à la place Garibaldi, j'avais compté quinze *blockeras*, dont dix se trouvaient dans le quartier de San Antonio, et cinq dans celui de la Moderna.



Image 23 - Commerces improvisés dans la ruelle de l'albergue, photographies personnelles, Ixtepec, janvier et avril 2018

Dans le périmètre de 1,5 kilomètres allant de l'albergue à la place Garibaldi, j'avais compté quinze *blockeras*, dont dix se trouvaient dans le quartier de San Antonio, et cinq dans celui de la Moderna. Huzmany, cet ami architecte déjà cité, avait compté en tout vingt nouvelles *blockeras* dans Ixtepec, ouvertes entre octobre et décembre 2017 (communication personnelle, janvier 2018). Seulement deux grandes entreprises existaient déjà dans la ville avant les séismes. Elles se trouvaient au bord des voies ferrées, dans le quartier de La Moderna et le quartier de la Doctores. Peu de ces nouvelles *blockeras* étaient déclarées, certaines opérant en sous-main, même si certaines avaient dû s'endetter pour lancer cette activité et se procurer le matériel. C'est ce que me commentait un voisin de l'albergue déjà bien connu des migrants puisqu'il avait ouvert sa superette et offrait un service de restauration rapide depuis plusieurs années. Avec le séisme, il avait décidé d'installer sa *blockera* chez lui. Il s'était même équipé d'un terminal de paiement afin que ses clients puissent

payer avec des cartes que le gouvernement avait mis à disposition pour les rénovations des bâtiments (communication personnelle, janvier 2018).



Image 24 - La « blockera » improvisée d'un voisin de l'albergue, photographie personnelle, Ixtepec, janvier 2018.

Tout cela lui avait coûté cher, et en attendant retour sur investissement il se consolait en se disant qu'au moins sa main d'œuvre n'était vraiment pas chère. Il n'avait qu'à faire quelques mètres en direction de l'albergue pour trouver des bras prêts à charger et décharger ses camions pleins de parpaings. Tous les jours, à toute heure de la journée, un balai de locaux venait pêcher des candidats au travail. Ils n'avaient qu'à crier depuis le seuil du portail ou encore mieux depuis la ruelle. Ils finissaient toujours par trouver des personnes disponibles. « Demain matin, départ à 6h et retour à 21h pour prêter main forte sur un chantier à 10 km d'ici pendant deux semaines d'affilée.

Petit déjeuner et déjeuner inclus. 1500 pesos la semaine. J'ai besoin de six hommes ». Ou encore « Départ dans 15 minutes pour chargement et déchargement de camions. 250 pesos la journée entière » (notes de terrain, janvier 2018, avril 2018). L'opportunité de gain et d'échange marchand que les migrants représentaient était portée par des acteurs locaux renouvelés, eux-mêmes pris dans un contexte évident d'incertitude, et dessinait les marges d'une nouvelle construction socio-spatiale de l'attente. Car en réalité, l'attente était toujours là, le schéma à Ixtepec n'avait pas changé : les routes migratoires étaient toujours aussi dures et incertaines, les migrants se trouvaient contraints de mettre en pause leur traversée et de se réfugier dans l'*albergue* pour y attendre... une récupération physique, un proche, des papiers, de l'argent. Si Ixtepec était toujours un territoire d'attente, le tremblement de terre offrait des opportunités nouvelles quant à l'expérience sociale de celle-ci.

Les premiers bénéficiaires du nouveau pouvoir d'achat des migrants, issus de leur force de travail, étaient de toute évidence les habitants du quartier, non seulement au regard de leurs chantiers et de leurs *blockeras* qui nécessitaient une main d'œuvre constante, mais surtout au regard des pratiques sociales et commerciales qui se déployaient dans la zone. Ce sont les voisins, avec leur WC, leur téléphone, leurs chambres, leurs épiceries, en bref, avec les services proposés complémentaires de ceux de l'*albergue*, qui captaient les premiers l'argent des dépenses que les migrants pouvaient désormais se payer grâce au travail effectué. Le temps de l'attente prenait dès lors une tonalité différente à celle de mes autres séjours. Quant aux migrants, il est évident que le travail sur les chantiers leur apportait une stabilité économique. Ceux avec qui j'ai pu échanger soulignaient la facilité avec laquelle on pouvait trouver du travail, et la flexibilité dont les employeurs pouvaient désormais faire preuve : on n'était pas obligés de s'engager sur une longue durée, on pouvait le faire juste pour quelques jours, à sa guise. Ou au contraire, on pouvait décider de prolonger son séjour en s'assurant une rentrée d'argent constante avant de reprendre la route. Le besoin en main d'œuvre était tel que l'on pouvait négocier ses conditions de travail

(communications personnelles, janvier 2018). Les migrants n'étaient plus payés 100 pesos la journée de travail (moins de cinq euros), comme du temps de Charly en janvier 2017. Leur rémunération tournait désormais autour de 250 pesos la journée (treize euros) et 1500 pesos la semaine (quatre-vingts euros), dans un pays où le salaire minimum s'élevait à l'époque autour des 150 pesos par jour (huit euros). De plus, avoir deux repas par jour assurés était un gain énorme pour nombre de migrants qui connaissaient les mauvais traitements qui étaient réservés à la main d'œuvre bon marché.

Parallèlement aux réseaux de travail qui gravitaient autour du déchargement de camions de fruits et légumes dans des échoppes jouxtant la place Garibaldi et qui avaient été observés dès mes premiers séjours ethnographiques, émergeaient de nouveaux circuits autour de la reconstruction nécessaire non seulement de la ville mais aussi de toute la région de l'isthme, profondément touchée par les séismes. La consolidation de ces nouveaux réseaux de travail s'observait autour des chantiers de construction : ils permettaient de fil en aiguille de faire embaucher des proches, des amis, de la famille, qui parfois ne se trouvaient même pas à Ixtepec. C'est le cas de José, jeune migrant hondurien avec qui j'ai été en contact de janvier 2018 à mai 2018. Avant de se pencher sur sa trajectoire et sur ce que cette-dernière révèle de la nouvelle scène interactionnelle post-séisme, il est important d'analyser la raison de cette hausse de salaire et de cette employabilité des migrants dans les chantiers de reconstruction.

C'est en suivant des migrants de l'*albergue* sur leur lieu de travail que j'ai rencontré Huzmany, cet architecte originaire de Ixtepec en charge de plusieurs dizaines de chantiers dans la ville et ses environs. Il était frappant de voir que, sur six chantiers visités, la quasi-totalité des travailleurs provenaient de l'*albergue Hermanos en el camino*, une information qui, une fois confirmée par Huzmany lui-même (communication personnelle, janvier 2018), ouvrait la porte à une réflexion

topographique et socio-historique d'Ixtepec qui expliquait en partie la présence majoritaire de migrants-travailleurs.

En effet, en analysant une carte de la région, on peut vite apercevoir l'enclavement particulier d'Ixtepec qui, à 445 kilomètres de Ciudad Hidalgo (état du Chiapas et frontière directe avec le Guatemala) n'était desservie que par un détour. Le chemin routier principal se composait des autoroutes 200 et 190, qui provenaient de Ciudad Hidalgo, desservaient entre autres Tapachula, Mapastepec, Pijijiapan, Arriaga, San Pedro Tapanatepec et La Ventosa. De là, la route se fendait en deux : à gauche, Juchitán, Tehuantepec et Salina Cruz par la 185 ; à droite la 185D qui aboutissait directement à Salina Cruz, sans jamais traverser Ixtepec⁹⁹. Pour aller à Ixtepec, deux options : il fallait soit sortir de la 185D et prendre une petite route en mauvais état qui longeait l'hôpital général de la ville ; soit passer par Juchitán, remonter vers El Espinal, Asunción Ixtaltepec et enfin, Ixtepec. Si Ixtepec était un arrêt obligatoire pour les trains de charge, elle ne l'était clairement pas pour le transport routier. La marchandise avait beau arriver et se distribuer depuis la ville, les travailleurs mexicains originaires essentiellement de l'État de Puebla, de Chiapas ou du Veracruz, s'arrêtaient dans les villes évoquées précédemment. Embauchés par des structures plus grandes, ils bénéficiaient souvent de contrats de travail. À Ixtepec, les seuls travailleurs nationaux qui débarquaient étaient originaires des zones montagneuses, au nord-ouest (communication personnelle, janvier 2018). Au regard des maigres moyens et de la situation des structures employeuses d'Ixtepec (des structures souvent jeunes, familiales, plutôt petites), il n'était pas possible d'offrir les mêmes conditions que les travailleurs intégrés dans des chantiers voisins. À cette situation topographique, vient se rajouter un élément déjà bien abordé : Ixtepec, par rapport aux villes voisines de l'isthme de Tehuantepec, a la particularité de compter avec la présence pérenne et relativement structurée d'un *albergue* contenant des migrants centraméricains

⁹⁹ La route 185D est également connue sous le nom de « supercarretera (super autoroute) La Ventosa-Salina Cruz »

qui, en dépit du caractère ponctuel et localisé, avaient déjà une histoire interactionnelle avec les habitants. Huzmany et la structure pour laquelle il travaillait n'étaient pas les premiers à avoir eu l'idée, mais, en contemplant le peu de ressources dont ils bénéficiaient et les besoins immédiats en main d'œuvre, ils emboîtèrent bientôt le pas à d'autres employeurs et allèrent proposer leurs missions directement aux migrants de *l'albergue*. Lors d'une conversation avec Huzmany, au retour d'une visite de chantier, celui-ci confessait :

À Ixtepec, il y a moins de maçons qui arrivent. Ils s'arrêtent davantage vers Juchitán ou El Espinal, qui sont plus faciles d'accès, et ceux qui arrivent cherchent des contrats avec assurance et il y a beaucoup d'employeurs ou de personnes à la recherche de travailleurs qui n'ont pas la possibilité d'offrir ces conditions (...) Ici, à Ixtepec, c'est sans aucun doute l'endroit de l'isthme où il y a le plus de centre-américains. À cause de *l'albergue*, bien sûr. Ici, il y a même des réseaux qui leur permettent de rester, ils sont connus. Même si les gens n'y vont pas souvent, ils connaissent le refuge, le Père Solalinde. En ce sens, le refuge est comme un espace de stockage de main-d'œuvre bon marché et disponible, où les gens peuvent aller chercher des migrants pour travailler. C'est bien plus facile d'obtenir cette main-d'œuvre bon marché que de chercher des personnes de l'extérieur qui coûtent deux fois plus cher. Même s'ils ne sont pas toujours qualifiés, on peut toujours les chercher ici. Il n'y a pas d'endroit dans l'isthme où il y a autant de migrants, il n'y a qu'ici.

Huzmany, communication personnelle, Ixtepec, janvier 2018

Cette situation particulière qui entremêlait directement l'action de *l'albergue*, la présence de migrants et les besoins locaux, aurait pour conséquence une dilatation spatiale et sociale de l'expérience de l'attente pour les migrants.

5.3.3 Expérience de l'attente géographiquement et socialement étendue

José était arrivé à Ixtepec en novembre 2017, deux mois après les tremblements de terre. Il était âgé de 27 ans. Originaire du département de Santa Barbara qui, après Francisco Morazán et Cortés est le troisième département où s'enregistrent le plus de départs migratoires au Honduras (OIM, 2010-2011), il résidait au Mexique depuis le mois de septembre, d'abord à Tapachula, puis à Arriaga. Il avait traversé le nord de l'Amérique Centrale et la frontière Mexique – Guatemala avec son cousin. Tous deux avaient vécu le tremblement de terre à 400 kilomètres au sud d'Ixtepec. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont décidé de rester plus longtemps que prévu dans la région : le besoin en main d'œuvre était évident, qui de mieux que des migrants pour s'atteler à la tâche ? José avait une longue expérience dans la construction. Depuis tout petit, son père l'emmenait lui et ses trois autres frères sur les chantiers. Ils construisaient des bâtiments commerciaux, réparaient des granges. Il avait également des notions en plomberie. Lui qui avait dû quitter l'école très tôt pour venir en aide à son père et subvenir aux besoins de la famille était au moins fier de ça : il était capable de construire des maisons. Un jour il se construirait la sienne. Mais avant cela, « *había que chingarle* », il fallait bosser dur (communication personnelle, janvier et avril 2018). Direction les États-Unis, donc. Même s'il avouait le manque d'originalité, il savait qu'il pourrait trouver des boulots dans la construction pendant une saison ou deux, puis revenir au Honduras. C'était son premier voyage, raison pour laquelle il était parti avec son cousin qui avait déjà une expérience migratoire à son compte. José était un jeune homme calme, agréable, très cordial et très posé, il évaluait toutes les possibilités avant de prendre une décision, contrairement à la plupart de ses concitoyens qui agissaient à l'emporte-pièce. Ses parents lui avaient appris à être patient, et à réfléchir. C'est à Arriaga, après trois semaines de travail dans un chantier où lui et son cousin étaient payés moins de 800 pesos hebdomadaires (une quarantaine d'euros) par personne qu'il eut l'idée de chercher une meilleure alternative. Car en réalité, à Arriaga et tout le long de l'autoroute 200 il avait remarqué qu'il y avait peu de migrants centraméricains sur les chantiers. La plupart des maçons et des ouvriers provenaient du Chiapas, parfois d'autres États comme de Puebla. José, après avoir regardé de près la carte qu'une personne de Médecins Sans

Frontières lui avait offerte à Tapachula, savait qu'il y avait un *albergue* pour migrants à Ixtepec, un peu plus au nord. Quelque chose lui disait que là-bas, il pourrait trouver de meilleures conditions de travail. Il quitta donc son chantier, en laissant son cousin sur place, et partit en éclaireur. Il avait assez d'argent pour payer le ticket de bus ainsi que pour donner « *su mordida* », son « bakchich » au chauffeur qui savait pertinemment qu'il transportait un migrant centraméricain. À Ixtepec, il entra sans difficulté dans l'*albergue* où il se vit attribuer un matelas désossé sous la grande tente. Le lendemain matin, la foire aux enchères le saisit : à la différence des autres villes qu'il avait visité, ici, les employeurs accouraient à l'entrée de l'*albergue* pour trouver des bras disponibles. Ce jour-là, c'était l'équipe d'architectes qui travaillait avec Huzmany qui était partie à la pêche aux migrants. José mordit sans mal à l'hameçon. Il quitta très tôt l'*albergue* et revint très tard. Le lendemain, l'opération se répéta, et ainsi de suite, jusqu'au jour où l'équipe de Huzmany, satisfaite du travail de José, lui proposa un contrat court de quelques mois, un peu plus payé. Il appela son cousin pour lui demander de « *estarse quieto* », de se tenir tranquille. Il allait tout faire pour lui trouver un travail auprès de lui et le faire venir à Ixtepec dans de bonnes conditions. Plusieurs semaines après, le cousin de José rejoignait le chantier dans lequel il travaillait.

Je ne sais plus bien comment s'était déroulée la rencontre avec José, mais le fait est que, voyant mon intérêt pour le travail qu'il effectuait dans la reconstruction de la ville, il me proposa de les accompagner, lui et son cousin, un jour. C'était un matin très tôt, la chaleur était déjà intense, insupportable, de celles qui te font réveiller en nage. Le soleil n'avait nulle part où se cacher : il faisait déjà 37 degrés alors qu'il n'était que 7h30 du matin. Dehors, la vie était au ralenti. Pas même les chiens pourtant toujours prêts à aboyer ne bougeaient. Je sortais de l'*albergue* et remontais la ruelle doucement, en observant cette ambiance surréaliste de décor éventré. Même les maisons en ruine avaient l'air de fondre. J'avais rendez-vous avec José et son groupe, qui travaillaient déjà depuis 6h30 du matin. Ils reconstruisaient une maison située à la limite de la 3^e et de la 4^e section de la ville, celle de la *señora* Tomasa, une vieille dame originaire d'Ixtepec qui

était ravie de voir sa maison dans de si bonnes mains. Même si elle connaissait l'existence de *l'albergue*, elle n'allait jamais dans ce coin-là de la ville. Elle n'avait jamais eu l'occasion de connaître personnellement des migrants, c'était une première. Elle était étonnée du professionnalisme de ces jeunes hommes qui matérialisaient son souhait de récupérer sa maison. « *Elle sera encore plus belle qu'avant* » disait-elle avec un large sourire en bouche (communication personnelle, janvier 2018). Pour les remercier, elle préparait tous les jours du café frais et offrait des petits gâteaux. Elle qui vivait seule depuis que ses deux enfants étaient partis « à la capitale », à Mexico, elle était ravie d'avoir un peu de compagnie. Le chantier avançait à bon rythme. L'équipe de travailleurs migrants cassaient, rassemblaient, empilaient, préparaient le ciment, montaient les armatures en fer. Et ils suaient, mon Dieu qu'ils transpiraient. Quand je leur demandais comment ils faisaient pour travailler sous cette chaleur, leur réponse était simple : s'il ne faisait pas aussi chaud, peu d'ouvriers mexicains laisseraient leur place. « Ce sont des conditions dures, peu de personnes peuvent travailler sous cette chaleur de l'enfer » rétorqua le cousin de José (communication personnelle, janvier 2018). Peu de personnes si ce n'est les migrants, avec leur bras aguerris qui ont en traversé des paysages. C'est donc cette population mobile qui reconstruisait les bâtiments et les maisons tombées qui se trouvaient sur leur passage. C'était un intérêt économique, indéniablement, mais il devenait difficile de rêver d'une image symbolique plus forte. Quelque part, les migrants devenaient des jardiniers involontaires, avec des graines cachées sous leurs semelles. Dans leur avancée, ils laissaient derrière eux et sans s'en rendre compte les traces émiettées d'une nouvelle vie.

Ce qui est intéressant dans le cas de la maison de la *señora* Tomasa, c'était la prise en charge et l'encadrement des travaux et donc indirectement l'encadrement des travailleurs. En effet, le chantier de cette maison faisait partie d'un plan de reconstruction intégrale propulsé par l'organisation mexicaine « *Cooperación comunitaria* » (CC de ses sigles) fondée en 2012 et œuvrant à « (l')amélior(ation) (d)es conditions de vie et (à la) rédu(ct)ion de la vulnérabilité des

communautés rurales au Mexique en facilitant l'autogestion durable dans les domaines socioculturel, productif, constructif et territorial-environnemental, en préservant et en récupérant les connaissances traditionnelles. » (Site internet CC¹⁰⁰). Face aux plans de reconstruction gouvernementaux portés conjointement par l'État mexicain et par l'État de Oaxaca qui prévoyaient la démolition des maisons affectées, la remise de cartes allant jusqu'à 120 000 pesos pour la construction de « prototypes destinés à remplacer les maisons traditionnelles, sans tenir compte de la population, de l'organisation et de l'adaptation culturelle et climatique de la région » (ibid, section « Reconstruction Intégrale et Sociale de l'Habitat dans l'Isthme de Tehuantepec, Oaxaca » ; traduction personnelle¹⁰¹), l'organisation CC cherchait au contraire à récupérer le savoir-faire traditionnel en matière de construction et à inciter l'utilisation de matériaux locaux qui réduisaient non seulement l'impact écologique, s'adaptaient et résistaient aux conditions climatiques (la chaleur, le vent, les tremblements de terres) et valorisaient le patrimoine culturel des populations. Les projets menés dans l'isthme de Tehuantepec de 2017 à 2019 par cette organisation ont couvert onze communautés et huit municipalités de la région. Au total, 58 maisons traditionnelles ont été reconstruites, 22 maisons neuves ont été fortifiées, 90 cuisines (qui sont au cœur des économies familiales portées par les femmes de la région) ont été réhabilitées en suivant une méthode dite de « *bajareque cerén* »¹⁰²; 256 *comixcales* (grands fours traditionnels faits en argile) et 27 fours à pain ont été restaurés. À Ixtepec et dans les villes voisines, c'était Huzmany qui avait la charge de la supervision des chantiers. Ses fonctions allaient de la validation des recrutements, de la commande de matériaux à la supervision des chantiers et du respect des plans architecturaux. Ainsi, à travers l'action de reconstruction et l'engagement socio-culturel de la CC

¹⁰⁰ <https://cooperacioncomunitaria.org/nosotros/>

¹⁰¹ <https://cooperacioncomunitaria.org/oaxaca/>

¹⁰² Le *bajareque cerén* est une ancienne technique de construction parasismique en torchis avec des armatures verticales en bambou. Une présentation de cette technique a été réalisée par la CC et est consultable en ligne : https://cooperacioncomunitaria.org/wp-content/uploads/2022/03/ConstruirConBajarequeCeren_WCCC_2022.pdf

représentée par Huzmany dans le contexte *istmeño*, voilà que des migrants centraméricains qui transitaient par l'*albergue* découvraient des méthodes traditionnelles et autochtones et cohabitaient le temps d'un chantier avec les populations locales qui parfois ne parlaient pas ou peu espagnol (majoritairement zapotèques même si quelques-uns parlaient le *huave*¹⁰³, notes de terrain, avril 2018). José, en étant embauché par la CC, avait suivi une brève formation des méthodes constructives qu'il allait mettre en application. De même, toute son équipe s'était vue distribuée un livret édité par la CC proposant une analyse et une historicité de ces méthodes dans la région. Surtout, les migrants investissaient des zones jusqu'alors jamais foulées. Car ce type de reconstruction là se déroulaient non seulement dans des quartiers d'Ixtepec plus traditionnels (*Cheguigo*, la 4^e section, le centre, par exemple) mais aussi dans certaines localités où, n'ayant aucune institution liée à la migration ni n'étant pas directement traversée par les routes migratoires, les acteurs migrants ne passaient simplement jamais : il s'agissait de localités telles que Santiago Laollaga, plus au nord d'Ixtepec, Unión Hidalgo, Chicapa de Castro, San Mateo del Mar, plus au sud, en plus de villes déjà connues par les migrants comme Espinal ou Juchitán. Ces nouvelles localités, plutôt rurales, étaient souvent traversées par des luttes autochtones de défense du territoire et d'autonomie des peuples.

¹⁰³ Langues regionales parlées dans l'isthme

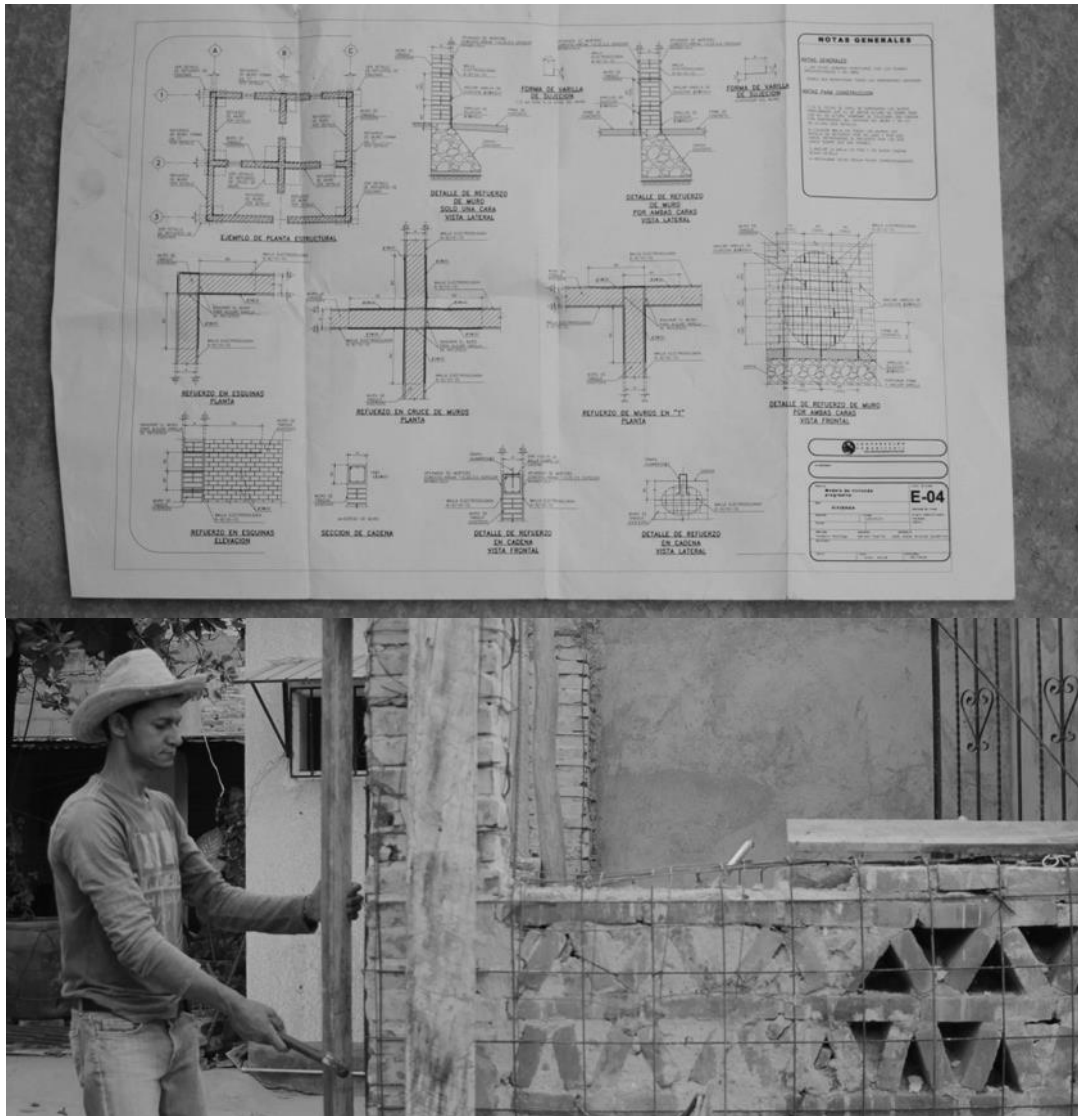


Image 25 - Plan distribué par la Coopération Comunitaria (CC, en haut) ; José sur le chantier de la maison de la Señora

Tomasa (en bas), Isthme de Tehuantepec, janvier 2018

Il est vrai que les chantiers sur lesquels intervenaient la CC étaient moindres par rapport à la quantité de maisons et de bâtiments reconstruits après les séismes, et cette organisation n'était clairement pas la seule à employer des migrants. Néanmoins, l'examen de son action permet d'illustrer de façon frappante la particularité sociale et relationnelle de ce contexte post-catastrophe. En effet, les séismes avaient fait émerger à la surface de la terre une nouvelle structuration des liens sociaux et des interactions entre les acteurs présents sur le territoire : une multiplicité d'acteurs qui avant cela s'ignoraient, reentraient désormais en interaction, créaient du

lien, échangeaient des biens et des services. Cette structuration était profondément liée à la contingence et donc sans aucune garantie d'être pérennisée. Elle surgissait à un instant T, et se transformait peu à peu, jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle contingence. Dans cette configuration-là, l'espace de l'attente se trouvait particulièrement dilaté.

Il convient de souligner que, avant même la consolidation des réseaux de travail liés aux chantiers de reconstruction qui justifiaient l'intervention dans des territoires éloignés de l'attente migratoire par des acteurs migrants, il y avait eu plusieurs « brigades de migrants » bénévoles qui, hébergées dans l'*albergue* d'Ixtepec s'étaient organisées pour aller ramasser des décombres et secourir des survivants peu de temps après les tremblements de terre. Autrement dit, des personnes déjà fragilisées par un système qui les avait poussées à fuir de leur pays, qui avaient vécu des extorsions, la violation de leurs droits humains, le tremblement de terre et qui en ont été affectées, venaient en aide à des groupes sociaux non moins vulnérabilisés. Ces brigades intervenaient alors dans des localités éloignées, principalement autochtones, qui avaient été particulièrement affectées non seulement par le désastre naturel mais aussi par la mauvaise gestion des institutions et autorités locales. De nombreux cas de corruption et de détournement de fonds avaient en effet été répertoriés¹⁰⁴. Aux marges de l'action gouvernementale, voilà qu'une nouvelle fois les acteurs sociaux pris dans leur appartenance communautaire la plus immédiate se trouvaient portés sur le devant de la scène, venaient combler les déficits structurels rendus particulièrement visibles par temps de crise. Cette logique de « *apaga-fuego* », de réponse et de structuration uniquement face à l'urgence que Daniel décriait de la part de *Hermanos en el camino* semble ici être une donnée bien plus étendue puisque partagée parmi les acteurs sociaux, migrants, non migrants, autochtones,

¹⁰⁴ Pour en savoir plus, voici deux reportages qui ont été réalisés sur les « brigades migrantes » de l'*albergue Hermanos en el camino* :

<https://enelcamino.piedepagina.mx/migrantes-se-unen-a-las-tareas-de-rescate-en-el-istmo/>

<https://desinformemonos.org/las-indigenas-y-migrantes-que-levantaron-el-sur-de-mexico-tras-el-terremoto-de-2017/>

locaux qui peuplent ces territorialités de l'attente et de l'urgence. Autrement dit, cette dilatation de la scène interactionnelle qui, en ce contexte d'urgence sociale permettait la rencontre d'acteurs qui ne s'étaient pas ou peu rencontrés auparavant en dépit d'une relative proximité géographique, se faisait ici au nom de la méfiance envers les autorités et au nom de la croyance en la capacité individuelle et de l'insertion de celle-ci au sein d'une communauté. De fait, les personnes autochtones, les femmes, les migrants, ont joué un rôle vital dans ces réseaux de solidarité éphémères qui, en cherchant à contrer l'inefficacité des autorités publiques, trouvaient une certaine légitimité sociale. Il devient alors pertinent de clôturer cette analyse de la sorte : en mettant en lumière les déversements sociaux que cette situation de crise amplifie. En effet, de cette situation d'urgence, se dégage la construction d'une existence sociale et d'une formation d'individus qui ne peuvent être garanties autrement que par l'action individuelle et collective civile.

5.3.4 Face à l'urgence, la réification légitime de l'action individuelle prise dans une figure collective

L'histoire contemporaine mexicaine, depuis les années 1960 jusqu'à l'actualité, se trouve parsemée d'événements instituant une méfiance initiale envers les autorités publiques du pays tant au niveau individuel que collectif. En faisant un pas en arrière, il est intéressant de trouver dans les analyses réalisées le lendemain des tremblements de terre de 1985 qui ont frappé la ville de Mexico¹⁰⁵, comment s'est exaltée une nouvelle figure collective légitime, celle de la société civile vue comme la seule capable de compenser l'inaction et la corruption du gouvernement, composée de la somme des individus organisés œuvrant de façon autonome pour l'intérêt général.

¹⁰⁵ Tremblements de terre d'une magnitude de 8,2 sur l'échelle de Richter qui frappèrent la ville de Mexico les 19 et 20 septembre 1985, provoquant près de 10 000 morts et 30 000 blessés, avec des dégâts structurels et matériels sans précédent.

« Il y a une série de dates dans l'histoire moderne qui montrent comment les Mexicains ont progressivement perdu confiance dans leur gouvernement. [...] À ces moments clés de la décomposition du système et de la fragmentation du pouvoir au Mexique, il faut ajouter le 19 septembre 1985, après le tremblement de terre, lorsque les habitants de la capitale ont compris qu'ils ne pouvaient pas laisser au gouvernement le contrôle des questions les plus importantes de leur vie » (Ávalos, 1995, traduction personnelle). C'est ainsi que s'exprimait le journaliste Jorge Ramos Ávalos dans le journal *Reforma* en septembre 1995, à l'occasion de la commémoration des dix ans des tremblements de terre de 1985, rappelant l'extraordinaire engagement citoyen qui prit place dès les premières heures afin de soulever des débris, distribuer des vêtements et des aliments, secourir les blessés et chercher les corps des défunts. En se promenant dans les archives photographiques de cet événement, en lisant les publications médiatiques, en écoutant les récits des personnes qui ont vécu cela, il est clairement difficile de ne pas se sentir impressionnée par la spectaculaire organisation citoyenne post-tremblement ou d'éprouver une exaltation puissante de la force collective, tout en se laissant envahir par la question : mais que font les autorités gouvernementales ? Il devient tout aussi difficile de ne pas répéter cette même impression et ce même questionnement quand on pose son attention sur les tremblements de terre de septembre 2017 qui ont non seulement représenté une épreuve traumatique pour les habitants de l'isthme, mais également pour les habitants de la capitale qui vécurent le même cauchemar quelques jours après, le 19 septembre¹⁰⁶.

C'est en retraçant les archives médiatiques de 1985 à 1995 parlant des tremblements de terre de 1985 que la chercheuse Alejandra Leal Martínez émet une réflexion encore d'actualité sur « le réveil de la société civile » mexicaine et par extension sur la forme de contrat social qui régit la

¹⁰⁶ Le tremblement de terre à Mexico tel jour telle heure telle intensité tels dégâts.

société mexicaine. En effet, le terme de société civile s'est vite imposé à ce moment-là pour parler de cette force collective capable de s'organiser et de répondre à l'urgence sociale en dehors de l'État, endossant une qualité morale non questionnable à la différence de la notion de « peuple »¹⁰⁷. « Le peuple a pratiquement disparu en tant qu'acteur du discours. Il n'est plus utilisé pour décrire la masse solidaire » (ibid, traduction personnelle), écrit Martínez. En reconnaissant collectivement l'ingérence d'un système politique qui est défaillant (de par une corruption qui a conduit à construire des bâtiments au rabais, sans être aux normes, de par l'action sommaire au moment de l'urgence sociale et de par le manque d'accompagnement et d'aide aux victimes après l'événement), la société civile nouvellement constituée et appuyée par un discours médiatique apparaît comme l'interlocuteur légitime avec qui les autorités se doivent désormais de discuter et d'établir des décisions à échelle locale et nationale. C'est cette même impulsion composée de méfiance et de cumul d'individualités en action qui, dans le champ de la mobilité humaine, a conduit à la constitution pérenne d'organisations plus ou moins structurées et plus ou moins professionnalisées : les *albergues* qui deviennent les représentants et les interlocuteurs légitimes quant aux questions migratoires (voir chapitre 4). Mais cette même impulsion se retrouve également dans des contextes spatio-temporels qui relèvent de la contingence, sans que celle-ci ne débouche forcément sur une pérennisation des rapports sociaux qui ont émergé à la suite des événements, comme ici, avec les tremblements de terre dans l'isthme, avec la constitution de brigades de secours, avec l'émergence de nouveaux réseaux commerciaux basés sur l'accueil. Dans la configuration que nous avons analysée ici, celle qui se façonne au gré des événements et des opportunités et qui fait irrémédiablement preuve de plasticité et d'inventivité sociale, il revient aux individus de trouver des solutions afin de subvenir à la diversité de leurs nécessités, donnant corps à ce qui a été nommé comme des formes d'individualisme « agentique ». La collectivisation

¹⁰⁷ Cette notion était précédemment mobilisée par les acteurs politiques du PRI et héritée de la rhétorique et de l'imaginaire postrévolutionnaire (Martínez, 2014)

de la capacité d'action de chaque individu ne fait que conforter cela : l'individu ne se trouve pas dilué dans le collectif, mais au contraire, réifié, légitimé.

Au travers de l'exemple des tremblements de terre de 2017 et de la reconfiguration sociale que ceux-ci ont impliqué, nous l'avons illustré ici l'inconsistance et la vulnérabilité positionnelle des acteurs sociaux et des structures sociales qui les entourent. Tout peut toujours changer à n'importe quel moment. En ce sens, la force des solidarités privées et la création d'un tissu social élargi sont des éléments nécessaires pour tout individu afin d'affronter les risques structurels de l'incertitude. Il est également important de noter que ce jeu de constitution d'un réseau de relations-ressources dessine pour tous ceux qui y prennent part un rôle et une place légitimes dans l'ordre social, aussi temporaires soient-ils. Lors de nos discussions, José pointait souvent du doigt la fierté avec laquelle il sortait de l'*albergue*, traversait la ville s'éloignant de plus en plus de sa structure d'accueil et de son quartier, croisait des locaux, les saluait, puis arrivait à son lieu de travail, où il disait bonjour à la *señora* Tomasa, à ses voisines, à ses proches, avant de se mettre au travail. C'était une déambulation spatiale où il se sentait légitime (communication personnelle, avril 2018). Quelque chose d'impensable pour Charly lorsque, via Facebook, je lui partageais la nouvelle configuration de l'*albergue* à la suite des séismes. « *Je ne me sentais à l'aise que dans le quartier* », écrivait-il (Charly, conversations virtuelles, Facebook, mars 2018). Ainsi, cet espace de légitimité territorialisée qui se dessine au gré des événements peut se raccrocher à une réflexion sur la construction sociale de l'espace déjà abordée : celle-ci est réinterprétée dans le cadre des rapports sociaux, des relations de pouvoir, des échanges commerciaux. De fait, le sujet territorialisé n'est pas naturel, il est construit : l'acteur social se construit en même temps que la construction de l'espace, ni avant, ni après. Au gré des transformations socio-spatiales du quartier San Antonio, de la ville, de la région où se trouvait implanté le refuge *Hermanos en el camino*, les acteurs migrants sont ainsi passés de délinquants à indésirables, d'indésirables à simples migrants, de migrants à secouristes, de secouristes à travailleurs. Puis, contre toute attente, un nouvel

événement survenu à la fin de l'année 2018 les a relégués nouvellement au statut d'indésirables : les « caravanes de migrants centraméricains », impliquant de nouveau une déstructuration et un réajustement de la configuration sociale existante.

CONCLUSION

Le contexte mésoaméricain est aujourd'hui marqué par une prégnance des questions migratoires, souvent spectaculaires, terriblement violentes et désolantes, de plus en plus dilatées géographiquement. Comme si, aujourd'hui, cette région pouvait se résumer aux phénomènes migratoires qu'elle contient, comme si ses habitants pouvaient être résumés à la simple figure de migrants, « d'éternels sans-papiers ». Et pourtant, dans ces contextes-là, la permanence de l'individualité de chaque personne à travers la reconstruction de leur parcours, à travers l'évaluation de leurs ressources, à travers les liens sociaux établis, n'a eu de cesse de jaillir de l'expérience ethnographique, se présentant toujours là où on l'attendait le moins. La déconstruction du regard épistémologique porté sur le sujet a peu à peu permis de faire émerger une question centrale : comment les personnes traversant ces contextes de mobilité extrêmement complexes, violents et incertains arrivent à être des individus malgré tout ? Malgré le fait de vivre dans une région qui a été historiquement dépouillée, envahie, malmenée, engendrant des formes de violences structurelles. Malgré le fait de s'insérer (par défaut) dans des dynamiques migratoires irrégulières, mortelles, qui renouvellent des formes de violence. Malgré le fait de s'intégrer (aussi par défaut) dans des réseaux plus ou moins institutionnalisés qui cherchent à gérer cette mobilité humaine de grande envergure, de l'organiser, d'en éviter des débordements, de la redignifier aussi. Tout semble les placer dans une situation d'incertitude qui cherche à les déposséder de leur propre trajectoire de vie.

Au début de cette thèse, nous partions de l'énigme que représentait Raúl, ce migrant hondurien rencontré une première fois à Ixtepec en 2017 et revu complètement par hasard en 2018 à Tijuana dans le contexte des « caravanes de migrants centraméricains », pour nous demander comment

expliquer et comprendre ce désir et cette disponibilité à la mobilité, comment se fabriquait et se maintenait cette disponibilité et enfin qu'est-ce que cette disponibilité disait des contextes sociogéographiques concernés. À travers cet exemple, nous pouvons désormais affirmer la particularité de cette thèse : loin de traiter frontalement de questions migratoires (même si celles-ci sont une énorme composante de l'analyse et du contexte) il s'agit ici d'une thèse sur les mobilités et sur les processus d'individuation à travers ces-dernières. Par conséquent, elle traite de ces deux éléments : d'une disponibilité constante à la mobilité et de formes de création d'individus spécifiques, prises toutes deux dans un contexte de migration transnationale.

La mobilité est un phénomène social d'une complexité infinie tant, dans un contexte migratoire et de régimes-frontières, elle s'immisce partout : depuis les étapes de socialisation jusqu'au départ, des tactiques de déplacement où l'on « danse le territoire » jusqu'à l'arrêt forcé et la mise en attente. Chez tous les acteurs mentionnés et dans plusieurs événements relatés, l'expérience du social et les épreuves qui la constitue sont traversés par un impératif à la mobilité mais aussi par la violence qui caractérise les structures et les rapports sociaux-économiques de ces sociétés.

Les mobilités géographiques ont toujours été une constante historique de la région mésoaméricaine dans l'époque contemporaine : de l'administration coloniale aux indépendances, de l'expansion industrielle aux guerres civiles jusqu'à l'intégration de la région à un marché économique globalisé. La mobilité qui investit historiquement cette région se trouve par conséquent portée par ses structures sociales et par ses individus ; ce constat se reflète tant dans les processus de guerres civiles qui ont déployés des mécanismes complexes de mobilité sociale que dans les exils et les régimes de mobilités transfrontalières que nous connaissons aujourd'hui. Par la transformation des territoires mésoaméricains en espaces de contention (dont le Mexique devient un exemple type) ainsi que par la verticalisation des frontières du Nord global, les individus se retrouvent contraints à investir leur capacité de mobilité dans des formes irrégulières et risquées et par la même occasion se retrouvent coincés dans la figure analytique du migrant.

Une révision des cadres sociaux et institutionnels des contextes d'origine des individus migrants a semblait alors nécessaire dans la mesure où elle nous a indiqué les mécanismes à travers lesquels il y a une construction d'individu, et le type d'individu dont il s'agit. D'une part, à travers l'analyse patiente des contextes de vie, des forces socialisatrices auxquelles ils ont été soumis, du parcours éducatif et de l'expérience de travail des personnes rencontrées sur le terrain dans un contexte migratoire, il apparaît clairement que l'inquiétude et la disposition pour le mouvement est mis en place très rapidement, par tout un appareil socio-affectif, à travers bien-sûr la famille, mais aussi les groupes de pairs parfois très divers, des expériences de scolarité et de travail, de la religion. Loin de poser un panorama somme tout classique sociologiquement, ces sources de socialisation reflètent plutôt une vie sociale très dense et très complexe, où les personnes doivent jongler entre différents mondes et créer d'ores et déjà du lien et du sens entre chacune des composantes. L'idée du mouvement et l'acceptation que celui-ci soit erratique, fluctuant est un mécanisme social implantée très tôt, créant un terreau fertile pour les opportunités sociales qui viendraient donner corps à cette idée. C'est en ce sens que l'expérience migratoire dans le contexte actuel, c'est-à-dire irrégulière et transnationale, revêt une continuité des pratiques de mobilités déjà là. D'autre part, la révision fine de cette complexe origine sociale des acteurs permet aussi de saisir leur propre désir de singularisation et d'indépendance vis-à-vis d'un contexte qui semble scellé et qui oblige de collectiviser les efforts ainsi que vis-à-vis de certaines structures sociales qui sont pour le moins écrasantes, comme l'est par exemple la famille et l'épaisseur des liens socio-affectifs qui en découlent. Cette considération redonne de l'agentivité aux individus et permet de voir les individualités qui se construisent par le sens réflexif donné aux épreuves biographiques traversées, formant cette nébuleuse d'économies désirantes propres aux individus. Car ce désir d'émancipation apparaît particulièrement dans l'expérience migratoire. Sans s'extraire jamais complètement d'une gestion collective de la migration, cette forme de mobilité contemporaine associée inexorablement à une série de risque incombe les acteurs sociaux à un niveau individuel,

et par là participe à une forme d'individuation, par le risque et par la responsabilité de celui-ci. Se détourner de ce risque serait une façon de se détourner du monde social, de perdre la face. Au contraire, accepter et affronter les risques individuellement, (même pris dans une configuration collective), faire un *all-in* à l'aveugle de toutes ses ressources aussi liquides soient-elles, tisser un lien entre chaque épreuve et retourner certaines situations vient fortifier ou renouveler une place sociale occupée et par la même occasion vient valider une existence sociale, une forme d'être au monde où l'individu se doit d'être responsable de sa trajectoire et de porter à bras le corps son propre processus d'individuation.

Et la question du corps est loin d'être anecdotique dans ces processus. La « fabrique de départ » entendue comme un ensemble de processus complexes et pérennes de socialisation, d'injonctions biographiques, de dynamiques générationnelles, de compensation entre institutions institutionnelles et institutions sociales plus ou moins bancal ; cette fabrique de départ là se trouve profondément inscrite dans les corps des acteurs sociaux. Bien plus qu'un aboutissement analytique, c'est un axiome fort assez structurant qui se place : la vulnérabilité assumée (physique, et non psychique) des acteurs sociaux ne les proscrit pas de jouir d'un statut d'individu, au contraire. La fabrication et l'existence d'individus en Amérique Latine prend des formes divergentes, qui ont trait avec les caractéristiques historiques et sociales de la région, mais qui se vivent d'une certaine façon à la travers la vulnérabilité physique, la finitude des vies et l'impossibilité (imposée, sans aucun doute, mais tant bien que mal assumée, comme l'illustre le dicton populaire *no hay de otra*, il n'y a pas d'autre choix) de maîtriser le cours de celles-ci. L'expérience du social passe donc avant tout par les corps, l'expérience du social est corporelle, tout comme la capacité et la nécessité individuelle à recréer du sens à l'intérieur de la multiplicité des expériences et des épreuves vécues, et spécifiquement ici celles qui se rapportent à l'expérience migratoire transnationale où il faut apprendre à déplacer son corps à travers le territoire, où il faut apprendre à « danser le territoire ». Le corps est la base de cette cohérence biographique.

S'il est vrai que ce processus renvoie à une expérience individuelle, il est également un socle commun qui crée du lien, puisque c'est quelque chose auquel tous les acteurs sociaux sont soumis. Apparaît ainsi la rencontre entre deux acteurs sociaux habitant corporellement l'espace du transit migratoire. Dans cette distance géographique, les liens familiaux se liquéfient, les ressources de mobilité se raréfient, et l'on est engagé dans une constante disponibilité à la mobilité et à la bonne occasion. La rencontre avec les autres, partenaires de danse, partenaires de transit migratoire, se trouve ainsi surinvestie, dans l'optique d'organiser au mieux sa mobilité géographique, mais aussi d'envisager l'avenir. Dans cette disponibilité à la mobilité, il y a donc une préférence pour les liens faibles et les liens de contingence, fortuits, hasardeux, non-redondants, qui permettent de rendre plus agiles les déplacements, et qui conforme une nébuleuse relationnelle bricolée propre au temps du transit. Les conditions de pérennisation de ces relations-là sont pourtant profondément circonscrites aux liens socio-affectifs d'origine des migrants et inévitablement au contexte migratoire lui-même.

Car aussi fluides soient-elles, ces dynamiques relationnelles avec soi, avec les autres, avec le territoire, se font rattraper par un contexte migratoire qui cherche d'une part à limiter les mobilités humaines provenant du Sud global, mais aussi à institutionnaliser cette mise en attente à grande échelle des migrants. Dans ces dynamiques constantes de mobilité, on finit par se faire piéger par l'immobilité et par l'attente. Rentre alors en jeu un champ semi-professionnalisé et professionnalisant de la gestion de la mobilité humaine, structuré autour de rapports de pouvoir, de trajectoires biographiques et de stratégies diverses qui fissurent la neutralité du conglomérat conceptuel « société civile », mettant en avant un rapport très particulier à l'État et à l'action gouvernementale, constitué de méfiance mais aussi d'usage stratégique. Car face à l'absence d'État pour orchestrer la mobilité sociale et l'amélioration des conditions de vie, il revient aux groupes sociaux et aux individus de trouver des solutions à leurs problèmes et des moyens

d'accéder à une ascension sociale. Cela est valable pour les acteurs migrants, mais le devient tout autant pour les acteurs participant à la gestion de la mobilité humaine de l'autre côté de la frontière.

Par leur intégration à un tissu social et territorial pré-existant, les structures d'accueil qui reçoivent les corps des migrants et qui orchestrent tant bien que mal cette mise en attente institutionnalisée impacte matériellement l'organisation et l'usage de l'espace lui-même. Dans l'espace de l'attente, la multiplicité de catégories d'acteurs (migrants, professionnels de l'humanitaire, locaux) met en lumière une compréhension de l'espace comme une construction dérivant du vécu, de la perception des personnes qui l'utilise et le signifie. De ce fait, dans ces contextes de mobilité et d'attente, une certaine (il)légitimité territoriale et donc de nouveaux sujets territorialisés se trouvent engendrés au travers de ces nouvelles interactions entre locaux et migrants. La construction de sujets territorialisés en quête de légitimité qui prend comme base une méfiance généralisée des autorités et un surinvestissement des initiatives privées, renouvelle les formes d'individuations et de constitutions d'économies relationnelles et affectives. L'attente flirte donc avec des questions de spatialités qui révèlent comment, même dans l'immobilité apparente et dans l'attente imposée, il y a toujours de la mobilité, des enjeux de pouvoirs et de la disponibilité à la mobilité en puissance, qui prend des formes diverses. Comme les deux faces d'une même monnaie, la mise en attente et le blocage des corps des migrants sont parties intégrantes de la question de la mobilité, supportées par des territoires en dispute, et la disponibilité à la bonne occasion et à la mobilité des acteurs migrants apparaît tout autant valable pour les acteurs-frontières qui résident dans ces territoires-là, renouvelant la complexité des économies relationnelles en jeu dans les dynamiques migratoires.

Tous ces éléments convergent et soulignent la nature du contrat social qui anime ces contextes sociogéographiques : une méfiance partagée envers les institutions, un surinvestissement des initiatives privées et individuelles, un ancrage spatial des interactions sociales. Nous aurions donc à faire en Mésoméridique, et ce de façon historique et constamment renouvelée, à des sociétés du

mouvement. Il est donc question ici d'un contrat social intimement lié à cette emprise du mouvement et de la mobilité, soutenue par une méfiance structurelle envers les autorités, à une recherche de possibilités et de mobilité, et à la promotion d'une responsabilisation individuelle et d'une forme spécifique d'appartenance collective.

En offrant une analyse multi-échelle qui prend bien-sûr en compte les régimes-frontières et les contextes socio-politiques qui chassent les personnes de leurs lieux d'origine, il était question de combiner des notions telles que le désir, le poids biographique, les sociabilités, les corporalités pour déboucher sur les processus d'individuation.

Ce qui bouge les acteurs sociaux, ce sont leurs projets de mobilité. Et ce qui bouge les sociétés concernées, ce qui fomentent les liens sociaux, ce qui structure aussi économiquement les pays à travers par exemple les *remesas*, les envois de fond, ce sont les expériences de mobilités. Et c'est en ce sens qu'il faut considérer ces sociétés comme des sociétés du mouvement, et ces acteurs non pas comme des victimes d'un système malade et injuste mais comme des acteurs traversés par des contradictions biographiques, entre des désirs personnels, une finitude corporelle, des obligations collectives et familiales, une conception du monde social qui rend acceptables les inégalités en tant qu'elles permettent l'existence d'un désir (personnel et collectif) d'ascension, d'élargissement de l'horizon de vie. Il aura fallu sortir de la violence comme fil analytique et forme d'intelligibilité des phénomènes migratoires, retrouver les moyens d'articuler la mobilité géographique à la mobilité sociale, saisir les désirs d'individuations et d'indépendance à certaines structures du social des acteurs à travers la reconstruction biographique de leurs épreuves mais aussi à travers la constitution d'un réseau de liens faibles, afin de pouvoir mettre en lumière ces mécanismes par lesquels, malgré lesquels mais aussi, grâce auxquels, les individus deviennent des individus dans ces contextes d'incertitudes structurelles.

Bibliographie

Ouvrages et articles scientifiques

Aguayo, Sergio. « Del anonimato al protagonismo : los Organismos No Gubernamentales y el éxodo centroamericano. » *Foro Internacional*, vol. 32, no. 3, 1992, pp. 323-341.

Agudelo, Carlos. « Les Garifuna. Transnationalité territoriale, construction d'identités et action politique. » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 27, no. 1, 2011, pp. 47-70.

Aguilar Gil, Yásnaya Elena. « Nous sans l'État. » Éditions Ici-bas, 2022.

Ambos, K., Böhm, M.L. « La desaparición forzada de personas como tipo penal autónomo. Análisis comparativo-internacional y propuesta legislativa. » En K. Ambos (Coord.), *Desaparición forzada de personas. Análisis comparado e internacional*, 2009.

Appadurai, Arjun. « Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation. » Payot, 2015.

Appadurai, Arjun. « Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization. » University of Minnesota Press, 1996.

Arendt, Hannah. « La condition de l'Homme moderne. » Pocket, 2002 (1961).

Araujo, Kathya, & Martuccelli, Danilo. « Leer los movimientos sociales desde el individualismo: reflexiones a partir de Latinoamérica. » *Educação & Sociedade*, vol. 41, 2020. Epub July 22, 2020. URL: <https://doi.org/10.1590/es.228265>

Aragon, Argan. « Migrations clandestines d'Amérique centrale vers les États-Unis. » Presses Sorbonne Nouvelle, 2014.

Aragon, Argan. « Chapitre 3. La force des liens forts en réseau. » *Le lien migratoire : Migrations clandestines de paysans guatémaltèques vers les États-Unis*. Éditions de l'IHEAL, 2008.

Augé, Marc. « Pour une anthropologie de la mobilité. » Payot & Rivages, 2012.

Blanchot, Maurice. « L'Instant de ma mort. » Gallimard, 2002.

Boltanski, Luc ; Chiapello, Ève. « Le nouvel esprit du capitalisme. » Gallimard, (1999) 2011.

Bourdieu, Pierre. « La distinction. Critique sociale du jugement. » Éditions de Minuit, 1979.

Bourdieu, Pierre. « Les structures sociales de l'économie. » Seuil, 2000.

Bourdieu, Pierre. « La misère du monde. » Seuil, 2007.

Bourdieu, Pierre. « Anthropologie économique. Cours au Collège de France, 1992-1993. » Seuil, 2017.

Brett, R. Mark. « Social Movements, Indigenous Politics and Democratisation in Guatemala, 1985-1996. » Brill, 2008.

Bustamante, Jorge. « Promotion and Protection of all Human Rights, Civil, Political, Economic Social and Cultural Rights, Including the Right to Development. Report of the Special Rapporteur on the Human Rights of Migrants. Addendum (Mission to Mexico). » Human Rights Council, 11e session, March 3, 9-15th 2008.

Bustamante, Jorge A. « Migración internacional y derechos humanos. » IJ/UNAM, 2002.

Briole Guy. « Les événements ont-ils un visage? » *La Cause du Désir*, 3 (N° 100), pp. 131-145, 2018.

Callon, Michel. « L'emprise des marchés. Comprendre leur fonctionnement pour pouvoir les changer. » La Découverte, 2017.

Casillas, Rodolfo. « Un viaje más allá de la frontera: los migrantes centroamericanos en México. » *Perfiles Latinoamericanos*, vol. 5, no. 8, pp. 141-171, 1996.

Casillas, Rodolfo. « Las rutas de los centroamericanos por México, un ejercicio de caracterización, actores principales y complejidades. » *Migración y Desarrollo*, no. 10, pp. 157-174, 2008.

Casaus Arzú, Marta. « Guatemala: Linaje y racismo. » F & G Editores, 2010.

Castilla Juárez, Karlos A. « Ley de Migración mexicana: Algunas de sus inconstitucionalidades. » *Migr. desarro*, vol. 12, no. 23, pp. 151-183, 2014.

Certeau (de), Michel. « L'Invention du quotidien vol.1, Arts de faire. » Gallimard, 1990.

Cresswell, Tim. « Justice sociale et droit à la mobilité ». *Les sens du mouvement*, Editions Belin, 2004, pp. 145-153.

Cruz, José Miguel. « Criminal Violence and Democratization in Central America: The Survival of the Violent State. » *Latin American Politics and Society*, Vol. 53, No. 4,, pp. 1-33, Cambridge University Press, 2011.

De León, Jason, with photographs by Michael Wells. « The Land of Open Graves: Living and Dying on the Migrant Trail. » Oakland, University of California Press, 2015.

Deleuze, Gilles, et Claire Parnet. « D comme Désir, L'Abécédaire de Gilles Deleuze, 1996.

Delory-Momberger, Christine. « Biographie / biographique / biographisation. » In Christine Delory-Momberger éd., *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Érès, 2019, pp. 47-51.

Deneault, Alain. « L'économie psychique. Feuilleton théorique IV. » Lux, 2021.

Díaz Hernández, José Andrés. « Capitalismo Gore, diez años después. Una conversación con Sayak Valencia. » *Rev. interdiscip. estud. género Col. Méx*, vol. 6, 2020.

Díaz Aldret, A., Titova, E.; Arellano Gault, D. « Legitimidad y transparencia de las organizaciones de la sociedad civil en México: ¿Actores neutrales o interesados? » *Revista Mexicana de Ciencias Políticas y Sociales*, 65(239), 25-60, 2020. URL : <https://doi.org/10.22201/fcpys.2448492xe.2020.239.68646>.

Dubet, François. Grand résumé de *Le Travail des sociétés*, Paris, Éditions du Seuil, 2009. Suivi d'une discussion par Bernard Francq et Monique Hirschhorn, *SociologieS*, :§4, URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/3247>.

Durand, Jorge. « Circuitos migratorios en el Occidente de México. » *Revue Européenne des migrations internationales*, vol. 2, no. 2, p. 49-67, 1986.

Dureau, Françoise, et al. « Mobilités et systèmes de lieux. » In: Dureau Françoise (coord.), Barbary Olivier (coord.), Gouëset V. (coord.), Pissotat O. (coord.). *Villes et sociétés en mutation : lectures croisées sur la Colombie*. Anthropos; IRD, p. 69-122, 2003.

Estevez, Ariadna. « Transición a la democracia y derechos humanos en México: La pérdida de la integralidad en el discurso. » *Andamios. Revista de Investigación Social*, vol. 3, no. 6, pp. 7-32, 2007.

Faret, Laurent. *Les territoires de la mobilité : migrations et communautés transnationales entre le Mexique et les États-Unis*. Paris, CNRS Éditions, 2003.

Febvre, Michèle. « Le corps dansant, une utopie en mouvement. » *L'Annuaire théâtral*, (12), 105–116, 1992.

France (de), Claudine. *Cinéma et anthropologie*. Maison des Sciences de l'Homme, 1982. Foucault, Michel. *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Gallimard, 1975.

Gallez, Caroline; Kaufmann, Vincent. « Aux racines de la mobilité en sciences sociales: Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine. » Mathieu Flonneau et Vincent Guigueno. *De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité ?*, Presses Universitaires de Rennes, pp. 41-55, 2009.

García, M.C. *Seeking Refuge: Central American Migration to Mexico, the United States and Canada*. University of California Press, 2006.

Garcès, Marina. *Nueva ilustración radical*. Nuevos Cuadernos Anagrama, 2017.

Granovetter, Mark. « The Strength of Weak Ties: A Network Theory Revisited. » *Sociological Theory*, vol. 1, 1983, pp. 201-233.

Granovetter, Mark. *Society and Economy: Framework and Principles*. The Belknap Press, Harvard MA, 2017.

Glevarec, Hervé, and Michel Pinet. « De la distinction à la diversité culturelle : Éclectismes qualitatifs, reconnaissance culturelle et jugement d'amateur. » *L'Année sociologique*, vol. 63, no. 2, pp. 471-508, 2013. Glevarec, Hervé. « La distinction n'est pas une différenciation. » *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 51-1, pp. 39-59, 2020.

Goffman, Erving. *Les cadres de l'expérience*. Les Éditions de Minuit, 1991.

Goffman, Erving. *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Les Éditions de Minuit, 1968.

Gourcy (de), Constance. « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exiltaire. » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29 - n°4, 43-57, 2013.

Gutierrez, Edgar. « Guatemala, Paz de baja intensidad. » *Nueva Sociedad*, (154), pp. 14-25, 1998.

Gruzinski, Serge. « Las cuatro partes del mundo. Historia de una mundialización. » FCE, 2010.

Hernandez-Leon, Rubén. « Conceptualiser l'industrie de la migration ». Dans T. Gammeltoft-Hansen et N. Nyberg Sorensen (dir.), *L'industrie de la migration et la commercialisation de la migration internationale*. Routledge, 2013.

Hoffmann, Odile. « Espaces et identités à l'ère de l'internationalisation ». Dans Igreja, R. L.; Hoffmann, O.; Pinto, S. R. (dir.) *Faire des sciences sociales depuis l'Amérique latine : défis et expériences de recherche*. Brasilia : FLACSO, pp. 58-68, 2019.

Jelin, E. « La politique de la mémoire : les mouvements des droits de l'homme et la construction de la démocratie en Argentine ». *Perspectives latino-américaines*, 21(2), p. 38-58, 1994.

Karl, Terry Lynn. « Les régimes hybrides de l'Amérique centrale ». *Revue de la démocratie*, vol. 6, n° 3, pp. 72-86, 1995.

Kaufmann, Vincent. « La mobilité : une notion clé pour revisiter l'urbain ? ». Dans Bassand M., Kaufmann V., Joye D. (dir.), *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp. 87-102, 2001.

Kobelinsky, Carolina. *L'accueil des demandeurs d'asile. Une ethnographie de l'attente* ; Le Cygne, 2010.

Kunz Westerhoff, Dominique. « Le journal intime, Méthodes et problèmes ». Genève : Dpt de français moderne, III.4. *Une mutation culturelle : l'avènement de la personne privée à la fin du XVIIIème*, 2005.

Lander, Edgardo (dir.). « La colonialité du savoir : eurocentrisme et sciences sociales. Perspectives latino-américaines ». *FACES-UCV/IESALC*, 2000.

Leal Martinez, Alejandra. « De pueblo a sociedad civil : el discurso político después del sismo de 1985 ». *Revista Mexicana de Sociología* 76, n° 3, 2014.

Levy, Jacques ; Lussault, Michel. « Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés ». Belin, 2003.

Lestage, Françoise. « Comment les cadavres des migrants sont devenus des objets sociologiques. Notes sur quelques travaux en sciences humaines et sociales (2012-2018) ». *Critique internationale*, vol. 83, no. 2, pp. 193-203, 2019.

Marcellini, Anne ; Mahmoud Miliani. « Lecture de Goffman ». *Corps et culture*, Numéro 4, 1999.

Marquis, Nicolas ; Luc Van Campenhoudt. « Chapitre 8. Historiciser les structures sociales ». *Cours de sociologie*, sous la direction de Luc Van Campenhoudt et Nicolas Marquis, Dunod, "Psycho Sup," 2020, pp. 257-280.

Martínez D'aubuisson, Juan José. *Ver, oír y callar: un año con la mara salvatrucha* 13. *Pepitas de calabaza*, 2015.

Martuccelli, Danilo. *La société singulariste*. Armand Colin, 2010.

Martuccelli, Danilo. *Grammaires de l'individu*. Gallimard, 2002.

- Martuccelli, Danilo. ¿Existen individuos en el Sur ? Lom Ediciones, 2010.
- Masquelier, Adeline. « Road Mythographies : Space, Mobility, and the Historical Imagination in Postcolonial Niger ». *American Ethnologist* 29, no. 4 (2002).
- Mazzella, Sylvie. *Sociologie des migrations. Que sais-je ?*, 3e édition, 2021.
- Mbembe, Achille. « Nécropolitique ». *Raisons politiques*, 1, n 21, p. 29-60, 2006.
- McAdam, Douglas, Sidney Tarrow, et Charles Tilly. *The dynamics of contention*. Cambridge University Press, 2001.
- Merleau-Ponty, Maurice. « Le visible et l'invisible ». Gallimard, 1964.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la Perception* [1945]. Gallimard, 2011, p. 240.
- Merleau-Ponty, Maurice. « Texte inédit publié par Martial Guéroult dans la Revue de métaphysique et de morale, n° 4, réimprimé dans Maurice Merleau-Ponty, *Parcours deux*, 1951-1961, Jacques Prunair, éd., Verdier, Paris, (1962) 2000, p. 39.
- Menjivar, Cecilia. « Réseaux de parenté parmi les immigrants : leçons d'une approche comparative qualitative ». *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 36, n° 3-4, p. 219-230, 1995.
- Moallic, Benjamin. « L'émergence des phénomènes associatifs en Amérique centrale (Nicaragua, Salvador. 1960-2009) ». Thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Gilles Bataillon, soutenue en juin 2018. https://www.theses.fr/2018PSLEH075_
- Morales Gamboa, Abelardo. « Fragilité des corridors transfrontaliers de travailleurs temporaires. Territoires, marchés du travail et dispositifs de régulation en Amérique centrale ». Dans *Le territoire comme ressource : Mobilité et appropriation de l'espace au Mexique et en Amérique centrale*, IRD Éditions, 2018.
- Morales Gamboa, Abelardo. « Régionalisme des migrants et dynamiques territoriales en Amérique centrale ». *IdeAs* [En ligne], 6 | Automne/Hiver 2015.

Morales Gamboa, Abelardo. « Migration de relève. Territoires locaux et intégration régionale en Amérique centrale ». San José, Costa Rica : FLACSO Costa Rica et Fundación PRISMA, 2011.

Mottier, Damien. « Filmer : une question d'ethnographie ». Entrelacs, Hors-Série (2), 2016.

Nobile, Mariana ; Ferrada Rocío. « Entrevista a Danilo Martuccelli. La singularización en las sociedades contemporáneas : claves para su comprensión. » Propuesta Educativa, Redalyc, vol. , no. 43, pp.99-112. Redalyc, 2015.

Odgers-Ortiz, Olga. « Les traces des absences et des retours : les empreintes de la migration sur le paysage religieux mexicain. » Autrepart, 4, n° 56, 2010.

Parrini, Rodrigo. Deseografías. Una antropología del deseo. México : Centro de Investigaciones y Estudios de Género de la UNAM, Universidad Autónoma Metropolitana-Iztapalapa / Universidad Autónoma Metropolitana-Xochimilco, 2018.

Paris Pombo, Dolores. Violencias y migraciones centroamericanas en México. El Colegio de la Frontera Norte, 2017.

Park, Robert. « La ville, propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain. » Éditions inconnues, 1925. Article consultable ici : https://www.unige.ch/sciences-societe/socio/files/3314/0533/5874/Park_.pdf

Perree, Caroline, Salord, Michelle. « Migr'ART, ou comment associer résultats de terrain, support numérique et enjeux ludiques afin de rendre compte d'un savoir scientifique ? » Image à la une de Géoconfluences, 2019. URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/image-a-la-une/migr-art>

Piguet, Etienne. « Les théories des migrations. Synthèse de la prise de décision individuelle. » Revue européenne des migrations internationales, vol. 29, n°3, 2013.

Prunier, Delphine. « La desigualdad como organizadora de las movilidades : Migración y acceso a los recursos multi-situados en el Istmo de Tehuantepec. » Cuadernos del Sur, n.38-39, 2015, pp. 6-27.

Quesnel, André. « El concepto de archipiélago : una aproximación al estudio de la movilidad de la población y a la construcción de lugares y espacios de vida. » Dans Migrations de trabajo y movilidad territorial, sous la direction de S. Lara Flores, Mexico, Miguel Ángel Porrúa, 2010, p. 19-46.

Rea, Daniela. « Albergue migrante : este lugar no es para dormir. » Perspectives No.3 : Ir, venir, quedarse, seguirle. Facetas de la migración en América Latina, Heinrich Böll Stiftung, agosto 2017.

Resa Nestares, Carlos. « El comercio de drogas ilegales en México. » Nota de investigación 02, 2003. URL : <https://www.casade.org/BibliotecaCasede/nota0203.pdf>

Roseau Catherine. « Le corps dansant, Un Art de l'Immatérialité. » Psychosomatique relationnelle, 1, n° 1, 2013, p. 25-29.

Sacriste, Valérie. « Épreuve biographique. » Christine Delory-Momberger éd., Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique. Érès, 2019, pp. 75-77.

Steiner Philippe. « Les sociologies économiques relationnelles : réflexions sur trois ouvrages récents. » Revue Française de Socio-Économie, 2 (n° 21), 2018, p. 185-196.

Sousa (de), Boaventura Santos. « Hacia una concepción multicultural de los derechos humanos. » El Otro Derecho, Numero 28, 2002, p. 59-83.

Solís González, José Luis. « Neoliberalismo y crimen organizado en México: El surgimiento del Estado narco. » Frontera Norte, vol. 25, n 50, 2013.

Sassen, Saskia. « The mobility of labor and capital: a study in international investment and labor flow. » Estados Unidos: Cambridge University Press, 1988.

Sayak Valencia. « Capitalismo Gore », Melusina, 2010.

Streiff-Fénart, Jocelyn. « Les mots de la mobilité : les concepts des sciences sociales en regard des catégories politiques et des points de vue emiques. » Cahiers de l'Urmis, 19 ,document 7, 2020.

Torre Cantalapedra, Eduardo; Yee Quintero, José Carlos. « México ¿una frontera vertical? Políticas de control del tránsito migratorio irregular y sus resultados, 2007-2016. » *LiminaR Estudios Sociales Y Humanísticos*, 16(2), 2018, pp. 87-104.

Torres-Rivas, Edelberto; Jiménez, D. « Informe sobre el estado de las migraciones en Centroamericana. » *Anuario de Estudios Centroamericanos*, 2(11), 1985.

Torres-Rivas, Edelberto. « Las democracias malas de Centroamerica. Para entender lo de honduras, una introducción a Centroamerica. » *Nueva Sociedad*, 226, 2010, pp. 52-66.

Varela Huerta, Amarela. « El Movimiento Migrante Mesoamericano. Una aproximación desde la sociología de la acción colectiva a un ejemplo de luchas migrantes. » *Amnis*, vol. 15, 2016.

Varela Huerta, Amarela. « Luchas Migrantes En Contextos De Tránsito Migratorio, El Caso Del Movimiento Migrante Centroamericano. » *REMHU - Rev. Interdiscip. Mobil. Hum.*, vol. XXIV, no. 48, 2016, pp. 31-44.

Varela Huerta, Amarela. « Del silencio salimos: La caravana de madres hondureñas en México. Un ejemplo de resistencia femenina al régimen global de fronteras. » *En Desafiando fronteras. Control de la movilidad y experiencias migratorias en el contexto capitalista*, editado por A. Aquino, A. Varela y F. Decosse, Sur, Frontera Press, pp. 175-186, 2012.

Vidal, Dominique. *Le Brésil, terre de possibles*. Presses universitaires de Rennes, 2016

Wade, Christine J. « El Salvador : Contradictions of Neoliberalism and Building peace. » *International Journal of Peace Studies*, vol. 13, no. 2, pp. 15-32, 2008.

Weizman, Eyal. « The Politics of Verticality. » *Open Democracy*, 2002.

Zelko, Dani. « Norma. » *Reunión – Frontera Norte*, octubre 2018, Téléchargeable ici : <https://drive.google.com/file/d/1drCo5oCzBoFtZ0a3Qd7HKsEPKmjNM-v8/view>.

Zine, Mohammed, Chaouki. « La pensée et l'action dans la perspective sociologique de Michel de Certeau. » *Laval théologique et philosophique*, vol. 66, no. 2, pp. 407–423, 2010.

Autres sources

Amnistía Internacional. *Víctimas invisibles. Migrantes en movimiento en México*. Madrid: EDAI, 2010.

Ampuero, María Fernanda. *Pelea de gallos*, Páginas de Espuma, 2018

BBVA Research. Map 2020 of Migrant Houses, Shelters, and Soup Kitchens for Migrants in Mexico. March 2020. URL : <https://www.bbvaresearch.com/en/publicaciones/map-2020-of-migrant-houses-shelters-and-soup-kitchens-for-migrants-in-mexico>.

Comisión Interamericana de Derechos Humanos (CIDH). *Derechos humanos de los migrantes y otras personas en el contexto de la movilidad humana en México*. México: OEA, 2013.

Comisión Nacional de Derechos Humanos (CNDH) Mexico. Informe Anual De Actividades 2017. URL : <https://urlr.me/wf9WG>

Comisión Nacional de Derechos Humanos (CNDH) Mexico. Informe especial sobre casos de secuestros en contra de los migrantes, 2009. URL : <https://www.cndh.org.mx/documento/informe-especial-sobre-los-casos-de-secuestro-en-contra-de-migrantes>.

Comisión Nacional de Derechos Humanos (CNDH) Mexico. Sobre la masacre de San Fernando, 2010. URL : https://www.cndh.org.mx/noticia/masacre-de-san-fernando-tamaulipas-masacre-de-los-72-migrantes-0#_ftn1.

Cooperacion Comunitaria, Construir con Bajareque Cerén. Experiencias en el contexto de Oaxaca, México, URL: https://cooperacioncomunitaria.org/wp-content/uploads/2022/03/ConstruirConBajarequeCeren_WCCC_2022.pdf

Dalton, Roque. Historias prohibidas del pulgarcito, Ocean Sur, (1974) 2014, consultable ici : <https://www.oceansur.com/uploads/libro/2022/09/21/las-historias-prohibidas-de-pulgarcito.pdf>

Dialogue de haut niveau sur les migrations et le développement des Nations Unies, 2013. <https://www.iom.int/fr/dialogue-de-haut-niveau-des-nations-unies-sur-les-migrations-internationales-et-le-developpement-de-2013>.

El Faro, «Palazzo, 5 mil retratos inéditos de la guerra civil », novembre 2014, URL : http://www.especiales.elfaro.net/es/giovanni_palazzo/

Encuesta sobre Migración en las Fronteras (EMIF) Sur. Encuesta sobre Migración en la Frontera Sur de México, 2008. México, INM/El Colegio de la Frontera Norte/CONAPO/SEGOB/SER/STPS.

Ferreya, Gustavo. La Familia, Alfaguara, 2014.

Fuentes Carlos, Todas las familias felices, Suma de Letras, 2007

Green, Emily. Take the long way home, Act Two, This American Life, URL : <https://www.thisamericanlife.org/688/the-out-crowd/act-two-9>

Green, Emily. Trump Policy To Send Asylum-Seekers Back To Mexico Overwhelms Shelters. All Things Considered, 2019, URL : <https://www.npr.org/2019/05/10/722221117/trump-policy-to-send-asylum-seekers-back-to-mexico-overwhelms-shelters>

Instituto Nacional de Migración (INM). Propuesta de política migratoria integral en la frontera sur de México. México, 2005.

La forteresse Trump ou le pari du mur », Les frontières de la colère, épisode 1/4, Cultures Monde, France Culture, 30 septembre 2019. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/cultures-monde/les-frontieres-de-la-colere-14-la-forteresse-trump-ou-le-pari-du-mur>

Morales, Alejandra, « Las impresionantes cifras de la relación económica entre México y Estados Unidos », Enero 2017, URL : <https://cnnespanol.cnn.com/2017/01/26/las-impresionantes-cifras-de-la-relacion-economica-entre-mexico-y-estados-unidos/>

Nieto Gómez, Rodrigo; Rappaz, Pauline, « Politique de dissuasion », *Espazium*, avril 2015, URL : <https://www.espazium.ch/fr/actualites/politique-de-dissuasion>

Organización Internacional del Trabajo (OIT). Nota Técnica, Septiembre 2021. URL : <https://urlr.me/L4W62>

Organización Internacional para las Migraciones (OIM). Estudio sobre la migración laboral en Honduras – Migración, 2010-2011. URL : <https://urlr.me/1xVNW>

Otros Mundos AC, GeoComunes, Mégaprojets, militarisation et contrôles migratoires à la frontière Guatemala-Mexique, 2017, URL : <https://otrosmundoschiapas.org/megaproyectos-militarizacion-y-control-socio-territorial-en-la-zona-transfronteriza-mexico-guatemala>

Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes (REDODEM). Estado indolente: recuento de la violencia en las rutas migratorias, Informe 2017. URL : <https://redodem.org/informes/8>.

Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes (REDODEM). Migrantes en México: recorriendo un camino de violencia, Informe 2016.

Red de Documentación de las Organizaciones Defensoras de Migrantes (REDODEM). Procesos migratorios en México: nuevos rostros, mismas dinámicas, Informe 2018.

Ruiz Parra, Emiliano; Reportaje sobre Alejandro Solalinde, Gatopardo, 2011 URL : <https://gatopardo.com/reportajes/alejandro-solalinde/>

Ruiz Soto, Ariel G., El número récord de encuentros con migrantes en la frontera México-Estados Unidos encubre la historia más importante, Migration Policy Institute (MPI), october 2022, URL : <https://www.migrationpolicy.org/news/encuentros-migrantes-frontera-estados-unidos-mexico>

Salord, Michelle. Las Vanders, Informe sobre la misión de observación en la frontera sur mexicana. Contextos fronterizos y formas de habitar el espacio de tránsito, Abril 2021. URL : <https://urlr.me/krWB7>

Secretaría de Gobernación (SEGOB), « 1. Panorama de la Migración en México », Nueva Política Migratoria del Gobierno de México 2018-2024, Unidad de Política Migratoria, Registro e Identidad de Personas, URL : http://portales.segob.gob.mx/es/PoliticaMigratoria/Panorama_de_la_migracion_en_Mexico

Selee, Andrew. « Migration in the Americas : Divergent Policy Responses in an Era of Increased Movement Across Borders », Congrès Institut des Amériques 2019, 9 octobre 2019, URL: <https://www.youtube.com/watch?v=xTI1qb6TJ6A&t=1843s>

Tournier, Michel, Vendredi ou les limbes du pacifique, Gallimard, 1970

UNESCO. World Drug Report, 2016. URL : https://www.unodc.org/doc/wdr2016/WORLD_DRUG_REPORT_2016_web.pdf.

Ward, Nicole; Batalova, Jeanne, Inmigrantes centroamericanos en los Estados Unidos, Migration Policy Institute (MPI), june 2023, URL: <https://www.migrationpolicy.org/article/inmigrantes-centroamericanos-en-los-estados-unidos>

